JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES

XIII.[1]

ROUSSEAU A MONTMORENCY.

Je reprends l'histoire de Rousseau au moment où il vient de quitter l'Ermitage et où il s'établit à Montmorency, dans une petite maison bâtie au milieu d'un grand jardin appelé Montlouis. Cette maison appartenait à M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé. C'est là qu'il habita de 1758 à 1762, tout en faisant de temps en temps quelques séjours au petit château de Montmorency. Il se trouvait heureux; il avait, dit-il, secoué le joug de ses tyrans, c'est-à-dire de ses amis Grimm et Diderot; il menait une vie égale et paisible. « Privé du charme des attachemens trop vifs, j'étais libre aussi du poids de leurs chaînes... J'étais résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance, qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, et dont une mise d'égalité fait le fondement. » A voir comment Rousseau vante cette vie égale et paisible, nous pouvons être sûrs, nous qui le connaissons, qu'il va bientôt la quitter pour reprendre le joug des protecteurs. Ses patrons cette fois ne seront plus les philosophes, mais les grands seigneurs. Sa rupture éclatante avec les philosophes l'avait désigné à l'attention et aux égards des grands seigneurs qui ne s'étaient pas enrô-

(1) Voyez les livraisons des 1er janvier, 15 février, 1er mai, 1er août, 15 novembre 1852, — 15 juin, 15 septembre, 1er décembre 1853, — 1er août, 15 septembre, 15 décembre 1854, et 15 juillet 1855.

lés sous les drapeaux du parti philosophique, et bientôt Rousseau se trouva jeté dans un nouveau tourbillon par l'amitié de M. le duc et de Mme la duchesse de Luxembourg. Quand le duc et la duchesse venaient à leur château de Montmorency, ils ne manquaient pas de lui envoyer « un valet de chambre pour le complimenter et l'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela lui ferait plaisir. » Rousseau n'acceptait point ces invitations, quoiqu'elles le flattassent. « Cela, dit-il, me rappelait Mme de Beuzenval m'envoyant dîner à l'office. Les temps étaient changés, mais j'étais demeuré le même. Je ne voulais point qu'on m'envoyât dîner à l'office, et je me souciais peu de la table des grands. » Il n'alla même pas faire une visite de remerciement, « quoique je comprisse assez, dit-il encore, que c'était ce qu'on cherchait, et que tout cet empressement était plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance. »

Enfin, curiosité ou bienveillance, M. le duc de Luxembourg vint le premier voir Rousseau à Montlouis. Il était accompagné de cinq ou six personnes, et Rousseau ne manque pas de remarquer qu'il « avait eu peine à le recevoir, lui et sa suite, dans son unique chambre, au milieu de ses assiettes sales et de ses pots cassés. » Cette visite rompit la glace. Rousseau craignait excessivement Mme de Luxembourg; il savait qu'elle était aimable, mais elle passait pour méchante, et dans une aussi grande dame cette réputation le faisait trembler. Mauvaise disposition pour résister aux grands que de les trop craindre : la plus simple politesse alors déconcerte et subjugue. C'est ce qui arriva à Rousseau avec Mme de Luxembourg. « A peine l'eus-je vue, dit-il, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendais à lui trouver un entretien mordant et plein d'épigrammes; ce n'était point cela, c'était beaucoup mieux. La conversation de Mme de Luxembourg ne pétille pas d'esprit; ce ne sont pas des saillies, et ce n'est pas même proprement de la finesse, mais c'est une délicatesse exquise qui ne frappe jamais et qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples; on dirait qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense et que c'est son cœur qui s'épanche uniquement parce qu'il est trop rempli. Je crus m'apercevoir, dès la première visite, que, malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, je ne lui déplaisais pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela quand elles le veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme Mme de Luxembourg, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en douter (1). »

(1) *Confessions*, livre v.

Quel charmant portrait, et comme, pour peindre la délicatesse exquise que Mme de Luxembourg savait mettre dans ses entretiens, le peintre devient lui-même fin et délicat! quelle souplesse inattendue dans le style de Rousseau! comme enfin, pour achever de donner à son portrait l'air de vérité qui en fait le charme, Rousseau se peint lui-même au bas du portrait dans ce trait de vanité : « Je crus m'apercevoir que je ne lui déplaisais pas! » Rousseau a partout dans ses *Confessions* ce trait caractéristique des hommes du XVIIIe siècle, il est volontiers amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre, et il croit surtout qu'elles sont volontiers amoureuses de lui. Cette disposition d'esprit ou de cœur des hommes du XVIIIe siècle tenait aux habitudes de l'ancienne galanterie, aux mœurs sans préjugés du monde philosophique, à beaucoup de choses enfin; mais elle avait son bon côté. Les femmes excellent à découvrir le prix et la valeur des hommes; il y a du mérite à leur plaire, parce qu'on ne leur plaît jamais sans un mérite quelconque qu'elles mettent en lumière par l'estime qu'elles en font. L'attention d'une femme est une distinction pour un homme, et une distinction presque toujours juste.

M. de Luxembourg plaisait encore plus à Rousseau que Mme de Luxembourg, et cela par ce coin de vanité personnelle que nous mettons volontiers partout. « Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, dit Rousseau, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est celle avec laquelle il me prit au mot lui-même sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulais vivre. » L'égalité avec un duc et pair, voilà donc la glu à laquelle Rousseau se prit lui-même auprès de M. de Luxembourg. Bientôt il accepta de loger chez lui, ou plutôt dans un édifice isolé qui était au milieu du parc, et qu'on appelait le petit château. Ce qui amena Rousseau à loger chez M. le duc de Luxembourg, lui qui avait juré, en quittant l'Ermitage, de ne plus loger que chez soi, c'est que le jour où M. de Luxembourg vint lui faire sa visite à Montlouis, il avait été, nous dit-il, beaucoup moins troublé de ses assiettes sales et de ses pots cassés que de l'idée que, le plancher de sa chambre étant pourri, le duc de Luxembourg risquait, lui et sa suite, de tomber tout d'un coup au rez-de-chaussée. Il dit sa crainte au duc de Luxembourg, crainte plus noble que la honte de ses assiettes sales; le duc de Luxembourg le redit à la duchesse, et tous deux le pressèrent, en attendant qu'on refît le plancher de sa chambre, de loger dans le petit château. Il y consentit. Comment d'ailleurs, avec le goût qu'avait Rousseau pour l'aspect des bois et des eaux, comment refuser cette demeure enchantée, placée entre deux pièces d'eau, si bien que « quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée ou

la plus jolie des trois îles Borromées, appelée Isola-Bella, dans le Lac-Majeur?... C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, au concert des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai, dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'*Émile*, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression des lieux où je l'écrivais. Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sur le péristyle! Quel bon café au lait j'y prenais tête à tête avec ma Thérèse! Ma chatte et mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortége m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le paradis terrestre, j'y vivais avec autant d'innocence et j'y goûtais le même bonheur. »

Ce qui faisait que Rousseau croyait de bonne foi à l'égalité de son commerce avec M. le duc de Luxembourg, et qu'il en jouissait orgueilleusement, c'est qu'il avait proposé au duc de Luxembourg d'être son ami, et cela dans une lettre un peu guindée qui était comme un traité de paix. M. de Luxembourg l'ayant accepté, Rousseau se croyait à son aise. « Votre maison est charmante, écrivait-il le 27 mai 1759 à M. le duc de Luxembourg; le séjour en est délicieux. Il le serait encore plus, si la magnificence que j'y trouve et les attentions qui m'y suivent me laissaient un peu moins apercevoir que je ne suis pas chez moi... Vous savez, monsieur le maréchal, que les solitaires ont tous l'esprit romanesque. Je suis plein de cet esprit; je le sens, et ne m'en afflige point. Pourquoi chercherais-je à guérir d'une si douce folie, puisqu'elle contribue à me rendre heureux? Gens du monde et de la cour, n'allez pas vous croire plus sages que moi, nous ne différons que par nos chimères. Voici donc la mienne en cette occasion. Je pense que si nous sommes tous deux tels que j'aime à le croire, nous pouvons former un spectacle rare et peut-être unique dans un commerce d'estime et d'amitié (vous m'avez dicté ce mot) entre deux hommes d'états si divers, qu'ils ne semblaient pas faits pour avoir la moindre relation entre eux (1). »

En proposant ainsi à M. de Luxembourg d'être son ami et en acceptant de loger chez lui, Rousseau savait pourtant bien quel inconvénient il y a de hanter plus haut que soi. « En général je suis convaincu, écrit-il au chevalier de Lorenzi, un des commensaux de M. le duc de Luxembourg, qu'un homme sage ne doit jamais former de liaisons dans des conditions fort au-dessus de la sienne, car quelque convenance d'humeur et de caractère, quelque sincérité d'attachement qu'il y trouve, il en résulte toujours dans sa manière de vivre une multitude d'inconvéniens secrets qu'il sent tous les

(1) *Corresp.*, édition Furne, tome IV, page 302.

jours, qu'il ne peut dire à personne, et que personne ne peut deviner. Pour moi, à Dieu ne plaise que je veuille jamais rompre des attachemens qui font le bonheur de ma vie et qui me deviennent plus chers de jour en jour! Mais j'ai bien résolu d'en retrancher tout ce qui me rapproche d'une société générale pour laquelle je ne suis point fait. Je vivrai pour ceux qui m'aiment, et ne vivrai que pour eux. Je ne veux plus que les indifférens me volent un seul moment de ma vie; je sais bien à quoi l'employer sans eux (1). » Malgré ces réflexions pleines à la fois de sagesse et de défiance, Rousseau, dans les commencemens surtout, se laissa aller aux charmes de cette amitié d'un grand seigneur. La simplicité affectueuse du duc de Luxembourg le ravissait; il s'ébahissait même de se trouver si familier avec M. de Luxembourg, et il s'en savait gré par vanité. Toujours inquiet sur son égalité, il manquait d'aplomb et d'assiette; mais il s'en tirait tantôt par une aisance qui aboutissait au sans-gêne, tantôt par une dignité cérémonieuse qui touchait à la défiance; puis il passait de là à des mouvemens d'attendrissement sur la bonté de M. le duc de Luxembourg, comme le jour où le maréchal reconduisit sur la route de Saint-Denis M. Coindet, l'ami de Rousseau.

Coindet est un personnage curieux et piquant dans la galerie des *Confessions*. La courte notice que je trouve sur M. Coindet dans l'*Histoire de Jean-Jacques Rousseau* par M. de Musset-Pathay ne s'accorde pas avec le portrait qu'en fait Rousseau. Je serais tenté cependant de prendre des deux côtés pour avoir la véritable physionomie de M. Coindet. Dans Rousseau, Coindet est un personnage avisé et subalterne, qui se sert de ses relations avec Rousseau pour entrer dans le monde et s'y faire bien venir, qui fait les honneurs de Rousseau, qui le montre, si je puis ainsi dire. Rousseau le voit, le laisse faire, et s'en plaint ou s'en moque, selon son humeur. « Depuis mon établissement au petit château, dit Rousseau, Coindet m'y venait voir très souvent, et toujours dès le matin, et surtout quand M. et Mme de Luxembourg étaient à Montmorency. Cela faisait que, pour passer avec lui une journée, je n'allais point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. Coindet; je le fis. C'était ce que le drôle avait cherché. Ainsi, grâce aux bontés excessives qu'on avait pour moi, un commis de M. Thélusson, qui voulait bien lui donner quelquefois la table quand il n'avait personne à dîner, se trouva tout d'un coup admis à celle d'un maréchal de France, avec les princes, les duchesses et tout ce qu'il y avait de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour

(1) *Corresp.* édition Furne, tome IV, page 318. — La lettre au duc de Luxembourg est du 27 mai 1759; celle au chevalier de Lorenzi est du 3 novembre 1760. Il y a donc entre les deux lettres plus de dix-huit mois d'intervalle. Les défiances de Rousseau ou les incompatibilités de société ont déjà eu le temps de se faire sentir.

qu'il était obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le maréchal dit après dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de Saint-Denis; nous accompagnerons M. Coindet. Le pauvre garçon n'y tint pas; sa tête s'exalta tout à fait. Pour moi, j'avais le cœur si ému, que je ne pus dire un seul mot. Je suivais par derrière, pleurant comme un enfant et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal. » L'histoire est piquante. Ici Coindet n'est que vaniteux; ailleurs il est un peu perfide, comme le sont tour à tour tous les amis de Rousseau, grâce à cette défiance qui lui fait voir tout en mal. « C'était un singulier corps que ce Coindet. Il se présentait de ma part chez toutes mes connaissances, s'y établissait, y mangeait sans façons. Transporté de zèle pour mon service, il ne parlait jamais de moi que les larmes aux yeux; mais quand il venait me voir, il gardait le plus profond silence sur toutes ces liaisons et sur tout ce qu'il devait savoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avait appris, ou dit, ou vu qui m'intéressait, il m'écoutait, m'interrogeait même. Il ne savait jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenais; enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parlait de personne : il n'était secret et mystérieux qu'avec son ami (1). » Voilà le Coindet des *Confessions;* celui de l'histoire ou de la vérité est tout différent. Caissier dans la maison de MM. Thélusson et Necker, fort estimé et fort aimé de ses patrons, M. Coindet était de plus fort bien accueilli dans le monde à cause de l'aménité de son esprit et de la sûreté de son commerce. Il aimait les lettres et les arts; il ne voyait pas seulement Jean-Jacques Rousseau, il voyait aussi Buffon, qui lui témoignait de l'amitié. Quand Necker fut nommé contrôleur général des finances, il lui confia un emploi important, et M. Coindet resta toujours l'ami de M. Necker et de Mme de Staël jusqu'à sa mort, en 1808.

J'aime mieux le dernier portrait de M. Coindet que celui qu'en fait Rousseau, et cependant à travers la malveillance de Rousseau il est déjà aisé, si je ne me trompe, de distinguer les véritables traits de M. Coindet. C'est un honnête homme à la fois droit et adroit, ce qui est souvent le propre du caractère genevois. Il n'est pas fâché d'avoir des relations élevées, et il sait se faire bien venir dans le monde, mais cela sans mauvaise habileté et n'ayant d'autre adresse que celle de se servir de ses bonnes qualités. Grand admirateur de Rousseau, touché de l'amitié qu'il lui avait témoignée, voyant même que cette amitié lui était un honneur et un avantage dans le monde, il avait cependant compris de bonne heure quels étaient les défauts du caractère de Rousseau, ses défiances, ses ombrages, son penchant à croire aux complots et à bâtir une conspiration sur un mot. De là

(1) *Confessions,* livre x.

la réserve prudente de M. Coindet dans ses conversations avec Rousseau, de là la règle qu'il s'était faite de ne point lui répéter ce qu'on disait de lui. Cette sagesse déplaisait à la vanité de Rousseau, qui voulait que le monde s'occupât sans cesse de lui, et qui semblait parfois n'en fuir l'empressement que pour en mieux exciter la curiosité. De plus, la confiance que M. Coindet inspirait à Rousseau préoccupait Thérèse, qui, toujours inquiète de sa condition auprès de Rousseau, était jalouse de quiconque paraissait plaire à Rousseau, et ne manquait pas d'aigrir par ses insinuations les défiances naturelles de son maître. Thérèse avait tous les défauts des petites gens, et par malheur ces défauts avaient je ne sais quel rapport avec les défauts de Rousseau. Elle était envieuse et médisante auprès d'un homme ombrageux et défiant.

Je me suis arrêté un instant sur les relations de M. Coindet et de Rousseau, parce qu'il y a là quelques traits qui expliquent la conduite et l'allure de Rousseau à Montmorency avec M. et Mme de Luxembourg. Il est touché des égards que M. et Mme de Luxembourg témoignent à ses amis; mais il se défie bientôt de ses amis et les accuse de le supplanter auprès de ceux qu'il leur a donnés pour patrons.

De même que les amis de Rousseau devenaient ceux de M. et de Mme de Luxembourg, les amis de M. et de Mme de Luxembourg devenaient ceux de Rousseau. Il raconte avec plaisir comment, sur la terrasse de sa maison de Montlouis, il recevait souvent, avec M. et Mme de Luxembourg, « M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mme la duchesse de Montmorency, Mme la duchesse de Boufflers, Mme la comtesse de Valentinois, Mme la comtesse de Boufflers, et d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignaient pas de faire, par une montée très fatigante, le pèlerinage de Montlouis. Je devais à la faveur de M. et de Mme de Luxembourg toutes ces visites, je le sentais, et mon cœur leur en faisait bien hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement que je dis une fois à M. de Luxembourg, en l'embrassant : Ah ! monsieur le maréchal, je haïssais les grands avant de vous connaître, et je les hais davantage encore depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur serait aisé de se faire adorer. »

Voilà un des côtés de la vanité de Rousseau, l'attendrissement qu'il éprouve à se voir recherché par les grands; l'autre côté de cette vanité est l'attendrissement qu'il éprouve à se trouver simple et familier avec les pauvres gens. Il se sait gré d'être bon prince et de revenir souper avec le maçon Pillen, un de ses voisins et de ses amis, après avoir dîné au château. Que conclure de ces divers traits de la vie de Rousseau à Montmorency ? L'équilibre lui manquait partout, en haut, avec M. et Mme de Luxembourg et leur brillante société,

s'abaissant et s'enorgueillissant trop de l'empressement que lui témoignaient les grands seigneurs; en bas, avec le maçon Pilleu, s'enorgueillissant trop d'être simple « et liant avec le peuple, » comme il dit, ne trouvant jamais son niveau et même ne le cherchant jamais, quoique son bon sens lui indiquât où il était. Mais en même temps que ces traits du séjour de Rousseau à Montmorency servent à nous faire comprendre le caractère de Rousseau, ils servent aussi, ne l'oublions pas, à nous faire comprendre le XVIIIe siècle et l'ascendant de l'esprit dans le monde, puisqu'il avait suffi à Rousseau de quelques pages éloquentes pour voir les grands seigneurs venir le visiter dans sa petite maison de Montlouis.

Il y aurait une comparaison curieuse à faire sur la manière dont Rousseau et Voltaire usaient, chacun selon son caractère, de cet ascendant qu'avaient les lettres dans le grand monde. Voltaire ne fuyait pas les grands seigneurs, il les fréquentait même volontiers; mais il ne leur demandait pas l'égalité, comme faisait Rousseau avec le duc de Luxembourg; il la prenait, ce qui est la seule manière de l'avoir. Ce qui faisait l'aisance de Voltaire avec les grands seigneurs, c'est qu'il avait à la fois du tact et de la hardiesse; grâce à son tact, il savait ce qu'il fallait accorder au rang, et grâce à sa hardiesse, il s'accordait à lui-même ce qu'il devait. De plus, il avait vu de bonne heure les grands seigneurs. « Voltaire, que nous appelions autrefois Arouet, a été aussi de la société de M. le grand-prieur de Vendôme, dit M. d'Argenson dans son curieux livre intitulé *les Loisirs d'un ministre*, et dès lors je l'ai entendu appeler ce prince l'*altesse chansonnière* avec ce ton d'aisance qu'il a toujours pris avec les grands seigneurs (1). » La société du Temple, c'est-à-dire celle de Vendôme et de son frère le grand-prieur, mêlée d'hommes de cour et d'hommes de lettres, livrée au plaisir et aimant fort la liberté de penser et de vivre, était celle où Voltaire avait fait son apprentissage du grand monde, et elle n'avait rien qui pût le rendre fort cérémonieux; mais comme en même temps cette société se rattachait par tous ses souvenirs à Louis XIV et à l'ancienne cour, elle était de la bonne compagnie malgré ses mauvaises mœurs.

Il y a dans le génie de Voltaire et dans son caractère la marque originelle de la société du Temple, car en même temps qu'il est le plus libre des penseurs, il respecte et défend le XVIIe siècle. Il est à la fois le chef des philosophes du XVIIIe siècle et le panégyriste éclairé de Louis XIV. Le même homme dans le monde est l'ami et le familier des grands seigneurs, sans être leur domestique ou leur parasite. Il n'a envers les grands ni l'éblouissement ni l'envie des petites gens.

(1) *Loisirs d'un ministre, ou Essais dans le goût de Montaigne*, composés en 1736 par M. d'Argenson, tome Ier, p. 187; ouvrage intéressant et curieux d'un homme qui avait beaucoup de jugement et beaucoup de cœur.

Quand il les flatte, c'est pour ainsi dire de haut ou de plain-pied, et il tempère si bien la flatterie par la plaisanterie, et la plaisanterie par la politesse, qu'il n'y a pas moyen de n'être pas sensible à un éloge si bien donné, et pas moyen non plus de s'armer de la flatterie contre le flatteur, et de mépriser l'encensoir en acceptant l'encens, ce qui arrive souvent.

En disant tout ce que Voltaire savait mettre de grâce et de dignité, d'aisance et de réserve dans son commerce avec les grands seigneurs, j'ai dit naturellement tout ce que Rousseau n'y mettait pas. Arrivé tard dans le monde et y arrivant d'en bas, il ne put jamais y avoir le pied marin. Tantôt sauvage et tantôt empressé, tantôt impoli et tantôt obséquieux, se sauvant de la timidité par la hauteur et par l'humeur, faisant l'ours faute de savoir être homme du monde; — tantôt enivré d'un simple égard comme d'une distinction privilégiée, tantôt irrité d'une simple inattention comme d'un affront, mesurant tout enfin à sa vanité, à son imagination, à ses soupçons, et rien aux usages du monde, toujours au-dessus ou au-dessous de la règle, jamais en dedans, — Rousseau fut toute sa vie dépaysé et gêné dans la bonne compagnie, qui faisait tout pour l'appeler et pour le retenir, mais qui ne pouvait surmonter les difficultés qu'il portait avec lui.

Nulle part cette incompatibilité d'humeur de Rousseau avec le monde n'est plus visible qu'à Montmorency auprès de M. le duc et de Mme la duchesse de Luxembourg. Rousseau met dans son commerce avec le duc et la duchesse de Luxembourg tout ce qu'il peut mettre de sa bonne nature. Il sent ce qu'il y a de bon dans le duc de Luxembourg, ce qu'il y a de délicat et d'aimable dans Mme de Luxembourg. Il est heureux de se croire aimé par des personnes de ce caractère et aussi de cette qualité; il est heureux de les aimer de son côté, car il les aime autrement et plus naïvement, j'en suis sûr, que Voltaire n'a jamais aimé le duc de Richelieu. Richelieu et Voltaire, quoique bons amis, ne se sont jamais donné l'un à l'autre que la part d'attachement que comportent les amitiés du monde; mais celle-là, ils se la donnaient, je pense, de bonne foi. Rousseau ne pouvait pas donner si peu. Il se livrait tout entier, mais il ne se livrait que pour peu de temps. Le moindre ombrage, la plus légère fantaisie, et même, sans cela, le seul effet de cette incompatibilité d'humeur qu'il avait avec le monde faisaient qu'il se retirait bientôt, comme il s'était avancé, tout d'une pièce.

Déjà, vers la fin de 1760, il commençait à trouver qu'il déclinait auprès de Mme la maréchale. Il avait fait, dit-il, des gaucheries qui le perdaient auprès d'elle. Ainsi il avait écrit à M. de Silhouette, le contrôleur des finances, après sa retraite, pour le louer d'avoir résisté « aux gagneurs d'argent. » Or, dit Rousseau, « j'ignorais que Mme de Luxembourg était un de ces gagneurs d'argent qui s'inté-

ressaient aux sous-fermes et qui avaient fait déplacer Silhouette. » Il lui avait lu *la Nouvelle Héloïse*, qui n'avait pas encore paru; il lui lisait maintenant l'*Émile*, « mais cela ne réussissait pas si bien, soit que la matière fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. » Était-il vrai qu'à ce moment Rousseau inspirât moins de curiosité à Mme de Luxembourg? C'est fort possible. Le premier engouement était passé; mais l'habitude, cette grande attache de l'amitié, surtout chez les grands, allait venir. Les grands s'éprennent des gens de lettres par curiosité et s'y attachent par habitude, quand les gens de lettres s'y prêtent. Malheureusement les procédés lents et commodes du monde n'étaient point de mise avec Rousseau; il crut qu'il devenait un ennuyeux dès qu'il se vit devenu un habitué. L'ombrage entra dans cette âme aisément soupçonneuse; il pensa qu'il aimait le duc et la duchesse de Luxembourg, tandis qu'il était seulement pour eux un objet de distraction et d'amusement, comme les grands aiment à en avoir dans le vide agité de leur vie, et alors, avec ce rare et merveilleux mélange de sagacité et d'inquiétude qui fait le fonds de son génie et de sa maladie, il écrivit à Mme de Luxembourg cette lettre admirable et inopportune : « Que vos bontés sont cruelles, madame! Pourquoi troubler la vie d'un solitaire qui renonçait aux plaisirs de la vie pour n'en plus sentir les ennuis? J'ai passé mes jours à chercher en vain des attachemens solides. Je n'en ai pu former dans les conditions auxquelles je pouvais atteindre. Est-ce dans la vôtre que j'en dois chercher? L'ambition ni l'intérêt ne me tentent pas; je suis peu vain, peu craintif; je puis résister à tout, hors aux caresses. Pourquoi m'attaquez-vous tous deux par un faible qu'il faut vaincre, puisque, dans la distance qui nous sépare, les épanchemens des cœurs sensibles ne doivent pas rapprocher le mien de vous? La reconnaissance suffirait-elle pour un cœur qui ne connaît pas deux manières de se donner et ne se sent capable que d'amitié? D'amitié, madame la maréchale! ah! voilà mon malheur! Il est beau à vous, à M. le maréchal, d'employer ce terme; mais je suis insensé de vous prendre au mot. Vous vous jouez, moi je m'attache, et la fin du jeu me prépare de nouveaux regrets. Que je hais tous vos titres et que je vous plains de les porter! Vous me semblez si dignes de goûter les charmes de la vie privée! Que n'habitez-vous Clarens? j'irais y chercher le bonheur de ma vie; mais le château de Montmorency! mais l'hôtel de Luxembourg! est-ce là qu'on doit voir Jean-Jacques? est-ce là qu'un ami de l'égalité doit porter les affections d'un cœur sensible qui, payant ainsi l'estime qu'on lui témoigne, croit rendre autant qu'il reçoit? Vous êtes bonne et sensible aussi, je le sais, je l'ai vu : j'ai regret de n'avoir pas pu plus tôt le croire; mais dans le rang où vous êtes, dans votre manière de vivre, rien ne peut faire une im-

pression durable, et tant d'objets nouveaux s'effacent si bien mutuellement, qu'aucun ne demeure. Vous m'oublierez, madame, après m'avoir mis hors d'état de vous imiter. Vous aurez beaucoup fait pour me rendre malheureux et peut-être inexcusable (1). »

Quelle sagacité dans cette lettre! quelle juste idée de l'inégalité, et par conséquent de l'impossibilité d'un commerce d'amitié avec les grands seigneurs! Mais ici vient aussitôt cette réflexion : comment Rousseau, qui voyait si bien le piége, ne l'évitait-il pas? Il sait le peu que peuvent donner les grands : pourquoi leur demande-t-il plus? pourquoi leur donne-t-il plus? Il suffit de lire cette lettre pour comprendre ce qu'était Rousseau à Montmorency, gêné de tout, remarquant tout, et le soir, après avoir quitté le monde, dans la solitude, repassant en son esprit tout ce qu'il avait vu et entendu, tout ce qu'il avait dit et fait, faisant alors de ses souvenirs le sujet de méditations morales ou de lettres de roman. Ces procédés de réflexion chagrine ou de correspondance plaintive sont tout à fait opposés à la conduite de l'homme du monde, dont la règle est de ne jamais faire des petits incidens de la société une déclamation ou une scène, ce qui est la chose la plus fâcheuse à la bonne compagnie. Rousseau au contraire, avec sa façon de méditer sur tout, de rien faisait sans cesse quelque chose, et cela non pas seulement pour les autres, mais aussi pour lui-même. Ainsi, un jour au château, Mme de Luxembourg, ayant avec elle sa petite-fille, Mlle de Boufflers, enfant de onze ans, avait dit à Rousseau de l'embrasser. Une autre fois, Rousseau rencontre cette enfant dans l'escalier du château, et ne sachant que lui dire, lui propose de l'embrasser, ce qu'elle fait sans façons. « Le lendemain, dit Rousseau, lisant l'*Émile* au chevet de Mme la maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure avec raison ce que j'avais fait la veille. Elle trouva la réflexion très juste, et dit là dessus quelque chose de fort sensé qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil et coupable, quand je n'étais que sot et embarrassé!... » Cette gaucherie que Rousseau se reprochait tenait surtout au peu d'usage qu'il avait du monde. Le monde en effet sait à merveille remplacer l'impromptu de l'esprit par une amabilité banale. Cependant toutes les gaucheries de Rousseau n'eussent été rien, si par son imagination il ne s'en était fait des monstres, si, au moment où il faisait une bévue, il ne croyait pas avoir fait une faute impardonnable, si enfin, pour avoir rougi, bien ou mal à propos, devant Mme de Luxembourg, il ne s'était pas imaginé être en disgrâce ou en déclin auprès d'elle. Mme de Luxembourg avait bien assez d'esprit, voulant avoir Rousseau dans son entourage, pour le garder avec toutes ses gaucheries.

(1) *Confessions*, livre x.

Ce défaut d'expérience du monde n'éclatait pas seulement avec M. et Mme de Luxembourg. Pendant que Rousseau était à Montmorency, le prince de Conti lui fit deux visites que Rousseau célèbre fort dans ses *Confessions*, et il joua aux échecs avec lui. « Je savais, dit Rousseau, qu'il gagnait le chevalier de Lorency, qui était plus fort que moi. Cependant, malgré les signes et les grimaces du chevalier et des assistans, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant, je lui dis d'un ton respectueux, mais grave : Monseigneur, j'honore trop votre altesse sérénissime pour ne pas la gagner toujours aux échecs. » Rousseau ajoute que le prince de Conti ne se fâcha pas du mot, et que, quelque temps après, il lui envoya à plusieurs reprises du gibier, que Rousseau finit par refuser dans une lettre à la fois impolie et déclamatoire. Rousseau, dans ses *Confessions*, se reproche ce refus. « Refuser des présens en gibier d'un prince du sang, dit-il, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance que la rusticité d'un malappris qui se méconnaît. » Rousseau a raison; mais le malappris, selon moi, avait commencé, quand il avait dit au prince de Conti qu'il le respectait trop pour ne pas toujours le gagner aux échecs. Pourquoi cette impertinence contre l'entourage du prince, et particulièrement contre le chevalier de Lorency, à qui, dans sa correspondance, Rousseau écrit avec affection? Je ne crois donc pas au mot de Rousseau; c'est un de ces mots qu'il trouvait après coup, qu'il aurait voulu avoir dit, qu'il croit même cette fois avoir dit, et qui n'est qu'une *rusticité* déclamatoire. Je suis persuadé que Rousseau, grand amateur des échecs, a joué fort simplement avec M. le prince de Conti, et l'a gagné aussi fort simplement, sans vouloir donner une leçon aux courtisans du prince. Chamfort raconte, dans ses *Caractères et Anecdotes*, que, comme on disait à Rousseau, à propos de ces parties d'échecs, qu'il n'avait pas fait sa cour au prince, et qu'il aurait dû lui en laisser gagner une ou deux : « Comment! dit-il, je lui rends la tour! » Voilà le mot vrai, le mot du joueur préoccupé de sa partie. Le récit des *Confessions* est la scène arrangée par l'imagination de Rousseau.

La personne qui le prônait le plus auprès du prince de Conti était Mme la marquise de Boufflers, une des plus sincères et des plus généreuses dévotes de Rousseau, et qui, pas plus que les autres, n'a échappé à ses soupçons et à ses calomnies. Mme de Boufflers aura sa place, et une des meilleures, dans la galerie que nous ferons des dévotes de Rousseau. Aujourd'hui je n'en veux parler que pour indiquer encore en passant ce trait curieux du caractère de Rousseau qui lui est commun avec les hommes de son temps, ce penchant à s'imaginer que les femmes sont amoureuses de lui. Rousseau croit que

Mme de Boufflers eut un instant pour lui une sorte de caprice. « Je ne suis, dit-il, ni assez fou, ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité. » Paroles dignes vraiment de risée et d'indignation! fatuité de Rousseau d'un côté, qui peut faire seulement sourire; odieux propos de Thérèse de l'autre côté, qui ajoutent à l'horreur que j'ai pour cette créature bavarde et méchante, dont les misérables cancans ont passé à la postérité, grâce au génie de Rousseau! Rousseau ajoutait foi aux stupides caquets de cette servante; il ne s'en défiait pas, la croyant bête et dévouée. Bête, elle l'était, mais avec un fonds de méchanceté envieuse contre quiconque témoignait à Rousseau un empressement généreux, craignant toujours d'être supplantée auprès de son maître. C'était là son genre de dévouement, et, pour s'affermir auprès de Rousseau, elle empoisonnait son âme de bavardages qu'il érigeait en récits de complots, ou repaissait sa fatuité de la prétendue curiosité de Mme de Boufflers.

Cependant Rousseau se sentait déchoir chaque jour auprès de Mme de Luxembourg. Il expliquait bien son déclin par ses gaucheries; mais, cela ne suffisant pas, il supposa qu'il avait un rival de faveur auprès de Mme la maréchale : ce rival était le chevalier, alors l'abbé de Boufflers, gai, charmant, pimpant, aimable, et dont la grâce et l'esprit d'à-propos faisaient encore mieux ressortir la gaucherie de Rousseau.

M. de Boufflers n'est point assurément un des grands noms du XVIIIe siècle. Cependant, quand nous le trouvons, comme en ce moment, auprès de Rousseau, il est bon d'en dire un mot. La vie et l'esprit de M. de Boufflers montrent un des côtés du XVIIIe siècle, de ce siècle plein de contrastes, qui faisait aux gens une réputation pour de jolis riens, et qui en même temps créait une société nouvelle; le plus frivole à la fois et le plus sérieux des siècles, et dont il a été dans la destinée de M. de Boufflers de ressentir le contraste dans sa vie, en bien et en mal. Dans sa jeunesse, avant la révolution, M. de Boufflers a joui et profité grandement de la frivolité du siècle; il lui a dû son éclat et sa réputation. Dans son âge mûr, pendant et après la révolution, la gravité et même la tristesse du temps ont joué un mauvais tour à M. de Boufflers, qui s'est trouvé dépaysé dans son pays, n'ayant pas changé au milieu du changement universel : non pas qu'il ne soit arrivé à bien d'autres qu'à M. de Boufflers de n'avoir rien oublié, ni rien appris; mais comme c'étaient les choses graves que ceux-là n'avaient pas oubliées, ils étaient antiques plutôt que dépaysés, et leur ancienneté leur faisait un caractère. Quant à M. de Boufflers, comme c'était la frivolité qu'il n'avait pas oubliée, il était suranné comme une vieille mode.

M. de Boufflers fut d'abord abbé, et il avait comme abbé plus de

40,000 livres de rente en bénéfices. C'était pour cela que sa famille lui avait trouvé une vocation pour l'état ecclésiastique. Il faisait au séminaire des chansons impies et libertines, il y fit même son conte d'*Aline, reine de Golconde*, qui est un assez joli conte, dans le genre de ceux de Voltaire, mais peu édifiant. La société du XVIIIe siècle n'était pas difficile en fait de vocations ecclésiastiques; elle trouva cependant que M. de Boufflers avait beaucoup trop peu ce qu'il fallait à un abbé en passe de devenir évêque. Il troqua donc le petit collet d'abbé contre la croix de Malte, ce qui lui permettait de garder ses bénéfices et de se livrer librement à ses goûts de plaisir et de guerre. A prendre les choses sévèrement, le chevalier de Malte aurait dû aussi s'assujettir à certains devoirs; mais l'usage sur ce point avait aboli la règle. Voilà M. l'abbé de Boufflers devenu le chevalier de Boufflers, et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1762. Il fut au camp aussi fou et aussi gai qu'il l'était au séminaire; mais il y avait le scandale de moins, et le scandale avait été si gros, que le monde lui sut gré de l'avoir ôté. De plus, il était brave; il faisait de jolis vers, disait des mots piquans ou aimables, et se permettait tout. Après la guerre, il voyagea en Suisse, et comme entre autres talens il avait celui de peindre joliment, il se donna pour peintre, et dans toutes les villes où il passait, « il faisait, dit Grimm, le portrait des principaux habitans et surtout des plus jolies femmes. Les séances n'étaient pas ennuyeuses; des chansons, des vers, cent contes pour rire égayaient les visages que le peintre crayonnait, et pour achever de se faire la réputation d'un homme unique, il ne prenait qu'un petit écu par portrait; mais lorsqu'arrivé à Genève, il voulut reprendre son véritable nom, peu s'en fallut qu'on ne le regardât comme un aventurier (1). »

L'auteur d'*Aline* écrivit des lettres sur la Suisse, et Grimm en cite quelques pensées qu'il admire plus qu'elles ne valent, non que le tour parfois n'en soit vif et plaisant. Ainsi il dit quelque part dans ces lettres : « Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés; il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend. » La pointe d'impiété qu'il y a dans cette saillie pouvait la relever aux yeux des philosophes : à vrai dire, ce n'est qu'une plaisanterie bien tournée; le tour était beaucoup au XVIIIe siècle. Le mérite d'un mot, d'une plaisanterie, d'un conte était tout entier dans son tour. De ce côté, rien ne ressemble si peu que nos contes d'aujourd'hui à ce qui s'appelait un conte dans les salons du XVIIIe siècle. Le conte aujourd'hui est un petit roman, il est fait pour les lecteurs; il peut donc se développer et prendre ses aises. Le conte des salons du XVIIIe siècle est vif

(1) *Correspondance* de Grimm, tome IV, page 167.

et court; il est fait pour être dit au milieu d'un cercle ou à souper; il a ses auditeurs spirituels et pressés, qu'il faut bien se garder de tenir trop longtemps. M. de Boufflers excellait dans ces contes faits pour le monde; j'en cite un pour montrer du même coup son genre de talent et ce genre de récit. « Deux amis, qui depuis longtemps ne s'étaient pas vus, se rencontrent à la Bourse. — Comment te portes-tu? dit l'un. — Pas trop bien, dit l'autre. — Tant pis! Qu'as-tu fait depuis que je t'ai vu? — Je me suis marié. — Tant mieux. — Pas tant mieux, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis! — Pas tant pis, car sa dot est de deux mille louis. — Tant mieux! — Pas tant mieux, car j'ai employé une partie de cette somme en moutons qui sont tous morts de la clavelée. — Tant pis! — Pas tant pis, car la vente de leur peau m'a rapporté au-delà du prix de mes moutons. — Tant mieux! — Pas tant mieux, car la maison où j'avais déposé les peaux de moutons et l'argent vient d'être brûlée. — Oh! tant pis! — Pas tant pis, car ma femme était dedans. » A ce conte ôtez le tour, il n'y a plus rien. Tel est l'esprit de M. de Boufflers; il est dans le tour et dans le mot. N'y cherchez point de fond. Et comme le tour change avec le temps et avec la mode, M. de Boufflers devait passer vite. M. de Boufflers était de ces hommes qui ne peuvent pas vieillir; son genre d'esprit le condamnait à avoir toujours vingt-cinq ans.

Non-seulement M. de Boufflers eut le malheur de survivre à sa jeunesse, il survécut aussi au monde et à la société pour laquelle il était fait. Frappé comme toute la noblesse française par la révolution, il émigra, quoiqu'il fût d'abord favorable à la cause de 89 et qu'il fût membre de l'assemblée nationale; il se réfugia à la cour du prince Henri de Prusse, un de ces princes qu'il avait charmés et *divertis* autrefois. L'émigration semblait devoir être moins pénible à M. de Boufflers qu'à tout autre, puisqu'il avait beaucoup aimé les voyages; mais quoique les voyages ressemblent à l'exil par l'éloignement, ils en diffèrent par la pensée et le sentiment. L'émigration fut donc pénible pour M. de Boufflers; il ne trouva qu'une bienveillance capricieuse qui lui fit sentir la différence que font les princes entre ceux qui les divertissent et ceux qu'il leur faut secourir. Il rentra en France en 1800 et fut bien accueilli par le premier consul, mais il n'en obtint rien, pas même une préfecture. M. de Boufflers, en 1785, avait été gouverneur du Sénégal et l'avait fort bien gouverné; il aurait pu être bon préfet : les succès et la réputation de l'homme du monde cachaient en M. de Boufflers aux yeux du premier consul les talens du gouverneur du Sénégal. La société grave et guerrière qu'organisait Napoléon ne se prêtait pas au genre d'esprit de M. de Boufflers. Il resta inoccupé, et il ne rentra même à l'Institut qu'en 1804, comme ancien académicien. Quelque temps auparavant, étant chez

Mme de Staël, qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'Académie, il lui avait répondu par le quatrain suivant :

Je vois l'académie où vous êtes présente;
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau;
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre et moi comme zéro.

L'ancien gentilhomme appliquait même aux princes de l'ère nouvelle ce don de louer gracieusement qu'il avait eu au suprême degré. Voici des vers qu'il fit, chez la princesse Élisa Bacciocchi, sur le prince Jérôme Bonaparte qui revenait d'une croisière :

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre;
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

Les vers étaient jolis, mais ce n'était plus guère le temps des jolis vers, et M. de Boufflers ne fut pas préfet.

Triste destinée, après tout, que celle de M. de Boufflers, et dont il ne faut pas imputer le désappointement à la révolution seulement! Avant la révolution, les contemporains de M. de Boufflers, le voyant vieillir sans mûrir, l'avaient jugé avec la sévérité de l'espérance trompée ou de l'envie satisfaite. Laclos, faisant son portrait, sous le nom de Fulber, dans la *Galerie des États-Généraux*, avait dit de lui : « Fulber eût été le plus heureux des hommes, s'il avait pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Récits voluptueux, couplets amusans, vers agréables, cette foule de rêves qui sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talens donnent une espèce de célébrité; mais lorsque la saison des folies aimables est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rougit de succès dus à de si petites choses. Fulber en est à ces tristes expériences. Né sérieux, il veut être gai; frivole, il veut être grave; bon, il veut être caustique. Il est né quatre-vingts ans trop tard. » Rivarol, plus sévère encore que Laclos et accusant la vivacité de M. de Boufflers d'aller jusqu'à l'inconséquence, le caractérisait ainsi : « Abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan. » Il y a là assurément trop de contrastes pour une seule vie ou pour un seul caractère; mais tous ces contrastes ne sont pas des défauts, et j'avoue que *l'émigré patriote* et le *militaire* brave et *philosophe* me plaisent fort.

J'ai voulu jeter un coup d'œil sur la vie de M. de Boufflers pour montrer ce qu'était ce prétendu rival de Rousseau, qui aida, sans le savoir, à son déclin auprès de Mme de Luxembourg. Rousseau, en effet, n'avait rien pour lutter contre cette brillante amabilité. Il faisait son possible pour plaire ou du moins pour ne pas déplaire à

cette société frivole et amusante qu'il voyait malgré lui, mais il jouait de malheur. Par exemple, il avait un chien qu'il aimait beaucoup et qu'il appelait Duc; une fois devenu, à Montmorency, le familier de M. le duc et de Mme la duchesse de Luxembourg et le commensal des grands seigneurs, il débaptisa son chien et l'appela Turc. C'était, croyait-il, une attention polie; par malheur, un des jeunes seigneurs de la société de Mme de Luxembourg, le marquis de Villeroy, l'apprit et en fit l'histoire en plein souper devant Rousseau, qui ne sut que dire, et qui comprit trop tard « que ce qu'il y avait d'offensant pour le nom de *duc* dans cette histoire n'était pas tant de l'avoir donné à son chien que de le lui avoir ôté. » A ces petits tracas, que grossissait l'imagination de Rousseau, vinrent bientôt se joindre les soucis que lui causa l'impression de l'*Émile*.

Ici je dois m'arrêter un instant. Les soucis que causa à Rousseau l'impression de l'*Émile* ont une grande importance dans sa vie, car c'est à ce moment et à ce propos qu'il ressentit la première atteinte de la triste et fatale manie qui le tourmenta le reste de sa vie et l'obséda chaque jour davantage. Cette première fois, il reconnut et il s'avoua sa maladie, n'étant pas encore assez mal pour n'avoir plus conscience de lui-même.

Personne n'a mieux défini sa maladie que Rousseau lui-même. Il y avait quelques retards dans l'impression de l'*Émile*. Ces retards excitaient les ombrages de Rousseau. « Plus j'avais à cœur, dit-il, la publication de mon dernier et meilleur ouvrage, plus je me tourmentais à chercher ce qui pouvait l'accrocher, et, toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre j'en croyais voir la suppression... J'écrivais lettres sur lettres à l'imprimeur Guy, à M. de Malesherbes (1), à Mme de Luxembourg, et les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendais, *je me troublais entièrement; je délirais*. Malheureusement j'appris dans le même temps que le père Griffet, jésuite, avait parlé de l'*Émile* et en avait même rapporté des passages. A l'instant, mon *imagination part comme un éclair* et me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les jésuites, furieux du ton méprisant sur lequel j'avais parlé des colléges, s'étaient emparés de mon ouvrage, que c'étaient eux qui en accrochaient l'édition,... que, prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutais pas, ils voulaient

(1) M. de Malesherbes, qui était alors chargé de la direction de l'imprimerie et de la librairie, était grand partisan de Rousseau. Il avait fait lui-même le traité de Rousseau avec le libraire Duchesne pour l'impression de l'*Émile*, et il en corrigeait les épreuves. Nous reviendrons sur les relations de Rousseau avec Mme de Malesherbes et sur M. de Malesherbes lui-même.

retarder l'impression jusqu'alors, dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage et de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentimens différens des miens. Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer *sur cette folie* et lui donner un air de vraisemblance, — que dis-je? m'y montrer l'évidence et la démonstration (1). »

Voilà une véritable clinique de la maladie de Rousseau faite par lui-même. Cette disposition à prendre ombrage de tout, à grouper les circonstances les plus insignifiantes et à les rapporter à je ne sais quel complot imaginaire, cette sagacité maladive de l'esprit qui fait qu'il interprète tout en mal, cette clairvoyance dans le faux, cette promptitude de conjectures, ce don de produire autour de soi un mirage fatal et de vivre dans le milieu qu'on a créé comme dans la réalité, tels sont les traits principaux de ce délire mélancolique qui remplit la fin de la vie de Rousseau, et dont nous trouvons ici le premier accès. Quand il écrivait le livre XI des *Confessions*, Rousseau était dans un moment lucide; il avouait sa maladie en la racontant, il était à la fois l'observateur et le sujet de l'observation, le médecin et le malade. Plus tard, en révisant son manuscrit, comme la maladie ne lui laissait plus de trève, il eut soin d'ajouter en note qu'il n'était pas malade, que ses soupçons étaient justes, et qu'il était véritablement victime d'un affreux complot et non point de son imagination. — Que croirons-nous, le récit du livre XI des *Confessions*, qui est le récit du médecin, ou la note de la révision, qui est la note du malade? Nous retrouvons dans sa correspondance de 1761 les mêmes traits de maladie et les mêmes aveux de folie. Nous pouvons même y suivre de plus près ses rapides passages du délire à la raison, de la maladie à l'observation et au repentir. Tantôt il est tout entier à ses soupçons : « ..... Mon livre est perdu, écrit-il à Mme la duchesse de Luxembourg le 15 décembre 1761; je ne doute nullement que les jésuites ne s'en soient emparés avec le projet de ne point le laisser paraître de mon vivant... et d'en substituer un autre après ma mort... Il faudrait un mémoire pour vous exposer les raisons que j'ai de penser ainsi. Ce qu'il y a de très sûr au moins, c'est que le libraire n'imprime ni ne veut imprimer, qu'il a trompé M. de Malesherbes, qu'il vous trompera, et qu'il se moque de moi avec l'impudence d'un coquin qui n'a pas peur et qui se sent bien soutenu. » Tantôt il reconnaît son aveuglement, sa folie, et dans son chagrin il va jusqu'à vouloir se tuer, si bien que nous retrouvons ici cette pensée du suicide qui a fini par le perdre. « C'en est fait, cher Moultou, écrit-il le 23 décembre 1761 à un de ses amis de Genève, nous ne nous reverrons

(1) *Confessions*, livre XI.

plus que dans le séjour des justes. Mon sort est décidé par les suites de l'accident dont je vous ai parlé ci-devant, et, quand il en sera temps, je pourrai sans scrupule prendre chez milord Édouard les conseils de la vertu même (1). Ce qui m'humilie et m'afflige est une fin si peu digne, j'ose dire de ma vie et du moins de mes sentimens. Il y a six semaines que je ne fais que des iniquités et n'imagine que des calomnies contre deux honnêtes libraires, dont l'un n'a de torts que quelques retards involontaires, et l'autre un zèle plein de générosité et de désintéressement que j'ai payé, pour toute reconnaissance, d'une accusation de fourberie. *Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux,* m'a fait inventer, pour en noircir ma vie et l'honneur d'autrui, ce tissu d'horreurs *dont le soupçon, changé dans mon esprit prévenu presque en certitude,* n'a pas été mieux déguisé à d'autres qu'à vous (2). »

La lettre qu'il écrit le même jour à M. de Malesherbes n'est pas moins désespérée. Il voit, il reconnaît son délire, et, comme l'Ajax antique, une fois sorti de son accès, il se fait honte à lui-même. « Depuis plus de six semaines, dit-il à M. de Malesherbes, ma conduite et mes lettres ne sont qu'*un tissu de folies,* d'impertinences. Je vous ai compromis, monsieur; j'ai compromis madame la maréchale de la manière la plus punissable. Vous avez tout enduré, tout fait pour *calmer mon délire;* j'ouvre en frémissant les yeux sur moi. » Quand on observe avec attention l'état d'esprit de Rousseau, tel qu'il se laisse voir dans sa correspondance, depuis ce premier accès de sa maladie jusqu'à la publication de l'*Émile,* on voit encore de temps en temps reparaître ses défiances, sinon son délire, et l'on comprend alors le mélange qui se fait perpétuellement chez lui entre le caractère et la maladie, mélange singulier, mais fréquent chez les personnes dont la raison est troublée. Il y a beaucoup de leur caractère dans leur maladie, et beaucoup aussi de leur maladie dans leur caractère, c'est-à-dire que quand elles sont malades, comme l'était Rousseau, d'après son aveu, dans les deux derniers mois de 1761, il semble qu'elles ne le sont que par l'exagération de leur caractère. Le penchant qu'elles avaient s'est poussé jusqu'à la folie, mais il n'a pas changé pour cela de nature. Et de même, quand elles recouvrent la santé, elles gardent encore l'empreinte de leur maladie, défiantes et ombrageuses, si leur folie était la défiance; jalouses, si leur folie était la jalousie. De cette façon la seule différence qu'il y ait pour ces per-

(1) Voyez *la Nouvelle Héloïse,* troisième partie, lettre XXIIe.

(2) Cette lettre, disent les auteurs de la *Correspondance,* a été trouvée dans les papiers de Rousseau; elle n'a pas été envoyée à son adresse. Rousseau l'avait conservée en brouillon; mais, quoi qu'il en soit, elle témoigne de deux choses : de l'aveu qu'il se faisait alors de son délire et de la pensée de suicide qui l'obsédait déjà.

sonnes entre l'état de maladie et l'état de santé est pour ainsi dire le degré du mal et la distance de la modération à l'accès. C'est ainsi que nous voyons Rousseau, même quand il a recouvré la raison, retomber encore dans les soupçons, et craindre je ne sais quelles embûches de la part des imprimeurs et des libraires de l'*Émile*, jusqu'à ce qu'enfin l'*Émile* soit publié. Alors Rousseau, reconnaissant non plus seulement qu'il a été malade, mais qu'il a été à grand tort soupçonneux et défiant, écrit le 30 mai 1762 à son ami de Genève, M. Moultou : « Enfin mon livre paraît depuis quelques jours, et il est parfaitement prouvé par l'événement que j'ai payé les soins officieux d'un honnête homme des soupçons les plus odieux. Je ne me consolerai jamais d'une ingratitude aussi noire, et je porte au fond de mon cœur le poids d'un remords qui ne me quittera plus. » Heureux, si seulement ce remords lui avait servi d'avertissement contre son caractère, et de préservatif contre sa maladie!

Après le complot imaginaire contre l'impression de l'*Émile*, qui avait tant tourmenté Rousseau, vint l'orage contre la publication. Le livre fut déclaré par le parlement impie et blasphématoire; il fut lacéré et brûlé en la cour du palais, et l'auteur lui-même, décrété de prise de corps, n'échappa à la prison que par la fuite. Nous avons peine aujourd'hui à comprendre un pareil orage contre l'*Émile*. L'ouvrage de Rousseau, comparé à beaucoup d'autres livres du siècle, est un retour aux sentimens religieux. Il combat l'impiété, il défend la cause de Dieu et de l'immortalité de l'âme, il rend hommage au christianisme. Il n'est, il est vrai, d'aucune église, mais il prêche les bons et grands sentimens qui sont nécessaires à toutes les églises. Comment donc un pareil livre fut-il accusé et condamné, quand tant d'autres plus coupables et plus pernicieux étaient épargnés? L'histoire du temps peut seule nous expliquer cette énigme.

C'était en 1762, au moment de la lutte entre les jésuites et les parlemens. Dans cette lutte, les jésuites succombèrent, et le 6 août le parlement prononça la dissolution de la société des jésuites; mais pour frapper les jésuites, qui, aux yeux de beaucoup de personnes, défendaient la cause de la religion et de l'église, le parlement croyait nécessaire de témoigner hautement de son attachement à la religion et à l'église. Il tenait à montrer qu'il était meilleur chrétien que les jésuites, et la publication de l'*Émile*, qui n'était un ouvrage religieux que pour les impies, tandis qu'il était un ouvrage impie pour les vrais chrétiens, devenait une occasion de faire acte de zèle pour la religion. De là cet empressement à accuser et à condamner le livre et l'auteur. L'arrêt contre l'*Émile* et contre Rousseau est du 9 juin 1762, et l'arrêt contre la société de Jésus est du 9 août. L'un était la préface et l'autorisation de l'autre.

Rousseau ne comprenait rien à cette tactique, et quand on lui

parla des poursuites que le parlement songeait à faire, il prit ce propos pour un faux bruit, il crut même, dit-il, « que ce bruit était une invention des holbachiens pour tâcher de l'effrayer et pour l'exciter à fuir. » Comme il avait fait son livre contre la philosophie irréligieuse et non contre le christianisme, c'était du côté des philosophes qu'il attendait la guerre et non du côté de l'église ou du parlement. De plus, il croyait avoir pour lui le crédit de Mme de Luxembourg, qui connaissait beaucoup l'ouvrage, et l'appui de M. de Malesherbes, il croyait même être certain de la faveur du ministère. Que pouvait-il donc craindre? Rousseau ne savait pas que le ministère lui-même, c'est-à-dire M. de Choiseul, songeait à frapper les jésuites. Voulant frapper les jésuites, il ne fallait pas qu'il montrât une indulgence partiale pour pour les livres et les auteurs qui attaquaient la religion. Rousseau d'ailleurs avait eu un grand tort : il avait mis son nom à son livre, ce qui était contraire aux usages et aux maximes du parti philosophique (1). La pratique de l'anonyme accommodait tout le monde. Elle accommodait l'écrivain qui attaquait et lui épargnait des périls que l'épicuréisme du XVIIIe siècle ne se souciait guère de courir; elle accommodait les magistrats et les administrateurs, qu'elle dispensait du devoir incommode d'être sévère. On sévissait contre le livre, qu'on faisait brûler par le bourreau; on ignorait complaisamment l'auteur, qui pouvait se donner le plaisir d'aller lui-même voir brûler son livre. En se nommant publiquement, Rousseau gênait tout le monde; il faisait acte de citoyen dans un pays où il n'y avait que des sujets. Un citoyen en effet ne doit pas plus cacher sa personne que sa pensée. Un sujet n'a pas les mêmes devoirs, n'ayant pas les mêmes droits. Je ne suis tenu d'être franc que si je suis sûr d'être libre. Les philosophes, n'étant pas libres, se dispensaient d'être francs; ils répandaient leurs pensées et cachaient leurs noms. Les salons les savaient; le pouvoir consentait à les ignorer. Rousseau troublait, par sa franchise inopportune, cette convention tacite faite entre le pouvoir et les écrivains. Le parlement résolut donc de poursuivre Rousseau, afin de paraître un zélé défenseur de la religion; le ministère servit les poursuites pour avoir le même mérite, et c'est ainsi que celui qui aurait dû être soutenu par le parlement, par le pouvoir et même par l'église, comme un auxiliaire contre les philosophes, auxiliaire indiscret et incommode, je l'avoue, mais puissant, celui qui s'attendait à être pris comme un allié, et qui s'y prêtait au fond d'assez bonne grâce, se vit tout à coup attaqué par le parlement, abandonné par la cour et renié par les philosophes. « Comme nous

(1) Voltaire écrivait le 13 août 1762 à Helvétius : « Il ne faut jamais rien donner sous son nom; je n'ai pas même fait *la Pucelle*. Maître Joly de Fleury aura beau faire un réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur, que c'est lui qui a fait *la Pucelle*, qu'il veut méchamment mettre sur mon compte. »

aurions chéri ce fou, s'il n'avait pas été faux frère! écrivait Voltaire à Damilaville le 30 juillet 1762. Et qu'il a été un grand sot d'injurier les seuls hommes qui pouvaient lui pardonner! »

Décrété de prise de corps, Rousseau voulait, dit-il, aller en prison et comparaître devant le parlement. Ses amis et ses protecteurs, le duc et la duchesse de Luxembourg, M. de Malesherbes, s'y opposèrent. Rousseau prétend qu'ils craignaient d'être compromis par ses réponses. Par générosité donc, il se décida à fuir, à quitter la France, et cette résolution soulagea, dit-il, tout le monde. Le duc et la duchesse de Luxembourg s'empressèrent de lui procurer les moyens de partir; le duc l'aida à emporter de sa maison de Montmorency au château tous ses papiers, à en faire le triage et à brûler les moins importans; il lui donna un cabriolet de poste. L'arrêt de prise de corps fut prononcé par le parlement à midi; Rousseau ne quitta Montmorency qu'à quatre heures. Les huissiers envoyés par le parlement auraient donc pu le trouver, mais ils allaient lentement, comme gens qui ne se souciaient guère de prendre leur prisonnier. « Entre La Barre et Montmorency, dit Rousseau, je rencontrai dans un carrosse de remise quatre hommes en noir qui me saluèrent en souriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée et de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux. » Je n'en doute point non plus, surtout au salut. Rien ne nous paraît plus étrange aujourd'hui que des huissiers qui reconnaissent leur prisonnier, et qui le saluent au lieu de l'arrêter. Cette facilité était l'effet de l'esprit du temps et le témoignage de la complicité universelle. En haut comme en bas, tout le monde, au XVIIIe siècle, cédait à l'ascendant des idées nouvelles. M. de Malesherbes, le directeur général de la librairie, corrigeait lui-même les épreuves de l'*Émile*, et les huissiers du parlement saluaient l'auteur qu'ils étaient chargés d'arrêter. Comme chacun avait le désir et l'espoir d'un nouvel ordre social que chacun se peignait en beau, personne ne songeait à soutenir sincèrement l'ancien ordre social. Ses défenseurs officieux se contentaient de sauver les apparences: ils faisaient faction sur les remparts, mais ils se gardaient bien de tirer sur ceux qui venaient attaquer la forteresse. C'est de cette manière aussi bien que fut défendue la Bastille, si j'en crois les meilleurs témoins de l'événement. La défense matérielle ne fut pas plus énergique que la défense morale. Les soldats de la Bastille, de même que les défenseurs de l'ancien ordre social, ne croyaient plus au bon droit de leur forteresse. Ce manque de foi énervait les armes et les bras. Tout ce qui défendait l'ancienne monarchie, tout ce qui avait encore un air formidable s'adoucissait par une sorte d'amollissement général. Il y avait encore des dehors de persécution, il

n'y avait plus de persécuteurs, et si les persécutés criaient, c'était par tactique et non plus par souffrance. Étrange aveuglement, dira-t-on, de la société d'avant 89, qui conspirait avec ses propres ennemis, et qui introduisait le cheval de Troie dans les murs :

Scandit fatales machina muros
Fata armis : pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt fenumque manu contingere gaudent.

Ne nous étonnons pas trop de cet aveuglement; nous l'avons vu de nos jours, quand la société d'avant 1848 s'était prise de je ne sais quelle prédilection insensée pour les romans qui lui faisaient affront ou qui la rendaient odieuse, quand les salons applaudissaient à qui mieux mieux aux récriminations envieuses de la mansarde, quand les habits noirs s'abaissaient par caprice d'imagination devant les blouses. Comme la société prétendait s'ennuyer, elle s'amusait à se laisser démolir. Ne blâmons donc pas nos pères; ils avaient de plus une excuse que nous n'avions pas. Ils sentaient que l'ancienne société, la société inégale et arbitraire, ne pouvait et ne devait plus vivre, et qu'une société nouvelle, celle de 89, s'approchait : cette société nouvelle, fondée sur la liberté et sur l'égalité, les uns la saluaient avec espoir, les autres la laissaient venir avec un assentiment généreux; nos pères n'abandonnaient donc qu'une maison près de s'écrouler et qu'ils avaient le droit de ne point vouloir soutenir. Quant à nous, c'est bien différent. Nous avons démoli nous-mêmes la maison que nous avions bâtie, ou nous avons sottement applaudi à ses démolisseurs. Si nos pères d'une main démolissaient 88, de l'autre ils bâtissaient 89. Nous avons, quant à nous, démoli ou laissé démolir notre maison, sans vouloir ni savoir en bâtir une autre, et les démolisseurs, qui nous semblaient si aimables ou si intéressans, n'en savaient pas plus que nous, ce qui fait que nous sommes restés dans la rue, tout ébahis de notre aventure et forcés de prendre le premier logement venu.

Le départ de Rousseau de Montmorency est le commencement de cette vie agitée et vagabonde qui fut désormais la sienne jusqu'à sa mort. Il en avait, dit-il, le pressentiment, car en embrassant Thérèse au moment du départ : « Mon enfant, lui dit-il, il faut s'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux jours; il te reste, puisque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts et calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi me poursuivra jusqu'à ma dernière heure. » Rousseau avait raison, mais il ne disait pas et il ne savait pas qu'il se ferait lui-même ce sort qui devait le poursuivre jusqu'à sa dernière heure.

SAINT-MARC GIRARDIN.

L'ORFÉVRERIE

ET L'ÉBÉNISTERIE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Il y a dans l'industrie trois professions qui relèvent directement des arts du dessin : l'ébénisterie, l'orfévrerie et les bronzes. Il serait facile sans doute d'appliquer aux œuvres de ces trois professions les principes que nous avons posés, et dont nous espérons avoir établi l'évidence. Ce que nous avons dit de la peinture et de la sculpture demeure vrai lorsqu'il s'agit de juger la forme humaine réalisée par le chêne, le cuivre ou l'argent. Cependant, comme les objets de luxe qui appartiennent à ces trois catégories sont généralement estimés avec une singulière complaisance, comme les questions de goût sont habituellement négligées lorsqu'il s'agit d'en déterminer la valeur, il nous semble utile de faire pour l'ébénisterie, l'orfévrerie et les bronzes ce que nous avons fait pour la peinture et la sculpture, c'est-à-dire d'en discuter sérieusement les tendances.

Chacun sait que sous le consulat et sous l'empire les trois industries dont je parle avaient adopté un style uniforme et prétendaient ressusciter les œuvres de l'antiquité. Aujourd'hui le ridicule a fait justice de ces étranges prétentions. La restauration, en évoquant le souvenir du passé, a donné naissance à un style nouveau. Elle a suscité des études nombreuses et formé quelques artistes habiles. Malheureusement la passion de la bourgeoisie pour la simulation de

l'opulence est venue entraver le développement du style nouveau. Quand je dis style nouveau, je me sers d'une expression qui n'est pas parfaitement exacte, car si dans l'ébénisterie, l'orfévrerie et les bronzes, les habitudes de la restauration différaient de celles du consulat et de l'empire, elles n'étaient pas nouvelles dans le sens vrai du mot. On cherchait dans l'ameublement, dans la décoration des appartemens, dans la vaisselle plate la résurrection du passé. A parler franchement, personne ne songeait à créer des modèles sans ressemblance avec les œuvres connues. Cependant ces tentatives de pure imitation méritaient plus d'une louange. Les grandes époques de l'art français trouvaient dans le bois et le métal des interprètes fidèles. Plus tard, il est vrai, les époques de décadence ont été copiées avec le même empressement; mais on pouvait, on devait pardonner le style Louis XV en voyant que le style de la renaissance et le style Louis XIV jouissaient à peu près d'une égale faveur. Puis est venu le style Louis XVI, un peu moins corrompu que celui du règne précédent, mais qui par cela même était plus dangereux. Aujourd'hui l'ébénisterie, l'orfévrerie et la fonte en bronze ont simplifié leurs procédés et produisent à bon marché; je ne crois pas qu'on puisse dire qu'elles soient en progrès. Le seul principe qui domine dans ces trois arts, c'est le plus souvent la confusion des styles. Les hommes voués à l'exercice de ces trois professions ne paraissent pas comprendre le mérite de l'unité. Ils se confient dans l'ignorance des acheteurs, et les acheteurs à leur tour ne consultent guère que le goût des fabricans.

A cet égard, les témoignages abondent. Quand on aperçoit sur une cheminée ou sur une table un bronze ou une pièce d'argenterie d'un style impossible à définir, si l'on prend la peine d'interroger le maître de ces trésors qui le rendent si heureux, on n'obtient guère que cette réponse : « Je ne m'y connais pas; je m'en suis rapporté au fabricant, qui est un homme de goût. » Je pourrais citer un banquier célèbre dans toute l'Europe par sa richesse, qui croit de bonne foi aimer les arts, qui les encourage comme s'il les aimait, et dont l'hôtel rappelle tour à tour Amboise, Fontainebleau et Versailles. Il est enchanté de cette décoration variée, et pour réaliser ces prodiges il a dépensé plus d'un million. Je me hâte d'ajouter que s'il eût employé l'ébène, le cuivre, le marbre et le stuc au lieu d'employer la pâte de carton, dix millions auraient à peine suffi pour contenter sa fantaisie. Si un jour ses yeux venaient à se dessiller, s'il comprenait que la décoration de son hôtel est décidément trop variée, aurait-il le droit de se plaindre? Il a voulu se donner un palais à bon marché, il en a pour son argent.

C'est en effet dans le sacrifice à peu près constant de l'être au

paraître qu'il faut chercher l'origine de la corruption du goût. La Fontaine se moquait à bon droit des petits princes qui veulent avoir des ambassadeurs, des marquis à demi ruinés qui veulent avoir des pages. Aujourd'hui sans doute il raillerait avec un égal empressement les grands seigneurs de la Bourse qui se font faire à leur usage un abrégé d'Amboise, de Fontainebleau et de Versailles, en ayant soin de n'employer que la pâte de carton. Ce ne sont pas en effet les orfévres et les ébénistes qui méritent la plus grosse part de blâme : ils ne font que travailler selon le caprice du public, et fussent-ils capables de produire des œuvres plus pures, il est probable qu'ils ne changeraient pas de méthode. Chacun veut briller et simuler l'opulence à peu de frais. Or l'argenterie repoussée et le chêne sculpté ne pourraient convenir à de tels cliens.

Je ne m'étonne donc pas que les modèles exposés au Palais de l'Industrie ne s'accordent pas avec les données de l'histoire, et manquent d'unité quand ils ne sont pas dépourvus d'élégance. Qu'on cherche à produire le pain et la viande à bon marché, rien de mieux, rien de plus désirable. Quand il s'agit des arts de luxe, le bon marché n'est qu'une question secondaire, et dès qu'on veut en faire, dès qu'on en fait une question de premier ordre, les intérêts du goût sont compromis. Qu'arrive-t-il en effet? L'orfévre ou l'ébéniste qui possède chez lui d'habiles ouvriers, mais qui est incapable de concevoir, de dessiner lui-même le profil d'une aiguière ou d'un buffet, ne consulte pas les hommes qu'il devrait consulter, parce qu'il craint d'avoir à les payer trop cher. Au lieu de s'adresser au crayon d'un peintre, à l'ébauchoir d'un sculpteur qui seraient pour lui un guide sûr et fidèle, il prend à l'année un ouvrier modeleur qui n'a pas eu le loisir d'étudier les transformations du style dans les arts du dessin. Le modeleur a beau faire preuve d'adresse, quelquefois même d'imagination, il ne peut enseigner à son patron ce qu'il ignore. La plupart du temps il copie ce qu'il a vu, sans savoir à quelle époque appartient la figure qu'il reproduit. Pourvu que le morceau modelé offre à l'œil une masse agréable et facile à fondre, ou facile à tailler dans le bois, le patron se déclare satisfait, et l'acheteur est volontiers du même avis.

De la part de l'ébéniste et de l'orfévre, ne pas consulter les hommes du métier est déjà une faute grave; malheureusement ce n'est pas la seule qu'ils commettent. Pour satisfaire les exigences des marquis sans domaines qui veulent avoir des pages, des bourgeois gentilshommes qui veulent éblouir les yeux, ils lésinent sur la quantité, sur la qualité de la matière. L'un estampe ce qui devrait être fondu ou ciselé; l'autre prend le poirier pour le transformer en ébène. Dans l'industrie du bronze, il se passe quelque chose de pire encore.

Le bronze coûte plus cher que le laiton. On a donc commencé par substituer le laiton au bronze en mainte occasion. Plus tard, pour produire encore à meilleur marché ce qu'on est convenu d'appeler dans le commerce des bronzes d'art, on a découvert ce qu'on nomme le métal artistique. La barbarie du terme s'accorde parfaitement avec la barbarie de l'invention. On a pris dans les usines de la Vieille-Montagne un métal à bas prix qui sert à couvrir les toits, et le zinc a détrôné le laiton. Si l'usurpation n'est pas encore complète, elle gagne chaque jour du terrain, et bientôt le cuivre passera parmi les métaux fabuleux, parce qu'il coûte trop cher. On n'obtient par ce procédé que des œuvres très imparfaites, mais on a pour se consoler des bronzes d'art en métal artistique. Et d'ailleurs pour contenter notre génération, qui préfère l'apparence à la réalité toutes les fois que l'apparence peut s'obtenir à peu de frais, la galvanoplastie dépose sur le zinc une couche de cuivre qui reçoit ensuite la couleur du bronze. Au train dont marchent les choses, je ne désespère pas de voir un jour le Parthénon reproduit en carton pierre et de grandeur naturelle, comme on dit vulgairement.

En présence de la vanité qui encourage les ébénistes, les fondeurs et les orfévres à persévérer dans la voie où ils sont entrés, nous aurions mauvaise grâce à les rendre seuls responsables de leurs fautes; mais il est du moins utile de signaler les bévues auxquelles ils se laissent entraîner. Tant que les arts de luxe ne comprendront pas l'importance de l'unité du style, ou qu'ils continueront de produire comme s'ils l'ignoraient, le goût public se dépravera de plus en plus, et le bon sens prescrit d'avertir ceux qui regardent et ceux qui achètent. Je n'ai pas conçu la folle espérance de supprimer le poirier teint en noir qui s'appelle ébène, ni le métal artistique tiré des flancs de la Vieille-Montagne; pourtant je crois devoir dire ce que j'en pense. Parler franchement des bronzes, de l'ébénisterie et de l'orfévrerie, c'est encore servir la cause des arts du dessin. C'est en prenant pour guides ces idées préliminaires que nous nous proposons d'examiner la dix-septième et la vingt-quatrième classe de l'exposition universelle.

Parmi les fabricans de bronzes de Paris, M. Barbedienne, je m'empresse de le reconnaître, est celui qui mérite la plus sérieuse attention. Les figures qui sortent de ses ateliers sont plus voisines de la vérité, plus voisines des originaux que les figures fondues par ses confrères. Cependant, en voyant les œuvres qu'il choisit pour l'exercice de son industrie, on peut se demander s'il témoigne à ces œuvres tous les égards qu'il leur doit. Quand il s'agit du *Laocoon*, du *Moïse*, du *Penseur*, du *Jour* et de *la Nuit*, figures allégoriques de la chapelle des Médicis, on a le droit de se montrer sévère. M. Barbedienne

a-t-il accompli réellement la tâche qu'il s'était proposée? A-t-il reproduit fidèlement les modèles qu'il avait entrepris de copier? Pour résoudre cette question, il suffit de consulter les originaux. Or je ne crains pas d'affirmer que l'étude des originaux nous signale dans les bronzes de M. Barbedienne de nombreuses infidélités. Tous ceux qui ont vu au musée du Vatican le groupe du *Laocoon*, trouvé dans les thermes de Titus, et qui passe parmi les antiquaires pour une réplique de l'œuvre d'Apollodore, cherchent vainement dans le bronze de M. Barbedienne les finesses de modelé qu'ils ont admirées dans le marbre de Rome. Ceux mêmes qui n'ont vu que la copie fondue par les frères Keller s'étonnent de la manière plus que hardie dont M. Barbedienne a simplifié le modèle. Puisque nous avons perdu l'œuvre originale d'Apollodore, nous sommes obligés d'accepter comme équivalent le marbre trouvé dans les thermes de Titus. Eh bien! dans le bronze exposé au Palais de l'Industrie, je ne retrouve pas ces belles divisions musculaires du torse et des membres étudiées avec tant d'ardeur et de persévérance par les statuaires de tous les pays qui veulent toucher le but suprême de leur profession. Je n'ai jamais songé à mettre le *Laocoon* sur la même ligne que le *Thésée* ou le torse mutilé de l'*Hercule au repos*. Cependant il y a dans ce groupe une science profonde, bien qu'elle se révèle d'une manière un peu systématique, et toutes les belles divisions dont je parle sont à peu près effacées dans le bronze de M. Barbedienne.

A quoi tient ce défaut? Le modèle est réduit par les procédés mathématiques de M. Collas, et pourtant la copie n'est pas fidèle. Pour expliquer cette mésaventure, il convient de considérer deux points : la méthode suivie pour la réduction, et la méthode suivie pour la fonte. Les procédés de M. Collas, excellens pour les bas-reliefs, ne présentent ni les mêmes avantages, ni la même sécurité pour les figures en ronde bosse. Pour la réduction de ces dernières, on est obligé de faire des coupes, et la réunion des morceaux réduits séparément est une première cause d'infidélité. La fonte au sable, deux fois moins chère que la fonte à cire perdue, et qui est seule adoptée par le commerce, présente les mêmes dangers. Au lieu de fondre le modèle d'un seul morceau, on le divise : le travail est ainsi simplifié; mais qu'arrive-t-il? Lorsqu'il s'agit d'ajuster les morceaux fondus, le gauchissement qui a pu se révéler dans l'assemblage des pièces moulées devient plus sensible encore. Pour l'effacer ou du moins l'atténuer, le fabricant a recours au ciseleur, et c'est le dernier coup porté au modèle. Je n'accuse pas M. Barbedienne de négligence ou d'impéritie : pour réaliser des bénéfices, il se conforme aux usages de l'industrie; mais j'accuse le public de crédulité. Sur la foi des procédés Collas, il accepte les bronzes dont je parle comme des co-

pies fidèles, et il se trompe. Ce que j'ai dit en effet du *Laocoon*, je pourrais le dire avec une égale justesse du *Moïse*, du *Penseur*, du *Jour* et de *la Nuit*. Le *Moïse* de Saint-Pierre-aux-Liens, quoi qu'on puisse dire de l'ajustement des draperies, qui n'est peut-être pas d'un très bon goût, est un prodige de science. Il n'y a pas un morceau de ce bel ouvrage qui ne soit un sujet inépuisable d'étude, et sans sortir de Paris on peut s'en assurer, car nous possédons à l'École des Beaux-Arts un plâtre moulé sur le marbre de Rome. Les bras et les mains sont de véritables chefs-d'œuvre au point de vue de la vérité. On peut dire sans exagération que tout homme capable de les copier fidèlement possède en son entier la pratique de la statuaire. Dans le bronze de M. Barbedienne, la science disparaît, et nous n'avons plus que le mouvement de la figure. Ces admirables phalanges, si nettement détachées, sont simplifiées outre mesure. Pourquoi et comment en est-il ainsi? L'ajustage et la ciselure répondent à cette question. Ce qui est vrai pour le *Laocoon* n'est pas moins vrai pour le *Moïse*. Infidélité fatale de la réduction, infidélité de la fonte, voilà les deux causes premières du défaut que je signale; puis, sous prétexte d'enlever les bavures, le ciseau, la lime et le rifloir achèvent la trahison commencée.

Une objection d'une autre nature se présente d'ailleurs à tous les esprits éclairés : est-il sage de confier au bronze la reproduction des œuvres exécutées en marbre? Pour ma part, je ne le pense pas, et je crois que tous les statuaires sont de mon avis. Pour l'expression de la pensée, le choix de la matière n'est pas indifférent. Telle conception qui s'accommode du paros ou du carrare ne s'accommode pas de l'airain. Voyez plutôt la *Vénus de Milo*, qui est à coup sûr une des meilleures réductions faites par le procédé Collas. En plâtre, elle conserve encore la meilleure partie de son charme et de sa puissance; fondue en bronze, elle change d'accent, elle n'a plus la mollesse voluptueuse que nous admirons au musée du Louvre. Quel que soit l'auteur de ce divin ouvrage, qu'il s'appelle Lysippe ou Polyclète, je n'hésite pas à dire que si, au lieu de le tailler dans un bloc de marbre, il eût résolu de le confier au métal de Corinthe, il aurait adopté un autre parti. Les Florentins les plus habiles viennent à l'appui de mon opinion. Toutes les fois qu'ils ont choisi le bronze pour interprète, ils ont modifié leur manière, et le succès leur a donné raison.

Je ne saurais non plus approuver l'emploi des portes du baptistère de Saint-Jean et des figures allégoriques de la chapelle de Médicis pour la décoration d'un meuble. Une pareille idée n'est à nos yeux qu'une maladresse. Toute œuvre a sa destination naturelle, et je ne comprends pas qu'on choisisse les figures d'un tombeau, les portes

d'une église, pour l'ornementation d'un buffet. Traiter ainsi Michel-Ange et Ghiberti, c'est vraiment leur manquer de respect.

Je n'exprimerai pas les mêmes regrets à l'égard de MM. Clesinger et Cavelier, car s'ils possèdent une certaine habileté, ils ne peuvent passer pour des maîtres. M. Barbedienne, en réduisant la *Pénélope* et le *François Ier*, ne s'exposait pas à de graves dangers. La *Pénélope*, dont l'effet principal repose sur l'ajustement des draperies, n'a pas perdu grand'chose en changeant d'interprète. Le bronze que nous avons sous les yeux en rappelle les principaux mérites. Le marbre vaut mieux sans doute, mais le bronze ne peut guère être accusé d'infidélité; c'est un souvenir très satisfaisant de l'œuvre originale, si toutefois on doit donner ce nom à la *Pénélope* de M. Cavelier. Quant au *François Ier* de M. Clesinger, qui doit, je crois, remplacer dans la cour du Louvre la statue du duc d'Orléans, je crains fort qu'elle ne réunisse pas un plus grand nombre de suffrages que l'œuvre de M. Marochetti. Le héros de Marignan, le vaincu de Pavie, le prisonnier de Madrid, tel que nous le montre M. Clesinger, est plutôt une figure modelée d'après un écuyer du Cirque ou de l'Hippodrome qu'un portrait historique. Il y a dans son attitude, dans sa physionomie, quelque chose de théâtral qui ne s'accorde ni avec le témoignage de l'histoire, ni avec la dignité de la sculpture monumentale. Si François Ier aimait la pompe et la représentation, il était bon soldat et bon cavalier. Général inhabile, comme il l'a prouvé à Pavie, il se battait bravement et se tenait bien en selle : or la figure modelée par M. Clesinger ne réalise pas l'idéal du parfait cavalier. Le cheval n'est pas un cheval de bataille, mais un cheval de parade. Le roi semble compter sur la docilité de sa monture, et fait le beau comme un virtuose de manége. Avec le portrait que nous possédons au Louvre, il me semble qu'on pouvait faire quelque chose de mieux. Il était facile, dans une statue colossale, de corriger l'expression luxurieuse par l'expression militaire. M. Clesinger ne paraît pas y avoir pensé. Son *François Ier* est tout simplement un acteur de boulevard qui passe au trot sur les planches de la scène, pour recueillir les applaudissemens du parterre et des galeries. Malgré l'adresse déployée par l'auteur dans l'exécution du harnachement, j'ai peine à croire que cette statue produise un bon effet dans la cour du Louvre. Ce n'est pas là de la sculpture sérieuse. En face de Germain Pilon, de Jean Cousin, de Jean Goujon et de Jacques Sarrazin, il est à craindre que M. Clesinger n'excite pas l'admiration des connaisseurs.

Des amis complaisans, des flatteurs plus ou moins désintéressés, ont comparé M. Froment-Meurice à Benvenuto Cellini. Il y a dans cette comparaison une double méprise. Benvenuto faisait par lui-

même ce qu'il signait de son nom, et les œuvres composées, exécutées par lui, sont demeurées comme des modèles d'élégance et de finesse. Or, si M. Froment-Meurice a signé de son nom des châtelaines, des agrafes, des salières élégantes, les hommes du métier savent très bien que ces pièces d'orfévrerie n'ont été ni conçues ni exécutées par lui. Il a fourni le métal et acheté le travail d'autrui. C'est là toute la part qui lui appartient. Quand il s'est adressé à MM. Feuchères et Klagmann, il a réuni de nombreux suffrages; lorsqu'il a eu recours à des artistes moins habiles, il n'a pas obtenu le même succès, mais il n'a jamais pu compter sur lui-même pour soutenir le crédit de son nom. Je n'ai cité que MM. Feuchères et Klagmann; j'en pourrais citer bien d'autres, moins connus du public et donés cependant d'un talent très réel. Cette méprise n'a déjà que trop duré; il est temps de rétablir les faits dans leur vérité. Qu'un fabricant bien achalandé néglige de nommer les artistes qu'il emploie, qui sont la source de sa richesse, je ne l'approuverai pas; qu'il se laisse donner pour l'auteur des œuvres qui ne sont pas sorties de ses mains, c'est un tort plus grave encore, et qui doit être plus sévèrement qualifié. J'aime à croire que le fils de M. Froment-Meurice suivra une autre méthode pour établir sa réputation.

Je n'ai rien à dire des diamans, des rubis et des émeraudes qui ornent sa vitrine. L'art proprement dit n'a pas grand'chose à voir dans la sertissure de ces pierres précieuses. Le talent du lapidaire, qui certes a bien sa valeur, n'est pas de ma compétence. Le talent du monteur, qui met en relief celui du lapidaire, ne peut guère être apprécié que par ceux qui connaissent les difficultés de la profession. Aussi m'abstiendrai-je d'en parler. Je me contenterai d'examiner dans la vitrine de M. Froment-Meurice les morceaux où le dessin joue le principal rôle. Deux figures en ivoire attirent les regards des curieux : une *Vénus anadyomène* et une *Léda*. Qui a modelé ces figures? qui a taillé l'ivoire? A cet égard, le livret ne nous donne aucun renseignement. La *Vénus* n'est pas d'un style très élégant; le torse et les membres laissent beaucoup à désirer pour la souplesse et la beauté. La draperie d'argent noirci dont la déesse est affublée ne me semble pas motivée. La ceinture composée de pierreries est une invention du goût le plus fâcheux. Les enfans qui entourent la coquille d'Aphrodite ne valent pas les enfans de François qu'on voit chez tous les mouleurs. Quant au triton qui se trouve là je ne sais pourquoi, il a le malheur de rappeler le centaure Nessus de Guido Reni, popularisé par la gravure de Bervic. Que pourrais-je donc louer dans cette Vénus? La conception est d'une évidente faiblesse; la main qui a taillé l'ivoire est sans doute une main habile, mais l'adresse dans le maniement de l'outil ne suffit pas pour l'achè-

vement d'une œuvre aussi importante. La *Léda* vaut encore moins que la *Vénus*. Elle rappelle la composition attribuée à Léonard de Vinci et gravée par Forster, mais elle la rappelle d'une manière bien infidèle. Il y a dans cette figure d'ivoire une raideur qui ne convient pas à la nature du personnage. Cette gracieuse invention de la mythologie païenne a trouvé dans M. Froment-Meurice un interprète malencontreux. La poitrine n'a rien de vivant, les bras ne sont pas modelés, les cuisses et les jambes méritent le même reproche. Je ne sais pas si le même ouvrier a sculpté la *Vénus* et la *Léda;* ce que je sais, ce qui frappe tous les yeux, c'est que dans cette dernière figure l'ivoire n'est pas aussi habilement taillé. Le cygne en argent noirci n'est pas d'un heureux effet. Cette coloration de l'argent par le soufre, qu'on appelle dans le commerce argent oxydé, n'était pas indiqué par le sujet. L'argent mat eût certainement produit un effet plus heureux. Certes, avec la composition attribuée à Léonard de Vinci, il eût été facile de trouver dans l'ivoire et le métal quelque chose de plus élégant et de plus jeune.

Il y a dans la vitrine de M. Froment-Meurice deux pièces d'orfévrerie en argent repoussé, qui méritent un examen plus sérieux que la *Vénus* et la *Léda*. C'est dans ces deux vases garnis de fleurs et de fruits qu'on peut mesurer le goût du signataire, sinon de l'auteur, qui nous est inconnu. C'est là qu'on peut estimer l'intervalle qui le sépare de Benvenuto Cellini, à qui des amis imprudens n'ont pas craint de le comparer. Au premier aspect, ces deux vases sont très séduisans. La saillie des figures est bien calculée. Les parties mates et les parties brunies se marient harmonieusement. Cette première impression s'évanouit bientôt, si l'on pousse plus avant la curiosité. Les figures repoussées, qui, grâce à la couleur du métal, ont d'abord charmé les yeux, ne supportent pas l'examen. Vous apercevez des enfans qui lèvent le bras pour atteindre une grappe de raisin, et qui sont dessinés d'une façon ridicule. L'auteur du modèle, quel qu'il soit, ne s'est préoccupé ni des proportions ni de la perspective. Le bras levé est d'une longueur démesurée; l'épaule n'est qu'une masse informe. La cuisse droite, qui devrait être vue en raccourci, n'est qu'un tronçon; en un mot, dans cette œuvre si séduisante au premier aspect, toutes les lois du dessin sont méconnues avec un sans-façon que je ne puis m'expliquer. Repoussé ou fondu, l'argent ne dissimule ni l'ignorance ni la maladresse. Les deux vases dont je parle, malgré la beauté du métal, ne peuvent être acceptés comme des œuvres sérieuses, car le point capital était de modeler des figures, et M. Froment-Meurice a négligé ce point capital.

Il est donc permis d'affirmer que le nom de cet orfévre est un nom surfait. Il y a dans sa vitrine des bijoux que les femmes regardent

avec admiration, et mon intention n'est pas de contester leur goût; mais dès qu'on veut examiner de près les morceaux où le dessin joue le premier rôle, on est obligé de se montrer sévère. Benvenuto ne mérite pas le même rang que les grands Florentins qui s'appellent Ghiberti et Michel-Ange. Les incroyables hableries de ses mémoires ont exagéré la valeur de son nom. Il n'aurait jamais composé les portes du baptistère. Cependant il faut reconnaître en lui un artiste ingénieux et d'un goût très fin. Je n'accepte pas comme une œuvre sans reproche le *Persée*, placé à Florence sous la loge des Lanzi. Cette figure, trop vantée, n'a pas la hauteur voulue : il y a pourtant dans cette œuvre un savoir immense, et, pour l'admirer, il n'est pas nécessaire de se rappeler tous les grands coups d'épée dont Benvenuto s'attribue l'honneur. La nymphe en bronze exécutée par lui à Fontainebleau, et qui se voit aujourd'hui au Louvre dans le musée de la Renaissance, inférieure sans doute aux nymphes de Jean Goujon, n'est pas une œuvre à dédaigner. Dans les deux vases de M. Froment-Meurice, je ne retrouve ni le style du *Persée* de Florence, ni le style de la nymphe de Fontainebleau. J'aime à croire que l'auteur réel de ces deux vases ne s'appelle ni Feuchères, ni Klagmann, car ces deux artistes ont prouvé en mainte occasion qu'ils pouvaient mieux faire.

Il y a dans la vie des sculpteurs et des peintres des exigences dont il faut tenir compte. Quand on ne peut demander qu'à son travail personnel la satisfaction des besoins les plus impérieux, on doit souvent se résigner à des concessions douloureuses. Il me semble pourtant que le nombre de ces concessions diminuerait de jour en jour, si les orfévres nommaient tous ceux qui ont modelé les figures qu'ils se chargent de fondre, de repousser ou de ciseler. Les œuvres anonymes, qui peuvent enrichir les fabricans, font à la sculpture un dommage considérable; quand il s'agit de signer de son nom une ébauche informe, on y regarde à deux fois; dès qu'on est dégagé de toute responsabilité, les scrupules s'évanouissent. C'est pourquoi je voudrais voir s'accréditer dans l'orfévrerie l'usage de désigner l'auteur de chaque modèle; on saurait alors la part qui reviendrait à chacun. Si le modèle était bon, le fabricant qui aurait fourni le métal ne se pavanerait plus en recevant les complimens; si le modèle était mauvais, informe, inachevé, la honte et le ridicule atteindraient sûrement celui qui les aurait mérités. Les deux vases exposés par M. Froment-Meurice, et dont la composition ne peut lui être imputée, démontrent surabondamment l'opportunité de cet usage. Il ne faut égarer ni l'admiration ni le blâme. Louons les orfévres quand ils s'adressent à des mains habiles, mais sachons à quelles mains ils s'adressent.

Il y a beaucoup à louer dans le service à thé de M. Durand. Tous

les détails d'ornementation sont traités avec un soin scrupuleux que je me plais à reconnaître. Les tasses et les soucoupes n'offrent pourtant d'autre intérêt que l'emploi heureux des parties mates et des parties brunies. La théière est conçue dans les mêmes conditions. La fontaine est seule garnie de figures; c'est donc le seul morceau qui mérite une étude spéciale. Ces figures ne sont pas d'un style très pur, cependant la main qui les a modelées est évidemment une main habile; mais qui a conçu, qui a exécuté cette fontaine? M. Durand a négligé de nous l'apprendre, et, selon nous, c'est un tort très réel. Quoique M. Durand n'ait jamais essayé, comme M. Froment-Meurice, de se placer à côté de Benvenuto Cellini, quoiqu'il se donne pour orfévre et non pour sculpteur, il eût agi plus sagement en nous livrant le nom de l'auteur. Les figures de la fontaine se terminent à mi-corps. Pourquoi? Je n'en sais rien, et sans doute M. Durand serait fort embarrassé de nous le dire. Elles ne portent rien et se détachent sur le fond comme de purs ornemens, de telle sorte qu'elles ne sont pas motivées. Je ne demande pas qu'une fontaine à thé soit soutenue par des cariatides; il n'y aurait aucune proportion entre le moyen et le but. Cependant, dès qu'on se résout à introduire des figures dans une pièce d'orfévrerie, il faut que leur mouvement s'explique de lui-même; or dans la fontaine de M. Durand je ne trouve rien de pareil : elles n'éveillent qu'un médiocre intérêt, parce qu'elles sont inutiles. A parler franchement, le développement de ces figures n'est pas en rapport avec la richesse de la matière et les dimensions de la fontaine. J'aurais aimé à voir sur la panse du vase quelque scène mythologique. Un Florentin du bon temps, chargé d'un travail de cette importance, n'eût pas manqué d'interroger, avant de se mettre à l'œuvre, la *Théogonie* d'Hésiode ou les idylles de Théocrite, et, au bout de quelques heures, il aurait rencontré sans peine un sujet gracieux ou touchant; mais aujourd'hui, étant donné les habitudes de l'orfévrerie française, qui est pourtant la première du monde et dont les œuvres surpassent en élégance les travaux du même genre accomplis chez les autres nations de l'Europe, comment espérer qu'Hésiode ou Théocrite soient consultés pour le modèle d'une fontaine? Les orfévres les plus accrédités s'adressent presque toujours à des ouvriers au lieu de s'adresser à des sculpteurs, et les sculpteurs, pour la plupart, ne sont pas assez lettrés pour puiser aux sources de l'antiquité. Ainsi de quelque côté que nous portions nos regards, que nous explorions le champ de l'art pur ou le champ de l'industrie, nous retrouvons les conséquences fâcheuses d'une éducation incomplète. Qu'il s'agisse d'une statue de six pieds ou d'une pièce d'orfévrerie, la nécessité des études générales se représente à nous avec la même

évidence. M. Durand est à coup sûr un des plus habiles parmi les hommes de sa profession; il est animé du désir de bien faire, il veut s'élever au-dessus du niveau commun, et j'aurais mauvaise grâce à nier qu'il ait touché le but de son ambition. Cependant, quoique son service à thé soit de meilleur goût que la plupart des ouvrages exposés au Palais de l'Industrie, il est certain qu'avec le secours des ouvriers intelligens dont il dispose, il aurait pu faire mieux encore.

Pour réaliser le vœu que j'exprime ici, il faudrait absolument renoncer aux usages consacrés dans l'orfévrerie, c'est-à-dire mettre le travail manuel sous la direction de la pensée, n'employer les ouvriers qu'après avoir pris conseil d'un peintre ou d'un sculpteur. Les ouvriers les plus adroits, ceux qui sont familiarisés depuis longtemps avec les difficultés du métier, ne peuvent cependant deviner ce que l'étude seule pourrait leur enseigner. Guidés par un sculpteur qui aurait cultivé son intelligence d'une manière générale, ils réaliseraient des prodiges. Aujourd'hui chez nous les choses ne se passent pas ainsi. On n'a jamais tant parlé d'art à propos d'industrie, et jamais peut-être les artistes vraiment dignes de ce nom n'ont été plus rarement consultés pour les questions où ils sont seuls compétens. Les fabricans prodiguent l'or, l'argent, la main-d'œuvre, et ne veulent pas consentir à dépenser pour le modèle une somme raisonnable. La fonte et la ciselure sont pour eux les deux points capitaux de l'orfévrerie; la conception, la composition, la pureté du style ne sont à leurs yeux que des points secondaires. Le travail de l'outil remplace presque toujours le travail de la pensée. Non-seulement l'invention joue un rôle à peu près nul dans l'orfévrerie française, ce qui s'explique trop facilement par les usages de cette profession, mais la plupart des pièces exécutées à grands frais manquent d'unité. On fait pour le modelage ce que l'on fait en horlogerie pour les ressorts et les rouages. La besogne se distribue à des ouvriers qui font toute leur vie la même chose : l'un se charge des figures, l'autre des fruits et du feuillage. Comment espérer que l'œuvre conçue dans de telles conditions atteigne jamais à l'unité? Qu'il s'agisse d'une salière ou d'une fontaine, d'une aiguière ou d'un miroir, tant que la composition ne sera pas confiée à une seule intelligence, tant que l'exécution ne sera pas soumise au contrôle souverain de l'inventeur, les orfévres de notre pays, malgré le rang élevé qu'ils occupent en Europe, seront toujours bien loin des orfévres de la renaissance. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni l'Italie ne peuvent lutter avec nous pour l'emploi des métaux précieux. Elles le savent si bien qu'elles embauchent nos plus habiles ouvriers. C'est à la France qu'elles demandent le moyen de combattre la

France dans le champ pacifique de l'industrie; c'est parmi nous qu'elles recrutent leurs modeleurs et leurs ciseleurs. Je conçois donc très bien que nos orfévres soient fiers de leur prééminence, mais ils seraient plus modestes et changeraient de méthode, je me plais du moins à le penser, s'ils prenaient la peine de comparer le présent au passé. Les meilleurs ouvrages qui sortent de leurs ateliers sont tellement loin des ouvrages exécutés en Italie et en France au XVe, au XVIe et même au XVIIe siècle, qu'on dépasserait les bornes de la sévérité en les jugeant d'après de tels modèles. Pour que le présent approche du passé, il faut que les orfévres comprennent l'importance de l'art dans l'industrie et se mettent sous la direction des sculpteurs. Tant qu'ils voudront tout concevoir, tout ordonner par eux-mêmes, et compteront sur l'habileté manuelle de leurs ouvriers, ils ne produiront jamais une pièce vraiment belle; ils pourront éblouir les yeux, ils ne réussiront pas à contenter le goût.

Si j'avais besoin d'établir par de nouveaux argumens l'importance de l'unité dans l'orfévrerie, il me suffirait de citer les deux autels composés par MM. Questel et Viollet-Leduc, exécutés dans les ateliers de MM. Poussielgue-Rusand et Bachelet. L'œuvre de M. Questel, conçue dans le style du XIIe siècle, est destinée à l'église Saint-Martin d'Ainay, à Lyon; celle de M. Viollet-Leduc, à la cathédrale de Clermont. Le savoir et l'habileté de ces deux artistes étaient depuis longtemps reconnus; je n'apprendrai rien à personne en disant qu'ils ont fourni aux ouvriers chargés de traduire leur pensée des modèles excellens.

J'arrive à l'ébénisterie. Il est certain que la sculpture en bois a pris chez nous depuis quelques années un développement très remarquable. Je ne saurais donner le nom des ouvriers à qui nous devons les meubles ornés de figures exposés au Palais de l'Industrie : les fabricans négligent de les désigner. Une des œuvres les plus importantes en ce genre est celle qui sort des ateliers de M. Weber. Qu'il ait pris une part personnelle à l'achèvement de cette bibliothèque, je le crois volontiers; pourtant il n'a pas fait par lui-même toute la besogne, et je regrette qu'il n'ait pas indiqué ses auxiliaires. A ne considérer que la main-d'œuvre, la bibliothèque de M. Weber mérite les plus grands éloges : c'est un prodige de patience. Malheureusement la composition n'est pas à la hauteur de l'exécution. Le fabricant a voulu donner à ce meuble une double destination : la partie centrale serait un bureau. Or je dois dire qu'au premier aspect cette prétention ne semble pas justifiée; on croit se trouver devant un autel. La pensée qui relie entre elles les diverses parties de ce bureau-bibliothèque est quelque peu ambitieuse : au sommet, la Science distribue des récompenses aux quatre parties du monde; au

centre, nous avons un résumé de l'histoire universelle, tous les grands hommes, depuis Moïse jusqu'à nos jours. La Science et les quatre parties du monde sont mieux rendues que la procession des grands hommes, ce qui n'étonnera personne, car dans la partie centrale les figures sont trop nombreuses et trop pressées pour que la physionomie de chaque personnage se distingue nettement. Les figures du faîte pourraient avoir plus d'élégance; elles sont du moins sculptées avec adresse. Le bois choisi par M. Weber est le noyer, qui ne se prête pas à la sculpture aussi facilement que le poirier, mais dont il a su pourtant tirer un excellent parti.

L'association des ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine a exposé, comme le fabricant dont je viens de m'occuper, un bureau-bibliothèque, beaucoup moins orné et cependant très digne d'étude. Il n'y a de figures que dans la partie inférieure; toute la partie supérieure est nue. La sculpture est de bon goût et sans prétention; on y reconnaît une main habile. Je regrette que le profil du meuble n'en désigne pas plus clairement la destination. La disposition des masses est celle d'un buffet d'orgue. Choisi par les ouvriers associés, le palissandre présentait à l'outil des difficultés dont ils ont heureusement triomphé. Cet ouvrage mérite les encouragemens des connaisseurs. J'espère que les auteurs, lorsqu'ils entreprendront un meuble de cette importance, tiendront compte de l'aspect, car dans l'ébénisterie la plus riche, comme dans l'architecture la plus élégante, il faut toujours que la forme exprime la destination.

Les meubles de Tahan, qui s'adressent aux favoris de la fortune, et dont les prix atteignent des proportions fabuleuses, sont très loin, à mon avis, de mériter une aussi sérieuse attention que les deux meubles dont je viens de parler. Les coffrets dans le goût de Boule sont d'une exécution très satisfaisante, mais le petit bureau dans le style Louis XVI ne justifie pas la réputation de l'auteur présumé. Je n'ai rien à dire des panneaux en bois de rose, ni des cuivres dorés qui encadrent le meuble. Quant aux médaillons placés au-dessus du bureau, non-seulement ils sont dessinés faiblement, mais ils ne rappellent que d'une manière assez infidèle l'époque désignée par le choix du bois et le style de l'ornementation. On croit vraiment rêver en lisant le prix attribué à ce colifichet. J'estimerais beaucoup plus haut le bureau sculpté à jour dans les ateliers de M. Tahan. L'ouvrier inconnu qui a taillé dans le poirier ces feuilles et ces fruits serait capable d'exécuter des ouvrages pleins d'élégance et de pureté. Il suffirait qu'il fût guidé par un artiste habile. Malheureusement cette main si adroite n'avait pas de modèle à suivre. Toutefois le caprice fait de ce petit bureau un véritable bijou. Il n'y a pas de figures, il n'y a rien qui puisse intéresser la pensée, et

pourtant on le regarde avec plaisir, parce qu'il étonne par le maniement de l'outil. L'engouement des privilégiés de la fortune pour Tahan ne me semble pas justifié une fois sur dix; mais cette fois je l'excuserais de grand cœur. On trouve sans doute dans le passé des meubles très supérieurs à ce morceau de poirier sculpté; toutefois il faut admirer la dextérité de l'ouvrier. Si un architecte, un peintre ou un sculpteur voulait se charger de le diriger, il n'aurait pas à regretter ses conseils. L'ébénisterie comme l'orfévrerie ne peut intéresser que par la forme humaine. Tant qu'elle s'en tient à l'ornementation, elle ne peut espérer qu'une attention passagère. Or, si un ouvrier rencontre parfois des motifs ingénieux, s'il entrelace d'une façon heureuse des branches chargées de fruits et des tiges chargées de fleurs, lorsqu'il s'agit d'inventer des figures, de leur donner un mouvement déterminé, il ne trouve pas en lui-même les élémens d'une telle composition. Il lui faut un guide formé par l'étude des grands modèles. Parmi ceux qui manient l'outil avec le plus d'habileté, il n'y en a pas un qui ne comprenne la nécessité de se soumettre à cette condition.

L'examen attentif de l'orfévrerie et de l'ébénisterie nous amène à une conclusion très simple : aujourd'hui, à proprement parler, l'invention ne joue aucun rôle dans ces deux industries; les plus habiles se bornent à copier le passé. On a beau faire et parler de l'adresse de tel ou tel ouvrier, il faut toujours en revenir aux termes de cette conclusion. On veut des meubles historiques, des bijoux historiques, de la vaisselle plate historique : c'est maintenant la fantaisie à la mode, et, pour parler avec justice, nous sommes obligé de l'accepter; mais ceux qui fondent, qui repoussent, qui cisèlent l'argent, ceux qui sculptent le chêne, le palissandre et le poirier, choisissent-ils dans le passé les époques les plus fécondes, les plus ingénieuses, celles qui se recommandent par la pureté du goût, par la simplicité, par l'harmonie linéaire? Telle est la question qui se pose naturellement, et, si l'on néglige de la discuter, on ne sait pas à quoi s'en tenir sur la valeur des travaux exécutés par les orfévres et les ébénistes.

L'imitation des meubles et des bijoux gothiques est à peu près abandonnée, et je ne m'en plains pas, car, tout en reconnaissant ce qu'il y a de naïf et parfois d'inspiré dans l'art du moyen âge, je n'ai jamais pensé qu'on dût le prendre pour modèle. Du ve au xve siècle de l'ère chrétienne, l'imagination humaine n'a pas sommeillé; elle n'a pourtant rien produit qui puisse servir à l'enseignement. J'admire sincèrement Notre-Dame de Reims et Notre-Dame de Paris; cependant je ne crois pas que l'étude exclusive de ces deux grands ouvrages puisse servir de base à l'éducation des ar-

chitectes. Or l'ébénisterie et l'orfévrerie du moyen âge relèvent directement de l'architecture comprise entre le ve et le xve siècles. L'époque la plus élégante et la plus ingénieuse est à coup sûr celle de la renaissance, et malheureusement la renaissance est aujourd'hui à peu près dédaignée. L'imitation des meubles et des bijoux dont les modèles étaient créés par Germain Pilon, par Jean Bullant, par Jean Goujon, est une besogne trop dispendieuse pour les habitudes de notre temps; la copie, fût-elle parfaite, trouverait difficilement à se placer. Sous Henri IV, sous Louis XIII, l'influence des doctrines de la renaissance se faisait encore sentir; l'ébénisterie et l'orfévrerie de ces deux règnes ne comptent plus aujourd'hui qu'un petit nombre d'adeptes : l'imitation est circonscrite entre les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI. On arrive aujourd'hui à copier très habilement les meubles de Boule, et dans ce genre le Palais de l'Industrie nous offre de vrais chefs-d'œuvre. Nous possédons des ouvriers qui découpent le cuivre et l'écaille avec une prodigieuse adresse; mais la sculpture n'a pas grand'-chose à démêler avec les meubles de Boule. Dans ces ouvrages, d'ailleurs si élégans, la forme humaine n'est qu'un accessoire, et c'est une des raisons pour lesquelles ils demeurent si loin des ouvrages de la renaissance. Je n'ai pas besoin de caractériser le goût qui a présidé à toutes les œuvres d'orfévrerie et d'ébénisterie du règne de Louis XV : c'est toujours et partout l'afféterie substituée à la simplicité, et pourtant ce goût déplorable compte aujourd'hui de nombreux admirateurs. Je pourrais citer plus d'un amateur qui se donne pour connaisseur, et qui réunit chez lui des meubles et des bijoux Louis XV, croyant de bonne foi protester contre les traditions académiques. Le goût Louis XVI, moins corrompu que le goût Louis XV, est pourtant loin de la simplicité. Ceux qui le préconisent, qui l'encouragent, s'imaginent néanmoins qu'ils reviennent au vrai sentiment de l'art. J'ai entendu citer à ce propos une sentence magistrale qui mérite d'être transmise à la postérité. Il s'agissait d'un meuble à choisir; les avis se partageaient entre la renaissance et Louis XVI. — Je préfère le style Louis XVI, dit gravement un des interlocuteurs; c'est l'antique moins la raideur. — Le mot est charmant et caractérise très bien l'érudition d'un grand nombre d'amateurs.

Il y a au musée de Naples une collection très nombreuse de bijoux antiques que nos orfévres devraient consulter, et qui pourraient, avec les bijoux de la renaissance, contribuer puissamment à la réforme du goût public. Les anneaux, les bracelets, les colliers, les boucles d'oreilles, réunis aux Studj, sont tout à la fois simples et variés, c'est-à-dire qu'ils satisfont aux deux conditions de la beauté.

Dans ces œuvres ingénieuses trouvées sur tous les points de l'Italie, on rencontre souvent la forme humaine mêlée aux caprices les plus hardis. La collection du chevalier Campana, bien connue des voyageurs qui ont visité Rome, n'est pas moins précieuse que celle des Studj, et contient même quelques échantillons que le musée de Naples ne possède pas. Pour ma part, j'ai la ferme confiance que l'étude des bijoux antiques pourrait exercer parmi nous une action très salutaire. En reportant l'esprit des femmes vers la simplicité, non-seulement elle ajouterait à la beauté des plus belles, mais une fois la dépravation du goût effacée dans l'orfévrerie, il est probable qu'elles arriveraient à introduire le bon sens dans la forme de leurs vêtemens, et cette dernière réforme ne serait pas sans importance pour la peinture.

Cependant, si l'orfévrerie et l'ébénisterie veulent retrouver leur ancienne splendeur, ce n'est pas au passé seulement qu'elles doivent s'adresser. La renaissance et l'antiquité sont pour ces deux industries d'excellentes institutrices, et ne leur suffisent pourtant pas. Qu'il s'agisse de ciseler l'or ou de sculpter le chêne, de manier l'ébauchoir ou le pinceau pour exprimer la forme, c'est l'invention qui doit jouer le principal rôle. Les copies les plus habiles n'ont qu'une valeur secondaire dans les arts du dessin. Si je conseille aux orfévres d'étudier les bijoux des Studj et les vitrines du Louvre consacrées à la renaissance, ce n'est pas pour qu'ils reproduisent servilement ce qu'ils auront vu, mais pour qu'ils puisent dans cette étude des moyens d'expression qu'ils ne trouveront jamais dans les époques accréditées depuis vingt-cinq ans. Si l'orfévrerie et l'ébénisterie veulent se relever et revenir à leurs beaux jours, il faut qu'elles créent des modèles nouveaux, et pour créer des modèles nouveaux, quelle que soit la fécondité des artistes qu'elles appelleront à leur secours, elles n'auront qu'à gagner dans le commerce de la renaissance et de l'antiquité, car elles trouveront à Naples et au Louvre des œuvres élégantes où le caprice est toujours soumis au goût le plus pur. Puis, une fois familiarisés avec cet art savant, lorsqu'ils tenteront d'inventer à leur tour, les orfévres arriveront sans peine à la simplicité. Or chacun sait que cette dernière condition est aujourd'hui trop souvent méconnue.

Quelques lecteurs m'accuseront peut-être d'avoir traité bien gravement des questions qui paraissent au plus grand nombre ne relever que de la fantaisie. Cependant je crois que pour parler utilement de l'ébénisterie et de l'orfévrerie, il était nécessaire d'interroger les diverses époques de l'art. Depuis six mois, combien n'a-t-on pas écrit de pages pour recommander les meubles et les bijoux exposés au Palais de l'Industrie! Ces louanges prodiguées avec une gé-

nérosité sans bornes peuvent-elles éclairer le goût public? Les lecteurs savent à quoi s'en tenir. Sans attribuer à l'ébénisterie et à l'orfévrerie l'importance de la peinture et de la sculpture, il faut pourtant reconnaître qu'elles exercent une action très positive sur l'intelligence. L'habitude de voir des bijoux et des meubles mal conçus, mal dessinés, mène bientôt à aimer les mauvais tableaux et les mauvaises statues. C'est pourquoi il n'est pas inutile de signaler la corruption du goût ou l'appauvrissement de l'invention dans les arts mêmes qui ne sont destinés qu'à satisfaire les caprices de l'opulence.

Qu'on me reproche de citer l'antiquité à propos d'un buffet et d'une fontaine à thé, je ne m'en étonnerais pas. Comme l'ébénisterie et l'orfévrerie s'associent à tous les mouvemens de la peinture et de la sculpture, comme elles s'affaissent et se relèvent avec elles, il me semble que le bon sens conseille de les prendre au sérieux. Les opulens d'aujourd'hui, lorsqu'ils décorent leurs appartemens ou ornent leur table, ne se préoccupent guère que de la main-d'œuvre. Est-il donc absolument inutile de leur montrer la frivolité de leur goût, et de leur inspirer des idées plus élevées? La renaissance a été pour les industries de luxe une époque glorieuse. Ne convient-il pas de définir le génie qui animait la renaissance pour ramener ces industries à l'élégance, à la variété qui les caractérisaient sous les derniers Valois? Il n'est pas vrai, comme je l'entends dire, qu'elles doivent se régler sur le goût des acheteurs et dédaigner les conseils des sculpteurs et des peintres. Les acheteurs qui sont de cet avis raisonnent à la manière de Turcaret, et leur opinion est sans valeur dans la discussion. Qu'ils soient contens et fiers des bijoux et des meubles qu'ils possèdent, qu'ils les déclarent beaux parce qu'ils les ont choisis, je n'ai ni l'intention, ni l'espérance de troubler leur joie; mais qu'ils me permettent au moins de ne pas partager leur prédilection pour le style Louis XV et le style Louis XVI, et de penser que les ébénistes et les orfévres soigneux de leur renommée doivent imposer leur goût, au lieu de se plier au goût des acheteurs. En suivant l'usage accrédité, ils obtiendront la richesse et non la renommée; c'est à eux de choisir. Quoique l'amour du bien-être matériel domine aujourd'hui un grand nombre d'esprits, j'aime à croire qu'il se rencontrera chez ceux qui pratiquent les industries de luxe un autre souci que celui de la richesse. L'exposition universelle serait demeurée inutile, si elle n'avait pas excité un sentiment de généreuse émulation.

GUSTAVE PLANCHE.

DU

PEUPLE D'ISRAËL

ET

DE SON HISTOIRE

Geschichte des Volkes Israel bis Christus, par H. Ewald. 4 vol. in-8°, Göttingue, 1854.

C'est le propre des grandes choses de se laisser embrasser à des points de vue très divers et de s'élargir avec l'esprit humain lui-même, en sorte que chaque homme, selon son degré de culture, et chaque siècle, selon qu'il comprend plus ou moins profondément le passé, trouvent, pour des motifs différens, à les admirer. Quand les critiques de l'antiquité et ceux du XVIIe siècle nous font part des beautés qu'ils croient découvrir dans Homère, la puérilité de leur esthétique nous étonne; nous admirons Homère autant qu'ils le faisaient, mais pour de tout autres raisons. Quand Bossuet et M. de Chateaubriand croient admirer la Bible en admirant des contre-sens et des non-sens, la docte Allemagne a le droit de sourire, et pourtant l'admiration de Herder et d'Ewald, pour être plus éclairée, n'en est pas moins vive. Plus on envisagera le monde et le passé tels qu'ils sont, en dehors des conventions et des idées préconçues, plus on y trouvera de véritable beauté, et c'est en ce sens qu'on peut dire que la science est la première condition de l'admiration sérieuse. Jérusalem est sortie plus brillante et plus belle du travail en apparence destructeur de la science moderne; les pieux récits dont on

berça notre enfance sont devenus, grâce à une saine interprétation, de hautes vérités, et c'est à nous qui voyons Israël dans sa réelle beauté, c'est à nous autres critiques qu'il appartient vraiment de dire : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem !*

Si nous envisageons dans son ensemble le développement de l'esprit hébreu, nous sommes frappés de ce haut caractère de perfection absolue qui donne à ses œuvres le droit d'être envisagées comme *classiques*, au même sens que les productions de la Grèce, de Rome et des peuples latins. Seul entre tous les peuples de l'Orient, Israël a eu le privilége d'écrire pour le monde entier. C'est certainement une admirable poésie que celle des Védas, et pourtant ce recueil des premiers chants de la race à laquelle nous appartenons ne remplacera jamais, dans l'expression de nos sentimens religieux, les Psaumes, œuvre d'une race si différente de la nôtre. Les littératures de l'Orient ne peuvent, en général, être lues et appréciées que des savans; la littérature hébraïque, au contraire, est la *Bible*, le livre par excellence, la lecture universelle : des millions d'hommes ne connaissent pas d'autre poésie. Il faut faire sans doute, dans cette étonnante destinée, la part des révolutions religieuses, qui, depuis le XVIe siècle surtout, ont fait envisager les livres hébreux comme la source de toute révélation; mais on peut affirmer que si ces livres n'avaient pas renfermé quelque chose de profondément universel, ils ne fussent jamais arrivés à cette fortune. Israël eut, comme la Grèce, le don de dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans un cadre réduit et achevé. La proportion, la mesure, le goût, furent en Orient le privilége exclusif du peuple hébreu, et c'est par là qu'il réussit à donner à la pensée et aux sentimens une forme générale et acceptable pour tout le genre humain.

Grâce à cette adoption universelle, nulle histoire n'est plus populaire que celle d'Israël, et pourtant nulle histoire n'a tardé plus longtemps à être comprise. C'est le sort des littératures qui deviennent la base d'une croyance religieuse de contracter la rigidité du dogme, et de perdre leur physionomie réelle et vivante pour devenir une sorte de symbolique convenue, où l'on va chercher des argumens pour toutes les causes. Bossuet a pu tirer de l'histoire du peuple le plus opposé à la monarchie qui ait jamais existé une justification de la politique de Louis XIV; tel autre en a conclu la théocratie; tel autre y a vu la république. L'Allemagne seule, avec ce don de pénétration historique qui lui semble spécialement départi pour les époques primitives, aperçut la vérité, et fit de l'histoire du peuple juif une histoire comme une autre, dressée non d'après des vues théologiques arrêtées d'avance, mais d'après l'étude critique et grammaticale des textes. Le travail de l'exégèse biblique, construit pierre

à pierre avec une suite merveilleuse et une incomparable ténacité de méthode, est sans contredit le chef-d'œuvre du génie allemand et le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux autres branches de la philologie. Déjà plusieurs années avant la réforme, l'Allemagne s'était fait de la science de l'hébreu une sorte de domaine propre, dont elle n'a pas été depuis dépossédée. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, la critique, arrêtée en France par l'esprit étroit des théologiens (1), ou égarée par l'inintelligence qui caractérise en histoire l'école de Voltaire, y fit de merveilleux progrès, et, après la génération des Michaelis, des Eichhorn, des Rosenmüller, des de Wette, des Winer, des Gesenius, on pouvait croire qu'il n'y avait plus rien à faire dans le cercle des études hébraïques.

M. Ewald cependant a prouvé, dans ces dernières années, par de nombreux écrits, et surtout par sa belle *Histoire du peuple d'Israël*, que le rôle de la grande critique dans ce champ toujours nouveau était loin d'être épuisé. Par la hardiesse de ses vues, sa pénétration d'esprit, sa brillante imagination, le merveilleux sentiment qu'il possède des choses religieuses et poétiques, M. Ewald a de beaucoup surpassé tous ceux qui avant lui se sont occupés de l'histoire et de la littérature du peuple hébreu. Quelques taches obscurcissent, il est vrai, ces rares mérites : la finesse des aperçus dégénère parfois chez lui en subtilité; il ne s'arrête pas toujours assez tôt dans la voie des conjectures; les origines du peuple d'Israël, l'époque patriarcale, les fables primitives, sont traitées avec trop d'arbitraire, au moyen de rapprochemens hasardés avec des mythologies complétement étrangères à l'esprit hébreu. Le tableau des derniers siècles de l'histoire juive, de ceux qui précèdent et préparent immédiatement le christianisme, se ressent aussi parfois des idées particulières de M. Ewald en fait de religion et de philosophie, idées auxquelles on ne peut contester du moins une singulière originalité, et dans lesquelles l'auteur croit pouvoir associer une sorte de fanatisme chrétien au rationalisme le plus avoué (2). La partie excellente de l'œuvre de M. Ewald est le récit de la période purement hébraïque, depuis Samuel jusqu'aux Macchabées. L'histoire de David et de Salomon,

(1) Cette compression est d'autant plus regrettable que le XVIIe siècle eut un homme supérieur, Richard Simon, de l'Oratoire, qui, sans les obstacles qui lui furent suscités, eût créé en France la saine exégèse un siècle avant que l'Allemagne l'eût fondée.

(2) C'est surtout les *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, recueil annuel publié par M. Ewald et tout rempli de ses idées, qu'il faut lire pour se représenter le rôle singulier qu'il a pris dans les questions politiques et religieuses de l'Allemagne. Ce rôle, où le savant et l'historien se combinent de la façon la plus étrange avec le prédicant et le sectaire, serait un phénomène inexplicable, si l'on ne se rappelait la forte impression que l'étude des prophètes a faite sur l'esprit de M. Ewald, impression qui se trahit avec naïveté dans sa conduite et ses écrits.

le rôle des prophètes, les diverses révolutions religieuses de l'époque des rois, les temps de la captivité, le caractère de la poésie hébraïque, et surtout de celle des Psaumes, sont de merveilleux exposés qu'il sera possible de rectifier en bien des points, mais non de dépasser quant à l'ensemble et à la conception générale. Pourquoi le savant professeur de Gœttingue commet-il la faute de mêler à tant de beaux et brillans aperçus, à des pages pleines d'enthousiasme, une polémique acerbe, parfois chargée d'injures et de moqueries? Pourquoi en particulier M. Ewald se croit-il obligé de rabaisser un homme comme Gesenius, qui ne saurait en aucune manière lui être comparé pour la philosophie et le sentiment esthétique, mais qui n'a pas été surpassé comme philologue et comme grammairien? M. Ewald, si supérieur à son rival par l'intelligence poétique et l'élévation d'esprit, n'avait pas besoin de lui dénier ces solides qualités pour briller lui-même au premier rang parmi les critiques et les exégètes de notre siècle.

I.

Une question préliminaire domine tous les problèmes relatifs au peuple d'Israël : — comment furent rédigés les documens qui servent de base à l'histoire des Hébreux, et surtout les cinq parties les plus anciennes de leurs annales, qu'on s'est habitué à réunir sous le nom de Pentateuque? Une hypothèse présentée au siècle dernier comme un paradoxe hardi, et d'après laquelle le Pentateuque se serait formé par la réunion de fragmens historiques de provenance diverse, est maintenant adoptée de tous les critiques éclairés en Allemagne (1). La distinction du fond et de la forme, distinction si essentielle dans les littératures primitives, l'est surtout dans la littérature hébraïque, car aucune n'a subi autant de remaniemens. On peut affirmer, par exemple, que nous trouvons dans les livres de l'Exode et des Nombres des renseignemens tout à fait authentiques et contemporains sur l'état et les actes des Israélites dans le désert de la presqu'île du Sinaï : faut-il en conclure que les livres de l'Exode et des Nombres, tels que nous les possédons, datent de cette époque? Non, certes. La rédaction définitive des livres qui contiennent l'histoire ancienne

(1) Nous comprenons qu'une pareille assertion, contraire aux idées généralement reçues en France, aurait besoin de développemens. Voir, outre l'ouvrage de M. Ewald, Lengerke, *Kenaan*, préf.; de Wette, *Einleitung in das Alte Testament*, § 150 et suiv.; Stæhelin, *Kritische Untersuchungen uber den Pentateuch*, 1843; Tuch, *Kommentar über die Genesis*, Halle, 1838. — On peut consulter en français la *Palestine* de M. S. Munk (Paris 1845, dans la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot), p. 132 et suiv., où la question est traitée avec une excellente critique dans le sens que nous indiquons ici.

d'Israël ne remonte pas probablement au-delà du VIIIe siècle avant notre ère; à côté de fragmens antiques, conservés d'une manière presque textuelle, il peut s'y trouver des morceaux beaucoup plus modernes, et auxquels doivent s'appliquer des principes de critique entièrement différens.

Les pénétrans et doctes philologues qui se sont voués en Allemagne à la discussion de ce curieux problème ont très bien aperçu, dans ces dernières années, où il fallait chercher l'analogie des procédés qui ont présidé aux transformations successives des écritures historiques des Hébreux : c'est dans l'historiographie arabe. Lorsque l'on compare en effet les unes aux autres les diverses classes d'historiens musulmans, on reconnaît que tous ne font guère que reproduire un fond identique, dont la première rédaction se trouve dans la *Chronique* de Tabari. L'ouvrage de Tabari n'est lui-même qu'un recueil de traditions mises à la suite les unes des autres sans la moindre intention de critique, plein de répétitions, de contradictions, de dérogations à l'ordre naturel des faits. — Dans Ibn-al-Athir, qui marque un degré de rédaction plus avancé, le récit est continu, les contradictions sont écartées, le narrateur choisit une fois pour toutes la tradition qui lui paraît la plus probable et passe les autres sous silence; des *dires* plus modernes sont insérés çà et là, mais au fond c'est toujours la même histoire que dans Tabari, avec quelques variantes et aussi quelques contresens, lorsque le second rédacteur n'a pas parfaitement compris le texte qu'il avait sous les yeux. — Dans Ibn-Khaldoun enfin, la rédaction a passé, si j'ose le dire, une fois de plus au creuset. L'auteur mêle à son récit des vues personnelles; on voit percer ses opinions et le but qu'il poursuit. C'est une histoire arrangée, complétée, vue à travers le prisme des idées de l'écrivain.

L'historiographie hébraïque a traversé des degrés analogues. Le Deutéronome nous présente l'histoire arrivée à sa dernière période, l'histoire remaniée dans une intention oratoire, où le narrateur ne se propose pas simplement de raconter, mais d'édifier. Les quatre livres précédens laissent eux-mêmes apercevoir les sutures de fragmens plus anciens, réunis, mais non assimilés dans un texte suivi. On peut différer sur la division des parties, sur le nombre et le caractère des rédactions successives, et il faut avouer que M. Ewald, en poursuivant sur tous ces points une rigueur impossible à atteindre, a dépassé les bornes que la critique sévère doit s'imposer; mais on ne peut plus douter du procédé qui amena le Pentateuque et le Livre de Josué à leur état définitif. Il est clair qu'un rédacteur *jéhoviste* (c'est-à-dire employant dans sa narration le nom de Jéhovah) a donné la dernière forme à ce grand ouvrage historique, en pre-

nant pour base un écrit *élohiste* (c'est-à-dire où Dieu est désigné par le mot *Elohim*), dont on pourrait encore aujourd'hui reconstruire les parties essentielles. Quant à l'opinion qui attribue la rédaction du Pentateuque à Moïse, elle est en dehors de la critique, et nous n'avons pas à la discuter : cette opinion, du reste, paraît assez moderne, et il est bien certain que les anciens Hébreux ne songèrent jamais à regarder leur législateur comme un historien (1). Les récits des temps antiques leur apparaissaient comme des œuvres absolument impersonnelles, auxquelles ils n'attachaient pas de nom d'auteur.

Ainsi se forma l'écrit fondamental des annales hébraïques, ce que M. Ewald appelle le *livre des origines*, à la suite duquel vinrent se grouper successivement les annales des juges, des rois, des temps de la captivité, jusqu'à Alexandre. Aucun peuple ne peut se vanter assurément de posséder un corps d'histoire aussi complet, ni des archives aussi régulièrement tenues. Ce qu'il importe de maintenir en effet, c'est que les remaniemens de la forme n'altérèrent jamais gravement le fond, en sorte que les fragmens ainsi réunis, que le contenu en soit historique ou légendaire, ont la valeur de documens originaux. Le Pentateuque renferme, selon toute apparence, des renseignemens empruntés aux archives des peuples voisins d'Israël : tels sont le récit de la guerre des rois iraniens contre les rois de la vallée de Siddim, où Abraham figure comme un étranger, — *Abram l'Hébreu qui habitait la chesnaie de Mambré l'Amorrhéen;* — les généalogies des Édomites; le curieux synchronisme établi entre la fondation de Hébron et celle de Tanis en Égypte. Les premières pages mêmes, consacrées aux origines antédiluviennes, toutes mythologiques qu'elles paraissent, sont certainement les documens qui nous font approcher le plus de l'origine du genre humain.

Il est impossible de bien comprendre Israël sans le rattacher au groupe de peuples dont il fait partie, je veux dire à la race sémitique, dont il est le rameau le plus élevé et le plus pur. Le résultat essentiel de la philologie moderne a été de montrer dans l'histoire de la civilisation l'action d'un double courant, produit par deux races profondément distinctes de mœurs, de langue et d'esprit : d'une part, la race indo-européenne, embrassant les populations nobles de l'Inde, de la Perse, du Caucase, de l'Europe entière; de l'autre, la race désignée du nom très fautif de sémitique (2), comprenant les popula-

(1) L'opinion que Moïse est l'auteur du Pentateuque ne paraît guère établie avant l'ère chrétienne. M. de Wette croit même qu'à cette époque elle n'était pas entièrement acceptée.

(2) Ce nom désigne ici non les peuples donnés dans la Genèse comme issus de Sem, mais les peuples qui parlent ou ont parlé les langues appelées à tort sémitiques, c'est-à-dire les Hébreux, les Phéniciens, les Syriens, les Arabes, les Abyssins.

tions indigènes de l'Asie occidentale et méridionale depuis l'Euphrate. A la race indo-européenne appartiennent presque tous les grands mouvemens militaires, politiques, intellectuels de l'histoire du monde; à la race sémitique, les mouvemens religieux. La race indo-européenne, préoccupée de la variété de l'univers, n'arriva pas d'elle-même au monothéisme. La race sémitique au contraire, guidée par ses vues fermes et sûres, dégagea tout d'abord la Divinité de ses voiles, et, sans réflexion ni raisonnement, atteignit la forme religieuse la plus épurée que l'humanité ait connue. Le monothéisme dans le monde a été l'œuvre de l'apostolat sémitique, en ce sens qu'avant l'action et en dehors de l'action du judaïsme, du christianisme et de l'islamisme, le culte du Dieu unique et suprême n'arriva point à se formuler nettement pour la foule. Or ces trois grands mouvemens religieux sont trois faits sémitiques, trois rameaux du même tronc, trois traductions inégalement belles de la même idée. Il n'y a que quelques lieues de Jérusalem au Sinaï et du Sinaï à La Mecque.

Quand et comment la race sémitique arriva-t-elle à cette notion de l'unité divine que le monde a admise sur la foi de sa prédication? Je crois que ce fut par une intuition primitive et dès ses premiers jours. On n'invente pas le monothéisme : l'Inde, qui a pensé avec tant d'originalité et de profondeur, n'y est pas encore arrivée de nos jours; toute la force de l'esprit grec n'eût pas suffi pour y ramener l'humanité sans la coopération des peuples sémitiques. On peut affirmer de même que ceux-ci n'eussent jamais conquis le dogme de l'unité divine, s'ils ne l'avaient trouvé dans les instincts les plus impérieux de leur esprit et de leur cœur. Les premières religions de la race indo-européenne paraissent avoir été purement physiques. C'étaient de vives impressions, telles que celles du vent dans les arbres ou les roseaux, celles des eaux courantes, celles de la mer, qui prenaient un corps dans l'imagination de ces peuples enfans. L'homme de la race indo-européenne n'arriva pas aussi vite que le Sémite à se séparer du monde. Longtemps il adora ses propres sensations, et, jusqu'au moment où les religions sémitiques l'initièrent à une notion plus élevée de la Divinité, son culte ne fut qu'un écho de la nature. La race sémitique, au contraire, arriva évidemment sans aucun effort à la notion du Dieu suprême. Cette grande conquête ne fut pas pour elle l'effet du progrès et de la réflexion philosophique : ce fut une de ses premières aperceptions. Ayant détaché beaucoup plus tôt sa personnalité de l'univers, elle en conclut presque immédiatement le troisième terme, Dieu, créateur de l'univers. Au lieu d'une nature animée et vivante dans toutes ses parties, elle conçut, si j'ose le dire, une nature sèche et sans fécondité. Qu'il y a loin de cette rigide et

simple conception d'un Dieu isolé du monde, et d'un monde façonné comme un vase entre les mains du potier, à la théogonie indo-européenne, animant et divinisant la nature, comprenant la vie comme une lutte, l'univers comme un perpétuel changement, et transportant en quelque sorte dans les dynasties divines la révolution et le progrès!

L'intolérance des peuples sémitiques est la conséquence nécessaire de leur monothéisme. Les peuples indo-européens, avant leur conversion aux idées sémitiques (juives, chrétiennes ou musulmanes), n'ayant jamais pris leur religion comme la vérité absolue, mais comme une sorte d'héritage de famille ou de caste, devaient rester étrangers à l'intolérance et au prosélytisme : voilà pourquoi on ne trouve que chez ces peuples la liberté de penser, l'esprit d'examen et de recherche individuelle. Les Sémites au contraire, aspirant à réaliser un culte indépendant des provinces et des pays, devaient déclarer mauvaises toutes les religions différentes de la leur. L'intolérance est bien réellement en ce sens un fait de la race sémitique, et une partie des legs bons et mauvais qu'elle a faits au monde. Le phénomène extraordinaire de la conquête musulmane n'était possible qu'au sein d'une race incapable comme celle-ci de saisir les diversités, et dont tout le symbole se résume en un mot : Dieu est Dieu. Certes la tolérance indo-européenne partait d'un sentiment plus élevé de la destinée humaine et d'une plus grande largeur d'esprit; mais qui osera dire qu'en révélant l'unité divine et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité?

On comprend maintenant comment cette race, si éminemment douée pour créer les religions et les propager, devait, dans toutes les voies profanes, ne point dépasser la médiocrité. Race incomplète par sa simplicité même, elle n'a ni arts plastiques, ni science rationnelle, ni philosophie, ni vie politique, ni organisation militaire. La race sémitique n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous attachons à ce mot : on ne trouve dans son sein ni grands empires organisés, ni esprit public, rien qui rappelle la cité grecque, rien aussi qui rappelle la monarchie absolue de l'Égypte et de la Perse. Les questions d'aristocratie, de démocratie, de féodalité, qui renferment tout le secret de l'histoire des peuples indo-européens, n'ont pas de sens pour les Sémites. La noblesse sémitique est toute patriarcale : elle ne tient pas à une conquête, elle a sa source dans le sang. Quant au pouvoir suprême, le Juif, comme l'Arabe, ne l'accorde rigoureusement qu'à Dieu. L'infériorité militaire des Sémites tient à cette incapacité de toute discipline et de toute organisation. Pour se créer des armées, ils furent obligés de recourir à des mercenaires : ainsi

firent David, les Phéniciens, les Carthaginois, les khalifes. La conquête musulmane elle-même s'accomplit sans organisation et sans tactique; le khalife n'a rien d'un souverain ni d'un chef militaire; c'est un *vice-prophète*. Le plus illustre représentant de la race sémitique de nos jours, Abd-el-Kader, est un savant, un homme de méditation religieuse et de fortes passions, plutôt qu'un soldat. Aussi l'histoire ne nous offre-t-elle aucun grand empire fondé par des peuples sémitiques; le judaïsme, le christianisme, l'islamisme, voilà leur œuvre, œuvre toujours identique et toujours dirigée vers le même but : simplifier l'esprit humain, bannir le polythéisme, écrire en tête du livre des révélations ce mot qui a rendu à la pensée humaine un si grand service en effaçant les complications mythologiques et cosmogoniques où se perdait l'antiquité profane : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

II.

C'est deux mille ans environ avant notre ère que le regard de l'historien s'arrête avec quelque assurance sur cette famille prédestinée. Une émigration de Sémites nomades à laquelle se rattache le nom de Tharé ou Térach quitte les montagnes de l'Arménie et se porte vers le sud. Il faut supposer qu'il y eut longtemps dans les montagnes du nord un foyer d'aristocratie monothéiste qui resta fidèle à ses mœurs patriarcales et à son culte élevé. Même en sortant de ce sanctuaire, les tribus émigrantes se regardaient comme liées envers Dieu par une alliance et un pacte spécial : c'est ainsi que nous voyons Abraham, Isaac, Jacob, continuant en Chanaan et en Égypte leur noble métier de pasteurs, riches, fiers, chefs d'une nombreuse domesticité, en possession d'idées religieuses pures et simples, traversant les diverses civilisations sans s'y confondre et sans en rien accepter. Abraham, personnage définitivement historique et réel, conduit l'émigration en Palestine. Il n'y était pas du reste le premier de sa race, car, indépendamment des Chananéens, il y trouva un chef sémite et monothéiste comme lui, Melchisédech, avec lequel il fit amitié. Cependant la Mésopotamie resta longtemps encore le centre de la famille térachite, et c'est là que l'aristocratie, fidèle aux idées sémitiques sur la pureté du sang, envoya, jusqu'à son entrée en Égypte, chercher des femmes pour ses fils.

La vie d'Israël à cette époque est celle d'un douar arabe, avec son prodigieux développement d'individualité et de poésie, mais d'un autre côté avec son manque absolu d'idées politiques et de culture intellectuelle un peu raffinée. On ne sait guère quel fut le résultat des premiers contacts de la tribu israélite avec l'Égypte et les Chananéens.

L'antipathie si vive qui respire dans toute l'histoire hébraïque contre Chanaan n'est point une raison pour soutenir que nulle influence n'a pu s'exercer de Chanaan sur Israël. Le parti pris des Hébreux de ne pas reconnaître les Chananéens pour leurs frères ne les a-t-il pas portés à retirer les Chananéens de la race élue de Sem pour les rejeter dans la famille infidèle de Cham, contrairement au témoignage évident du langage (1) ? Ces haines de frères n'ont nulle part été plus fortes que dans la race juive, la plus méprisante et la plus aristocratique de toutes. Sans admettre, avec quelques savans, que les Hébreux et les Chananéens aient eu pendant longtemps une religion à peu près identique, il faut avouer que ce n'est qu'à une époque relativement moderne que les premiers arrivèrent à cet esprit d'exclusion qui caractérise les institutions mosaïques. Plusieurs données de la religion phénicienne se retrouvent dans l'ancien culte hébreu : à l'époque patriarcale, on voit les Abrahamides accepter pour sacrés les lieux et les objets que les Chananéens prenaient comme tels, arbres, montagnes, sources, bétyles ou *beth-el* (2).

D'impénétrables ténèbres couvrent pour nous le premier mouvement religieux d'Israël, celui dont Moïse fut l'hiérophante et le héros. Autant il serait contraire à la saine critique de rapporter à ces temps antiques l'organisation compliquée que nous voyons décrite dans le Pentateuque, organisation dont on ne trouve pas de trace à l'époque des juges, ni même du temps de David et de Salomon, — autant il serait téméraire de nier qu'Israël, en sortant de l'Égypte, ait subi l'action d'un grand organisateur religieux. Les Abrahamides paraissent avoir gardé en Égypte toute l'originalité de leur génie sémitique : en rapports continuels avec les autres tribus térachites de l'Arabie-Pétrée, ils purent, sous l'impression d'une vive antipathie contre l'idolâtrie égyptienne, concevoir une de ces réactions monothéistes si familières aux peuples sémitiques, et d'ordinaire si fécondes. Toute religion est portée à fuir son berceau : le mouvement dont nous parlons, qui paraît avoir eu son foyer principal dans la tribu de Lévi, fut suivi d'une sorte d'*hégire* ou émigration et d'une époque héroïque qui prit dans l'imagination des siècles plus modernes les proportions de l'épopée. Le Sinaï, la montagne sainte de toute la région où se passa ce grand acte, fut le point auquel la révélation s'attacha. Un nom sacré de la Divinité renfermant la notion du monothéisme le plus élevé, deux tables sur lesquelles étaient inscrits dix préceptes de la meilleure morale, quelques aphorismes qui formaient avec les dix préceptes la *loi de Jéhovah,* des rites simples et accommodés à la vie d'un peuple nomade, tels que l'arche, le taber-

(1) La langue phénicienne était de l'hébreu presque pur.
(2) Ce nom désigne des pierres sacrées auxquelles on attribuait des vertus divines.

nacle, la pâque, furent vraisemblablement les élémens essentiels de cette première institution, qui depuis se compliqua, en même temps que le rôle de son fondateur alla grandissant. M. Ewald (1) prouve de la façon la plus ingénieuse que la gloire de Moïse subit en Israël une longue éclipse, que son nom fut presque inconnu sous les juges et durant les premiers siècles des rois, et que le vieux fondateur ne sortit de son tombeau avec l'éclat extraordinaire qui entoure son front qu'un ou deux siècles avant la chute du royaume de Juda.

La vie arabe dans toute sa perfection, tel est en effet le spectacle que nous présente encore Israël durant toute l'époque des juges et avant son organisation en monarchie : des tribus sans autre lien que le souvenir de leur fraternité et l'hégémonie de l'une d'entre elles; la religion la plus simple qui ait jamais existé; une poésie vive, jeune, abrupte, dont l'écho est venu jusqu'à nous dans le sauvage et admirable cantique de Débora; nulle institution, si ce n'est celle d'un chef temporaire (juge ou *suffète*); le pouvoir encore moins défini du prophète ou *voyant*, censé en rapport avec la Divinité; enfin le sacerdoce envisagé comme l'apanage exclusif de la tribu de Lévi, à tel point que les individus qui se laissent aller à l'idolâtrie se croient obligés de prendre à leurs gages un lévite pour le service de leur idole. Rien ne désignait encore Israël comme un peuple prédestiné : il se peut que parmi les tribus voisines de la Palestine il y eût alors des peuplades aussi avancées, et le curieux épisode de Balaam nous prouve que le prophétisme, la religion et la poésie avaient chez ces tribus la même organisation qu'en Israël.

C'est vers le temps d'Héli et de Samuel (1100 ans environ avant l'ère chrétienne) que le sceau de l'élection divine se marque tout à fait sur Israël. Ce moment est celui où la nation israélite arrive à la réflexion et passe de l'état de tribu, pauvre et simple, ignorant l'idée de majesté, à l'état de royaume, avec un pouvoir constitué, aspirant à devenir héréditaire. Jusque-là, Israël avait vécu dans cette anarchie patriarcale, excluant tout gouvernement régulier et uniquement tempérée par la solidarité des membres de la famille, qui est l'état habituel des tribus arabes. Un tel ordre de choses devenait impossible à maintenir en présence des développemens que prenait la vie sociale en Orient; le peuple demandait à grands cris « un roi comme en avaient les autres nations. » Tout nous indique en effet que cette révolution se fit à l'imitation de l'étranger, peut-être des Philistins ou des Phéniciens, et contrairement au désir du parti conservateur des traditions, qui la présentait comme une sorte d'infidélité envers Jéhovah. Le récit qui nous en est parvenu (2) est évidem-

(1) Tome II, page 41 et suiv.
(2) I Sam., ch. VIII.

ment l'œuvre d'un opposant : la royauté y est présentée sous le plus mauvais jour et hautement mise au-dessous des anciennes formes patriarcales. Il n'est pas impossible que ce récit soit de la main même de Samuel; les chapitres du livre qui porte son nom, où son rôle politique est exposé, ont un caractère si personnel, qu'on est tenté de croire qu'il en est lui-même l'auteur. Ce qu'il y a de certain, c'est que Samuel, retirant d'une main ce qu'il avait donné de l'autre, ne sortit jamais d'un système de taquineries contre la royauté, qu'il avait inaugurée avec répugnance et pour céder aux exigences de la foule. La royauté, inexpérimentée et n'ayant aucune tradition, fut d'abord son jouet. Enfin l'homme destiné à résumer ces tendances contraires et à former le nœud de l'histoire du peuple hébreu, par la réunion en sa personne du sacerdoce, du prophétisme et de la royauté, David, paraît et devient le représentant de l'idéal poétique, religieux, intellectuel, politique d'Israël.

Des contrastes bizarres frappent au premier coup d'œil celui qui essaie de se rendre compte du caractère de David d'après les idées épurées que nous nous faisons de la moralité. Comment l'homme que nous retrouvons, aux différentes époques de sa carrière agitée, tour à tour servant l'étranger contre sa patrie, infidèle envers ses alliés, associé à des brigands, souillé de tous les crimes domestiques, a-t-il pu passer dans la tradition d'Israël pour un roi selon le cœur de Dieu, et fut-il en effet un admirable organisateur politique et religieux, l'auteur de ces psaumes où les sentimens les plus délicats du cœur sont arrivés à leur plus fine expression? Comment les mœurs d'un *condottiere* ont-elles pu s'unir à une vraie grandeur d'âme, à la piété la plus exquise, à la poésie la plus sentimentale? Comment l'homme qui sacrifie à un caprice adultère son plus fidèle serviteur put-il se persuader avec une entière bonne foi que Jéhovah était son protecteur spécial, obligé à le faire réussir et à le venger de ses ennemis, comme si Dieu n'existait que pour lui? Tous ces traits seraient inexplicables, si on ne les rapportait au caractère sémitique, dont David est le type accompli dans ses bonnes comme dans ses mauvaises parties. Essentiellement égoïste, le Sémite ne connaît guère de devoirs qu'envers lui-même : poursuivre sa vengeance, revendiquer ce qu'il croit être son droit, est à ses yeux une sorte d'obligation. La religion n'a pour lui qu'un lien fort éloigné avec la morale de tous les jours. De là ces étranges caractères de l'histoire biblique qui provoquent l'objection, et devant lesquels l'apologie est aussi déplacée que le dénigrement. Les actes de la politique la moins scrupuleuse n'empêcheront pas Salomon d'être reconnu le plus sage des rois. Le mélange bizarre de sincérité et de mensonge, d'exaltation religieuse et d'égoïsme, qui nous frappe dans Mahomet, la facilité avec laquelle les musulmans avouent que dans

plusieurs circonstances le prophète obéit plutôt à sa passion qu'à son devoir, ne peuvent s'expliquer que par cette espèce de relâchement qui rend les Orientaux profondément indifférens sur le choix des moyens, quand ils ont pu se persuader que le but à atteindre est la volonté de Dieu. Notre manière désintéressée et pour ainsi dire abstraite de juger les choses leur est complétement inconnue.

Il serait donc contraire à une bonne critique de discuter avec malveillance, comme l'ont fait Bayle et Lessing, ou avec bouffonnerie, comme l'a fait Voltaire, tant d'actes de la vie de David qui en bonne morale ne sauraient être justifiés. Sa conduite envers Saül est au moins équivoque. Après la mort de Saül, le trône appartenait à son fils Isboseth; toutes les tribus, à l'exception de Juda, se groupaient autour de lui : la trahison et l'assassinat délivrent bientôt David de ce rival. Grâce à la faveur sacerdotale et à de fortes institutions militaires qu'il semble avoir empruntées aux Philistins, chez lesquels il avait fait un long séjour, peut-être aussi au moyen de milices étrangères soudoyées (1), le nouveau roi réalisa son idée dominante, la suprématie de la tribu de Juda, une royauté forte, héréditaire dans sa maison, ayant son centre à Jérusalem. Cette future capitale du monde religieux n'avait été jusque-là qu'une bourgade fortifiée; David en fit « une ville dont les maisons se touchent. » A sa mort, le vieux roi avait écrasé tous ses adversaires, réalisé tous ses projets, et put répéter avec orgueil ce chant de guerre du temps de sa jeunesse, qui nous étonne par sa fière et brutale énergie :

« Jéhovah a dit à mon maître : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. »

« Jéhovah étendra de Sion le sceptre de ta puissance; domine au milieu de tes ennemis.

« Ton peuple est accouru à ton appel dans l'éclat des saints ornemens; la jeunesse qui t'entoure est comme une rosée qui sort du sein de l'aurore.

« Jéhovah l'a juré, et il ne s'en repentira pas : tu es prêtre pour jamais à la manière de Melchisedech.

« Le Seigneur est à ta droite : au jour de sa colère, il brise les rois.

« — Il régnera sur les nations, il remplira tout de cadavres, il brisera des têtes sur une vaste étendue.

« Il se rafraîchira dans sa route à l'eau d'un torrent; par-là il relèvera sa tête. »

Cette royauté profane, contraire, à beaucoup d'égards, à la vraie destinée d'Israël, se continua durant tout le règne de Salomon. Le trône de David, selon les règles de la stricte hérédité, appartenait à

(1) C'est du moins l'explication que l'on donne du nom de *Cari* (Cariens?) et de *Crethi-Plethi* (Crétois? Philistins?) que portaient les gardes du corps de David. Les Cariens faisaient dans tout le monde ancien le métier de mercenaires, et les Philistins, selon une hypothèse très vraisemblable, sont venus de la Crète.

Adonias. Salomon l'emporta, grâce à la préférence de son père et à une intrigue de harem dirigée par sa mère Bethsabée, qui fut toujours l'épouse favorite. L'affaire fut décidée par les *forts de David*, petite troupe de soudards de la plus rude espèce, qui avait fait le nerf du règne précédent. La volonté de David fut prépondérante, tant il avait accoutumé Israël à lui obéir. Le plus sage des rois inaugura son règne, suivant l'usage de l'Orient, en faisant égorger Adonias et son parti. Adonias, s'il l'eût emporté, eût traité de même, sans aucun doute, le parti de Salomon. Quoi qu'il en soit, ces perturbations apportées à l'hérédité eurent de graves conséquences, et portèrent à la légitimité en Israël un coup dont elle ne se releva jamais.

Si l'idée d'une monarchie conquérante traversa un moment la tête de David, habitué à vivre avec ses hommes de guerre et les Philistins, c'était là une idée impossible à réaliser, et qui fut bientôt abandonnée. Le peuple hébreu était incapable d'une grande organisation militaire, et en effet, sous Salomon, tout ce grand appareil de guerre tourne à la paix. Le règne de Salomon resta l'idéal profane d'Israël. Ses alliances avec tout l'Orient, sans égard pour les différences de religion, son superbe sérail, qui renfermait jusqu'à sept cents reines et trois cents concubines, l'ordre et la beauté des services de son palais, la prospérité industrielle et commerciale de son temps, réveillèrent dans les imaginations ce goût du bien-être et des joies mondaines auquel Israël s'est abandonné toutes les fois que l'aiguillon de la souffrance ne l'a point poussé vers de plus hautes destinées. Le Cantique des Cantiques est l'expression charmante de la vie gaie, heureuse, finement sensuelle d'Israël, à l'un de ces momens où, laissant sommeiller la pensée divine, il s'est donné au plaisir. Une littérature profane, commune en partie aux peuples voisins de la Palestine, prit le dessus sur la poésie lyrique des psalmistes et des voyans. Salomon cultiva lui-même cette sagesse mondaine presque étrangère au culte de Jéhovah, et qui n'est guère que l'art de réussir ici-bas. On lui attribue des ouvrages, et il est certain qu'il écrivit. Moins poète et bien moins doué que son père du sentiment vrai de la vocation d'Israël, il se mit à décrire les créatures, « depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope (1); » puis, s'il faut en croire la légende, il

(1) M. Ewald entend par cette expression une cosmographie dans le genre de celle du naturaliste arabe Kazwini, ou description de toutes les créatures en commençant par les plus grandes et en finissant par les plus petites. J'aime mieux croire qu'il s'agit de moralités tirées des animaux et des plantes, analogues à celles que nous lisons dans les *Proverbes* (ch. xxx) ou à celles du *Physiologus* et des *Bestiaires*, qui furent si populaires au moyen âge. L'idée d'une science descriptive de la nature est restée étrangère aux peuples sémitiques jusqu'à leur contact avec l'esprit grec.

tomba dans le scepticisme, le dégoût de toute chose, et se réfugia dans une sagesse désespérée : « Vanité des vanités!... Rien de nouveau sous le soleil..... Augmenter sa science, c'est augmenter sa peine... J'ai voulu rechercher ce qui se passe sous le ciel, et j'ai vu que ce n'était qu'affliction d'esprit. »

On sent combien nous sommes loin de l'idéal pur d'Israël. La vocation d'Israël n'était ni la philosophie, ni la science, ni l'industrie, ni le commerce. En ouvrant ces voies profanes, Salomon fit en un sens dévier son peuple de sa destinée toute religieuse. C'en était fait du vrai Dieu, si de pareilles tendances eussent prévalu. Le christianisme et la conversion du monde au monothéisme étant l'œuvre essentielle d'Israël, à laquelle le reste doit être rapporté, tout ce qui l'a détourné de ce but supérieur n'a été dans son histoire qu'une distraction frivole et dangereuse. Or, loin d'avoir avancé cette grande œuvre, on peut dire que Salomon fit tout pour la compromettre. S'il eût réussi, Israël eût cessé d'être le peuple de Dieu, et fût devenu une nation mondaine comme Tyr et Sidon. Les prophètes eurent sous lui peu d'influence. Entraîné par ses relations avec les peuples les plus divers et par le désir de plaire à ses femmes égyptiennes, sidoniennes, moabites, il arriva à une sorte de tolérance pour les cultes étrangers. On vit sur le mont des Oliviers des autels à Moloch et à Astarté. Quoi de plus contraire au premier devoir d'Israël? Gardien d'une idée à laquelle le monde devait se rallier, chargé de substituer dans la conscience de l'homme le culte du Dieu suprême à celui des divinités nationales, Israël devait être intolérant, et affirmer hardiment que tous les cultes en dehors de celui de Jéhovah étaient faux et sans valeur. Le règne de Salomon fut ainsi, à beaucoup d'égards, un intervalle dans la carrière sacrée d'Israël. Le développement intellectuel et commercial qu'il avait favorisé n'eut pas de suite. Sur la fin de sa vie, les prophètes, qu'il avait réduits au silence, reprirent le dessus et lui firent une vive opposition. Ses ouvrages, considérés comme profanes, se perdirent pour la plupart, sa mémoire resta douteuse, et la largeur d'idées qu'il avait un moment inaugurée ne laissa en Israël qu'un vague et brillant souvenir.

Nous voyons se manifester ici la grande loi de toute l'histoire du peuple hébreu, la lutte de deux besoins opposés qui semblent avoir toujours entraîné en sens contraires cette race intelligente et passionnée : d'une part la largeur d'esprit, aspirant à comprendre le monde, à imiter les autres peuples, à sortir de l'étroite enceinte où les institutions mosaïques renfermaient Israël; de l'autre la pensée conservatrice à laquelle le salut du monde était attaché. Les prophètes sont les représentans de la tendance exclusive; les rois, d'une pensée plus large et plus ouverte aux idées du dehors. Le prophé-

tisme, bien plus en harmonie avec le génie et la vocation du peuple hébreu, devait nécessairement triompher et empêcher la royauté laïque de prendre jamais de sérieuses racines en Israël.

Ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'autorité prophétique, si hostile à la royauté, ne l'est guère moins au sacerdoce. Le prophète (1) ne sort pas de la tribu de Lévi; il n'enseigne pas dans le temple, mais sur les places, dans les rues et les marchés; il ne tient sa mission que de Dieu et représente les intérêts populaires contre les rois et les prêtres, souvent alliés aux rois. De là un genre de pouvoir sans analogue dans l'histoire d'aucun peuple, une sorte de tribunat inspiré, voué à la conservation des anciennes idées et des anciens droits. On ne peut nier que la politique des prophètes ne se présente souvent à nous comme étroite et opposée au progrès; mais c'était la vraie politique d'Israël. Certes elle paraît d'abord importune, cette voix austère et monotone du prophète prédisant toujours des ruines, anathématisant les instincts qui entraînaient l'homme antique vers le culte de la nature. Souvent, dans cette longue lutte des rois et des prophètes, c'est aux rois que nous sommes tentés de donner raison. L'opposition de Samuel contre Saül est d'ordinaire peu sensée, et si les prophètes adressent parfois à David de très justes avertissemens, quand ils rappellent à la morale ce grand roi, qui était trop porté à l'oublier, on ne peut nier que souvent aussi leurs reproches ne révèlent une politique bien naïve, — par exemple, quand ils présentent comme un crime capital le recensement ordonné par David, et qu'ils veulent faire envisager les calamités qui le suivirent comme une punition de cette mesure, sans doute peu populaire. Plusieurs des rois présentés par les auteurs sévères du Livre des Rois et des Paralipomènes comme des scélérats étaient peut-être des princes raisonnables, tolérans, partisans d'alliances nécessaires avec l'étranger, obéissant aux besoins de leur temps et à un certain penchant pour le luxe et l'industrie. Les prophètes, pleins du vieil esprit sémitique, ennemis ardens des arts plastiques, iconoclastes fougueux, hostiles à tout ce qui entraînait Israël dans le mouvement du monde, demandaient aux rois des persécutions contre les cultes qui s'éloignaient du monothéisme, et leur reprochaient comme des crimes contre Dieu leurs alliances les plus sensées. Jamais opposition ne fut plus âcre, plus violente, plus anarchique, et pourtant au fond l'opposition avait raison. Dès que l'on part de ce principe qu'Israël n'avait qu'une vocation, la conservation du monothéisme, la direc-

(1) Nous regrettons d'être obligé d'employer le mot *prophète*, qui ne date que des traducteurs grecs de la Bible, et pourrait faire croire que la prédiction de l'avenir était la fonction essentielle de ces hommes inspirés. Il serait préférable, au moins pour les époques anciennes, de les appeler *voyans*, ou de leur conserver le nom sémitique de *nabi*.

tion de son mouvement appartenait de droit aux prophètes. Israël ne pouvait rallier l'humanité autour d'une même foi qu'en écartant d'abord scrupuleusement toute influence étrangère; la conservation du monothéisme ne demandait ni étendue, ni variété d'esprit, mais une inflexible ténacité.

III.

David et Salomon représentèrent durant soixante ans (dix siècles environ avant l'ère chrétienne) le plus haut degré de gloire et de prospérité temporelle que les Hébreux aient jamais atteint. Désormais tous leurs rêves de bonheur se tourneront vers un idéal composé de David et de Salomon, un roi puissant et pacifique, qui règnera d'une mer à l'autre et dont tous les rois seront tributaires. A quel moment cette pensée féconde, d'où naîtra le Messie, fit-elle son apparition en Israël? La critique ne le dira jamais. Ces idées, écloses au fond de la conscience d'une nation, n'ont pas de commencement; comme toutes les œuvres profondes de la nature, elles cachent leur origine dans de mystérieuses ténèbres. L'idée de l'empire du monde est-elle née dans Rome à un moment donné? Non; elle est aussi ancienne que Rome même, et fut en quelque sorte scellée dans la première pierre du Capitole. La foi au Messie, vague, obscure, entremêlée d'éclipses et d'oublis, repose de même dans les plus antiques assises d'Israël.

L'inaptitude des Hébreux à un grand rôle politique se dévoile de plus en plus. A partir de Roboam, ils sont presque toujours en vasselage, d'abord sous l'Égypte, puis sous l'Assyrie, puis sous la Perse, puis sous les Grecs, puis sous les Romains. Une cause particulière accéléra la ruine de leur puissance temporelle. La tribu de Juda, arrivée à la prépondérance par la victoire de David, ne réussit jamais à étouffer l'individualité des autres tribus et à fonder l'unité de la nation. Les tribus du nord de la Palestine, groupées autour de celle d'Éphraïm, aspiraient à se séparer et ne supportaient qu'impatiemment leur dépendance religieuse de Jérusalem. Les dépenses considérables de Salomon, qui pesaient lourdement sur les provinces et ne profitaient qu'à la capitale, achevèrent de séparer les intérêts du nord et du sud. Éphraïm, avec sa montagne de Garizim, rivale de Sion, sa ville sainte de Béthel, ses nombreux souvenirs de l'âge patriarcal, était sans contredit la plus considérable des individualités qui luttaient contre l'action absorbante de Jérusalem. La rivalité de ces deux familles principales des Israélites date des époques les plus reculées de leur histoire. Au temps des juges, Éphraïm, par le séjour de l'arche à Silo et par son importance territoriale, tint

vraiment l'hégémonie de la nation. L'idée d'une monarchie israélite faillit un moment être réalisée par Éphraïm (1). Après la mort de Saül, nous voyons cette tribu grouper autour d'elle toutes les tribus du nord, opposer sans succès Isboseth à David, l'habile et heureux champion des prétentions de Juda, enfin, après la mort de Salomon, faire triompher ses tendances séparatistes par le schisme du royaume d'Israël et l'avénement d'une dynastie éphraïmite. Parmi les chefs des ouvriers que Salomon faisait travailler à la construction de la terrasse entre Sion et Moria, il remarqua un robuste jeune homme d'Éphraïm, dont l'air intelligent le frappa et auquel il donna une fonction importante dans son administration. C'était l'homme destiné à porter un coup mortel à la maison de David. Jéroboam leva, du vivant même de Salomon, l'étendard de la révolte : les embarras financiers qui suivirent la mort du grand roi lui fournirent une excellente occasion pour consommer une séparation devenue inévitable.

On ne saurait dire que le schisme des dix tribus ait été, au point de vue de la destinée générale du peuple hébreu, un sérieux malheur. Réduit à un espace de quinze lieues de long sur vingt de large (l'étendue d'une sous-préfecture), Juda, abandonné à lui-même, s'épure et s'exalte; ses idées religieuses se développent et se compliquent. Le nord au contraire, livré à des dynasties brutales et en proie à de continuelles révolutions, fut de bonne heure annulé : la tradition religieuse s'y affaiblit. Durement repoussées par les Juifs dédaigneux de Jérusalem, quand elles voulurent après la captivité rebâtir le temple avec eux, ces populations déshéritées ne firent guère que copier de loin les institutions de Juda. Elles prirent leur revanche par le christianisme. Le Christ trouva ses plus nombreux disciples dans ces provinces méprisées, mal famées pour l'orthodoxie, et en ce sens on pourrait affirmer que Samarie a eu autant de part que Jérusalem à l'œuvre capitale d'Israël. Cette antique fraction du peuple hébreu, qui, si elle n'a pas eu la destinée brillante de Juda, l'a presque égalé par sa persévérance et sa foi, est de nos jours à la veille de s'éteindre, et offre au monde le singulier spectacle d'une religion qui va mourir. Les persécutions, la misère et le prosélytisme des sectes plus puissantes, surtout des missions protestantes, menacent à chaque instant sa frêle existence. En 1820, les Samaritains étaient encore au nombre d'environ cinq cents. Robinson, qui visita Naplouse (l'ancienne Sichem) en 1838, n'en trouva plus que cent cinquante. Dans une supplique qu'ils adressèrent au gouvernement français en 1842, ils avouent qu'ils sont réduits à quarante familles. Leur vieux prêtre, Salamé, fils de Tobie, qui corres-

(1) Voyez le récit de la tentative d'Abimélech (*Juges*, ch. IX).

pondit avec l'évêque Grégoire et M. de Sacy, vit encore (1), mais il ne paraît pas qu'après lui la connaissance de la langue et des traditions samaritaines doive se continuer. Aujourd'hui que tout le monde cherche en Orient quelqu'un à protéger, qui songera à ces pauvres Samaritains?

Il est remarquable du reste que le prophétisme dans le royaume du nord fut d'abord un élément de perturbation politique encore plus grave que dans le sud, et y rendit impossible toute loi d'hérédité, tandis qu'à Jérusalem le prestige de la maison de David et le privilége incontesté des lévites maintinrent une sorte de droit divin pour la succession au trône et au sacerdoce. Élie et son école nous représentent ce moment de la toute-puissance prophétique, faisant et défaisant les dynasties, gouvernant en réalité sous le nom de rois en tutelle. Les plus belles pages du livre de M. Ewald sont celles où il expose le rôle et le caractère d'Élie. Ce géant des prophètes, par sa vie anachorétique, par le costume particulier qu'il portait, par sa retraite invisible dans les montagnes, d'où il ne sortait, comme un être surnaturel, que pour porter ses menaces et disparaître aussitôt, tranche fortement avec la physionomie plus simple des prophètes anciens et l'école moins ascétique des prophètes lettrés. Une grande révolution ne tarda pas, en effet, à s'opérer dans la forme du prophétisme. Les prophètes de l'école d'Élie et d'Élisée n'écrivaient pas : à l'ancien prophète homme d'action succède le prophète écrivain, ne cherchant sa force que dans la beauté de la parole. Ces étonnans publicistes enrichirent les écritures hébraïques, limitées jusque-là au récit historique, au cantique et à la parabole, d'un genre nouveau, d'une sorte de littérature politique, alimentée par l'événement du jour, et à laquelle la presse et la tribune des temps modernes peuvent seules être comparées.

Autant l'avenir profane d'Israël semblait détruit sans retour, autant ses destinées religieuses s'agrandissaient. Les derniers temps du royaume de Juda présentent l'un des mouvemens religieux les plus étonnans de l'histoire. Les premières origines du christianisme sont là. L'ancienne religion hébraïque, simple, sévère, sans théologie raffinée, n'est presque qu'une négation. Vers le temps dont nous parlons, un piétisme exalté, représenté par les réformes d'Ézéchias et surtout de Josias, introduit dans le mosaïsme des élémens nouveaux. Le culte se centralise de plus en plus à Jérusalem; la prière commence. Le mot de dévotion, qui ne correspond à rien dans l'ancienne religion patriarcale, commence à avoir un sens. De nouvelles

(1) Voyez l'opuscule de M. l'abbé Bargès intitulé *les Samaritains de Naplouse*, Paris 1855.

éditions du code mosaïque, conçues sur le ton de la prédication, et dont on relevait l'autorité par certaines fraudes pieuses, se répandent; des cantiques composés par des lettrés et empreints de quelque rhétorique réchauffent dans les âmes le zèle du mosaïsme. Un style lâche, prolixe, mais plein d'onction, dont nous trouvons le type dans l'œuvre de Jérémie, caractérise ces productions. Inutile d'ajouter que chaque recrudescence de piété était accompagnée d'une recrudescence d'intolérance et de persécution contre tout ce qui n'était pas conforme au monothéisme le plus pur.

Une profonde modification se manifeste en même temps dans la manière de sentir. Un esprit de douceur, un sentiment délicat de compassion pour le faible, l'amour du pauvre et de l'opprimé, avec des nuances inconnues de l'antiquité, se font jour de toutes parts. La prophétie de Jérémie et le Deutéronome sont déjà sous ce rapport des livres chrétiens. L'amour, la charité naissent dans le monde. En même temps grandissait l'idée chérie d'Israël, l'attente d'un roi modèle qui ferait régner Dieu dans Jérusalem et réaliserait les anciens oracles. On crut longtemps que ce roi parfait allait venir; mais quand on vit Josias réaliser presque l'idéal du souverain théocratique et périr misérablement, l'espérance se trouva déplacée. Le système très simple sur lequel reposait l'édifice social d'Israël, le pacte de Dieu et de la nation, en vertu duquel, tant que la nation serait fidèle à Jéhovah, elle serait heureuse et triomphante, ce système, dis-je, ne pouvait échapper aux plus rudes démentis. Les prophètes chargés d'appliquer cet étrange principe devaient avoir plus d'une lutte à soutenir contre la réalité. Souvent les époques où la piété était le plus vive furent les plus malheureuses, et on peut dire que la catastrophe finale surprit Israël au milieu d'une période d'assez grande ferveur. Endurci contre les déceptions, habitué à espérer contre l'espérance, Israël en appela de la lettre à l'esprit. L'idée d'un royaume spirituel de Dieu et d'une loi écrite non sur la pierre, mais dans les cœurs, lui apparut comme l'aurore d'un nouvel avenir.

Pendant qu'au sein de Jérusalem s'agitaient ces délicates questions d'où dépendait l'avenir religieux du monde, s'établissaient en Orient d'immenses et toutes puissantes monarchies auxquelles la destruction du royaume de Juda devait à peine coûter un effort. Les Hébreux, avec leurs idées si simples en fait d'organisation politique et militaire, éprouvèrent une vive impression d'étonnement et de terreur quand ils se trouvèrent pour la première fois en présence de cette redoutable organisation de la force, de ce matérialisme impie et brutal, de ce despotisme où le roi usurpait la place de Dieu. Les prophètes, aveugles selon la chair, clairvoyans selon l'esprit, ne cessaient de repousser la seule politique qui pût sauver Israël, de battre en brèche la royauté et d'exciter par leurs menaces et leur purita-

nisme des agitations intérieures (1). On les vit sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et triompher presque des désastres qui réalisaient leurs prédictions. Une politique vulgaire les condamnerait et les rendrait en grande partie responsables des malheurs de leur patrie; mais le rôle religieux du peuple juif devait toujours être fatal à son rôle politique. Israël devait avoir le sort de tous les peuples voués à une idée, et promener son martyre à travers les dédains du monde, en attendant que le monde rallié vînt lui demander en suppliant une place dans Jérusalem.

IV.

La captivité n'atteignit qu'un assez petit nombre des habitans de la Palestine; mais elle frappa la tête de la nation et la classe entière où résidait la tradition religieuse, en sorte que l'esprit tout entier de la Judée se trouva transporté à Babylone. Telle est la cause qui fit éclore sur les bords de l'Euphrate les plus belles productions du génie hébreu, ces psaumes si touchans qui vont à l'âme, l'enchantent et la pénètrent de tristesse et d'espérance, ces incomparables odes prophétiques qu'on a ajoutées à la suite des œuvres d'Isaïe (2). Il se forma dès lors à Babylone, ou pour mieux dire dans les petites villes groupées autour de cette grande cité, comme une seconde capitale du judaïsme. Les restaurateurs des institutions et des études anciennes en Judée, comme Esdras et Néhémie, viennent de là, et s'indignent à leur arrivée de l'ignorance et de la corruption de langage de leurs coreligionnaires de Palestine. Après la destruction de Jérusalem par les Romains, Babylone deviendra de nouveau le centre principal de la culture intellectuelle d'Israël, en sorte qu'on peut dire que deux fois la continuation de la tradition juive s'est faite par Babylone, à la suite des deux grandes catastrophes qui, à sept siècles de distance, ruinèrent entièrement le judaïsme à Jérusalem.

Je ne sais s'il y a dans l'histoire de l'esprit humain un spectacle plus étrange que celui dont Babylone fut témoin au VIe siècle avant l'ère chrétienne. Ce petit groupe d'exilés perdu au milieu d'une foule profane, sentant à la fois sa faiblesse matérielle et sa supériorité intellectuelle, voyant autour de lui le règne brutal de la force et de l'orgueil, s'exalte et atteint le ciel. De tant d'oracles divins non encore accomplis, de cet amas d'espérances trompées, de cette lutte de la foi et de l'imagination contre la réalité, naquit la pensée du Messie. En présence de l'iniquité triomphante, Israël en appela au *grand jour de Jéhovah* et s'élança résolument dans l'avenir.

(1) Voyez, par exemple, Jérémie, ch. XXXVI.

(2) Ch. LX-LXVI. Les plus fortes preuves établissent que ces morceaux ne sont pas d'Isaïe, mais bien du temps de la captivité.

Qu'y vit le prophète innommé (1) qui fut à ce moment décisif l'interprète de la pensée d'Israël? Les rêves du malade, qui, dans les accès de la fièvre, voit se dérouler devant lui un autre monde et briller un autre soleil, n'eurent jamais de pareilles ardeurs. On ne peut qu'indiquer le motif de ces hymnes divins par lesquels l'illustre inconnu salua la nouvelle Jérusalem : « Lève-toi, resplendis, Jérusalem!... » — « Voix qui crie dans le désert : préparez les voies de Jéhovah, aplanissez ses sentiers!... » — « Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce le salut!... » — « Cieux, répandez votre rosée, et que les nues versent la justice... » — « Quel est celui-ci qui vient d'Édom, qui arrive de Bosra les habits rouges de sang?... » — puis, dans une obscure et mystérieuse vision, cette sublime apothéose de l'*homme de douleur*, le premier hymne à la souffrance que le monde ait entendu. Nulle part n'éclate mieux que dans ces pages inspirées le don spécial d'Israël, la *foi*, cette conscience de sa supériorité qui survivait à toutes les défaites, cette certitude de l'avenir qui donna à une poignée de captifs l'assurance d'affirmer que le monde leur appartiendrait un jour. « Lève tes yeux à l'entour et regarde, Jérusalem, ces foules qui viennent et se rassemblent : des fils te sont amenés des contrées lointaines, des filles se pressent sur ton sein. Une multitude de chameaux, les dromadaires de Madian et d'Epha te débordent; ceux-ci viennent de Saba, portant l'or et l'argent et annonçant les louanges de Jéhovah. Les troupeaux de Cédar accourront vers toi; les béliers des Nabatéens s'offriront d'eux-mêmes pour tes sacrifices. Quels sont ceux-ci qui volent comme des nuées, comme des colombes vers leur abri? Les îles de la mer sont dans l'attente; les vaisseaux de Tartesse sont prêts pour t'amener des fils. Des étrangers s'offriront pour bâtir tes murailles; les rois se feront tes serviteurs. Tes portes seront ouvertes nuit et jour pour laisser entrer l'élite des nations et les rois amenés pour te rendre hommage. Les fils de ceux qui t'ont humilié viendront courbés vers toi; ceux qui te méprisaient baiseront la trace de tes pieds et t'appelleront Cité de Dieu, sainte Sion d'Israël. Tu suceras le lait des nations, tu t'allaiteras à la mamelle des rois. On n'entendra plus parler d'iniquité sur ta terre, ni de désastres dans tes frontières; la paix règnera sur tes murs, la gloire siégera à tes portes. Tu n'auras besoin ni de soleil pour éclairer tes jours, ni de lune pour illuminer tes nuits : ton soleil ne se couchera jamais, et ta lune ne connaîtra plus de déclin, car Jéhovah sera ta lumière éternelle, et les jours de ton deuil seront passés à jamais. »

A partir de ce moment, Israël nous apparaît exclusivement pos-

(1) Celui dont les ouvrages ont été mis à la suite du recueil d'Isaïe.

sédé de son idée religieuse. Aucune des distractions profanes auxquelles il s'était par momens attardé ne le troublera désormais. Plus un doute, plus une révolte, plus une tentation d'idolâtrie; le paganisme ne lui inspire plus que les amères et hautaines dérisions du *Livre de la Sagesse*. Le judaïsme va se resserrant et se fortifiant de plus en plus. La liberté, la simplicité de l'antique génie hébreu, si étranger à tout scrupule de théologie et de casuistique, font place aux petitesses du rabbinisme. Le scribe succède au prophète. Un sacerdoce plus fortement organisé étouffe toute vie profane : la *synagogue* devient ce que sera plus tard l'*église*, une sorte d'autorité constituée contre laquelle vient se briser toute pensée indépendante. Le piétisme se développe et produit une littérature bien affaiblie, si on la compare aux productions de l'époque classique, mais encore pleine de charmes; quelques psaumes tendres et touchans, aliment éternel des âmes pieuses, et les jolis romans de Tobie et de Judith sont de cette époque. Que l'on compare l'honnête Tobie à Job, frappé comme lui de douleurs imméritées : un monde les sépare. Ici, la patience, la vertu récompensée, de douces et consolantes images; là-bas, la révolte, la dispute, le désespoir, et le fier sentiment de l'Arabe disant dans le malheur : « Dieu est grand! » sentiment qui n'a rien de commun avec la vertu toute chrétienne de la résignation.

Une grande indifférence pour la vie politique fut la conséquence du zèle étroit et sévère qui caractérise les temps dont nous parlons. Israël n'était pas chargé d'enseigner au monde la liberté; aussi, depuis la captivité, le voyons-nous s'accommoder volontiers d'une position subordonnée et ne songer qu'à exploiter les avantages que lui offrait cette situation, sans paraître se douter qu'elle eût rien de honteux. Pendant que la Grèce, avec des ressources de bien peu supérieures à celles de la Palestine, faisait remporter à la liberté sa première victoire, Israël se résignait à n'être qu'une province du *grand roi*, et s'en trouvait assez bien. C'est là, il faut l'avouer, le mauvais côté de l'histoire juive. Nullement faits pour la vie politique, n'étant jaloux que de leur liberté religieuse, les Juifs acceptèrent tous les régimes qui montrèrent pour leur culte quelque tolérance, et donnèrent à tous les despotismes des serviteurs d'autant plus dévoués qu'ils n'étaient retenus par aucune responsabilité envers la nation. L'empire chaldéen leur fut, il est vrai, toujours odieux, et ils accueillirent sa ruine avec des cris de joie, sans doute parce que cet empire militaire et tout profane n'avait rien qui répondît à leur propre nature. Ils acceptèrent au contraire comme un bienfait la domination des Perses, dont la religion était la moins païenne du monde païen, et offrait par sa gravité, sa tendance au monothéisme, son horreur pour les représentations figurées, beau-

coup d'analogie avec le culte mosaïque. Cyrus fut reçu par eux comme un envoyé de Jéhovah, et introduit de plein droit dans la famille élue du peuple de Dieu.

On ne peut nier que les Perses ne se soient montrés assez libéraux envers Israël. Zorobabel, qu'ils rétablirent à la tête de la nation, était de la maison de David, et il n'eût tenu qu'aux Juifs de relever par lui leur dynastie nationale; mais telle était leur indifférence politique, qu'après Zorobabel ils laissent sa lignée se continuer obscurément et ne reconnaissent plus d'autre pouvoir que celui du grand-prêtre, qui devient héréditaire. Israël suit de plus en plus sa destinée; son histoire n'est plus celle d'un état, mais d'une religion. C'est le sort des peuples qui ont à remplir une mission intellectuelle ou religieuse sur les autres peuples, de payer de leur nationalité cette brillante et périlleuse vocation. Le génie grec n'a agi puissamment sur le monde qu'à une époque où la Grèce n'avait plus de rôle politique. On a très bien montré que la première cause de la perte de l'Italie a été la tendance universelle de l'Italie, ce *primato* qu'elle a en effet si longtemps exercé, et qui a fait que, voulant être maîtresse partout, elle n'a rien été chez elle. Qui sait si un jour les idées françaises ne rempliront pas le monde, quand la France ne sera plus? Les nationalités qui tiennent fortement à leur sol, qui ne cherchent point à faire prévaloir leurs idées au dehors, sont chez elles très résistantes, mais elles ont peu d'action dans le mouvement général du monde. Pour agir dans le monde, il faut mourir à soi-même : le peuple qui se fait le missionnaire d'une pensée religieuse n'a plus d'autre patrie que cette pensée, et c'est en ce sens que trop de religion tue un peuple et contrarie un établissement purement national. Les Macchabées sont d'admirables héros, mais leur héroïsme n'excite pas en nous les mêmes impressions que le patriotisme grec et romain. Miltiade combat pour Athènes sans aucune arrière-pensée de théologie ni de croyance; Judas Macchabée combat pour une foi et non pour une patrie, ou du moins la patrie est chez lui subordonnée à la foi. Cela est si vrai, que, depuis la captivité, le sol de la Palestine devient presque indifférent pour les Juifs. Leurs communautés les plus florissantes, les plus éclairées, les plus pieuses sont répandues dans les régions les plus éloignées de l'Orient.

Une dernière épreuve cependant attendait Israël, et peut-être la plus dangereuse de toutes, — je veux dire la contagion de la civilisation grecque, qui, à partir d'Alexandre, envahit toute l'Asie. Le premier devoir du peuple juif était l'isolement. Ce devoir, il avait pu le remplir sans trop de peine en présence de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Assyrie : la Perse avait exercé sur le tour de son imagination une assez forte influence; mais, grâce à une singulière analogie d'institu-

tions et de génie, cette influence, librement acceptée, ne fut pas une infidélité. La tentation fut bien plus grave devant ce prestige incomparable du génie grec, qui devait séduire les parties les plus nobles du genre humain. Israël fut d'abord très profondément entamé. Les colonies juives établies en Égypte se laissèrent prendre au charme de l'hellénisme, rompirent la communion avec Jérusalem et sortirent presque entièrement de la famille israélite (1). La Palestine elle-même subit d'abord l'action des Séleucides : on vit à Jérusalem un stade et des gymnases; un parti puissant, qui comptait dans son sein presque toute la jeunesse, favorisait ces nouveautés, et, fasciné par l'éclat des institutions grecques, prenait déjà en pitié le culte et les habitudes austères des ancêtres. Cette fois encore pourtant l'esprit conservateur l'emporta : quelques vieillards obstinés et une famille de héros sauvèrent la tradition à laquelle le monde allait bientôt se rallier.

La mesure du danger nous est donnée par celle de la haine. Malheur à ceux qui essaient de s'opposer au libre développement des besoins religieux de l'humanité! Les mémoires historiques les plus sacrifiées sont celles des souverains qui, n'ayant pas su bien deviner l'avenir ou ayant follement entrepris de l'arrêter, se sont faits les persécuteurs des mouvemens religieux qui devaient triompher; tels furent Antiochus, Hérode, Dioclétien, Julien, tous grands princes selon la terre, que la conscience populaire a dammés sans pitié. Cet Antiochus Épiphane, dont le nom est irrévocablement associé à celui de Néron, était un prince humain (2), éclairé, qui ne voulait sans doute que le progrès de la civilisation et des arts de la Grèce. Les rudes moyens qu'il employa étaient ceux que les Grecs et les Romains mettaient en usage partout et toujours pour faire plier devant eux les civilisations différentes de la leur. Ayant longtemps demeuré à Rome comme otage, Antiochus revint en Syrie la tête pleine des idées de la politique romaine et rêvant un empire d'Orient fondé, comme celui de Rome, sur l'assimilation des nationalités et l'extinction des variétés provinciales. La Judée était le premier obstacle qu'il devait rencontrer dans l'exécution de ce projet. Le sacerdoce était en ce moment fort affaibli; le grand-prêtre Jésus, qui pour suivre la mode se faisait appeler Jason, s'oublia jusqu'à envoyer une théorie aux jeux héracléens de Tyr; le temple fut mis au pillage; un moment Jupiter Olympien y eut son autel, et des bacchanales parcoururent les rues de Jérusalem. Alors commença cette résistance hé-

(1) Il est remarquable que Philon et les Juifs d'Égypte n'ont laissé aucune trace dans la tradition du Talmud : aujourd'hui encore les vrais Juifs les regardent à peine comme des coreligionnaires.

(2) Voyez le témoignage du Livre même des Macchabées, I, ch. VI, v. 11.

roïque qui a donné à la religion ses premiers martyrs. Les prêtres et une grande partie de la population de Jérusalem avaient cédé; les petites villes et les laïcs résistèrent. Ce fut le privilége et le secret de la force du peuple juif de maintenir sa foi indépendante du prêtre, en la faisant résider uniquement dans la conscience d'un petit nombre de chefs de famille attachés à des idées très simples et dominés par un sentiment invincible de leur supériorité. La destinée de l'humanité fut jouée là sur la fermeté de quelques familles. Par suite de cette fermeté, l'esprit grec fut réduit à l'impuissance en Palestine et privé de toute influence vraiment féconde sur la première période du christianisme naissant.

Une influence bien plus efficace, parce qu'elle s'exerça sans violence et par l'effet de la conformité morale des deux peuples, fut celle de la Perse. La Perse est le seul pays qui ait exercé sur le peuple juif une action religieuse vraiment profonde. Un des résultats les plus importans des études orientales en ces derniers temps a été de montrer le rôle capital que les institutions de l'*Avesta* ont joué dans toute l'Asie occidentale durant les siècles qui précédèrent et ceux qui suivirent immédiatement l'ère chrétienne : c'est à la Perse qu'il faut faire honneur de tant d'élémens nouveaux que nous trouvons dans le christianisme comparé au mosaïsme, élémens qu'un examen superficiel avait fait d'abord rapporter à la Grèce. Babylone, qui continuait d'être un des centres principaux du judaïsme, fut le théâtre de ce mélange qui devait avoir des conséquences si graves dans l'histoire de l'esprit humain, et dont les premières conséquences furent pour les Juifs une théorie plus compliquée d'anges et de démons, un spiritualisme raffiné, si on le compare à l'ancien réalisme hébreu, un goût pour le symbole qui confine presque à la cabbale et au gnosticisme, des idées sur les manifestations terrestres de la Divinité tout à fait étrangères aux peuples sémitiques. La foi à l'immortalité et à la résurrection des corps prend aussi des formes plus arrêtées : les Hébreux n'étaient jamais arrivés sur ce point à rien de bien déterminé; l'immortalité à laquelle Israël a cru plus qu'aucun peuple est celle de sa race et de son œuvre, non celle de l'individu. Enfin les formules messianiques prennent beaucoup plus de précision et se rattachent à la croyance que la fin du monde était prochaine et serait accompagnée d'un renouvellement de toutes choses (1). Une série de compositions écrites sous forme de visions apocalyptiques, et que M. Ewald envisage avec raison comme une sorte de renais-

(1) Voir un excellent travail sur l'origine et la formation des croyances apocalyptiques chez les Juifs, récemment publié dans la *Revue de Théologie*, de M. Colani (octobre 1855), par M. Michel Nicolas, professeur à la faculté de théologie de Montauban. On y trouvera la démonstration de ce que je ne puis qu'indiquer ici.

sance du prophétisme, telles que les livres de Daniel, d'Hénoch, le quatrième livre d'Esdras, les vers sibyllins (1), furent le fruit de ce nouveau goût, qui, si on le compare à la manière des poètes de la bonne époque, représente une sorte de romantisme. Ce sont là, si l'on n'envisage que la forme, des productions de pleine décadence; cependant on y rencontre parfois une singulière vigueur de pensée. Le Livre de Daniel en particulier peut être considéré comme le plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudes cosmopolites du peuple juif, et surtout l'intuition que ce peuple a toujours eue de l'avenir, lui donnaient sous ce rapport un immense avantage sur la Grèce. Tandis que l'histoire politique, je veux dire l'histoire des luttes intérieures de la cité, a trouvé en Grèce et en Italie ses plus excellens interprètes, Israël a eu la gloire d'envisager le premier l'humanité tout entière, de voir dans la suite des empires autre chose qu'une succession fortuite, et d'assujettir à une formule le développement des affaires humaines. Incomplet tant qu'on voudra, ce système de philosophie de l'histoire est au moins celui qui a le plus vécu : il a duré depuis l'époque des Macchabées presque jusqu'à nos jours; saint Augustin dans *la Cité de Dieu* et Bossuet dans l'*Histoire universelle* n'y ont rien ajouté d'essentiel.

Un fait nouveau en Israël signala le siècle fécond qui précéda la naissance du Christ : de nombreuses sectes se produisirent, accusant un raffinement de prétentions théologiques inconnu jusque-là. En même temps les pratiques de dévotion particulière, vers lesquelles les anciens Hébreux n'étaient nullement attirés, se répandent, et, suivant l'éternelle loi des religions toujours portées à se développer par l'accessoire, oblitèrent le fond antique. Les synagogues, ou lieux de réunion religieuse, dont on ne trouve nulle trace avant la captivité et dont l'institution n'est que médiocrement en harmonie avec l'esprit du mosaïsme, prennent une grande importance et se multiplient de toutes parts. L'influence de la Haute-Asie se fait de plus en plus sentir; mais, ouverte du côté de l'Orient, Jérusalem reste fermée du côté de la Grèce et repousse obstinément toute action de la philosophie occidentale. Un parti peu nombreux d'hommes éclairés et trop raisonnables pour réussir, les sadducéens, essaient bien de constituer une sorte de mosaïsme rationnel. L'incrédule Hérode fait rebâtir le temple en style grec, et oppose au fanatisme une politique toute mondaine, fondée sur la séparation de l'église et de l'état et sur l'égale tolérance des diverses sectes. Ces timides

(1) Aucun doute n'est possible sur la date relativement moderne du Livre de Daniel. Voyez les travaux spéciaux de MM. Lengerke, Hitzig, Lücke, Ewald. Une partie des vers sibyllins est d'origine juive.

remèdes ne pouvaient rien contre le mal mystérieux qui travaillait Israël. Les pharisiens l'emportent : or qu'étaient les pharisiens? Les continuateurs de la vraie tradition, les fils de ceux qui résistèrent durant la captivité, qui résistèrent sous les Macchabées, les ancêtres des talmudistes et de ceux qui montèrent sur les bûchers du moyen âge, les ennemis naturels de tous ceux qui aspiraient à élargir le sein d'Abraham.

Ainsi se maintint jusqu'au bout la grande loi qui domine l'histoire d'Israël, la lutte de la tendance libérale et de la tendance conservatrice, lutte où, pour le bonheur du monde, la pensée conservatrice a toujours eu le dessus. Celui qui étudie cette histoire d'après nos idées modernes, reflet des idées de la Grèce et de Rome, est scandalisé à chaque pas : il doit être pour Saül contre Samuel, pour Isboseth contre David, pour les rois contre les prophètes, pour les Samaritains contre les Juifs, pour le parti helléniste contre les Macchabées, pour les sadducéens contre les pharisiens. Et pourtant si Saül et Isboseth l'avaient emporté, Israël n'eût été qu'un petit état oublié de l'Orient, quelque chose comme Moab ou l'Idumée. Si les rois eussent réussi à étouffer le prophétisme, peut-être Israël eût-il égalé dans l'ordre des choses profanes la prospérité de Tyr ou de Sidon; mais tout son rôle religieux eût été supprimé. Si les Macchabées ne s'étaient trouvés pour résister aux Séleucides, la Judée eût été un petit pays comme la Bithynie ou la Cappadoce, absorbée d'abord par la Grèce, puis par Rome. C'étaient, si l'on veut, des esprits étroits et arriérés que ces Juifs obstinés de Modin, des esprits fermés à toute idée de progrès, nullement doués du sentiment de l'art, incapables de rien comprendre à la civilisation brillante de la Grèce. On ne peut nier aussi que les sadducéens ne nous paraissent en beaucoup de choses supérieurs aux pharisiens. Toute l'histoire d'Israël prouve par un frappant exemple que la victoire n'appartient pas ici-bas aux causes qui semblent les plus raisonnables et les plus libérales : elle est à ceux que Jéhovah a choisis pour guider l'humanité vers les terres inconnues que les oracles divins lui ont promises.

Le moment était venu où la pensée large et la pensée étroite allaient se livrer un dernier combat, et où les deux tendances contraires qui s'agitaient en Israël étaient près d'aboutir à un déchirement. D'une part, en effet, Israël avait une mission essentiellement conservatrice; de l'autre, il s'adjugeait hardiment l'avenir. Le jour où cet avenir s'ouvrit, il était facile de prévoir que la synagogue obéirait à son éternelle maxime : espérer toujours et toujours résister. De là la fausse position d'Israël en présence du christianisme et l'origine de cette haine irréconciliable que dix-huit siècles ont à

peine assouvie. Le Christ était sorti de son sein, et pour rester fidèle à son principe, Israël devait le crucifier. Le christianisme était son épanouissement naturel, et il devait le repousser. Chassé du giron de sa mère, ce fils devait grandir contre elle et marcher sans elle aux destinées qui l'attendaient. Saint Paul a exprimé avec l'énergie de son fougueux génie cette situation, la plus extraordinaire que l'histoire religieuse du monde ait présentée.

Arrêtons-nous sur le seuil de cette mystérieuse apparition, en laquelle se résume toute la vie d'Israël. Les religions ne meurent ni n'abdiquent, et le judaïsme, après avoir produit son fruit, devait continuer à travers les siècles sa longue et tenace existence. Seulement l'esprit de vie est désormais sorti de lui; son histoire est belle et curieuse encore, mais c'est l'histoire d'une secte, ce n'est plus par excellence l'histoire de la religion. Que si en terminant nous nous posons cette question : Israël a-t-il rempli sa vocation? a-t-il gardé dans la grande mêlée des peuples le poste qui lui fut primitivement confié? Oui, répondrons-nous sans hésiter. Israël a été la tige sur laquelle s'est greffée la foi du genre humain. Nul peuple autant qu'Israël n'a pris sa destinée au sérieux; nul n'a senti si vivement ses joies et ses douleurs de nation; nul n'a plus vécu pour une idée. Israël a vaincu le temps et usé tous ses oppresseurs. Le jour où une fausse nouvelle fit célébrer un an trop tôt la prise de Sébastopol, un vieux Juif de Pologne, qui passe ses journées à la Bibliothèque impériale, plongé dans la lecture des manuscrits poudreux de sa nation, m'aborda en me citant ce passage d'Isaïe : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone!... » La victoire des alliés n'était à ses yeux que le châtiment des violences exercées contre ses coreligionnaires par celui qu'il appelait le Nabuchodonosor et l'Antiochus de notre temps. Je crus voir devant moi, dans ce triste vieillard, le génie vivant de ce peuple indestructible. Il a battu des mains sur toutes les ruines; persécuté par tous, il a été vengé de tous : il ne lui a fallu pour cela qu'une seule chose, mais une chose que l'homme ne se donne pas à lui-même, durer. C'est par là qu'il a réalisé les plus hardies prédictions de ses prophètes : le monde qui l'a méprisé est venu à lui; Jérusalem est vraiment à l'heure présente « une maison de prière pour toutes les nations. » Également vénérée du juif, du chrétien, du musulman, elle est la ville sainte de quatre cents millions d'hommes, et la prophétie de Zacharie s'est vérifiée à la lettre : « En ce temps-là, dix hommes s'attacheront au pan de l'habit d'un Juif, en lui disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu dire que le Seigneur est avec vous! »

ERNEST RENAN.

LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

IV.[1]

LA SAINT-ANTONIN.

I.

Lorsque le maire Tirart fut informé de la visite de Lucien à la Pioline et de la rupture qui en était la suite, il courut chez le lieutenant Cazalis pour tout renouer, et de son chef il présenta les excuses les plus gracieuses, au nom de son neveu, comme si le refus venait de lui seul. — Mon Lucien s'est délié comme un étourdi, dit-il en finissant. O mademoiselle Blandine, vous qui êtes si raisonnable, comment avez-vous pu le prendre au mot? Il en sera au désespoir, j'en suis sûr. Laissez-moi faire, et je vous le ramène avant deux jours.

La tante sentait bouillonner toutes ses colères; elle allait faire un éclat, et M. Cazalis se hâta de congédier le maire. — Partez, partez au plus vite, dit-il en poussant Tirart sur le chemin; ma sœur n'est pas dans ses bons jours. Il ne faut pas la brusquer en public; mais quand nous sommes seuls, je fais d'elle ce que je veux. Au revoir, et ramenez-nous votre neveu dans deux ou trois semaines; d'ici là

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 octobre, et du 1er novembre.

j'aurai tout arrangé. Qu'il fasse un petit voyage d'un mois, et tout ira au mieux.

Au lieu de rentrer à la Pioline après cet entretien, le lieutenant se glissa le long de la haie pour gagner furtivement le bois de l'Olivette et s'y promener jusqu'à la nuit; mais la tante le guettait au passage. La scène fut terrible. — Comment! c'est lui qui nous refuse! ne cessait de répéter Mlle Blandine. Oh! c'est trop fort! C'est nous qui sommes refusés, c'est nous qui allons rentrer en grâce! Voilà où nous mènent vos ménagemens, vos ajournemens, vos politesses! Vous dévoreriez tous les affronts. Ah! il nous reviendra, ce Lucien!... Et vous oseriez le recevoir?... Oh! jamais, jamais! Non-seulement je lui refuse ma nièce, mais j'exige de lui des excuses et des excuses publiques; sinon, vous me verrez sortir de la Pioline, et pour toujours.

Le lieutenant courbait la tête, laissant passer l'orage. Il se disait à part lui : — Bast! me voilà tiré de souci pour une quinzaine au moins, et je m'en vais remettre à flot ma tragédie. — Mais la tante avait déjà organisé une grande conspiration contre *la Mort de César*. A toute heure elle assaisonnait ses discours de railleries contre la comédie, et dès la première répétition, les acteurs, pris isolément, à l'arrivée, au départ, furent comblés d'avanies par Mlle Blandine et la fidèle Zounet. Il n'en fallait pas tant pour blesser l'irritable susceptibilité des paysans; presque tous résolurent de ne plus reparaître à la Pioline, et les quelques figurans que le sergent Tistet parvint à retenir faisaient la plus triste mine. La tante ourdissait trames sur trames, elle était décidée à pousser les choses à l'extrême; c'était peine inutile : *la Mort de César* se disloquait d'elle-même, et l'anarchie intérieure y suffisait. Le départ de Lucien avait tout remis en question. Dix concurrens se présentèrent pour le personnage d'Antoine, qu'Espérit avait repris; le terrailler crut bien faire en donnant sa démission au profit d'un homme influent du pays. Vingt candidats nouveaux surgirent; puis c'étaient tous les jours de nouvelles prétentions, souvent très bizarres : Cayolis voulait introduire des chœurs d'opéra dans la tragédie, d'autres exigeaient qu'on montât *Zaïre* ou *Mérope* pour faire jouer leurs *bien-aimées;* le sergent Tistet déclarait qu'il resterait à l'écart tant que le caporal Robin n'aurait pas été exclu pour son inconduite, et le magister Lagardelle demandait que tous les rôles fussent mis au concours. A travers ces rivalités courait et batifolait Perdigal, semant à pleines mains les discordes. Toutes les passions que suscite le métier de comédien, il les mettait en éveil, en lutte; il surexcitait à plaisir les vanités, les jalousies, il enflammait les amours-propres les plus grotesques; il soufflait des ambitions aux plus lourdauds, aux plus ignorans, même à ceux qui ne savaient pas lire. Cette petite république était en feu. Robin vou-

lait qu'on répétât à *la Mule-d'Or*. Perdigal l'avait enfiévré d'orgueil : le malicieux poète était en train de lui persuader que « Tirart branlait au manche, et que lui Robin avait grande chance d'être nommé maire de Lamanosc. » Quant à Triadou, il faisait les frais de ces ambitions, payant à boire.

Dans la pensée d'Espérit, cette tragédie devait servir à rapprocher les cœurs, et il se trouvait au contraire que ce n'était qu'une occasion de déchiremens et de disputes. Il en était consterné. Tous les jours, de nouvelles difficultés se dressaient devant lui; il mettait en jeu toutes les ressources de son génie; il allait de l'un à l'autre avec un grand bon vouloir, usant de douceur, de patience et d'amitié; il remettait tant bien que mal les choses en état. A peine remontée, la machine craquait et se détraquait de nouveau. Quelle que fût sa ténacité, si vif que fût son désir d'exercer aux tragédies les gens de Lamanosc, jamais il ne se serait aventuré dans cette entreprise, s'il avait pu prévoir à quels obstacles il allait se heurter, quelles crises il aurait à traverser. Au milieu de ce grand désordre, il s'attristait et se désespérait de plus en plus; il avait voulu réunir, il divisait; il avait espéré la fraternité, il ne suscitait que des haines, des discordes, des jalousies. Et le mal empirait tous les jours. Le marquis des Saffras en vint à désirer que le projet de tragédie fût tout à fait abandonné.

Un jour de marché, il arriva cependant que Perdigal et Triadou se rencontrèrent à la ville, sur la place du théâtre. La veille, des comédiens de passage à bout d'industrie, criblés de dettes, avaient donné *Lucie de Lammermoor* pour frapper un grand coup. La recette avait été nulle. Ces malheureux acteurs avaient été saisis à la requête des hôteliers, et l'on vendait leur vestiaire à la criée, dans la rue. Perdigal et Triadou arrêtèrent leurs charrettes. L'huissier tenait en main un magnifique pourpoint de Ravenswood en velours fané. — Triadou, voilà ton affaire, dit Perdigal; quel costume pour jouer Cimber!

Le poète n'avait d'autre but que d'engager son ami dans une dépense inutile, absurde; de tous les gens de Lamanosc, c'était bien celui qui se souciait le moins de la tragédie. Avec son impudence ordinaire, il persuada au teinturier que *la Mort de César* serait jouée; il lui prouva, par toute sorte d'argumens saugrenus, qu'elle n'avait jamais été en si bonne voie, enfin qu'il y avait un ordre formel du préfet. Triadou le crut sur parole. Cet homme soupçonneux ne se méfiait jamais que de la vérité, il ouvrit sa sacoche de cuir et paya le costume.

— Il y aurait là encore une belle toge pour Robin, dit Perdigal en montrant la robe d'Éléazar, que l'huissier passait au trompette de

ville. Si j'étais en fonds comme toi, je l'achèterais pour le caporal... Tu as vendu tes moutons hors de prix, et l'on sait que l'argent ne te pèse guère.

Triadou se laissa complimenter longuement sur sa générosité, et comme chez lui la vanité l'emportait sur l'avarice, il acheta le costume de Robin; il aurait acheté toute la friperie, pour peu qu'on l'eût poussé.

Dans la soirée, il y eut exhibition de costumes à *la Mule-d'Or*. Robin prit le Voltaire et se mit à déclamer des tirades « à l'instar de Paris. » Son succès fut grand; on but à outrance, les têtes s'échauffèrent, et la reprise de la tragédie fut votée d'acclamation.

Le lendemain, il y avait dîner à la Pioline. Au dessert, on annonça la députation de *la Mule-d'Or*. Le notaire Giniez eut l'imprudence de leur dire : — Eh quoi! y pensez-vous encore à cette *Mort de César*? Mais, malheureux, comment ferez-vous sans Lucien? — Ce propos du notaire revint à *la Mule-d'Or* commenté, grossi, et prit les proportions d'un défi; les amours-propres se piquèrent, et, dans leur désir de donner une bonne leçon aux bourgeois du pays, tous les acteurs se remirent à leurs rôles; Perdigal lui-même prit à cœur le succès de la tragédie.

Sur ces entrefaites, il se trouva que la tante Blandine fut conviée à Methamis pour un baptême. Elle avait déjà, de ci de là, quatorze filleules, toutes vouées au blanc et toutes dotées à leur naissance d'un brillant trousseau. Quand il s'agissait de confectionner ces belles layettes des filleules, tout le manoir des Cazalis était en révolution. La tailleuse Rosine arrivait avec une bande d'apprenties, et pendant quinze jours la Pioline était changée en atelier de couture; la Zounet, la fermière, Mlle Sabine elle-même, étaient placées sous les ordres de la belle Rosine, et, toute affaire cessante, on travaillait pour la nouvelle filleule. Du matin au soir, des rires et des chansons; la maison n'était plus tenable, partout des ouvrières et des chiffons; le père Cazalis ne savait où donner de la tête; on lui enlevait sa fille, il n'y avait plus d'heures pour les repas, on dînait à la diable; personne ne s'occupait de lui, ni pour le gronder ni pour le soigner. Il était libre. — Eh! si votre filleule allait être un garçon? disait le lieutenant. A quoi la tante répondait en haussant les épaules : — Est-ce que les lunes m'ont jamais trompée? — Elle avait de petits calculs à elle pour deviner la naissance des filles, et de fait elle ne se trompait jamais dans ses prédictions, à tel point que, dans les familles privées de garçons, on l'accusait très positivement de maléfice, et quand il survenait une fille, on disait : — Cette vieille tante de là-bas dans son arche de Noé, avec ses lunes, nous n'avons plus de garçons!

A l'occasion de cette filleule de Methamis, il y eut donc, comme toujours, grand remue-ménage à la Pioline, et, sans que Mlle Blandine y prît garde, le lieutenant put aller tous les jours à Lamanosc, dans les cabarets, conférer avec ses chers tragédiens. M. Cazalis était très aimé des paysans, il fut donc d'un grand secours à Espérit. Sa présence mit fin à tous les malentendus; d'autorité, il imposa tous les changemens nécessaires, il obtint sans conteste des remaniemens de rôles réputés impossibles huit jours plus tôt. Quand la layette fut terminée, la tante Blandine partit pour son quinzième marrainage, en compagnie de sa nièce et de la Zounet, et le lieutenant mit à profit ces deux jours d'absence pour faire un coup à sa tête : il donna un grand banquet à la Pioline; tous les acteurs y furent convoqués, jusqu'aux figurans. Les dernières difficultés furent enlevées à table entre deux vins; la nouvelle distribution des rôles se fit au dessert, le verre à la main, et dans la matinée du dimanche un grand tableau, dont le double resta déposé aux archives communales, fut affiché en mairie par les soins du sergent Tistet. Ce tableau n'était que le résumé d'un travail général que le sergent Tistet avait entrepris et mené à réussite. On pouvait consulter chez lui un immense registre, tenu, comme un livre de caisse, en partie double, où tous les acteurs avaient leur compte arrêté, acte par acte, scène par scène; les vers et les hémistiches de chacun s'y trouvaient énumérés en leur ordre, dans des cases distinctes, ainsi que des valeurs additionnées par francs et centimes. Après le personnage de Cinna, le tableau ne désignait plus les acteurs que par des chiffres. Tistet pensait que, ces figurans n'ayant pas de nom dans la pièce de Voltaire, ils ne devaient plus avoir de nom d'homme dans la vie privée.

Cette réaction, favorable à la tragédie, coïncidait avec l'approche de la Saint-Antonin. Pressés par le temps, les tragédiens s'étaient mis résolument à leurs rôles, comme de bons ouvriers de tout cœur à leur tâche. Des vieilles haines, des querelles de parti, des factions, des discordes, il n'en était plus question. Ce bon accord réjouissait Espérit tout autant que le succès de *la Mort de César*, qui de jour en jour prenait tournure. Ces grands travailleurs, qui, dès l'aube jusqu'à la nuit, restaient en chantier, prenaient sur leur sommeil pour étudier et s'exercer entre eux; ceux qui n'avaient que des rôles muets, tels que les licteurs, les sénateurs, les Romains, n'étaient pas les moins assidus aux répétitions. Ils s'étaient tellement identifiés avec leur tragédie, qu'ils n'en voulaient pas perdre un seul mot.

Dans la dernière quinzaine qui précéda la fête, les acteurs se réunissaient tous les soirs à la mairie. Les dimanches et les jeudis, on répétait à la Pioline; Sabine évitait de se trouver à ces répéti-

tions, et M. Cazalis était convaincu qu'elle obéissait à quelque ordre secret de la tante. — Ma sœur aura fini par lui monter la tête contre *la Mort de César*, disait-il; c'est une tyrannie incroyable; parce que Mlle Blandine n'aime pas la tragédie, il faut que ma fille en ait horreur.

Le lieutenant déployait un grand zèle, il était toujours prêt; on le rencontrait partout le Voltaire à la main, et, comme tout service vaut un service au dire des paysans, les tragédiens ne laissaient échapper aucune occasion de se rendre utiles à leur directeur. Après la répétition, ils trouvaient toujours des prétextes pour travailler au bien de la Pioline. Tantôt c'était un chemin à empierrer, une muraille à soutenir, à couronner de grosses pierres, des talus à relever, à gazonner; tantôt il fallait d'urgence tailler les saules, les haies vives, curer les fossés, vider l'écluse, — ou bien encore c'étaient des arrosages de prés, des sarclages de garances. Le lieutenant se mettait en colère, et pour les congédier de force, il jurait ses plus beaux jurons de marine, avec des menaces terribles contre ces envahisseurs qui violaient son domicile : on n'en travaillait qu'avec plus d'ardeur, et lorsque M. Cazalis mettait le syphon au *barricel* de muscat pour rafraîchir ses hommes au départ, ces braves gens donnaient encore un bon coup de main dans les champs, avant de reprendre le chemin de Lamanosc, surtout si la lune était claire, — si bien que la Pioline était tenue comme un jardin. Quant aux chasseurs de la bande, ils ne restaient pas oisifs; les plus beaux coups de fusil se tiraient pour les Cazalis, et les gibiers les plus rares pendaient au croc de la Zounet.

Le soir, au retour de l'ouvrage, les paysans qui n'étaient pas de la troupe tragique s'en allaient sur l'emplacement du théâtre pour piocher, terrasser ou brouetter des sables, des pierres, des gazons. Les hommes des corps d'état travaillaient de leur côté très vaillamment à établir les charpentes, plancheyer le théâtre, étayer les gradins, dresser les cloisons, les mâts et les échafaudages. Il y en avait de bien habiles, et chacun faisait de son mieux, charrons, menuisiers, serruriers, maçons. Les plus experts ajustaient les décors. Les enfans allaient à Ventoux couper des buis et des ramures vertes pour les poteaux et les arcs de triomphe. Pour façonner les costumes, les draperies, les tentures, les femmes veillaient très avant dans la nuit. On cousait d'une ardeur sans égale, les aiguilles allaient comme les langues, et les langues comme le vent. Partout c'était la même animation, le même entrain. Cette tragédie était vraiment l'œuvre de tous. Riches et pauvres, grands et petits, chacun aidait aux préparatifs, et de tous ses moyens : l'un venait au théâtre avec ses mules, l'autre avec son ânesse; le maire prêtait ses voitures et le balayeur sa brouette; tous les ménages se dépouillaient, les dons provoquaient

les dons : de tous côtés, on recevait des rideaux à fleurs, carrelés, bigarrés, des nattes, des escabeaux, de vieilles tapisseries; il n'était pas jusqu'aux grand'mères qui ne prêtassent pour les tentures leurs belles courtes-pointes à losanges de couleur.

Le groupe des censeurs protestait encore, mais timidement; le notaire Giniez n'en avait pas moins fait voter qu'on enverrait à l'amphithéâtre les belles banquettes neuves du cercle d'Apollon. Dans les rues, on se montrait du doigt les tragédiens; à toute heure, on les voyait passer et repasser sous les fenêtres, devant les ateliers de couture, en gens qui sentent leur importance. Les licteurs et sénateurs n'étaient pas les moins fiers. Quelques hôteliers et gens de commerce se demandaient encore quels seraient les profits qui leur reviendraient de ce concours d'étrangers attirés dans le village par l'éclat de la fête, mais ce n'était là qu'une infime minorité. A Lamanosc, la grande masse vivait vraiment dans un ordre de sentimens plus nobles et plus désintéressés. Ils aimaient leur tragédie pour elle-même, pour ses beautés, ses émotions, ses pompes, et pour ce grand lustre qu'elle allait jeter sur la commune. C'était une heure lumineuse dans la vie de ce petit peuple; les esprits étaient arrachés pour un temps aux grossières préoccupations égoïstes, aux misères de chaque jour; une sorte d'activité intellectuelle leur était imprimée; on se passionnait pour une chose idéale, immatérielle.

II.

Enfin le grand jour arriva. Le 14 septembre 184..., à cinq heures du matin, tous les acteurs étaient sur pied, en grande tenue de théâtre, et ce ne fut pas sans peine que le curé obtint d'eux qu'ils changeraient de costume pour assister à la grand'messe. C'était Triadou qui avait conçu ce beau projet de faire une promenade civique, et d'arriver ainsi à l'église, pour y prendre la statue du patron de la paroisse, qu'on aurait portée au milieu du cortége jusqu'au théâtre. Pour tout concilier, le maire décida que la statue de saint Antonin serait promenée jusqu'à la place, en avant du conseil municipal, puis ramenée à l'église par les gendarmes. Les choses se firent ainsi que l'avait réglé le maire. A l'issue de la grand'messe, le cortége se mit en bataille sur la place de l'église, et le défilé commença. Les vingt-quatre licteurs s'étaient divisés en deux escouades, blanche et rouge. Les douze licteurs blancs étaient en tête, avec les tambours; les douze rouges fermaient la marche, avec les autorités et la musique.

Des places d'honneur avaient été réservées sur l'estrade pour le maire et la famille Cazalis, au milieu des notables. Le lieutenant, en grand uniforme, alla s'asseoir au fond de la loge avec sa fille; la

tante et la Zounet s'étaient déjà emparées des banquettes du devant; jusqu'au dernier moment, Mlle Blandine avait juré ses grands dieux qu'elle ne mettrait pas les pieds au théâtre; au départ, elle s'était fait prier, supplier, quoiqu'elle mourût d'envie de venir.

On commença par les luttes. Avignon avait envoyé le célèbre Quiquine, et l'ambitieux Djindjourle était venu de La Palud pour se mesurer avec cette vieille gloire; mais la foule impatiente se montra d'une grande indifférence pour ces jeux, si populaires dans le midi qu'ils portent par excellence le nom de *joies*. Les prix de la course et du saut furent mollement disputés; à peine applaudit-on la belle Rosine, qui la première atteignit le but, le broc sur la tête, ras jusqu'aux bords, sans répandre une seule goutte d'eau sur ses brillans atours; tout l'intérêt de la journée était à la tragédie.

A deux heures, un immense cri de joie s'éleva, les cloches sonnèrent à toutes volées, les fanfares éclatèrent, les confrères de Sainte-Barbe mirent le feu à leur artillerie, les tambours battirent aux champs, et la toile se leva.

Un grand silence se fit; Espérit et Marcel étaient en scène.

Espérit s'avança lentement, gauchement, tête basse. A deux pas de la statue de Pompée, il s'arrêta net, les bras collés au corps, tremblant, très ému, les lèvres glacées, l'œil fasciné par les yeux ardens de la foule. Marcel lui tendit la main; Espérit se sentit tout à coup une grande assurance. Sous la toge et le laticlave, il se retrouvait Espérit comme devant, la tragédie était bien oubliée; sans nul souci de la chose romaine et des antiques discordes, loin du Capitole et de la sanglante Italie, il ne vivait plus qu'à Lamanosc, au milieu des siens, au grand jour de la Saint-Antonin. Ce n'était pas le Tibre, mais la rivière de Mèdes qui roulait ses eaux rougies par les sables, au pied de la colline, à travers les romarins et les lavandes. Dans le rôle du consul Marc-Antoine, il ne voyait plus qu'une chose, l'amitié fidèle; Jules César, c'était Marcel; il mettait sa fierté à lui rendre témoignage en public, et cette langue éclatante du vers l'enchantait comme une forme plus haute et plus lumineuse donnée à sa pensée.

. . . . . .
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie.
. . . . . .
Content d'être sous toi le second. . . . . .
Plus grand de te servir que de régner moi-même,
Ta grandeur fait ma joie. . . . . .

Il prononça ces vers avec un accent d'éloquence vraie; dès ce début, les sympathies du public étaient conquises. Marcel lui répondit. — Ah! qu'il a bonnes façons! disaient les femmes en faisant sau-

ter les petits enfans sur leurs genoux. Tous les spectateurs battaient des mains. — Bravo, bravo! criait le lieutenant, et pour applaudir, il faisait danser son sabre dans le fourreau; les gendarmes l'imitaient bruyamment. — Vois donc, Sabine, quelle fière mine a notre Sendric, quel air de franchise! — Sabine, confuse et joyeuse, se retirait au fond de la loge, derrière les colonnes de feuillage, comme si tous les yeux de la foule se fussent portés sur elle.

— Eh bien! l'ami Tirart, répétait M. Cazalis, comme nous marchons! Dirait-on jamais que ce sont là des paysans? Mais qu'avez-vous? qu'avez-vous donc, notre maire? Vous êtes inquiet, chagrin; vous ne tenez pas en place : que se passe-t-il?

Le maire Tirart était en grand souci. Il y avait là, à l'angle de l'amphithéâtre, quelques groupes de jeunes gens étrangers, isolés de la foule par la ligne de charrettes qui leur servaient de gradins. Ces jeunes gens étaient tous de Lardeyron, village ennemi de Lamanosc. C'était la première fois qu'ils revenaient à Lamanosc depuis la grande bataille qui s'était livrée en 1833; ils se tenaient à l'écart, en silence, mais leur attitude n'avait rien de provoquant. — Cette grande sagesse m'effraie, disait le maire; je n'en augure rien de bon. — Et par prudence il envoya une estafette à la ville pour demander deux brigades de renfort.

— Mais applaudissez donc, disait M. Cazalis. Qu'avez-vous à toujours regarder votre montre? Voyez comme nos acteurs sont bien en scène!

— Cet Espérit, dit Marius, cet Espérit avec sa tragédie!

— Elle ne vous plaît pas? Vous êtes difficile. Moi, qui ai vu jouer Talma devant l'empereur, je vous jure que je suis fort content.

— Mais voyez donc, dit le maire en étendant le bras du côté des charrettes de Lardeyron. Ils ne se quittent pas. Quatre-vingt-huit! Je les ai bien comptés. Je crains une rixe terrible. Je n'aurai mes brigades que dans une heure au plus tôt, et d'ici là, que faire si le feu prend aux poudres? Mes cantonniers sont sénateurs. Quatre gendarmes qui sont sur les dents, un garde champêtre qui n'a qu'un bras, un forestier qui est ivre, — en cas d'émeute, voilà une belle armée pour le maire Tirart!.. Cet Espérit!..

— Tout s'arrangera, dit le lieutenant. Je ne crois pas à ces haines de village à village. Comment pouvez-vous avoir de pareils préjugés? Vous n'êtes donc pas partisan du progrès? Voici Dolabella qui entre en scène; il a fort bonne mine en Romain, ce maître Cayolis. Bien dit ce premier vers. Voilà une marche de sénateurs très remarquable, très bien réglée; le sergent Tistet s'est surpassé.

— Ah! si j'avais mes trois brigades! disait le maire; cet Espérit, cet Espérit avec ses *almanachs!...*

Des chants rauques et des roulemens de tambour se firent entendre tout à coup du côté des vergers. Une bande de jeunes gens déboucha sur la route, tourna la colline au pas de course, et vint prendre position à l'entrée de l'enceinte formée par la ligne des charrettes. Le maire les compta; ils étaient bien cent cinquante, tous de Lanjade et de Meyrenc. Cette farandole était menée par un grand maigre du nom de Sambin, agile, déhanché, tout vêtu de bazin blanc, avec des chaînes d'or sur la chemise entr'ouverte, — un *faraud*. D'une main il faisait flotter son drapeau, et de l'autre il relevait le mouchoir qui formait le premier anneau de la farandole. Tout en gambadant, il entraîna la colonne en avant jusqu'à l'orchestre. Arrivé là, il battit quelques brillans entrechats, et retomba sur un seul pied, la tête en arrière, le drapeau sur la hanche. Alors la farandole vint se dérouler autour de lui, tourna et passa sous l'arcade formée par les mains unies des deux premiers danseurs. Pendant ce défilé, le tambour battait la charge, et Sambin, pirouettant toujours, agitait le drapeau et le lançait au-dessus de sa tête, comme une flèche, jusqu'aux plus hautes branches; puis, le rattrapant en l'air, il le jetait de côté pour le faire virer sous jambes, à grande vitesse, au ras du sol, en jonglant des deux mains. C'était un défi en règle, une provocation insolente; le peuple de Lamanosc y répondit par des cris de fureur. Alors le bataillon silencieux des gens de Lardeyron se leva et cria tout d'une voix : Vive Lanjade et vive Meyrenc!

— A mort! à mort! répétaient les jeunes gens de Lamanosc en bondissant autour des charrettes jusqu'à l'orchestre; en bas Meyrenc! en bas Lanjade et Lardeyron! à mort! à mort!

Cayolis récita ses deux vers d'une voix forte, puis, jetant bas son costume de sénateur, il cria : — Attends-moi, Sambin, je suis ton homme.

D'un bond, le maire Tirart se trouva en tête de la farandole; il s'élança sur Sambin, et d'un mouvement si brusque, qu'il put enlever le drapeau au passage; il saisit Sambin par le bras, et l'arrêta net devant lui.

— Amis ou ennemis? dit-il, répondez! Si c'est amis, prenez vos places, et malheur à qui vous attaque! Si c'est ennemis, qu'on le sache. Venez-vous pour la bataille? Dites-le; j'en suis, qui en veut? Les gendarmes ne sont pas loin; vous ne voyez ici que l'avant-garde. J'ai écrit au préfet; il en arrivera de tous côtés pour vous fusiller. Ah! le premier de vous qui vient troubler ma commune, je le brûle, s'il n'aime mieux aller en cour d'assises. Et toi, Sambin, je te connais par ton nom, tu me réponds de tout. S'il arrive malheur, je te fais fusiller sur place pour l'exemple. Gendarmes, chargez les carabines! Allons! tais-toi et tiens-toi, grand *cadeou! cadélas!*

Au sens littéral, ce mot de *cadeou* signifie jeune chien; mais on l'applique par métaphore à tous les adolescens et *jouvens* qui n'ont pas encore tiré au sort, race bruyante et courageuse, fanfaronne, ardente au travail, à la danse, aux batailles. Il faut les voir, les jours de semaine, dans les chantiers de garance, défiant leurs aînés, s'attaquant aux plus durs sillons, creusant au plus profond. Et le dimanche, à la sortie de l'église, quels cris, quels rires, quelles poussées joyeuses! Les voilà descendant à grands sauts les rues escarpées, courant par bandes et faisant sonner les pièces d'argent dans leurs poches, renversant tout, s'appelant et se heurtant à grands coups d'épaules, embrassant et mordant les chiens, tirant les mulets par la queue, bousculant les charrettes, ou faisant des grâces autour des filles, une grosse fleur à la bouche et le poing sur la hanche, le castor sur l'oreille et la veste jetée sur l'épaule, à la hussarde. Ces héros des *votes*, ces farauds des villages du Comtat, ces fringans, ces glorieux, qui les reconnaîtrait dans ces conscrits tristes et timides qui d'année en année viennent remplir les cadres des compagnies du centre?

La farandole s'était arrêtée derrière Sambin; Sambin était encore tout étourdi de cette brusque attaque du maire; l'attitude piteuse du *cadeou* excitait la verve moqueuse des manœuvres. On lui criait de tous côtés : — *Oou*, Sambin! *cadeou! cadélas!* — Eh bien! mon bon, qu'en dis-tu? Il te l'a mis la cocarde! — Ohé! court de langue! D'autres chantaient :

T'an toundut,
Cabassut;
La cigalo t'a mourdut (1).

Sambin, réveillé par ces insultes, se cramponnait au drapeau, il se cabrait et se tordait sous la main de fer de Tirart. Du haut de son arbre, Cascayot cria : — Eh! Marius, laisse-le donc, c'est un enfant. Il est comme les figues vertes; si on lui écrasait le nez, il en sortirait du lait. Sambin fit un violent effort, se dégagea des mains du maire et fit appel aux amis. Tous les spectateurs s'étaient levés et répondaient par des cris de colère aux provocations de la farandole; une cinquantaine de jeunes Lamanoscans se jetèrent en avant des charrettes. Les ennemis étaient en présence; le choc était inévitable; les gens de la farandole et de Lardeyron offraient la bataille; la jeunesse de Lamanosc tout entière acceptait avec joie; il semblait impossible de séparer ces combattans acharnés. En apparence, que pouvaient

(1) « On t'a tondu, grosse tête; la cigale t'a mordu. » Refrain d'écoliers très populaire dans le Comtat.

contre eux ces notables du pays, ces curieux venus de la ville, ces étrangers indifférens ou peureux, ces femmes, ces vieillards? Le maire Tirart n'avait pour lui que cette foule pacifique; par son audace, il la transforma. De toutes ces faiblesses unies, groupées, il fit une force immense : il en était maître, il la tenait pour ainsi dire toute ramassée dans sa main. Ces spectateurs étaient troublés dans leurs plaisirs, inquiétés dans leur tranquillité; dans leur exaspération, dans leur effroi, ils investissaient le maire Tirart d'une dictature illimitée; Tirart était l'homme du salut public; il pouvait tout oser, même contre les siens; il aurait arrêté une armée. Il s'avança seul au milieu des groupes menaçans et les fit reculer. — Tirart n'a pas deux justices, cria-t-il; ce que j'ai dit pour Meyrenc et Lardeyron, je le dis pour Lamanosc. A moi, gendarmes! le premier de la commune qui manque à l'hospitalité, je vous jure, sur mon nom, qu'il part à l'instant même pour les galères en carrosse, vrai comme il n'y a qu'un Marius Tirart. Brigadier, droit ici! faites déblayer à gauche, du troisième au septième banc. Place à nos amis de Meyrenc! Toi, Sambin, donne-moi ton drapeau, que je l'arbore en signe d'honneur et d'amitié, à l'estrade, sous le buste du roi, à côté du drapeau de ma commune. Et toi, dit-il au tambour de la farandole, va te ranger auprès du lieutenant, tu es tambour de ville, obéis.

Alors le maire releva le drapeau, et, saisissant de nouveau Sambin par le bras, il l'entraîna lui et les siens jusqu'aux bancs déblayés par les gendarmes. Il était devenu le chef de la farandole, il la conduisit au galop entre deux rangées de spectateurs; il sautait les bancs à pieds joints, et, dans cette course, il dansait, lui aussi, très lourdement, et de sa main gauche il faisait virer le drapeau. Tout cela fut fait si vivement, avec tant d'assurance et de résolution, d'un tel entrain, d'une telle vigueur, que la farandole se laissa conduire et placer sans résistance aux bancs désignés. Cette manœuvre fut décisive; la farandole se trouvait ainsi tout à fait isolée, à égale distance de ses alliés de Lardeyron et des jeunes gens de Lamanosc, engagée très avant dans la cohue des femmes, des vieillards, des marmots, au milieu des bourgeois, des belles dames et des paniers, coupée en plusieurs bandes, cernée, neutralisée de tous côtés par l'élément pacifique. Déjà démoralisée par l'humiliation de son chef, le maire la désorganisait à fond en lui enlevant le tambour et le drapeau, et quand il leur dit : — Allons, les enfans, les mains libres et les mouchoirs dans les poches! a-t-on jamais fait la farandole quand on est assis pour la comédie? — tous ces mutins obéirent avec une précision mécanique comme des soldats prussiens. Le maire remonta aussitôt lentement les degrés de l'amphithéâtre, se retournant à chaque pas, et toujours salué par des acclamations enthousiastes.

Arrivé au milieu de l'estrade, devant le buste du roi, il croisa les drapeaux, et les tambours battirent aux champs :

— A l'union des quatre communes! dit-il. Vive Meyrenc! vive Lardeyron! vive Lanjade! et vive Lamanosc! Vive le roi! vive Tirart!

A ce dernier cri, il jeta son chapeau en l'air, et la foule répondit par des applaudissemens frénétiques.

— Maintenant silence! dit le maire. Massapan, fais baisser et relever la toile, et qu'on recommence toute la pièce pour nos amis des villages.

La tragédie fut reprise avec un grand succès. Dès la première scène, les gens de la farandole furent conquis, séduits par l'attrait du spectacle. Poésie creuse, tragédie de collége que cette *Mort de César!* les beaux esprits du dernier siècle en ont fait leurs délices. L'action du temps est des plus sensibles sur ces œuvres secondaires qui visent au sublime; mais sous ces formes vieillies, sous cet apparat suranné vit toujours le grand drame de l'histoire, et l'instinct des masses ne s'attache qu'à l'intérêt très réel qui sort du fond du sujet même, de la grandeur des situations; il s'y attache avec ce bon vouloir, cette force d'attention que l'enfance porte dans ses premières lectures, et pour un public neuf, inexpérimenté, enthousiaste comme celui de Lamanosc, ces évocations du passé seront toujours saisissantes et pathétiques. La patrie, la liberté, la gloire, l'horreur de la tyrannie, les ambitions en jeu, César et Brutus, ces grands noms, ces grandes choses, ces paroles magiques et ces souvenirs impérissables de Rome notre mère, ces appels aux passions, cette éclatante mise en scène des actions et des sentimens virils, c'était là pour eux toute la tragédie; tout un monde héroïque revivait sous leurs yeux. Pour eux d'ailleurs, ce n'était pas simplement un plaisir, une fête; c'était plus qu'un spectacle, c'était un acte, un événement de leur vie, un travail spirituel, l'éveil des intelligences. Quel sérieux et quel silence! quelle attention ardente, farouche, ombrageuse! Les jeunes citadins, clercs et courtauds, qui s'étaient promis de rire de cette tragédie rustique, se tenaient cois, et prudemment rentraient en poche les clefs forées. Celui qui se serait avisé de siffler eût été lapidé sur place, déchiré en lambeaux. C'était merveille de voir à quel point la passion commune apaisait et disciplinait ces populations turbulentes. Les élémens les plus hostiles se trouvaient rapprochés, unis, confondus. Jeunes et vieux, paysans et *moussus*, gens de Lamanosc et des villages, factieux et mutins, ils étaient là tous dans la même attitude, inclinés en avant, les mains sur les genoux, suivant la déclamation sans perdre un vers, un hémistiche, une syllabe, et de la tête marquant en mesure les cadences des vers sonores. La redondance même des périodes voltairiennes charmait

l'instinct musical de ce peuple artiste, amoureux du beau langage. Comme ils écoutaient tous! avec quel intérêt, quelle obstination! souvent sans bien saisir le sens précis des mots, des idées, des tournures, mais s'ingéniant, devinant, s'excitant l'esprit pour pénétrer cette langue française qu'ils ne comprenaient qu'à demi; lutte vive et féconde! Le français pour eux, c'était la langue de la science, la science même, la vie supérieure qui les sollicitait et les attirait : avide désir de connaître, curiosité vierge que rien n'a lassée ni trompée, mouvemens libres et sincères; ascension des esprits montant et s'élevant de toutes leurs forces, comme ces plantes semées à l'ombre et qui cherchent la lumière.

III.

La toile était tombée au milieu des applaudissemens de la foule.

— Eh bien! cette fois êtes-vous content, monsieur l'alarmiste? dit le lieutenant. Que craignez-vous encore?

— La journée n'est pas encore finie, dit le maire, j'aurais dû garder les *joies* pour l'entr'acte. Bast, je m'en vais supprimer l'entr'acte. Ah! si j'avais mes brigades!

Il manda Tistet et lui donna l'ordre de ramener les acteurs sur la scène. — Impossible, répondit le sergent; tous les acteurs sont à se rafraîchir chez Triadou qui leur offre un punch, et moi-même je serais avec eux s'il n'était arrivé un malheur dans mes machines; un décor vient de tomber sur le général Pompée. Tout est brisé jusqu'au socle. — Cette statue de Pompée sortait de la fabrique d'Espérit. Le terrailler l'avait façonnée en terre glaise; après l'avoir enduite de son plus beau vernis, il l'avait fait cuire au four. Cette grande poterie s'était fendue de la tête aux pieds, mais les draperies du costume dissimulaient assez habilement les lézardes ainsi que les maladresses du moulage, et le sergent Tistet lui trouvait une tournure très militaire. — Comment remplacer le général? dit-il au maire; où trouver un autre Pompée dans Lamanosc?

— Eh bien! qu'on supprime la statue!

— Jamais! jamais! dit le sergent, je ne le souffrirai pas; c'est devant Pompée que nous devons jurer la mort de César; pas de statue, pas de tragédie.

Il y avait dans l'escalier de la mairie un Apollon du Belvédère en plâtre; il fut décidé qu'on l'habillerait en Pompée. Espérit et Tistet se chargèrent du transport, et le maire les accompagna pour procéder légalement à l'enlèvement de l'Apollon. Toutes ces formalités prirent du temps; lorsque Marius revint à l'amphithéâtre, les groupes ennemis étaient déjà en présence, préludant par des provocations fan-

faronnes à la manière antique. Entre eux tourbillonnait la bande de manœuvres, arrogans et moqueurs, lancés en avant comme des tirailleurs pour engager la bataille. Il en sortait de tous côtés, ils se pressaient autour des charrettes, avec des cris de bêtes, des risées, des sifflets, se sentant excités, soutenus, usant très largement de leur droit d'insolence. Il fallait les disperser à tout prix, car déjà les gens de la farandole s'avançaient sur eux. Le maire tira sa grande bourse de cuir, et jetant à poignées toute sa monnaie au milieu des groupes d'enfans : — Allons, les mousses! un tire-poil, *tiro-peou! tiro-peou.*

Ce jeu brutal est très populaire dans le pays. L'ardeur de ces petits sauvages égaya quelque temps les spectateurs des deux partis. Tous ces enfans s'arrachaient les cheveux à poignée pour se disputer les sous. Les plus maltraités se frottaient la tête, essuyaient leurs oreilles saignantes, en criant : Moi, je ne sens rien, je suis bronzé. Encore des sous! Je ruinerais le maire. *Tiro-peou! tiro-peou!*

Mais l'attention du public se lassa bientôt; ce n'était qu'un quart d'heure de gagné. Comment occuper cette foule indisciplinée jusqu'au lever du rideau? Le maire fit annoncer que les luttes allaient être reprises; il monta sur l'estrade pour signifier au peuple qu'un prix de cinquante francs allait être disputé à la lutte par la jeunesse, et il ajouta de très mauvaise humeur : — Je les prends de ma poche, l'argent est dur à gagner!

Cette lutte fut très animée. Lamanosc fut battu; le maire allait décerner le prix au jeune vainqueur de Lardeyron, lorsque Cabantoux, qu'on n'attendait pas, entra en lice. En quelques secondes, il eut terrassé le Lardeyronenc. Cascayot vint balayer avec sa veste le sol piétiné par les athlètes, et, regardant le vaincu, il lui dit : — En cas que tu tombes encore, je te fais une belle place. — Du côté de la farandole, des voix irritées criaient : Il n'est pas tombé; il n'a pas touché de l'échine; il n'a touché que d'une épaule, — le *revenge*, le *revenge!* Le lutteur de Lardeyron s'était relevé et défiait le *fadad;* Cabantoux le renversa de nouveau à plat sur le sable, et si grande que fût la mauvaise foi des gens de la farandole, ils ne purent contester cette victoire. Humiliés, furieux, ils s'apprêtèrent de nouveau à la bataille.

Après les luttes, le maire fit battre un ban. — Aux *trois sauts!* dit-il en faisant tinter une bourse. Il se rassit en maugréant. En proclamant ce nouvel exercice, le maire voulait ménager un triomphe à la jeunesse des villages. A Lamanosc, il y a de forts lutteurs, mais les gens de Meyrenc passent pour plus adroits, plus agiles. Depuis quatre ans, Sambin promenait dans toutes les *votes* la gloire de son village; douze écharpes d'honneur frangées d'argent, suspendues dans sa cuisine autour de son fusil, attestaient ses victoires.

On laissa d'abord sauter les faibles. Le garde de la commune plantait son sabre en terre pour marquer les coups. Sambin parut, il mesura dédaigneusement l'espace parcouru par ses concurrens, et, sans prendre d'élan, les mains dans les poches, il les dépassa d'une bonne semelle, puis s'assit négligemment en attendant qu'il se présentât des adversaires plus dignes de lui. Espérit et Cayolis se déshabillaient à la hâte pour venger Lamanosc. Le maire les supplia de laisser une couronne aux étrangers; Cayolis consentit à rester dans les coulisses; Espérit fit mieux encore : il se dévoua, sauta mollement et se laissa battre par Sambin aux applaudissemens des farandoles. — Sambin a brûlé ! crièrent les amis d'Espérit. La mauvaise foi de Lamanosc était évidente; mais Sambin, pour leur enlever tout prétexte, reprit son élan en sautant d'une semelle en arrière de la traînée de terre qui marquait le point de départ. Alors le maire s'avança sur l'estrade sa bourse à la main..... Il allait adjuger le prix à Sambin, lorsque la belle Rosine se mit à crier : — A toi, Ménicon, revenge Lamanosc ! — Cayolis, oubliant ses promesses, s'élança dans l'arène, et tout au début il gagna deux semelles sur Sambin. C'était un saut magnifique; Sambin, revenant deux fois à la charge dans un élan désespéré, réussit à peine à le dépasser de quelques lignes. Sur ce coup douteux, le maire se hâta de proclamer la victoire de Sambin. — Tirart n'est pas franc, criait avec emportement la belle Rosine; *Ménic* a gagné. — Mais déjà les tambours battaient. Au coup de sifflet du sergent, la toile se leva, les musiciens attaquèrent vivement leur joyeux air national : *Fan courre leï gourrin* (1), et le tumulte s'apaisa.

Six heures sonnaient alors au clocher de Lamanosc. — Nous sommes sauvés, dit le maire; dans cinq minutes, j'aurai mes brigades. Ici, Massapan, charge-moi une belle pipe. Ah ! lieutenant, quelle rude journée ! Pour mille écus, je ne voudrais pas recommencer. Tiens, Massapan, prends ma cravate, et cours me chercher les bouteilles qui sont au frais dans le puits. Tu me ramèneras le brigadier.

Le maire ne songeait plus qu'à se reposer le corps et l'esprit. D'un coup de main, il fit sauter tous les boutons de son costume; il ouvrit sa chemise, desserra son écharpe, et s'étendit à la renverse sur la banquette, derrière les draperies de l'estrade. La poitrine et le cou nus, le corps tout à l'aise, il se roulait à cœur-joie sur le velours, s'étirait bras et jambes, bâillait gaiement et s'éventait avec son chapeau.

(1) « On fait courir les coquins à coups de tessons d'assiettes. » Début d'un air populaire du Comtat.

— Ah! lieutenant, disait-il, quelle journée! Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle. Enfin je respire.

— Et moi, je suis sur les épines, répondit M. Cazalis, vous êtes bien heureux, vous, de voir tout couleur de rose. Savez-vous que ce deuxième acte est plein de dangers? Mes deux meilleurs sujets, Espérit et Marcel, ne font que passer dans la première scène, et tout le poids de la pièce est porté par des rôles secondaires, Cimber, Cassius et tant d'autres. Il n'y a qu'un grand rôle, celui de Brutus, et c'est Robin, songez-y. Au premier acte, il a pu s'en tirer avec ses seize vers; mais ici, le monologue! c'est à faire trembler.

— Bast! dit le maire, arrive qui plante, ma journée est finie; qu'il vente ou qu'il tonne, dans cinq minutes j'aurai mes gendarmes! et que tous vos acteurs se mettent à jouer les jambes en l'air, Tirart est là pour conduire la danse.

— Mais le monologue, mon ami, le monologue! Avez-vous réfléchi que cet affreux Robin l'a voulu à tout prix? Je tremble comme un enfant. Ah! ce monologue est terrible, mon bon ami, et je vous jure que moi-même je n'oserais pas m'en charger.

— Ta, ta, ta, dit le maire, tout s'arrangera; voyez comme ils applaudissent Espérit! quelle attention! on entendrait voler une mouche! Mais parlons plus bas; nous sommes d'un mauvais exemple. Les voilà qui nous imposent silence.

En effet, déjà quelques cris partaient de l'orchestre: — Silence au maire! A la porte les bavards! Marius à la porte! — Les voyez-vous, reprit Tirart, comme ils sont sages! Je n'ai qu'une crainte; peut-être me suis-je trop pressé! Si j'ai pris l'alarme pour rien, que va-t-on penser de moi à la préfecture? Les commis se moqueront du père Marius dans leurs bureaux... Mais voici les bouteilles! Trinquons.

— Ah! ce monologue, ce monologue! murmurait le lieutenant.

Espérit venait de réciter ses huit vers d'entrée, c'était à Robin de paraître en scène. On l'appelait à grands cris, il n'arrivait pas. Le caporal, comprenant toute l'importance de son rôle, était allé à la Mule-d'Or pour réciter une dernière fois son monologue devant la glace. On attendait, on demandait Brutus. Ce fut Cayolis qui se présenta, Cayolis armé d'un drapeau tricolore et suivi de sa bande lyrique. Il entonna son grand air de *la Muette : Amour sacré de la patrie*. Il avait arrangé ce morceau pour six voix. Au refrain, le sextuor reprenait en chœur. A la rigueur, Brutus aurait pu chanter ce morceau sans trop d'invraisemblance; mais il était assez extraordinaire qu'on acceptât pour chef des conjurés Dolabella, l'ami fidèle de César. Le public n'en parut pas moins charmé de cet intermède; on ne s'étonna nullement de voir les partisans du dictateur

appeler le peuple à la liberté. Cayolis fut applaudi pour la belle exécution de son sextuor. On voulut faire bisser le chant patriotique; Dominique Cayolis s'y prêta de bonne grâce, et par trois fois il salua courtoisement le public avec des entrechats incroyables. Il s'avançait de nouveau vers la rampe, la main sur le cœur, lorsque Robin parut en scène. Le caporal voulut imposer silence aux chanteurs; un parti nombreux se déclara pour Cayolis; d'un autre côté, les gens de la Mule-d'Or appuyaient leur président; le public était partagé, et déjà les chercheurs de querelles se menaçaient bruyamment. Alors Tirart fit avancer ses gendarmes sur la scène : — Pas d'injustices! dit-il; Ménicon a fini, c'est au tour de Brutus. Qu'il joue seul.

On obéit au maire, mais les spectateurs étaient déjà en grande majorité hostiles à Robin. Robin s'était fait attendre, et l'appui de l'autorité le compromettait encore. Il récita sa tirade; on l'écouta sans bienveillance. Le caporal ne méritait pas cet accueil; il arrivait plein de son rôle, très monté, très en verve, et, s'il eût été soutenu, excité par le succès, il aurait fait merveille, car il avait du talent. Il faut bien l'avouer : ce bavard, ce vantard, cet affreux caporal, toujours ivre, était sans contredit le meilleur acteur de la troupe, le seul, à vrai dire. Espérit et Marcel, portés par les sympathies populaires, avaient très bien joué; mais ce n'était qu'un succès d'occasion. Robin au contraire avait une nature de comédien, un tempérament; au théâtre était sa vraie place. Dans la vie ordinaire, il était affaissé, inerte, hébêté; mais sous cette brute en somnolence il y avait un artiste véhément, passionné : dès qu'il était en scène, l'homme entier se transformait, l'ignoble troupier disparaissait; une fois sous la toge, Robin n'était plus Robin; à peine costumé, il était saisi d'une énergie extraordinaire, inconcevable; il sortait soudainement de sa torpeur. Ses membres paresseux retrouvaient une agilité, une aisance incroyables; sa voix éraillée s'échauffait, vibrait et sonnait comme un clairon; ses pieds brûlaient les planches, une sorte de fureur tragique l'enivrait, et, dans son lyrisme barbare, il avait alors une déclamation, des cris, des gestes d'un effet violent, inattendu : tout cela désordonné, confus, inculte, et non sans style. Il était, comme toujours, grossier, dur, extravagant; il n'était plus vulgaire. Il aurait brillé dans des rôles fougueux et bizarres; ses emportemens s'adaptaient mal à la solennité de la muse française, et Voltaire eût été épouvanté de cette façon sauvage d'interpréter un rôle pompeux et noble. Robin avait fait de son Brutus un visionnaire en démence, inspiré, fanatique, marchant à la mort avec des ardeurs fantasques. Une heure plus tôt, on l'aurait applaudi à outrance; mais il arrivait au mauvais moment, devant un public déjà mal disposé, rieur, amoureux du changement. L'inattention des spectateurs l'ir-

rita, il força ses effets. C'est ainsi que, pour frapper un grand coup, il s'avisa de répéter trois fois cet hémistiche de Voltaire : « Non, tu n'es pas Brutus! » Cela fut très bien dit: c'était exagéré, mais en situation après tout, et, quand on avait applaudi le sextuor de Cayolis, il n'y avait pas à s'irriter de cette innovation du caporal; mais tout prenait une tournure singulière dans ce deuxième acte, un destin ironique semblait pousser les choses à contre-sens. On hua Robin, et lorsqu'il répéta pour la quatrième fois : « Non, tu n'es pas Brutus, » on crut que la mémoire lui faisait défaut, et des rires violens éclatèrent de tous côtés. — Assez! assez! crièrent quelques voix. Des coups de sifflet retentirent. Robin, par bravade, recommença tout le monologue; il voulait combattre et vaincre son public; les injures, les colères de la foule l'exaltaient. Sans ménager ses forces, exaspéré, en délire, il courait comme une bête fauve sur le devant de la scène, le poil hérissé, les yeux hagards, sanglans, l'écume aux lèvres; ses cris, ses rugissemens dominaient les sifflets, les huées, les ricanemens, les applaudissemens ironiques. Tout à coup il fut pris d'une défaillance subite, il sentit sa mémoire s'obscurcir et sa voix s'étrangler. Épuisé, haletant, il fit un dernier effort, désespéré, inutile, et, sans achever son monologue, il prit la fuite, poursuivi par des risées furieuses.

Au plus fort de ce tumulte survint le sergent Tistet; d'un pas mesuré, il s'avança jusqu'au milieu du théâtre, et là, s'arrêtant sec, il ouvrit les bras pour prononcer ce vers de son rôle :

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.

Mais il n'y avait pas de Brutus à embrasser, et personne ne se jeta dans les bras du sergent. Tistet restait dans cette attitude, les bras en l'air, attendant Robin pour le presser sur son cœur, et comme il répétait de nouveau : « Je t'embrasse, Brutus, » on se mit à lui crier de tous côtés : — Mais embrasse-le donc, ton Brutus! embrasse-le. Tistet leur répondit avec le plus grand sang-froid : — Messieurs, il ne vient pas, tant pis pour lui ! — Et, se croisant les bras derrière le dos, il continua sa déclamation, comme si le caporal se fût trouvé à ses côtés pour lui répondre.

Cette tirade fut récitée d'une manière irréprochable, en douze temps, la tête fixe, et le sergent méritait des éloges pour sa belle tenue. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne fût sifflé. Le public demandait toujours le caporal. Sans s'inquiéter de ces rumeurs, Tistet dialoguait tranquillement avec son Brutus invisible. Brusquement il se sentit saisi par le bras. C'était Robin qui sortait de la coulisse; il entraîna le sergent jusqu'au trou du souffleur, et de là, lui montrant la foule, il se mit à hurler en crispant les poings :

Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

Le vers est de Voltaire, on crut que c'était une invention de Robin, un défi jeté à la foule, une menace, une insulte, et de fait on ne se trompait pas sur les intentions du caporal; c'était bien au peuple de Lamanosc qu'il adressait ce vers, qui dans la tragédie s'applique aux amis de César. Pour qu'on ne s'y méprît pas, Robin le répéta à diverses reprises avec une rage extrême; puis, rejetant sa toge sous le bras, il se retira, tête haute, à reculons, avec une lenteur dédaigneuse. Ce fut alors un tumulte inexprimable, mille voix criaient en fureur : — A mort! à mort! — Il nous a manqué! — A bas l'arrogant! — Il a insulté le peuple! — A mort! à mort! — Gendarmes, traînez-le sur la scène, qu'il demande pardon au peuple! — A genoux, à genoux!

Espérit et Marcel proposèrent de baisser le rideau; c'eût été le plus sage parti, mais le sergent s'y opposa. Il déclara que ce serait une lâcheté et qu'il fallait faire son devoir jusqu'au bout; tous les acteurs qui n'avaient encore rien dit furent du même avis. Il fut décidé qu'on rentrerait en scène et qu'on irait tout droit jusqu'à la fin de la tragédie, en supprimant le second entr'acte. Par malheur Robin avait disparu pendant cette bagarre; comment le remplacer? Perdigal imagina alors de proposer le rôle de Brutus à Tistet. Il fut donc convenu que le sergent serait Brutus, mais qu'il jouerait son rôle le livre à la main.

La comédie était désormais dans la salle; les spectateurs s'accommodaient très bien de l'absence de leurs tragédiens. Des rires, des jeux de langues, on en vint bientôt aux jeux de mains. Ce furent d'abord des chapeaux enlevés, puis les coiffes, les fichus; quelques-uns, ne se trouvant rien sous la main, lançaient leurs propres vestes. Cascayot, qui s'était dépouillé de tout, allongea une forte bourrade au notaire Giniez en criant : « Faites passer aux amis, » et le notable, sans se faire prier, rendit le horion à son voisin qui fit de même, et tous les autres à la file se gourmèrent de la sorte, frappés à gauche, frappant à droite. L'attention de la foule se reporta enfin sur la scène, où le sergent Tistet manœuvrait. Tistet s'avançait avec les conjurés, le livre à la main, l'épée nue pour prendre Pompée à témoin. Aussitôt la statue d'Apollon se dressa devant lui, grandit outre mesure, tournoya poussée par une main invisible, puis se brisa avec fracas. Alors on vit un fantôme traverser le théâtre et monter sur le socle de la statue à la place qu'occupait Pompée, la draperie se souleva, et l'on reconnut le poète Perdigal, peint en nègre, enveloppé d'un linceul. La statue descendit sur la scène et se mit à danser des

gigues grotesques; ces tours de funambule égayèrent quelques instans les spectateurs, puis des pierres et des bouteilles tombèrent de tous côtés sur la scène; Perdigal s'accrocha aux cordages et disparut dans les décors en lançant derrière lui des fusées et des pétards. Ce fut le signal de la déroute. Depuis longtemps déjà cette malheureuse tragédie tournait à la parade; l'humeur bouffonne du peuple comtadin s'ajustait très bien à ces changemens de spectacle. Tistet et ses acteurs s'obstinaient à rester sur le théâtre; leur jeu était exécrable, ils déclamaient tous à la fois, à la hâte, pêle-mêle, à la débandade, et le troisième acte enjambant sur le second. L'impassible sergent, se promenant de long en large, récitait méthodiquement son rôle de Cassius, puis se répondait à lui-même, livre en main, au nom de Brutus. Une gaieté folle s'était emparée des spectateurs. On riait de tout, de la pantomime, des acteurs, du français; pas un mot, pas un geste qui ne fût parodié vingt fois. On appelait les absens, on huait les présens; on leur jetait des melons, des pastèques, tous les fruits, toutes les provisions apportées par les prudentes ménagères, et jusqu'à des chats enlevés sur les genoux des bonnes femmes. Des dialogues très vifs s'engageaient entre les tragédiens et les assaillans. La salle entière s'était levée, passionnée, fougueuse, enivrée de bruit, de folies et de rires. Comment donner une idée de ces tumultes à qui n'a pas vu de près ce peuple mobile dans ses fêtes ardentes, où l'on voit éclater soudainement toute la familiarité, le caprice, l'audace et l'insouciance des mœurs du midi? Et les femmes ne sont pas les moins exaltées dans ces joyeuses et terribles bagarres; mais qui pourrait traduire le franc-parler, la verve, la jovialité hardie des filles de Provence?

Le maire Tirart luttait seul contre ce démon des foules; il le prenait corps à corps et le tenait en échec. Il trouvait des forces surhumaines pour combattre le monstre aux mille têtes, et sa voix brisée se faisait entendre jusqu'au fond de l'amphithéâtre, au milieu des cris, des huées, des clameurs. Il voyait, il entendait avec des sens de sauvage; l'œil au guet, l'oreille dressée, il saisissait à la volée les provocations, les quolibets, les lazzis partis des points les plus opposés; des premiers aux derniers gradins, pas un cri qui restât sans réponse. Il interpellait les mutins par leurs noms, et les gouaillant ou les menaçant, d'un mot, d'un geste, il leur imposait silence; jusqu'au dernier moment, on le vit ainsi tenir tête à l'orage, infatigable, vif à l'attaque, alerte à la riposte, impérieux et familier, tour à tour sérieux et cynique, enjoué, colère, brutal et gai; il était impossible de dépenser plus de verve et de courage. Tirart ne reculait pas; enveloppé par l'émeute, il l'attaquait hardiment, de front, de côté, en avant, en arrière, et, sans se lasser, il la poursuivait

partout sous ses mille formes imprévues et capricieuses. Malheureusement c'était l'heure où tout tourne à mal. Avec tout son esprit, son sang-froid, son audace, le maire ne fut bientôt plus qu'un jouet pour cette foule passionnée, mobile, impitoyable dans ses plaisirs, avide d'émotions et de bouffonneries. On s'amusait de lui; il n'était plus qu'un acteur en scène, le seul qui sût encore bien tenir son rôle dans cette grande débâcle de la tragédie. On l'excitait, on le provoquait, on l'exaspérait à plaisir; il réussissait encore à mettre les rieurs de son côté, mais c'était tout.

Qu'était devenu ce parti de la paix qui s'était montré si fort, si uni à l'arrivée de la farandole? Sur tous les points, on le voyait mollir et faiblir, lâcher pied. Déjà ces modérés ne songent plus qu'à donner des gages à l'émeute, ils lui livrent ses victimes; ils ont sifflé les acteurs après avoir essayé vainement de les défendre, ils vont abandonner leur maire; débordés, entraînés, ils ont hâte de s'effacer, de se mêler aux mutins; ils ouvrent leurs rangs, la sédition passe et les emporte, le vertige les gagne. Toute cette foule ondule et moutonne; ses vagues houleuses se soulèvent et refluent de tous côtés; l'émeute est dans l'air. Voilà les sages qui s'affolent et les prudens qui deviennent téméraires; tous les esprits s'enfièvrent, et les têtes les plus calmes dansent la danse de Saint-Guy; c'est une ardeur de licence que rien n'égale, contagieuse et soudaine, — un appétit d'indiscipline violent, fantasque, capricieux et vague, qui se prend à tout, que le succès enflamme, que la résistance exaspère. Chacun frappe devant soi au hasard, pour frapper; on crie pour crier, on détruit pour détruire; les buveurs brisent leurs bouteilles et renversent leurs tables, les spectateurs cassent leurs bancs, arrachent les arbres, les palissades, les gazons. De l'amphithéâtre au chemin, en quelques secondes tout sera bientôt mis à sac avec une rage joyeuse, et les acteurs eux-mêmes se mettront de la partie.

Un cavalier arrivait ventre à terre. — Voici mes gendarmes, dit le maire, nous sommes sauvés. — C'était bien l'estafette, mais de brigades point. Toute la gendarmerie disponible avait été expédiée en grande hâte à Ronquerolles, qui faisait aussi sa révolution. Le maire se leva brusquement, et dans ce mouvement, son écharpe desserrée se dénoua et vint s'enrouler dans ses jambes. Une voix cria au premier rang en provençal : — Eh! l'ancien, tu perds ta sous-ventrière. — C'était Sambin qui prenait sa revanche, et pour cette facétie il fut bruyamment applaudi, non-seulement par les siens, mais encore par les gens de Lamanosc, par les plus pacifiques. Ces modérés acclamèrent Sambin, comme ils avaient hué les acteurs, d'abord par faiblesse, tous bientôt par entraînement. A son tour, le maire était sacrifié; le théâtre était criblé de pierres, de melons,

de pastèques. Presque tous les tragédiens s'étaient enfuis; de tous côtés, on se ruait à l'escalade. Le maire fit un dernier effort pour arrêter les assaillans; il voulut haranguer le peuple et donna l'ordre aux valets de ville de préluder par des roulemens de caisse. Massapan lui rit au nez et se mit à jongler avec ses baguettes, en faisant des grimaces comiques. Quant au tambour de la farandole, sa caisse était déjà crevée, et Cascayot s'en coiffait comme d'un colback. Le brigadier courut sur Sambin; en un instant, il fut saisi, désarmé, jeté sur le chemin. Les trois gendarmes se mirent en défense; mais à peine eurent-ils dégaîné, qu'ils furent enveloppés, terrassés, et leurs armes, tordues, brisées, servirent à les frapper. Quant au cavalier qui arrivait en estafette, il n'eut pas même le temps de mettre pied à terre : au saut de l'étrier, il fut pris par les jambes, enlevé et lancé par-dessus la haie en compagnie de ses camarades.

Le maire s'était précipité au secours de son brigadier; tête baissée, il fit une trouée devant lui, renversant tout, forçant le passage, au milieu de cette foule en démence. Par derrière, un manœuvre vint lui pousser un banc dans les jambes, et Tirart, renversé, piétiné par la foule, fut jeté dans le fossé où gisaient les cinq gendarmes couverts de sang et de boue, morts ou blessés.

Espérit restait seul sur le théâtre; les pierres et les décors tombaient autour de lui de tous côtés, sans qu'il songeât à se retirer. Il s'imputait tous les malheurs de cette journée; le sentiment de cette responsabilité l'accablait. Déjà les saccageurs démolissaient le théâtre; il les regardait avec une sorte de stupeur, immobile, atteré; les poutres s'ébranlaient, les planchers fendus craquaient sous ses pieds; il n'entendait rien, il ne voyait rien, et les charpentes allaient s'écrouler sur lui, lorsque Cabantoux parvint à l'enlever.

IV.

Quand tout fut dévasté, une danse formidable commença sur les décombres, et la foule, libre, victorieuse, se répandit sur le chemin, puis tout à coup deux farandoles ennemies se formèrent. — A la Garrigue, à la Garrigue! crièrent les jeunes gens. Et tous, d'un commun accord, coururent vers ce champ de bataille, vaste lande découverte qui s'étendait au bas de la colline. Les femmes s'enfuyaient en emportant leurs enfans. Des vergers à la Garrigue roulait et piétinait une foule furieuse. Les garçons de Lamanosc et des villages se provoquaient avec des cris sauvages; ils arrachaient leurs chemises pour combattre à nu. Bientôt ils s'entrechoquèrent dans une mêlée terrible; les vaincus tombaient et se relevaient sans plainte, et revenaient à la bataille déchirés, sanglans, enthousiastes,

enivrés de la joie du combat, sourds aux supplications des mères et des sœurs. Celles qui s'étaient jetées entre les combattans avaient été repoussées et frappées sans pitié. Personne n'osait plus s'approcher de la Garrigue, et la foule des spectateurs se tenait immobile au pied de la colline.

Le petit bataillon des tragédiens était au cœur de la mêlée, et les plus beaux coups se portaient de ce côté. Les licteurs, formant escouade, tenaient la droite; à l'aile gauche, les sénateurs; plus en avant, Espérit, Marcel, Cabantoux; puis Triadou et les siens, les chefs de parti avec leurs fidèles, tous combattant ainsi par quadrilles, sans se quitter, comme les bons compagnons des batailles féodales. Le beau Cayolis et Sambin s'étaient isolés pour être plus en vue. A chaque passe, Cayolis faisait un saut de côté qui le rapprochait de la galerie sous les yeux de sa promise. Pas un coup de poing qui ne fût un madrigal à l'adresse de la belle Rosine; il parait et recevait les coups avec grâce. Avant de frapper, sa main, chargée de bagues, décrivait des festons, des arabesques; il retombait à la parade dans l'attitude du Romulus de David. Ces coups si ornés n'en étaient pas moins terribles, et, vainqueur, il promenait autour de lui des regards sourians, en se lissant les cheveux.

Au premier rang, Marcel faisait merveille. C'était plaisir de le voir si leste et si vaillant au milieu de ces hercules un peu lourds, qui frappaient tout bonnement devant eux, à la vieille mode provençale. Cabantoux seul avait conservé tout son sang-froid; lorsqu'il était attaqué, d'un coup de tête il mettait son homme hors de combat, et puis tranquillement il revenait s'asseoir au bord du fossé, en attendant un nouvel adversaire.

Le poète Perdigal et le sergent Tistet n'étaient pas présens à la bataille. Le poète s'était esquivé après avoir échangé quelques gourmades. Il avait gagné le village, et avait profité de l'absence des habitans pour y faire des tours de son métier, pénétrant dans les étables et les écuries, où il changeait les mors et les brides, versait du vin dans le son des chevaux et des drogues dans les crèches. Quant à Tistet, en sortant du vestiaire, il s'était retiré du théâtre un quart d'heure avant qu'on ne donnât l'assaut, et déjà il avait mis bas ses accoutremens romains pour se revêtir d'un costume plus décent. Ciré, brossé, lavé, rasé de frais, en tenue irréprochable, la capote d'ordonnance boutonnée jusqu'au menton, le bonnet de police sur l'oreille, une rose à la main, il se promenait dans un chemin creux, attendant des ordres qui ne venaient pas. — C'est incroyable! disait-il. Je ne vois ni maire, ni gardes, ni gendarmes. Et le lieutenant, le lieutenant? C'est incroyable, c'est incroyable! — Il jetait les yeux à droite, à gauche, cherchant partout son gouvernement

disparu. Le lieutenant avait quitté le théâtre avant l'assaut, pour se retirer dans la maisonnette d'un garde avec sa fille et sa sœur. Le maire et les gendarmes étaient étendus sans connaissance au bord de la haie, couverts de sang et de boue.

Cependant la bataille continuait avec acharnement, sans qu'on pût prévoir de quel côté se déciderait la victoire. Lamanosc avait en ligne à peu près cent quatre-vingt-dix ou deux cents combattans, car il n'y avait que la jeunesse du pays engagée dans la lutte. A la première alerte, quelques pères de famille s'étaient bien mis de la partie; mais les femmes, sautant sur eux, se pendaient à leurs habits, les tiraient par la barbe ou leur jetaient des enfans dans les bras, et leurs adversaires se retiraient loin d'eux avec mépris. Les gens des villages l'emportaient donc en nombre, mais ceux de Lamanosc combattaient en vue du clocher. Jusque-là tout s'était passé loyalement. Ces rencontres ont leurs règles d'honneur qui sont rarement violées. Les coups ne peuvent être portés que de la tête à la ceinture; frapper plus bas, frapper du pied ou se servir d'une arme serait une félonie. Jamais il n'arrive qu'on se réunisse deux contre un. On se combat homme à homme; les forts cherchent les forts; loin d'attaquer les faibles, ils les évitent, et ce sont ceux-ci qui brûlent de se mesurer avec les adversaires les plus redoutables. Un morne silence avait succédé aux grands cris fanfarons; on n'entendait que le bruit des lourdes mains fermées tombant et retombant sur ces fortes poitrines, sur ces crânes de fer, et retentissant comme des marteaux sur l'enclume. Sur la gauche, les gens de Lamanosc commencèrent tout à coup à faiblir. Cabantoux, séparé des siens, fut assailli de tous côtés. Alors l'aspect de la bataille changea; Cabantoux, fou de colère, se rua tête baissée au milieu des groupes, faisant le vide autour de lui. On se rallia derrière le *fadad*, les ennemis de Lamanosc furent repoussés vivement jusqu'aux limites de la plaine. Leur déroute paraissait complète quand une pierre, partie on ne sait d'où, vint frapper Marcel au front. Le sang rejaillit sur Cabantoux; le géant rugit, et, saisi d'une fureur inexprimable, il s'arma d'une échelle et frappa au hasard. Alors ce fut une mêlée horrible. Déjà les couteaux brillaient dans les mains; avant même que Marcel eût pu se mettre en défense, il tomba frappé de trois coups. — Trahison! trahison! crièrent les femmes. Sabine, quittant la maisonnette où sa tante voulait la retenir, s'élança au milieu des assaillans. — Attends-moi, criait M. Cazalis en courant de son mieux derrière sa fille. Elle releva le corps de Marcel sous une grêle de pierres. Le lieutenant, sabre au poing, vint se placer à ses côtés. De toutes parts, les femmes et les filles, exaltées, furieuses, armées de faux, de tridens, de barres de fer, descendirent sur la Garrigue. Les

gens de Lardeyron et de Meyrenc, enveloppés, pressés, reculèrent et rompirent en désordre. L'élan fut irrésistible; au dernier choc, ils s'enfuirent en abandonnant leurs blessés sur le champ de bataille. Les fuyards se rallièrent dans les vignes et se replièrent sur Lardeyron à la tombée de la nuit.

Le combat avait cessé, mais dans les villages l'exaspération était grande. Des deux côtés, on s'accusait de traîtrise. A Meyrenc comme à Lardeyron, on racontait déjà que les prisonniers laissés à Lamanosc avaient été assassinés et mutilés horriblement par les femmes. Personne n'en doutait. Les nouvelles les plus absurdes circulaient et trouvaient crédit, comme il arrive dans ces momens de grande crédulité publique. Les plus ardens sonnèrent le tocsin; ils prirent leurs fusils, parlant de retourner à la bataille à l'instant même. On les retint à grand'peine. Des messagers furent envoyés dans les villages voisins pour raviver les vieilles haines; on alluma des feux sur les collines, on campa en armes sur la place. Il fut décidé qu'à l'aube on marcherait sur Lamanosc, à l'arrivée des renforts.

En même temps, l'alarme était donnée à Lamanosc par des bergers qui revenaient de la foire. Robin s'était pendu à la cloche, Triadou prit la caisse et battit la générale, les paysans arrivèrent de tous côtés sur la place, et le caporal se mit à les haranguer devant le *Café d'Apollon*. De son côté, le sergent Tistet ramassait des volontaires et les postait à la mairie, sous les fenêtres de la salle de bal, où les conseillers délibéraient à grands cris.

Robin avait mis en réquisition toutes les futailles du *Café d'Apollon*. Les caves furent occupées militairement, les brocs se vidèrent, on chanta *la gloire*, et les orateurs montèrent sur les tables. Le caporal fit voter l'état de siége. A chaque instant, il arrivait des nouvelles; on disait que dix villages descendaient sur Lamanosc. Robin croyait tout; Robin proposait de hisser le drapeau noir, de couper le pont, d'incendier le faubourg et les granges, et d'attendre l'ennemi derrière le vieux rempart, puis de se replier dans l'église et de s'y faire sauter, si le village était emporté. Triadou avait déjà attaché un pétard sous le pont. Au milieu de tout ce tumulte survint le lieutenant Cazalis. Les paysans l'entourèrent et lui offrirent le commandement : il accepta de grand cœur; mais comment se délivrer de Robin et de ses motions extravagantes? Le caporal venait d'organiser une promenade civique. Tous les gens de *la Mule-d'Or* défilaient sur la place en agitant des torches et en tirant des coups de fusil. Le caporal leur avait composé des costumes de fantaisie avec des chemises flottantes, des écharpes rouges, des draps noués en burnous; quelques-uns étaient à demi nus et tout empanachés de branches de chêne; d'autres étaient couverts d'oripeaux de théâtre. Robin s'était

habillé en Buridan; il portait une hallebarde à la main et des pistolets d'arçon à la ceinture.

— Général Robin, lui dit le lieutenant, vous avez là une belle compagnie; bonne tenue, troupes d'élite. Il serait temps de les mener au feu pour les amuser.

Et par toute sorte de flatteries il arriva à lui persuader qu'il était urgent de tenter une reconnaissance dans les bois de Vielles, à deux lieues de Lamanosc.

— Comme qui dirait une razzia, répondit Robin. En avant le cabaret de la Mort!

Robin partit avec ses fidèles; le lieutenant l'accompagna jusqu'à la sortie du village. — Si tu étais forcé de te replier sur Lamanosc, lui dit-il, souviens-toi de revenir par cette route; toutes les autres issues seront fermées.

Le caporal haussa les épaules. — Me replier? Et pourquoi? Robin, toujours en avant!

— Enfin les voilà partis, dit M. Cazalis. Maintenant, sergent Tistet, place dix soldats au rempart, sous les ordres d'un homme sûr, Cayolis, Espérit ou Cabantoux, et si jamais ces pèlerins veulent rentrer, qu'on les reçoive à coups de fusil. Enfin nous voilà libres! Sergent Tistet, ces vingt-cinq hommes de moins dans Lamanosc, c'est comme s'il m'arrivait un renfort de deux cents vieux marins.

— Et les conseillers municipaux, dit Tistet, qu'en faisons-nous? Faut-il en arrêter une demi-douzaine? Dites un mot, et ce ne sera pas long. Entendez ces cris! Ils vont tout casser!

— Tant mieux, dit le lieutenant, qu'ils discutent à l'aise, et qu'ils ne viennent pas se jeter dans nos jambes.

— Ah! disait le sergent, ce serait si simple d'éteindre les lampes et de fermer les portes de cette mairie!

En arrière du pont qui défendait Lamanosc du côté des villages ennemis, le lieutenant fit construire une barricade très solide, crénelée, et dominée par une maison fortifiée. On éleva des retranchemens à la brèche du nord, ainsi qu'à l'angle du cimetière, et deux compagnies de réserve furent laissées sur la place de l'église avec ordre de se porter à la première alerte sur les points menacés. Comme la route des villages de la plaine vient aboutir à la rivière, toutes les forces de la défense furent concentrées à la barricade du pont; on y travailla toute la nuit, et deux chemins couverts furent creusés en avant pour protéger les sorties. M. Cazalis avait mis sur pied tout Lamanosc; les vieillards et les enfans charriaient des pierres et du sable à la barricade; on employait les femmes à fondre des balles et à mouler des cartouches. Le lieutenant activait tous ces préparatifs de guerre avec une ardeur extrême. Il était rajeuni de vingt ans.

Il y avait à Lamanosc un homme encore plus heureux que M. Cazalis, c'était le sergent Tistet. Tistet avait une consigne, des ordres, un chef, et lui-même commandait en second. Il se sentait utile, nécessaire, à sa place, dans son élément. Actif, vigilant, ponctuel, toutes ses qualités sortaient et brillaient d'un vif éclat. Le sergent Tistet s'était procuré un bonnet de police à gland d'or, un ceinturon d'officier et des épaulettes d'argent. Le sabre dégaîné, le registre sous le bras, il allait et venait de l'état-major aux corps de garde sans se lasser jamais, très occupé, très affairé, en homme qui a le goût, la passion de son métier, et dont toutes les facultés sont en exercice. Un mot d'ordre à renouveler d'heure en heure, des sentinelles à relever, des vedettes, des grand'gardes, les rondes, les patrouilles, l'inspection des armes, les vivres, les munitions, des feuilles de service à signer, le contrôle, des états en partie double, hommes et choses, tout était classé, immatriculé, contrôlé, et volontiers le sergent Tistet aurait encore doublé la besogne.

— Ah! mon commandant, disait-il, quelle chance si nous avions seulement huit jours de siége pour faire manœuvrer nos recrues! J'ai là des conscrits de quinze ans, et jusqu'à des enfans de troupe qui mordent la cartouche comme de vieux soldats. Voyez ce Cascayot, quels yeux résolus! quelle belle tenue! Il s'est coupé lui-même les cheveux à l'ordonnance. Comme il maintient les distances! Qu'on ne s'avise pas de le troubler dans son service; il fusillerait son propre père! Ah! mon commandant, je n'ai qu'une peur, c'est que ces paysans de Lardeyron et de Meyrenc ne reviennent plus à l'assaut, quand une fois nous les aurons repoussés. Peut-être serait-il sage, pour les allécher, de ne pas leur tuer trop de monde à la première affaire.

V.

Vers six heures, un grand bruit se fit entendre dans la rue; c'était le curé qui forçait la consigne.

— A-t-il le mot d'ordre? dit le sergent Tistet. Qu'on l'arrête.

Le curé était déjà devant les feux du bivouac, au milieu des groupes qui se formaient, car tous les hommes étaient réveillés et venaient s'aligner dans la rue des Piquenières pour l'inspection des armes.

— Sac à papier! dit le sergent, que vient-il faire ici, le brave cher homme? qui l'a demandé? S'il veut travailler, qu'on le mette à la cloche, et qu'il nous envoie le sonneur; ce sera toujours un homme de plus.

—Le meunier au moulin et le prêtre à l'église! disait M. Lagardelle.

— Et la femme à la soupe! répondait Perdigal.

— Il ne manquerait plus que de voir arriver ma sœur! cria le lieutenant. Eh! l'abbé! votre serviteur; bon appétit. Voulez-vous un bon conseil? Prenez votre sac et vos quilles, et courez à la mairie nous organiser une ambulance. Bon voyage et vivement.

Mais le curé fit la sourde oreille; il avait son idée en tête. Cabantoux le hissa sur un gros tonneau qui se trouvait là, devant la maison Triadou. La place était bien choisie, car de ce point l'on domine toute la rue des Piquenières, la place des Juifs et le faubourg. Le tambour de ville battit la caisse, et quand tous les paysans se furent groupés à portée de la voix, le curé se découvrit et prit la parole en ces termes :

— Gens de Lamanosc, voilà bien six ou sept heures que j'entends sonner le tocsin, tous les hameaux sont arrivés en armes, les Clops, les Abeilles, Sainte-Colombe, les Baux, voire les gens des Granges; notre village est comme une place de guerre. Voilà de bons préparatifs de défense; c'est sans doute pour arrêter l'ennemi qui marche sur la commune! Vous vous croyez bien forts; eh bien! je vous annonce que l'ennemi est dans Lamanosc...

— Jamais, jamais! dit Cayolis.

— Ah! qu'ils y viennent donc! criaient les jeunes paysans en agitant leurs armes; quand ils seraient dix mille avec des canons et des soldats, nous les attendons.

— Ce discours me paraît bizarre, disait le sergent Tistet; où le brave homme a-t-il donc sa tête? Quelles sornettes! Mes guetteurs ne m'ont encore rien signalé. Ces gens du peuple sont bien simples de l'écouter.

— Monsieur l'abbé, lui dit le lieutenant, si l'ennemi était dans Lamanosc, le lieutenant Cazalis serait en ce moment couché en travers de la rue, le corps troué de balles!

— Écoutez-moi, reprit le curé d'une voix forte, écoutez-moi, ou il arrivera malheur! Et je vous avertis que je ne viens pas vous flatter. Vous en trouverez par douzaines et par centaines pour vous enjoler et vous mentir; mais aujourd'hui vous entendrez la vérité, et dussiez-vous me lapider, vous l'entendrez tout entière. Je vous ai annoncé que l'ennemi était dans Lamanosc, je l'ai dit et je le maintiens. Que veulent ceux qui viennent faire le siége de la commune? Se venger de vous. Quelles passions les entraînent contre vous? La haine et la colère. Voilà pourquoi vous les appelez ennemis; c'est donc à la haine, à la colère que se reconnaît l'ennemi. Eh bien! répondez : parmi vous, quel est celui qui n'a pas un ressentiment, une inimitié dans l'âme? Et contre qui? Contre un étranger, un vagabond, un malfaiteur? Non pas et nullement, mais contre un homme

de Lamanosc, un enfant de la commune, fils de la même terre, élevé avec lui dans la même école, la même église et la même famille! Et quand je vois ces abominations, vous voulez que je me taise? La haine et la vengeance, voilà les ennemis qui sont dans Lamanosc. Et vous voulez que je garde le silence, quand il n'y a pas une maison, pas une, où ces ennemis ne soient entrés en maîtres? Ah! c'est contre eux qu'il faut sonner le tocsin et prendre les armes, et si vous ne les chassez, il ne vous servira de rien d'élever des barricades et de charger des fusils. Le beau travail de repousser les gens des villages pour vous déchirer ensuite entre vous plus à l'aise! La bonne et l'utile victoire, si vous devez vous retrouver le lendemain en face de vous-mêmes, c'est-à-dire de vos vices, de vos mensonges et de vos calomnies! Ah! qu'ils viennent, ces ennemis du dehors, qu'ils viennent avec le fer et le feu dans cette commune déjà saccagée, ruinée par les discordes, toute souillée de violences et d'envies; ils n'y feront jamais pire besogne que vous, et quand bien même ils tueraient vos corps, ils seront moins bandits que vous, qui tous les jours tuez vos âmes. Mauvaise commune, mauvais citoyens! Malheureux, vous voilà d'accord pour la guerre, et vous n'avez pas su l'être pour l'amitié! Ah! si longtemps qu'il me restera sang aux veines et souffle dans l'âme, je vous le redirai, vous ne serez rien, vous ne pourrez rien tant que le frère n'aura pas pardonné au frère, et pour lui-même demandé son pardon. Voilà ce qu'il faut faire, et dès aujourd'hui, sur l'heure! Il m'est commandé de vous le dire. Gens de Lamanosc, s'il y a ici dans la commune personne de la paroisse, homme ou femme, vieillard ou enfant, âme qui vive, à qui, de ma volonté ou à mon insu, j'aie fait tort et misère, qu'il vienne ici donner son témoignage, et, devant Notre-Seigneur et devant toute la commune, à genoux, comme pécheur, je lui demanderai son pardon.

Un homme de haute stature sortit de la foule et vint se présenter devant le prêtre, le fusil à la main.

— Je suis Jean Malaterre, dit-il, Jean-Siméon Malaterre, fils d'Hilarion-Siméon Malaterre.

Ce Jean Malaterre était arrivé pendant la nuit avec le contingent des hameaux qui dépendent de Lamanosc. C'était un homme violent et hardi, d'humeur sombre, déjà sur l'âge, dur et retenu dans ses paroles, vivant seul avec ses chiens et ses éperviers, toujours en chasse dans la montagne. Les gendarmes le redoutaient et ne s'avisaient pas de lui demander son port d'armes. Quand ils battaient le pays, ils ne se hasardaient jamais dans la pinière où Malaterre avait construit sa hutte, au terroir des Baux. Un jour d'émeute, vers 1831, Malaterre avait insulté et frappé le curé à la porte de l'église. Après un mois de détention préventive, il avait été condamné à vingt jours

de prison. Le curé obtint remise de la peine, mais c'était lui qui avait porté plainte, et Malaterre ne l'oublia pas. Il fut ramené dans le village par les gendarmes, la corde aux mains. Cet outrage avait laissé une fureur vague dans cette âme exaltée par un sentiment sauvage de justice et de dignité. — Suis-je un voleur? disait-il. La prison n'est faite que pour les voleurs.

Quand le curé vit Jean Malaterre devant lui, il se baissa et se mit à genoux, non sans peine, car le tonneau vacillait. Les rues sont en pente raide à Lamanosc, et le curé était un gros homme, court, replet et pataud; mais en ce moment personne ne songeait aux moqueries, tous les cœurs étaient à l'amitié. On ne riait ni de la tournure ni de l'accent. Quoique le curé parlât bon provençal, il se glissait toujours dans ses discours des intonations, des désinences des Alpes, plus dures et gutturales, qui trahissaient son origine montagnarde.

Après s'être mis à genoux, le prêtre leva sa droite, l'étendit du côté de la croix, et dit d'une voix qui s'entendait jusqu'au faubourg: — Jean-Siméon Malaterre, fils d'Hilarion-Siméon Malaterre, devant Notre-Seigneur et devant toute la commune, à genoux, comme pécheur, je te demande ton pardon.

Malaterre le saisit et l'embrassa rudement; puis d'une voix éclatante, avec un geste d'autorité, impérieux, la tête haute, il dit au peuple :

— Peuple de Lamanosc, vous savez si l'on m'a fait du mal; on m'a mis à la cour d'assises avec les gendarmes, comme un voleur...

Au souvenir de cette injure, la colère montait en lui, et sa voix tremblait.

— ... Oui, comme un voleur, et vous savez si les Malaterre ont de l'honneur! Les gendarmes m'ont fait marcher devant leurs chevaux, ils ont attaché des cordes à ces mains. Si je n'écoutais que mon injure, je ferais aujourd'hui la justice; mais il a bien parlé, c'est fini entre nous, et devant tous je lui jure son pardon. Et maintenant, ajoutait-il, en faisant sonner la crosse de son fusil sur le roc, maintenant que Jean Malaterre a pardonné, qui donc oserait rester dans la vengeance?

Il souleva un tronc de hêtre, le brisa contre la muraille, et dit : — Ainsi soient brisées toutes les haines et les inimitiés!

Il prit ensuite un quartier de roche sablonneuse, le broya dans ses mains, et jeta les débris derrière lui en disant : — Ainsi soient écrasées les haines et les inimitiés, et que les vents en emportent la poussière! Quand les villages marchent sur la commune, celui qui garde un cœur ennemi trahit la commune.

Alors ce fut de toutes parts un entraînement sans exemple; l'amitié

gagnait toutes les âmes, les plus dures étaient émues, attendries.

— Toi, Malaterre, dit Triadou, tu es le fils de celui qui a tué mon oncle en 1815, voici ma main.

— Triadou, dit un vieux paysan, ton grand-père a marché contre notre commune avec les Allobroges de 93, donne-moi ta main.

Et tous venaient ainsi immoler leurs haines avec une joie enthousiaste; l'ennemi cherchait l'ennemi pour lui pardonner et l'aimer; tous s'embrassaient, fils de sans-culottes et fils de *jéhuistes*, vieux fédérés et *royal-cibots* de 1815 (1), carlistes, paysans et *moussus;* haines de familles, ressentimens des procès et des rixes, querelles d'intérêts, souvenirs des guerres civiles, anciennes et nouvelles discordes, tout était oublié, pardonné, rien ne pouvait arrêter l'élan des cœurs. Les jeunes gens échangeaient leurs cravates et leurs ceintures, les rouges contre les vertes, et les couteaux, les poudrières, les boîtes de capsules, les sifflets de chasse; bientôt toutes les mains se rapprochèrent à la fois, et la danse commença. Jamais farandole si joyeuse ne courut dans les rues de Lamanosc, — cœurs unis, mains fraternelles. Espérit levait les bras au ciel et ne cessait de s'écrier: — Ah! la belle amitié! la belle amitié! En voilà une république!

Dès l'aube cependant, la petite armée des villages se mit en marche pour venir attaquer Lamanosc. Ces trois cents hommes s'avançaient en bon ordre, par six de front, le fusil en bandoulière, le carnier à l'épaule, tambours battans. Au premier rang caracolait Sambin, entouré de quelques cavaliers montés, comme lui, sur des mulets. Sambin portait le drapeau; comme insignes de général, il s'était attaché en sautoir une écharpe rose, frangée d'argent, conquise à la vote de Pernes; l'écharpe bleue qui retenait son sabre était un trophée des courses d'Aubignan.

En débouchant sur la route de Vielles, la colonne se trouva en face de trois brigades de gendarmerie, rangées en bataille et barrant le passage; en tête, le maire Tirart à cheval sur sa jument la Leydette, droit sur ses étriers, le front serré de bandeaux, le bras gauche en écharpe, rênes aux dents, un tromblon à la main. Les soldats de Sambin ne s'attendaient pas à cette rencontre, et le désordre se mit dans leurs rangs. Ces garçons étaient braves et décidés; ils se seraient très bien battus contre leurs ennemis de Lamanosc, mais ils redoutaient d'en venir aux mains avec les cavaliers. Ceux des premières lignes s'arrêtèrent, l'arme au pied, n'osant forcer le passage et regardant comme une honte de se retirer. La queue de la colonne se jeta dans le bois qui longe la route. Par ce chemin de traverse,

(1) *Jéhuistes*, compagnies de Jéhu. C'est le nom qu'avaient pris, en souvenir d'un personnage biblique, les bandes de la réaction thermidorienne en Provence. *Royal-cibots*, volontaires royalistes de 1815, qui portaient des pommes de pin à leur chapeau.

en suivant les ravins et les vignes, où la cavalerie ne pouvait s'engager, ils espéraient arriver à Lamanosc avant les gendarmes. Le maire s'aperçut de ce mouvement; il éperonna sa jument, et la fit sauter dans le bois, le long du sentier où défilait l'arrière-garde de Sambin. Il les poursuivait comme des fuyards, et, imitant le cri de rappel des bergers, il leur faisait des signes de moquerie pour les inviter à venir prendre du sel dans sa main, comme des moutons. Alors ces jeunes gens, irrités par ces provocations, revinrent sur le chemin. Sambin les remit en ligne, et, après les avoir harangués, il s'avança seul en avant de la troupe, le fusil en bandoulière, un mouchoir blanc à la main. Lorsqu'il fut à deux pas du maréchal-des-logis, il le salua militairement et lui dit en son plus beau français :

— Monsieur le capitaine, méfiez-vous de Marius; il vous aura menti contre nous; c'est un bavard : il est de Lamanosc. Nous allons nous venger de la trahison de sa commune; mais nous ne sommes pas contre le gouvernement. Laissez-nous donc passer. Vive le roi! mort à Tirart!

— As-tu fini, grand avocat? dit le maréchal-des-logis.

— Oui, dit Sambin. Vive le roi! En avant les amis!

— En avant la prison! cria le gendarme, et, saisissant Sambin par son écharpe rose, il l'enleva d'une main et le fixa à plat-ventre en travers de sa selle. — Cavaliers, sabre au poing!

Alors l'escouade s'ébranla; en deux temps de galop, la colonne fut rompue et dispersée; les soldats de Sambin s'enfuirent de tous côtés, emportés par cette terreur panique connue dans le pays sous le nom de *pétachine d'Avignon*. Le maire Tirart partit ventre à terre et porta la nouvelle de cette victoire à Lamanosc; il fut très mal accueilli. Les jeunes gens, qui avaient envie de guerroyer, voulaient se porter en colonnes volantes sur les villages ennemis et les occuper militairement, et M. Cazalis, quoiqu'il fût au fond très humain, ne put s'empêcher de dire : — C'est tout de même honteux que tout ceci finisse sans brûler une cartouche. Je ne suis pas content du maire. De quel droit est-il allé chercher ses gendarmes? Il n'a donc pas vu ma barricade?

Et Tistet, renchérissant comme toujours sur le dire de son officier, ajoutait gravement : — Quel malheur! sans sortir de la place, nous en aurions bien couché deux ou trois cents sur le carreau; c'eût été un plaisir. On vous les aurait hachés comme chair à pâtée.

Espérit, ravi de ce dénoûment pacifique, avait déjà bâté l'ânesse. — Partez, partez, dit-il à M. Cazalis; on doit être inquiet à la Pioline. Cabantoux va vous conduire.

En arrivant à la Pioline, le lieutenant trouva la terrasse encom-

brée de bagages; sous le portail, Cascayot attelait les mules et le Garri à la carriole. Les dames, en habits de voyage, surveillaient le chargement. — Ah! vous veniez me chercher, dit M. Cazalis; c'est très bien; j'aurais dû vous attendre. Peut-être aviez-vous envie de voir la barricade; dans ce cas, partons vite; elle n'est pas encore démolie. Nous arriverons à temps. Oh! c'est un beau coup d'œil!

— Et vous aussi, vous êtes beau à voir, dit la tante; vous voilà dans un joli état! Quelle mine de déterré! pâle comme la mort! Découcher à votre âge, quelle honte! J'en ai appris de belles sur vous. Toute une nuit passée au clair de lune avec les ivrognes de Lamanosc. Quelle vie! Gare les lumbagos! Et quand ces douleurs vous reprendront, qui vous soignera? qui vous veillera? Tante Blandine sans doute, toujours tante Blandine. Fiez-vous-y! Nous partons. Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Nous partons. Ce pays n'est plus tenable. Croyez-vous que je puisse encore l'habiter avec votre fille?

— Sabine! dit le lieutenant, un fier courage, savez-vous! C'est la fille d'un soldat.

— Il ne lui manquait plus que vos complimens, répondit la tante avec aigreur. Je m'y attendais; s'il y a quelque sottise à dire, on n'a qu'à faire venir mon illustre frère. Après le scandale qu'elle a donné hier dans cette bataille, croyez-vous que nous puissions encore rester ici?... Pour qu'on nous montre du doigt dimanche à l'église, n'est-ce pas? Oh! non, oh! non. De longtemps je n'y remettrai les pieds dans ce Lamanosc, de ma vie peut-être! Je vous conseille de l'exciter encore à braver toutes les convenances. Il était temps qu'on vous l'enlevât! Allons, place, place; ôtez-vous de mon chemin.

La tante était très affairée par ses préparatifs de voyage; elle ne répondait plus à M. Cazalis, et, montée sur l'échelle, elle empilait les paquets que lui présentait la Zounet, les coussins, les ronds de cuir, les oreillers, les provisions. La carriole était chargée comme une diligence : au-dessus des malles s'étageaient des pyramides de corbeilles, de cabas, des cartons de toute grandeur; on accrochait encore des paniers sous la voiture, au timon, et la Zounet arrivait avec des douzaines de petits sacs qu'elle entassait dans l'intérieur, et des chaufferettes pour la nuit, des manteaux, des châles, des boîtes, des fioles, des conserves. — C'est donc un voyage de long cours? disait le lieutenant; mais d'où sortent tous ces paquets? Jamais nous ne pourrons tenir quatre dans la voiture. Ah ça! où allons-nous? je n'y comprends rien à ce voyage, je m'embarque les yeux fermés. Qu'on m'apporte un tabouret!

Il s'apprêtait à monter, la tante le retint. — C'est-à-dire que je

pars, moi et ma nièce, dit-elle, et que vous restez ici, vous et la Zounet; est-ce clair?

— Ah! vous partez? Et pour quel pays, belles dames?

— Pour Valence, vieux fou.

— Valence? Ah! très bien. Cette ville me plaît fort; vins exquis, belle cathédrale, bonne société, des gens aimables et sûrs; vous connaissez le proverbe :

Dauphinois
Fin et courtois.

Et vous reviendrez?

— Quand il nous plaira, si nous revenons jamais.

— Encore mieux! A merveille, mais du diable si je comprends rien à ce voyage. Ma tante de Valence serait-elle malade?

— Il n'y a de malade que vous, s'écria la tante, et moi je suis bien bonne de vous répondre. Allez vous coucher. Eh! quoi! vous n'êtes pas encore au lit, malheureux? Vous êtes ivre de sommeil. La Zounet, prends ton maître par le bras, il est moitié mort. Doublez-lui les couvertures, et qu'on lui bassine le lit avec du sucre. Adieu, adieu.

Cascayot était déjà sur son siége, le fouet à la main. — Allons, Sabine, embrasse ton père, et vivement. Nous n'avons pas une minute à perdre. Bien, bien! assez, finissez-en avec toutes vos tendresses. Adieu, adieu, et fouette cocher.

La voiture partit au grand trot. — Tout ça s'arrangera, murmurait le lieutenant.

Il avait surpris des larmes dans les yeux de sa fille, mais, ne pouvant s'expliquer ce qui se passait, il se laissa mettre au lit tout ensommeillé, brisé de fatigue, moulu, courbaturé, perclus.

VI.

Quand on part de la Pioline, on peut choisir entre deux routes pour gagner le chemin de Valence, la route connue sous le nom du *Grand-Félat* et celle du *Chemin des Sables*. Comme la carriole était très chargée, Cascayot s'était avisé de prendre le Chemin des Sables, qui passe pour le meilleur. Cette belle route est coupée tous les dix pas par des rochers et des fondrières; la voiture avançait lentement, et, dans son impatience, la tante Blandine cherchait noise à Cascayot, sous le prétexte que la route du Félat était la seule bonne, la seule praticable, qu'elle était excellente, unie comme la main, et qu'on y pouvait courir en carrosse. Si on avait pris la route du

Félat, elle aurait retourné son raisonnement contre le Chemin des Sables.

Cascayot haussait les épaules, haranguait ses bêtes, et sifflait l'air d'une nouvelle chanson du poète Perdigal.

— Et toi, me répondras-tu? dit la tante en se tournant vers sa nièce. Crois-tu donc que je veuille passer ma vie avec des sourds et des muets? Pour toi, je laisse ma maison, mes affaires; j'abandonne mon pauvre frère; à mon âge, j'entreprends un voyage des plus difficiles et sans savoir quand je reviendrai, et c'est pour toi, pour toi seule! Après les folies de Mlle Sabine, il fallait partir, la raison l'ordonnait : ai-je hésité? Je me suis dévouée comme toujours, et, pour me remercier, on se tient à l'écart. Pas un mot, pas un seul depuis que nous sommes parties! comme si j'étais votre ennemie, votre tyran! Sacrifiez-vous maintenant, pour qu'en récompense on vous fasse des mines comme des portes de prison! Est-ce pour mon plaisir que je m'expose aux fatigues, aux ennuis, aux dangers de ce voyage? Les routes ne sont jamais sûres. Il y a quinze ans, n'a-t-on pas arrêté la diligence en plein jour entre Mornas et Montdragon? Et si nous versions? et quand nous serons au bord du Rhône, si les chevaux venaient à s'emporter, qui nous sauverait?

Sabine s'était retirée au fond de la voiture. A chaque détour de cette route sinueuse, on apercevait dans le lointain le petit clocher de Seyanne au milieu des feuillages. Les yeux fixés de ce côté, oppressée par la douleur, mais se maîtrisant encore, Sabine pensait à Marcel avec une anxiété extrême; elle ignorait ce qu'il était devenu. La veille, au moment où les gens de la farandole prenaient la fuite, Mlle Blandine avait entraîné sa nièce à la Pioline; en traversant le village, elles avaient vu passer Marcel, pâle, ensanglanté, sans connaissance, porté à bras par Cabantoux et Bélésis, et depuis elles étaient restées sans nouvelles du Sendric. Tant qu'on fut sur ce chemin, Sabine s'attendit à rencontrer Espérit; mais lorsque la carriole tourna brusquement vers Lamanosc, laissant Seyanne à droite, Sabine perdit tout son courage, et, ne pouvant plus retenir ses larmes, d'une voix tremblante elle dit à Mlle Blandine : — Ma tante, vous voyez que je vous obéis; mais croyez-vous qu'il soit bien de quitter ainsi le pays sans savoir si nos amis sont morts ou vivans? Nous ne sommes qu'à un quart d'heure des Sendric, et si vous le vouliez, nous pourrions tout savoir.

— C'est impossible, repartit brusquement la tante. Nous à Seyanne! jamais, jamais! Mais rassure-toi, à notre arrivée à Valence nous trouverons une lettre de ton père qui nous informera de tout. Cascayot, fouette donc plus vivement tes mules, cette route est magnifique.

Au fond, la tante était aussi inquiète que Sabine; elle avait les

larmes aux yeux, et pour cacher son trouble, elle s'excitait à quereller sa nièce. — Comme vous pleurez! n'avez-vous pas honte? Vous l'aimez donc bien! Et moi, grande sotte, qui suis restée des siècles sans me douter de rien! Ah! quelle douleur que la vôtre! Je serais aux portes du tombeau que vous ne seriez pas si triste. Vingt fois vous m'avez vue à l'article de la mort, et vous ne m'avez pas tant pleurée.

La tante continuant à parler ainsi toute seule, on arriva dans le faubourg de Lamanosc, le long des remparts. Au bas du pont, Cascayot s'arrêta pour faire reprendre haleine à ses bêtes. Sabine ne cessait de pleurer. En entendant ses sanglots étouffés, la tante perdait la tête. — Ah! ma pauvre fille, du courage, rassure-toi. Je suis sûre que nous aurons de bonnes nouvelles; mes pressentimens ne me trompent jamais. Eh bien! s'il le faut, de Valence j'écrirai moi-même à la Sendrique.

Elle aperçut Espérit sur la porte du château des Saffras. — Tiens, Sabine, dit-elle, voilà notre marquis. S'il y avait un malheur, crois-tu qu'il resterait ainsi, tranquille comme un bourgeois, sous son cyprès? Cascayot, appelle donc Spiriton, qu'il vienne nous parler.

Le terrailler avait déjà reconnu la carriole; il arriva en courant, se jeta au-devant des bêtes, les tira à lui et les entraîna au galop dans sa cour. — Mais arrête donc, arrête! criait la tante.

— Ne craignez rien, dit Espérit, notre malade n'entendra pas le bruit des roues; vous voyez bien que ma cour est remplie de paille. Cascayot, tu sais les êtres, cours leur chercher l'avoine.

La tante eut beau protester, il se mit à dételer. — Mais nous allons à Orange, criait-elle, et de là à Valence, pour toujours peut-être! — Elle jurait qu'elle allait repartir, elle racontait ses projets de voyage. Espérit n'en voulait rien croire.

— Ah! mademoiselle Blandine, disait-il en bouchonnant les mules, dont les flancs ruisselaient de sueur, c'est bien à vous d'être venues. Je m'étais dit : Spiriton, quand elles sauront que Marcel a été transporté à la tuilerie, pour sûr elles viendront des premières, nos bonnes dames; j'en aurais mis ma main au feu! Ah! ça, c'est bien de vous, mademoiselle Blandine. Pour le bon cœur, il n'y a que les Cazalis. Comme il sera heureux de vous voir, notre Marcel! Il a perdu beaucoup de sang, mais le mieux se soutient. Il nous a bien inquiétés, savez-vous? Sa mère l'a veillé toute la nuit, pendant que nous étions à la barricade. Voilà deux heures qu'elle est partie, et moi j'ai mis un peu le nez à la rue pour prendre l'air.

Cascayot revint avec des boisseaux. — Maintenant entrons, dit Espérit en levant le doigt. Venez par ici, doucement, doucement!

La tante était fort embarrassée. — Eh bien! merci de tes bonnes

nouvelles, disait-elle; maintenant que nous sommes rassurées, nous allons repartir bien contentes. Il le faut; adieu. Nous vous quittons, nous sommes si pressées!

— Vous avez bien loisir, répondit Espérit; vos bêtes sont à l'avoine. Je vais leur verser du vin dans le son, et je vous garantis qu'elles vous regagneront le temps perdu. Allons, entrez, c'est le bon moment; par ici, doucement.

Il la poussait toujours vers la porte à coups d'épaule; la tante résistait. — C'est impossible, mon bon Espérit. Vrai! c'est impossible. Adieu, adieu! soigne-le bien. Nous ne pouvons pas entrer; nos minutes sont comptées!

— Or ça, dit Espérit en la regardant en face avec surprise et colère, auriez-vous le cœur de vous en aller sans l'avoir vu? Oui ou non, dites-le. Moi, je marche devant pour vous montrer le chemin. Vienne qui voudra.

— Allons, suivons-le, dit la tante; il le faut bien; ces paysans sont si susceptibles!

Dans le corridor, elle prit à part Sabine et lui dit vivement : — Nous ne faisons qu'entrer et sortir, entendez-vous? Vous m'avez engagée dans une visite ridicule. Tirons-nous de ce mauvais pas le plus tôt possible. Et vous, pas un mot, je vous le défends! Surtout restez derrière moi.

Espérit entr'ouvrit la porte, et, prenant Mlle Blandine par la main, il l'introduisit dans la chambre du malade. Sur un signe de sa tante, Sabine s'arrêta à l'entrée. — Oh! vous pouvez vous approcher, lui dit Espérit; vous ne lui faites pas peur.

Un jour faible éclairait cette pièce; aux deux fenêtres, on avait attaché des couvertures, et devant la porte flottait une vieille tapisserie tournée au sud pour amortir l'éclat du soleil. Marcel dormait paisiblement; Damianet était assis auprès de son frère, à la tête du lit, sur un escabeau, une fiole à la main. — Qu'on ne le réveille pas, dit tante Blandine; silence, Damianet!

Elle s'approcha très près de Marcel pour écouter sa respiration. — Tout va bien, dit-elle après lui avoir tâté le pouls. La peau est excellente. Je réponds de lui, si l'on est très prudent. Il est sauvé. Et maintenant adieu, mes amis; soignez-le bien, et surtout pas de bruit. Adieu, adieu; partons vite, nous sommes trop de monde ici.

Elle allait se retirer, lorsqu'elle se sentit tirer par la robe : c'était Damianet qui lui offrait en grande cérémonie une place sur l'escabeau. La tante refusa; elle était décidée à ne pas s'asseoir. Damianet insistait par politesse, et, dans ce débat, la fiole qu'il tenait à la main lui échappa et se brisa sur la table. Marcel se réveilla en sur-

saut. — Il n'y a pas grand mal, dit Damianet; voici une autre fiole sur la table avec la même drogue.

— Quel est ce remède? dit la tante en saisissant la bouteille et la portant à ses lèvres. Cela ne vaut rien; jetez ça par la fenêtre. Vous n'entendez rien aux malades. Il fallait me faire appeler. Vite, mon sac. Sabine, arrive, arrive! Que fais-tu là-bas? Mon sac de crin, te dis-je! Fouille au fond. Les petites poudres de la boîte verte, sous les petits paquets rouges! Et cet oreiller, qui l'a placé ainsi? Peut-on laisser un blessé la tête si bas! Et ce jour! Tirez donc le rideau!

En ce moment, entraînée par son zèle de médecin et n'écoutant plus que son bon cœur, elle avait tout à fait oublié ses grandes résolutions; elle était tout à son malade; elle s'était emparée de la chambre de Marcel; elle allait et venait, rinçait les verres, donnait des ordres; elle se fit raconter tout ce qui s'était fait depuis que Marcel était au lit; il fallut qu'on lui expliquât de point en point quel avait été le traitement suivi.

Le blessé s'était retourné sur l'oreiller du côté du mur; dans ce mouvement, le bandeau qui lui entourait le front se desserra, et le sang se répandit sur ses tempes. La tante courut au chevet du lit avec une grande compresse. — Mais dépêchez-vous donc, criait-elle; tous ici! Voyez comme il pâlit! ce pauvre ami va se trouver mal! Quel pansement! On ne peut jamais se fier à ces docteurs! Aidez-moi donc, vous tous; je lui tiens le front, mais je ne puis pas tout faire. Laisse-moi, Damian, ce n'est pas ce flacon qu'il faut; Sabine, Sabine, l'élixir, la fiole bleue! Mais soulève-lui donc la tête, Sabine, laisse-moi verser, et toi, fais-le boire, doucement, doucement, du bout des lèvres.

En lui donnant l'élixir, Sabine lui soutenait le front, et quelques gouttes de sang tachèrent son mouchoir. Marcel rouvrit un instant les yeux; il reconnut Sabine, et toutes les visions du ciel passèrent devant lui.

— Ah! belle demoiselle, dit Espérit, vous lui rendez l'âme!

Sur ce mot, la tante prit une mine sévère et maussade; elle se disposait à partir lorsqu'on annonça l'arrivée du docteur. La tante entra en longue conférence avec lui, il approuva tout ce qu'elle avait fait; ils s'assirent dans un coin pour causer. Toute au plaisir de faire briller ses belles connaissances médicales, tante Blandine ne songeait plus au départ. Espérit, qui voulait la retenir le plus longtemps possible, crut bien faire en venant lui dire : — Maintenant que vous êtes ici, je vous garde jusqu'au retour de notre Sendrique; ce ne sera pas long; de ma fenêtre je viens de la voir là-bas, là-bas sur la route. Oh! c'est bien elle, avec son fichu blanc et sa grande coiffe; du bout de la plaine, je reconnaîtrais sa mule entre mille.

La tante se leva précipitamment. En toute hâte, elle prit congé de Marcel et du docteur, et sortit pour ne pas se rencontrer avec la Damiane; mais l'attelage de la carriole était encore à l'étable. Dans son empressement, tante Blandine se mit à aider Cascayot pour harnacher et brider les bêtes. Elle conduisit elle-même le Garri à l'abreuvoir, et tout en activant le départ, elle reprenait sa mauvaise humeur et ne cessait de répéter à Sabine : — On m'a fait faire un pas de clerc! C'est votre faute, après tout. Maintenant notre retour devient de plus en plus impossible. Aussi pourquoi Cascayot n'a-t-il pas pris l'autre route? Et cet Espérit, cet Espérit!... Ah! ce voyage est d'une urgence!... Et j'espère bien que nous voilà parties pour toujours!

Si agile que fût Cascayot, tous ces préparatifs de départ prirent du temps. Au moment de grimper sur le marchepied de la carriole, Mlle Blandine aperçut la Damiane qui entrait dans la cour; elle prit sa nièce par le bras, et bien à contre-cœur elle s'approcha de la Sendrique pour la saluer. La Damiane descendit de sa mule, et Sabine lui tendit la main au saut de l'étrier. En quelques mots, la Sendrique les remercia toutes deux de leur visite, et d'une façon si simple, si affectueuse, que la tante elle-même se sentit touchée, attendrie.

Mlle Blandine remonta en voiture très émue et très mécontente d'elle-même. Comme elle se repentait toujours de ses bons mouvemens, elle s'accusa bientôt de faiblesse, et tout en querellant sa nièce, elle se querellait elle-même, en grande subtilité, pour effacer cette douce impression qu'elle avait reçue de la Damiane.

Au tournant de la route des Rétables, la carriole fut croisée par une calèche découverte attelée de deux chevaux fringans lancés au galop. Maître Mazamet était assis sur le siége et conduisait à grandes guides. En rendant son salut à l'avocat, Mlle Blandine se pencha lestement de côté pour jeter ses regards curieux au fond de la voiture; elle entrevit la belle Félise étendue avec nonchalance sur ses carreaux de velours rose, parée comme une princesse, dans toutes ses élégances, toute galante et pimpante, au milieu des fleurs et des dentelles. Elle jouait de l'éventail et souriait à Lucien, qui caracolait à la portière.

JULES DE LA MADELÈNE.

(La dernière partie au prochain n°.)

ÉTUDES

SUR

LE ROMAN ANGLAIS

WILLIAM WILKIE COLLINS.

I. *Memoirs of the Life of William Collins*, 2 vol., Longman 1848. — II. *Antonina or the Fall of Rome*, 3 vol., Bentley 1850. — III. *Basil, a story of Modern Life*, 3 vol., Bentley 1853. — IV. *Hide and Seek*, 3 vol., Bentley 1854. — V. *The Lighthouse, a play*, 1855 (*unpublished*).

En si médiocre estime que certains juges, un peu dédaigneux selon nous, tiennent l'école de peinture anglaise, il est difficile de ne pas reconnaître qu'à partir du dernier siècle (de sa seconde moitié surtout), cette école a formé des artistes remarquables par le talent, et plus encore par la conscience, la bonne foi, la loyauté de leurs efforts. Il faudrait, pour contester ceci, n'avoir lu aucune des biographies que la piété nationale a consacrées aux principaux maîtres de cette école, à Constable par exemple, à Stothard, à Reynolds, à Lawrence, à Wilkie. Il y a peu d'années encore, de précieux documens sur la peinture anglaise, et sur Wilkie particulièrement, nous étaient offerts dans la *Vie de William Collins*, écrite par son fils, le jeune romancier dont nous voulons nous occuper aujourd'hui. Collins et Wilkie, ces deux noms sont inséparables. Une étroite amitié, née sur les bancs de l'école, cimentée par une longue communauté de vues, d'ambition et de succès, unissait en effet ces deux peintres, également adoptés par l'aristocratie et le dilettantisme anglais. Cette amitié, si rare entre émules, nous en trouvons le touchant témoignage dans le nom même que nous venons d'inscrire en tête de cette étude.

En 1824, lorsque William Collins, marié depuis deux ans, vit naître son premier enfant, il pria Wilkie de le tenir sur les fonts baptismaux, et c'est ainsi que le nouveau-né d'alors peut mettre aujourd'hui sa candidature littéraire sous le double patronage de deux noms célèbres à titre égal. En effet, si Wilkie est plus populaire chez nous que Collins, il le doit principalement au genre familier de son talent, un peu parent de celui de Walter Scott, son compatriote. Il le doit à cette tendance du goût français, naturellement plus porté à observer les mœurs que les sites, plus amoureux de la pensée et de l'action que du paysage, plus acquis à l'étude de l'homme qu'à celle de la nature inanimée. Wilkie est mieux compris par ce côté réaliste de son talent, que la gravure a pu traduire sans le trop fausser. Collins, plus poète, plus paysagiste, introduit sans doute aussi l'élément humain sur ses fraîches toiles; mais le site y domine les personnages, ingénieusement épisodiques, et quand il nous mène avec lui sur les blanches falaises de la côte, le long des grèves humides, ou devant un riant *cottage* au toit étincelant parmi les vapeurs matinales, c'est la physionomie de la mer, c'est la splendeur du ciel, ce sont les capricieuses ondulations de la brume, qui sollicitent avant tout ses pinceaux curieux et *chercheurs*. Quant aux jeunes pêcheurs revenant pieds nus et pliés sous le poids de leurs filets, quant à la belle villageoise qui guette au loin sur les flots la voile bien connue de son père ou de son fiancé, quant aux enfans en haillons qui s'ébattent sur le seuil usé de la chaumière moussue, ils ne sont là que pour ajouter à l'harmonie du site une nuance de plus. Ils commentent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un texte qui au besoin se passerait d'eux; ils expliquent le moment choisi par le peintre, indiquent le sens général du paysage, montrent à quelle heure de la journée et dans quelle région particulière de tel ou tel comté fut recueillie et transcrite cette page empruntée au grand livre de la création : rôle utile sans doute, mais secondaire, que n'ont jamais joué les personnages mis en scène par Wilkie. Ceux-ci tiennent le premier plan, et laissent au reste du tableau le rôle de simple décoration. Or il faut bien reconnaître que si le nombre des vrais amateurs, capables de goûter un simple paysage, d'en apprécier la vérité, d'en savourer la poésie, s'accroît chez nous de jour en jour, ce nombre était bien petit naguère (et surtout à l'époque où Collins et Wilkie rivalisaient de talent), comparé à celui des spectateurs qu'émeut et frappe une scène de la vie bourgeoise fidèlement et spirituellement reproduite, comme *le Jour des loyers* ou *Colin-Maillard*, les deux pages qui, dans l'œuvre de Wilkie, ont le plus contribué à établir sa réputation, d'abord en France, et par contre-coup en Europe.

En Angleterre, Collins, éminemment Anglais, a pris une des pre-

mières places, et, s'il est descendu de quelques degrés, il conserve encore, il conservera longtemps l'estime des connaisseurs. Son fils a pu citer avec orgueil, dans la biographie dont nous avons déjà parlé, les ventes de collections où les tableaux paternels ont obtenu des prix supérieurs à ceux qu'en avaient d'abord donnés les patrons de l'art national, les George Beaumont, les Thomas Heathcote, les Samuel Rogers, etc. A peine le nom de William Collins fut-il sorti de l'obscurité, et longtemps avant qu'il eût obtenu les honneurs académiques (février 1820), on paya ses toiles sans difficulté 100, 140, 150 guinées (2,500, 3,500, 3,750 francs). Plus tard, on les estima couramment 250, 300 et 400 livres sterling (6,250, 7,500, 10,000 francs), et la générosité de certains millionnaires, tels que Robert Peel, les porta quelquefois au-delà (1). Voir des travaux aussi honorablement rétribués croître encore de valeur quand, du cabinet du riche amateur, ils passent sous le marteau des enchères à la criée, n'est-ce pas une preuve assez éloquente des sympathies accordées à un artiste?

On nous pardonnera ces détails, en apparence étrangers à notre sujet, qui n'est pas la biographie du peintre Collins, si l'on songe qu'il va être question de son fils, et que l'un des premiers ouvrages de M. Wilkie Collins a été consacré à la mémoire de son père. Ce monument, élevé par sa piété filiale, n'inspire pas seulement une vive sympathie pour l'artiste dont il raconte la vie honnête et pure; il nous ouvre aussi quelques vues sur les origines du talent que nous voulons apprécier : double source d'intérêt pour nous et pour ceux qui voudront bien accorder quelque attention à cette étude.

M. Wilkie Collins, né, on vient de le voir, en 1824, n'avait que douze ans lorsque son père, entraîné par l'exemple de Wilkie, voulut, lui aussi, retremper son talent par les voyages, et partit pour l'Italie. Sa famille l'accompagnait; elle le suivit à Gênes, à Pise, à Florence, à Rome, à Naples, et il est aisé de voir que ce voyage ne fut pas perdu pour l'aîné des deux enfans que Collins initiait ainsi à la vie nomade et charmante de l'artiste voyageur. Bien que le biographe s'efface autant qu'il le peut, et en toute occasion, devant le personnage vénéré dont il veut perpétuer la mémoire, la vivacité de ses souvenirs l'emporte quelquefois, et nous l'entrevoyons alors, derrière son père, jouissant de la beauté des sites, de la nouveauté des physionomies, de l'originalité des costumes, heureux de sa vie d'aventures, et suivi de l'œil avec intérêt par son affectionné parrain, qui l'oublie rarement dans ses lettres. « *Comment vont les jeunes gen-*

(1) En 1827, le tableau intitulé *A Frost Scene* fut payé 500 guinées. C'est le prix le plus élevé que nous rencontrions dans le curieux catalogue des tableaux de William Collins, dressé par les soins assidus de son fils.

tlemen?... Logez mistress Collins et *la jeunesse* dans la région fraîche de Castellamare... » A chaque instant reparaissent ces témoignages de bon souvenir donnés par Wilkie à son filleul, et qui trouvent leur place parmi les considérations les plus élevées sur les diverses écoles de peinture italiennes, sur les procédés habituels aux grands maîtres, sur la manière dont il faut savoir interpréter ces glorieux modèles. A un enfant bien doué peut-on souhaiter mieux qu'un pareil apprentissage de la vie et de l'art? Une course enchantée à travers les magnifiques paysages de la Toscane et de Naples, l'étude des temps classiques faite sur le théâtre même des grands événemens qu'ils virent s'accomplir, la peinture, la sculpture, interrogées tout d'abord à leurs plus éclatantes origines et sous la direction d'un artiste éminent, n'y a-t-il pas là de quoi développer une intelligence moyenne, et l'assimiler, par une culture tout exceptionnelle, aux intelligences d'un degré supérieur? Et que ne peut-on espérer d'un esprit naturellement vif, stimulé par de tels enseignemens! M. Wilkie Collins les reçut peut-être un peu trop tôt pour en tirer tout ce qu'ils pouvaient donner à son avenir littéraire; mais on s'assure aisément, en lisant ses ouvrages, qu'ils n'ont pas été perdus pour lui.

Son début dans le roman porte l'empreinte de ce précoce voyage en Italie. On devine que, dans le choix de son sujet, le jeune écrivain a été tout naturellement influencé par les réminiscences lointaines de « la terre où fleurit l'olivier. » Ces réminiscences ont coloré pour lui les pages de l'historien Gibbon, et il s'est senti le désir de repeupler par la pensée, telles qu'on les vit au ve siècle, ces contrées magnifiques traversées par lui quatorze siècles plus tard. Nous ne croyons pas nous tromper en assignant cette origine au récit intitulé *Antonina, ou la Chute de Rome*, qui porte pour épigraphe (détail assez curieux) deux vers de la tragédie d'*Alarique*, par notre Scudéri (1). Ce récit, qui d'une part fait songer aux *Martyrs* de Châteaubriand, et rappelle de l'autre un roman de Bulwer beaucoup plus en faveur chez nos voisins que chez nous (*the Last Days of Pompeï*), débute d'une manière saisissante, et, s'il tenait toutes les promesses de ce début, laisserait fort loin derrière lui le second des deux ouvrages que nous venons de mentionner.

Au sommet de la chaîne des Alpes qui confine aux plaines lombardes, parmi des rochers entourés de précipices, sur le bord d'un de ces petits lacs que les montagnes gardent quelquefois à leur cime, par un jour nuageux d'automne, une femme est debout sur le seuil d'une caverne. De cet endroit élevé, que la nature a disposé comme

(1) ..... La ville cesse d'être :
Le Romain est esclave, et le Goth est son maître.

une tour de guet, elle domine les forêts d'oliviers qui ceignent la base des monts, et voit s'étendre à l'horizon les provinces italiennes que menace le flot de l'invasion. A quelques pas d'elle, abrité contre la pluie, étendu sur une épaisse couche de feuillage, et près d'un tas de menu bois, dont la flamme consume péniblement les rameaux humides, repose un enfant horriblement mutilé, mais qui vit encore. La mère et le fils, — leurs traits et leurs costumes l'indiquent, — sont d'origine germanique. Tous deux comptaient naguère encore parmi les otages de haute naissance que les Goths avaient confiés à la foi romaine, et qui, enfermés dans Aquilée, répondaient de l'exécution des traités conclus entre Alaric et Honorius. De plus, le mari de l'une, le père de l'autre, servait comme légionnaire sous l'aigle romaine; mais à un jour donné, la guerre éclatant, l'empereur a fait mettre à mort les Barbares incorporés dans ses cohortes, et les otages d'Aquilée, livrés à la fureur des soldats romains, ont été passés au fil de l'épée. Goisvintha seule, par un hasard merveilleux, a pu s'échapper, emportant son fils, frappé déjà et couvert de sang. L'énergie de sa race, les inépuisables ressources de l'amour maternel l'ont soustraite aux périls de la fuite. Elle a pu venir s'abriter dans cette grotte solitaire, et maintenant elle y attend, ou la mort qui ne saurait tarder, ou, chance unique de salut, l'arrivée des Goths sur le passage desquels elle s'est placée. Dans leurs rangs et parmi leurs chefs combat son frère Hermanric, le seul appui qui reste maintenant à la veuve désolée, à l'orphelin dont les forces s'épuisent. Si l'armée d'Alaric tarde d'un jour, tous deux auront succombé, succombé sans avoir pu dénoncer leurs meurtriers et demander vengeance. La vengeance, en effet, est le dernier vœu, la suprême ambition qui, dans le cœur ulcéré de Goisvintha, remplace tout sentiment, toute passion, toute pensée d'avenir. La haine de Rome domine cette femme altière, et ses regards ardens couvent les riches plaines de la Lombardie comme une proie qu'ils voudraient dévorer avant de se fermer pour jamais.

Cependant les heures passent, la nuit va venir; tout espoir semble perdu. Ne prenant plus conseil que de sa rage, Goisvintha saisit dans ses bras l'enfant blessé; elle se traîne au bord du lac glacé où elle a résolu de s'ensevelir avec lui... lorsqu'un bruit lointain frappe son oreille : ce bruit magique l'arrête comme un ordre d'en haut, et fait battre à coups redoublés son cœur, comprimé jusque-là par une indicible angoisse; si faible que les échos la lui apportent, elle l'a reconnue sans peine, cette fanfare des trompes guerrières. Les Goths s'approchent. Dans les profondeurs des bois, silencieux jusqu'alors, naissent des bruits confus encore, mais qui, grandissant de minute en minute, arrivent de plus en plus distincts jusqu'à la cime des monts. Enfin à la lisière des forêts alpestres apparaît l'avant-

garde de l'armée barbare. Assurant ainsi la marche de la multitude qui les suit, les soldats qui la composent s'éparpillent de tous côtés, sondant la profondeur des passes et s'élançant au sommet des roches abruptes. Les signaux de Goisvintha ne manquent pas de les attirer vers elle. Ils la conduisent, sur sa requête, auprès d'Hermanric. Le jeune guerrier écoute avec une fureur concentrée le récit des trahisons qui ont si cruellement frappé sa famille et son peuple. Tandis que Goisvintha les lui raconte, une vieille femme, moitié sibylle, moitié médecin, aux mains de laquelle Hermanric a remis son neveu, essaie de ranimer le malheureux enfant; celui-ci expire cependant malgré les incantations et les remèdes. Goisvintha ne pousse pas un cri, ne verse pas une larme quand on dépose à ses pieds le cadavre encore tiède de son fils; mais, accroupie devant ce cadavre, elle demande vengeance. Dominant sa voix, celle d'Alaric se fait entendre; elle promet à ses guerriers le pillage de la ville éternelle. Les Barbares, à cette voix, ont repris leurs rangs, leurs masses imposantes s'ébranlent, et du haut des Alpes franchies le torrent dévastateur, que cette dernière digue n'arrête plus, se précipite sur la péninsule ouverte à ses flots.

A ce premier tableau qui ne manque, on le voit, ni de grandeur ni de poésie, ni de mouvement dramatique, succède une peinture d'un tout autre caractère : nous sommes transportés à Ravenne, sur les bords de l'Adriatique, qui, à cette époque lointaine, baignait encore les murs de cette ville forte. Là s'est retiré, abandonnant Rome à ses destinées, le faible et capricieux Honorius. Au bout d'une riche galerie du palais impérial, devant une porte curieusement sculptée, sont groupés les parasites ordinaires de toute royauté, les courtisans avides, les philosophes en quête d'emplois, les poètes mercenaires, les artistes besoigneux. Derrière cette porte est le tout-puissant empereur, — jeune homme aux traits pâles, à la démarche incertaine, ombre vaine des césars d'autrefois, — livré à son passe-temps favori,... l'éducation des volailles. Entouré de poules rares et de leurs couvées, il sème à profusion, de ses royales mains, sur les dalles de marbre, le grain qui les attire. Cependant à l'autre extrémité du palais, dans la grande salle des réceptions, les beautés de la cour entourent un sénateur récemment arrivé de Rome avec un message pour l'empereur. L'importance de Vetranio et la curiosité qu'il inspire aux grandes dames du palais ne tiennent nullement à ce que sa mission politique peut avoir de mystérieux. Esprit universel, riche entre les plus riches, comme il est noble entre les plus nobles, philosophe, rhéteur, poète à ses heures, sculpteur et musicien quand il le veut, Vetranio est encore un des plus beaux hommes et un des gastronomes les plus savans de son époque. On comprend qu'il y ait foule autour d'un personnage si bien doué; on comprend que les

courtisans dont il est entouré veuillent le retenir à Ravenne, mais il veut rentrer dans Rome aussitôt qu'il aura rempli sa mission. Vainement prétend-on l'effrayer de l'approche des Goths; Vetranio sourit à l'idée seule que leurs bandes indisciplinées puissent arriver sous les murs de la ville reine, et sa seule préoccupation est une fantaisie d'artiste. Désirant exécuter une statue de Minerve, il adopterait volontiers, comme type de la sévère déesse, une de ces blondes filles de la Germanie, renommées à la fois pour leur chaste retenue et pour leur beauté calme, imposante et rigide.

Ce culte plastique de la sagesse n'empêche pas Vetranio d'être au même moment plongé dans une *intrigue* (il l'appelle lui-même ainsi, bien que le mot, au ve siècle, ait droit d'étonner), et cette intrigue, en peu de mots la voici. Près de son palais habite un obscur sectaire, connu sous le nom de Numérien. Cet homme est un chrétien enthousiaste, qui, frappé de la corruption peu à peu introduite dans l'église, a voué sa vie aux travaux d'une réforme à peu près impossible. En attendant qu'il l'ait propagée au dehors, il en pratique chez lui les rigoureux devoirs, et sa fille Antonina se trouve ainsi condamnée à mener, quoique appartenant encore au monde, la vie des religieuses les plus strictement cloîtrées. Or, s'il est des natures qui volent au-devant du joug, il en est pour lesquelles l'austérité chrétienne des premiers âges devait constituer un asservissement impossible à supporter. Par malheur pour Numérien, sa fille, douée d'une organisation tout exceptionnelle, ne saurait entrer librement dans l'aride voie où il la voudrait pousser. Tous les instincts qui font l'artiste éminent vivent en cette jeune fille, et se révoltent contre la volonté absolue qui la condamne à s'anéantir dans une longue prière. Aux sons du luth de Vetranio, Antonina, comme fascinée par la musique, est venue, sans que son père en ait rien su, et malgré ses ordres formels, exposer aux désirs du riche libertin la chaste beauté de ses seize ans. Le sénateur n'a aucun empire sur son âme : ses douces paroles, ses flatteries, elle les supporte, et c'est tout; ses caresses, elle les repousse et s'y dérobe, plutôt indifférente qu'effarouchée; mais quand Vetranio saisit son luth, quand il ouvre à son imagination les champs éthérés de la poésie, quand il s'adresse en elle, non pas à la jeune fille qu'il convoite, mais à l'artiste dont il fait en quelque sorte l'éducation, il reprend sur Antonina tout l'ascendant qu'il perdait à lui parler le langage de l'amour. Par sa nouveauté même, cette situation excite chez Vetranio des curiosités qu'il croyait amorties, et que chercheraient vainement à ranimer, par leurs complaisantes avances, les belles patriciennes au milieu desquelles se passe sa vie.

Sur ces données premières, qui forment ce qu'on peut appeler l'exposition du roman, un lecteur quelque peu au courant des formules littéraires anglaises devinera sans peine que l'intérêt du récit,

ses complications, ses péripéties naîtront d'un amalgame facile à prévoir entre les deux séries de faits dont nous avons indiqué le début. Les tentatives séductrices de Vetranio, secondées par la complicité d'un ancien prêtre des faux dieux, qui s'est introduit à titre de coreligionnaire chez le crédule Numérien, amènent le départ d'Antonina, devenue suspecte à son père et honteusement chassée par lui dans un moment d'injuste méfiance. Sans asile et poursuivie par les agens du riche sénateur, il ne lui est pas permis de rester dans Rome, et elle en sort justement à l'heure où l'armée des Goths vient d'investir la ville. Un heureux hasard la sauve du déshonneur et du meurtre qui l'attendent aux avant-postes de l'ennemi; elle tombe dans les mains d'Hermanric, dont la vengeance généreuse respecte sa jeunesse et sa beauté. Après quelques heures passées sous la tente du jeune chef, ils se séparent épris l'un de l'autre. Désormais Hermanric ne songera plus qu'à dérober cette victime aux sanguinaires ressentimens de la terrible Goisvintha, laquelle a extorqué de lui le serment de n'épargner, pour aucun motif, le premier captif romain que lui livrerait la fortune des armes. Le frère devient donc parjure envers la sœur, et la violation de sa promesse lui coûtera cher. Goisvintha découvrira bientôt la retraite isolée où le jeune capitaine a caché l'innocente enfant dont il veut sauver les jours. Elle les y surprend, par une nuit d'orage, livrés à l'enivrement de leur chaste amour, et, transportée de fureur, elle frappe Hermanric, qui, mutilé par elle, tombe ensuite sous les coups de quelques soldats huns envoyés par Alaric pour l'arrêter mort ou vif.

Du secret asile où elle a vu périr son vaillant protecteur, Antonina est ramenée dans Rome par une suite de hasards auxquels, si dramatiques qu'on les veuille reconnaître, il faut bien reprocher quelque invraisemblance. Là, rendue à son père, qui maintenant la sait innocente, elle partage l'horrible sort de la population romaine, affamée par le blocus des Goths. Les angoisses du besoin, la vue de son père près de mourir, la font un jour sortir de sa retraite. Une seule porte s'ouvre devant elle, c'est celle du palais de Vetranio, qui, réunissant autour de lui quelques convives, a résolu de finir sa vie, comme Sardanapale, au milieu d'une orgie funèbre. La vue inopinée d'Antonina, survenue au moment même où il allait incendier la salle du festin, le fait renoncer à ses projets insensés. Celle qui l'a ainsi sauvé de lui-même reste en butte à mille périls. Goisvintha s'est promis de ne pas épargner une vie qui lui a déjà coûté celle d'Hermanric. Elle entre dans Rome, déguisée, à la suite de l'ambassade qui est allée négocier la paix avec Alaric, et poursuit sa victime jusque dans un temple païen, où Numérien s'est réfugié avec la tremblante Antonina, sans savoir au juste quelle est cette femme mystérieuse sans cesse attachée à leurs pas. Or ce temple est justement

celui où a pris refuge le prêtre des faux dieux dont nous avons déjà parlé, misérable nécroman dont le fanatisme, exalté par des misères, des revers de tout ordre, a pris définitivement le caractère d'une folie furieuse. La dernière catastrophe du roman s'accomplit entre ces quatre personnages. Nous n'en dirons pas toutes les péripéties, qui remplissent un demi-volume : il suffira au lecteur de savoir que l'enthousiaste chrétien retrouve un frère longtemps perdu dans le sacrificateur délirant qui veut immoler Antonina sur les autels des anciennes divinités, qu'Antonina, frappée par sa terrible ennemie, survit à sa blessure, et que Goisvintha au contraire meurt sous les mortelles étreintes du *dragon de bronze*, idole hideuse, infernale machine, cachée dans les profondeurs souterraines du temple païen (1).

Le roman d'*Antonina*, vrai début de jeune homme, empreint de cette audace qui manque souvent le but en le dépassant, semé de ces précieuses naïvetés que les gens du métier écartent au courant de la plume, n'en fut pas moins un des ouvrages remarqués de la saison où il parut. Avec tous ses défauts, il n'avait rien de ce qui trahit une routine vulgaire. L'ensemble satisfaisait peu, mais l'incohérence de la composition laissait place à des détails traités avec talent. Le prêtre des faux dieux, qui, chez nous, aurait eu le tort immense de trop rappeler la figure bien connue de Quasimodo, le terrible sonneur de cloches de *Notre-Dame de Paris*, eut sans doute, pour beaucoup de lecteurs anglais, un certain mérite de nouveauté. Les goûts classiques de beaucoup d'autres furent flattés par l'exactitude avec laquelle était traitée la portion historique du roman. La réserve des plus prudes lectrices dut trouver son compte à l'immaculée pureté de l'héroïne, si merveilleusement sauvée des embûches de Vetranio et de l'amour plus dangereux d'Hermanric. Enfin le bon effet de sa première publication protégeait M. Wilkie Collins contre les rigueurs de la critique. Cette faveur, cette indulgence générale pouvaient perdre l'écrivain qui en était l'heureux objet. Il suffisait que, mal préservé des illusions de l'amour-propre, il se crût appelé à ressusciter le roman historique pour qu'il fît fausse route et se préparât de rudes échecs. En admettant cette forme de roman comme compatible avec les exigences du goût contemporain, on doit reconnaître que, pour s'y essayer avec des chances de succès, il faut unir plus de maturité que n'en a montré jusqu'ici M. Wilkie Collins à une moins grande préoccupation de l'intérêt purement dramatique. Destinée avant tout à compléter chez le lecteur l'intelligence de l'époque où elle le reporte, cette espèce de fiction doit tenir son plus grand intérêt, non du conflit engagé entre telles ou telles passions

(1) On peut voir, sur ce personnage *muet* du roman de M. Wilkie Collins, un passage curieux, cité par lui, de l'*Histoire des Empereurs*, par Lenain de Tillemont, t. V, p. 518-519, édition de 1720.

individuelles, mais d'une vive lumière jetée sur les rapports variables des diverses classes sociales. Qu'un drame plus ou moins attachant encadre le travail de l'analyse historique et fasse valoir les documens curieux qu'elle a rassemblés, rien de mieux sans doute; mais si cette condition secondaire devient le but principal de l'écrivain, s'il se passionne démesurément pour les rêves de son imagination excitée outre mesure, il se trouve par là même détourné de son vrai but. Une irréparable confusion s'introduit dans les élémens de son récit, où ce qui reste du dessein primitif ne sert plus qu'à traverser la donnée nouvelle, et le roman, partagé ainsi entre deux ordres de pensées contraires, subit le sort de ces édifices dont l'exécution vient contredire le plan primitif et attester tristement l'inconstance des volontés humaines.

La préface du second roman de M. Wilkie Collins nous apprend qu'il hésita, au moment de livrer sa seconde bataille (bien autrement périlleuse que la première), entre un sujet tiré de l'histoire, mais cette fois de l'histoire moderne, et un récit emprunté à la vie contemporaine (1). Sans pénétrer le secret du plan qu'il laisse ainsi entrevoir, et sans vouloir pronostiquer d'une manière absolue ce qui fût advenu si le jeune romancier s'en était tenu à son premier projet, nous présumons qu'il n'a eu qu'à se louer du parti définitivement adopté : sa seconde œuvre est jusqu'à ce jour celle qui a conquis le plus de suffrages.

Basil est une histoire très simple et très émouvante : nous n'en voudrions retrancher que quelques détails oiseux et quelques complications surabondantes pour en faire, sinon une œuvre de premier ordre, du moins une des études de mœurs les mieux réussies qu'on ait vu se produire depuis assez longtemps, quelque chose d'approchant *Jane Eyre* et *Mary Barton*, avec une touche un peu plus virile, l'empreinte d'une éducation mieux faite et plus compréhensive, un ensemble d'idées plus en harmonie avec la tendance générale de notre pays et de notre siècle. Nous insistons quelque peu sur ce dernier point, afin d'être mieux compris. Les deux femmes, fort richement douées d'ailleurs, aux romans desquelles nous venons de faire allusion, — miss Bronte et mistress Gaskell, — ont un peu plus qu'il ne convient le cachet de leur origine et de leur éducation. Sans prétendre leur en faire un reproche, — chacun devant rester libre en ses opinions et ses croyances, — nous constatons simplement que leurs romans se trouvent, par leur caractère prononcé d'homélies protestantes et d'appel aux réformes sociales, en dehors de cette impartialité placide et sereine, — trop sereine parfois et trop placide, hélas! — qui caractérise la philosophie observatrice

(1) *Basil, Letter of dedication to Charles James Ward.*

du temps présent. M. Wilkie Collins, artiste avant tout, est d'un autre tempérament. Ses opinions, en tant que manifestées çà et là sans qu'il prenne plaisir à les étaler emphatiquement, ses opinions sont vraiment libérales, hostiles à l'hypocrisie, aux préjugés orgueilleux, aux tendances mercenaires qui sont les vices caractéristiques de l'Angleterre actuelle. Il hait, on le voit, le *cant* nasillard et les prescriptions minutieuses du faux puritanisme; il mesure et toise d'assez haut la vanité nobiliaire, l'acceptant lorsqu'elle est le mobile d'actions généreuses, la raillant impitoyablement dès qu'elle se complaît en de vaines prétentions. Enfin il n'a qu'ironie et dédain pour l'aristocratie de comptoir, son égoïsme calculateur, ses allures tour à tour absolues et serviles, son éloignement naturel pour tout ce qui fait la grandeur de l'intelligence et la poésie de l'existence humaine. Toutefois ces antipathies n'ont pas chez lui le caractère de passions, et ne font pas de lui un prédicateur. Il les exprime telles que les ressent en général l'homme de nos jours, assez convaincu de la vérité qu'il possède pour ne pas croire nécessaire de faire du prosélytisme, assez sûr du cours des choses pour croire inutile de le précipiter. A sa bonne humeur inaltérable, à son sourire indulgent, à ses hostilités sans colère, à ses sarcasmes sans venin, on devinerait au besoin, si d'ailleurs on ne le savait pas, que c'est là une heureuse nature, développée en un milieu excellent, un homme qui a vu le monde autrement que par la fenêtre, pratiqué ses contemporains sans trop avoir à démêler avec eux, et qui, de tous les hochets dont se joue notre pauvre humanité, n'en veut admettre que deux comme dignes d'elle : l'amour du beau et l'amour du bien, — à supposer encore que ce ne soit pas là une seule et même passion.

Ainsi disposé, M. Wilkie Collins a choisi le héros de son second ouvrage dans le sein de cette aristocratie anglaise si peu accessible aux écrivains de profession, mais que les nombreuses relations de son père ont dû l'aider à bien connaître. Basil est le fils d'un noble d'ancienne roche, très fier de son origine, et chez qui va de pair, avec la préoccupation des devoirs qu'elle impose, le sentiment des priviléges exceptionnels qu'elle donne le droit de revendiquer. Chez lui, l'honneur est poussé jusqu'au fanatisme, la délicatesse atteint aux dernières limites du scrupule. Portées à ce degré, ces qualités deviennent une partie du monopole *de race* qu'il entend maintenir. La race en effet, et non le rang, compte aux yeux de cet aristocrate modèle. Il ne conteste pas à sa reine le droit de faire des *pairs*, mais il ne reconnaît point pour *siens* les parvenus que les hasards de la fortune politique ont pu pousser à ce rang élevé. Qu'un de ces parvenus vienne dîner à sa table, et que ce jour-là même s'y trouve convié un pauvre professeur de langue étrangère, exilé de son pays, où depuis des siècles le nom qu'il porte est inscrit dans les fastes his-

toriques, la place d'honneur et le privilége de donner le bras à la maîtresse de la maison reviendront de droit au mieux né des deux, non pas au plus riche; le lord de création nouvelle, tout millionnaire qu'il est par-dessus le marché, devra baisser pavillon devant les vieux parchemins et la bourse vide du pauvre hère dont les habits râpés avaient d'abord excité sa commisération.

Digne et courtois envers ses enfans comme vis-à-vis des étrangers, ce fier champion du pur sang respecte jusqu'en eux la race dont il s'enorgueillit d'être issu. Resté veuf, il reporte sur sa fille les égards chevaleresques dont sa femme avait toujours été l'objet. En revanche, il attend de ces mêmes enfans, étonnés peut-être de se voir traités avec une considération si précoce, qu'ils se respecteront eux-mêmes tout autrement que ne le font les gens de peu. Un mensonge, chez eux, acquiert la gravité d'une dérogeance, et la même faute qui serait péché véniel chez le fils d'un plébéien perd tout droit au bénéfice des circonstances atténuantes, lorsqu'elle est commise par un jeune homme qui se doit sans réserve à l'intégrité d'un armorial jusque-là préservé de toute souillure.

Il est triste de dire, mais il serait utile de savoir que la nature humaine n'accepte, ni pour le bien, ni pour le mal, au-delà d'une certaine mesure, ces distinctions héraldiques. Le frère aîné de Basil, au sortir de l'université, où il a contracté bon nombre de dettes, acquittées sans sourciller par le chef de la famille, se compromet dans une intrigue avec la fille d'un de leurs tenanciers. Il y a là quelque chose d'avilissant pour le nom. Ralph est donc exilé par son inflexible père, et va contracter sur le continent une multitude de défauts étrangers dont gémira plus tard le patriotisme de ce Brutus en frac noir. Déguisant le chagrin paternel que lui coûte son excessive rigueur, celui-ci continue en attendant à vivre entre sa fille Clara et son fils Basil, unis par la plus tendre affection.

Pour ce dernier, les plus rares conditions de bonheur semblent réunies. Il a le choix entre toutes les carrières qui peuvent solliciter l'activité d'un homme intelligent : l'église, l'armée, la haute administration, le barreau, le parlement, tout s'offre à lui avec des débuts faciles, des chances de succès à peu près certaines. Il a choisi le barreau, non pas précisément pour ce que les études des *Inns-of-court* peuvent avoir d'attrayant, — ni à cause des gains considérables que procure parfois la pratique des tribunaux, ni même comme un utile apprentissage de l'éloquence, si nécessaire, chez nos voisins, à qui veut devenir homme d'état, — en un mot, par aucun des motifs sérieux que son père aurait compris et approuvés, mais tout simplement pour se ménager les loisirs nécessaires à la composition d'un premier ouvrage. Il arrive du continent, où il a recueilli les matériaux d'un roman historique, — on voit ici s'amalgamer d'une façon assez

curieuse l'auteur et le héros de *Basil*, — et il espère aborder la vie d'écrivain par un succès éclatant, qui rendra excusable aux yeux de son père ce début dans une carrière inconnue à ses nobles ancêtres.

Le caractère de Basil est ainsi dessiné dès le commencement. On entrevoit un esprit élégant, mais sans beaucoup de portée, une imagination excitable, une âme délicate, facilement effrayée et dominée, une volonté faible qui, en face d'une volonté plus ferme, au lieu d'aborder franchement l'obstacle, louvoie, biaise et dissimule. Ce type était d'autant plus difficile à bien accuser, que Basil raconte lui-même sa vie, et ne saurait avec vraisemblance s'analyser lui-même aussi strictement que, tiers désintéressé, nous l'avons pu faire.

Étant donné un jeune homme de cette trempe, si on le met aux prises avec une passion qu'il ne peut ni avouer ni gouverner, si on le place dans une situation compliquée en elle-même et que ses timides scrupules compliqueront encore, on obtient toutes les conditions d'un de ces drames intimes, plus tragiques qu'on ne le croirait au premier abord, et d'un intérêt d'autant plus puissant qu'il est plus concentré, plus individuel. Selon la poétique du roman comme on le concevait naguère, la rencontre fortuite qui met face à face, dans un vulgaire omnibus, ce jeune rêveur et la belle jeune fille appelée à faire battre son cœur pour la première fois, cette rencontre ne saurait inaugurer qu'une amourette de passage, à peine digne d'être racontée. Il n'en est pas de même à présent que chaque type, chaque exemplaire de notre race humaine a conquis le droit d'exposer les phénomènes particuliers de son existence, d'intéresser aux infirmités de son intelligence, aux lacunes de son caractère, aux crises intérieures des passions qui l'agitent.

Fasciné d'abord par la beauté splendide de son inconnue, par l'éclat de sa jeunesse, par le charme voluptueux de son regard à la fois timide et chargé de promesses ardentes, Basil se jette, éperdu, sur ses traces. Honteux lui-même de subir un charme si prompt, il lutte un instant, un instant bien court, contre cet entraînement juvénile. Puis cette curiosité qui va devenir de l'amour se trouve plus forte que sa résistance. Il revoit la jeune fille à son balcon, il s'abaisse au mensonge pour savoir qui elle est, il corrompt une domestique pour se procurer furtivement une minute d'entretien avec elle; il lui parle enfin, et pour lui cette parole est une démarche décisive, une espèce d'engagement presque sacré. Elle lui répond, étonnée et confuse, mais sans dédain, sans colère, et sans lui donner ni raison de désespérer, ni motif de concevoir une espérance coupable. Ce premier pas fait, comment reculer? Une seconde entrevue, dérobée encore, sera la dernière, si Basil, suffisamment encouragé, ne s'adresse pas aux parens de sa bien-aimée. Et à ceux-ci, à ces inconnus, que pourra-t-il dire, sinon : J'aime votre fille, accordez-moi sa main?

Huit jours de fièvre, d'entraînement irréfléchi, de démarches qui s'enchaînent irrésistiblement l'une à l'autre, ont suffi pour le conduire à ce point. Ni son père ni même sa sœur n'ont encore pu se douter de rien, et Basil, le descendant d'une des premières familles anglaises, est en présence de M. Sherwin, riche marchand de toiles, sollicitant la main de miss Margaret, la fille unique de ce négociant stupéfait.

Ce mariage cependant n'est pas chose si simple qu'il puisse se conclure ainsi, de but en blanc, sans préliminaires ni précautions. Basil, si aveuglé qu'il soit par sa folle passion, comprend et fait comprendre à son futur beau-père que des ménagemens sont dus aux préjugés froissés par l'union qu'ils projettent et dont ils discutent les bases. Le marchand de son côté, prenant avantage des concessions qui lui sont ainsi demandées, — s'il consent à un mariage secret, — n'entend laisser place à aucun malentendu, à aucun retour, à aucune de ces incertitudes qui menacent l'avenir de ces hyménées interlopes. Usant et abusant de l'ascendant que lui donnent sur Basil et son habitude de calculer et le délire du jeune amoureux, il lui dicte ses conditions. Le mariage se fera immédiatement; mais, une fois marié, Basil donnera sa parole de ne revendiquer qu'après une année les droits qui lui sont ainsi donnés. Jusqu'à l'expiration de ce terme, il ne sera admis auprès de Margaret que sur le pied de simple prétendu, et encore les priviléges restreints de ce rôle ne lui seront-ils accordés que secrètement, à de certaines heures convenues d'avance, où la famille Sherwin fermera sa porte à toute indiscrète *intrusion*.

Dans le roman de M. Collins, mille détails, ingénieusement vrais, font comprendre le malaise moral de la position que s'est faite l'imprudent Basil. On assiste, pour ainsi dire heure par heure, aux tortures qui lui sont infligées, — soit lorsqu'il se retrouve en face de son père et de sa sœur, parfois inquiets du changement que, sans se l'expliquer, ils voient s'opérer en lui, — soit lorsque son amour jeune et confiant se heurte au froid égoïsme de M. Sherwin, — ou bien encore lorsque çà et là des symptômes dont la gravité lui échappe lui font vaguement pressentir que son idole, cette jeune fille aux pieds de laquelle il a si légèrement sacrifié toutes les chances d'un brillant avenir, n'est pas précisément la créature idéale qui lui était apparue, angélique et radieuse, dans le brillant azur de ses rêves. Moins épris, ou, ce qui revient au même, plus clairvoyant, il perdrait aisément les plus belles de ses illusions, mais il les garde encore presque intactes lorsque, peu de semaines après qu'il est devenu l'époux de Margaret, M. Sherwin lui présente un soir son principal commis, revenu du continent, où cet agent était allé régler quelques affaires, et dont il l'avait déjà plusieurs fois entretenu.

A peine quelques mots ont-ils été échangés entre eux, que Basil, avec ce tact particulier dû à la fréquentation d'un certain monde, reconnaît dans M. Mannion, — c'est le nom sous lequel lui apparaît ce nouveau personnage, — non pas seulement l'intelligence supérieure d'un homme rompu aux affaires, mais ce tact parfait, cette possession de soi-même, cet à-propos dans le silence et la parole qui caractérisent le véritable *gentleman*. Comment un pareil homme se trouve-t-il le subordonné du vulgaire Sherwin? Quelles circonstances l'ont jeté, hors de sa voie naturelle, dans cette obscure situation? D'où vient-il? à qui a-t-il tenu? Mannion est-il son vrai nom? Toutes ces questions restent sans réponse. M. Sherwin a reçu chez lui, sur la recommandation d'une personne sûre, et à la condition de ne pas chercher de renseignemens ultérieurs, ce commis dont le zèle et le talent ont gagné peu à peu sa confiance. Mannion est rigoureusement exact dans l'accomplissement de ses fonctions : sa vie est retirée, sa conduite est exemplaire, et sa probité irréprochable; son instruction variée, il l'a mise gratuitement au service de son avide patron, qui a fait de lui le précepteur de Margaret. Que lui demander de plus?

Inquiété dès l'origine par l'espèce de mystère qui plane autour de cet individu, Basil s'accoutume par degrés à ses manières un peu froides, mais parfaitement dignes, et de nature, par leur réserve même, à commander peu à peu sa confiance. Mannion, initié comme de raison à tous les secrets de la famille, ne s'en prévaut que pour offrir une seule fois ses services à Basil. D'assez désagréables débats s'élèvent parfois entre M. Sherwin et son gendre, l'un s'attribuant volontiers plus d'autorité qu'il ne devrait, l'autre subissant à regret une tyrannie de si bas étage. Mannion a suivi de l'œil ces déchiremens domestiques, et, le moment venu, avec une mesure parfaite, il offre à Basil d'intervenir, non certes ouvertement, mais en usant, à l'insu de M. Sherwin, de l'influence que celui-ci lui a laissé prendre sur toutes ses déterminations. L'offre est tout d'abord acceptée à grand'peine; mais Mannion a pu calculer que telle ou telle circonstance la rendrait précieuse. Cette prévision se réalise. Pour obtenir de M. Sherwin le sacrifice d'une détermination qui l'offusque, Basil a recours à Mannion, et devient son obligé nonobstant les préventions instinctives et la vague jalousie que cet homme lui avait d'abord inspirées.

L'année d'épreuve se continue ainsi, semée de mille incidens qu'il faut aller chercher dans le livre même, dont ils font le mérite. L'existence de Basil, durant ce temps critique, n'est pas à beaucoup près celle qu'il appelait de ses vœux. Le bonheur qu'il trouve auprès de cette jeune et belle femme, liée à lui par d'irrévocables vœux, et qui va bientôt lui appartenir tout entière, ce

bonheur est incertain, presque insaisissable, mêlé qu'il est de mille angoisses, à la merci de mille caprices. Margaret n'est que par accès ce que Basil la voudrait voir pour lui. A ces momens d'effusion et de tendresse succèdent d'inexplicables froideurs, de brusques retours ou de timidité, ou même de répulsion, qui portent le trouble dans l'âme de Basil. Sous peine d'éveiller les soupçons de son père et de s'aliéner l'affection de sa sœur, il a dû aller passer quelques jours avec eux au fond du vieux manoir de famille, où ils n'avaient pu d'abord le décider à les suivre. Au retour de cette excursion, il retrouve avec consternation Margaret pâlie et changée. Elle a souffert, dit-elle, en son absence : c'est ainsi du moins qu'elle colore la froideur de son accueil. Mannion, lui aussi, semble avoir lutté contre quelque atteinte du même genre : son visage est altéré, son regard évite le regard de Basil. Un nuage sombre semble planer sur ces trois personnages, et ce nuage recèle la foudre.

Un jour encore, et l'époux de Margaret, dégagé de ses promesses, emmènera, désormais bien à lui, cette conquête achetée à si haut prix. Le frais *cottage* où doit s'écouler la lune de miel attend les jeunes mariés. Le dur servage touche à sa fin; le bonheur est là paré de tous ses prestiges, et l'avenir, riche de promesses, verse ses trésors sous les pas du jeune homme ébloui. C'est ce moment même que la destinée attend pour le frapper au cœur, et le jeter mourant sur les ruines de toutes ses espérances.

La trahison dont il est victime n'est pas le résultat d'une de ces combinaisons fortuites que le hasard amène, et dont il semble qu'on ne puisse demander raison qu'à lui seul. Elle a été préméditée de longue main, accomplie de sang-froid, et ne devait éclater que plus tard, alors que le déshonneur de Basil, bien complet et bien avéré, rejaillirait sur toute sa race. Margaret Sherwin n'est que l'agent indirect de cette trahison; elle obéit à un mauvais génie qui l'obsède de conseils pervers, et qui abuse de l'ascendant que les circonstances lui ont donné sur elle. Mannion, en l'attirant à lui, en faisant d'elle sa maîtresse la veille du jour où elle doit appartenir à Basil, est poussé par un double besoin de vengeance. Épris, lui aussi, de la beauté de Margaret, il n'a pas fermé les yeux, comme Basil, aux imperfections morales de son élève. Il la sait par cœur, et cette science même, en lui fournissant les moyens de la diriger à son gré, lui a permis d'envisager sans trop de méfiance les chances d'un mariage moins périlleux pour lui que pour tout autre. Ce mariage, dernier espoir de sa jeunesse maintenant disparue, dernier calcul de son ambition cent fois trompée, il y avait lentement préparé Margaret, et tout était disposé pour qu'il s'accomplît en dépit de M. Sherwin, lorsque l'offre imprévue de Basil, éveillant chez Margaret une ambition que d'abord elle ne s'était pas cru permise, l'a si soudainement

éblouie. Au retour du voyage entrepris sur le continent par Mannion en vue de l'enlèvement qu'il avait projeté, le commis a trouvé mariée à un autre la vaniteuse et coquette jeune fille sur la foi de laquelle reposaient ses plus chères pensées d'avenir. Ce n'est là pourtant que le moindre de ses griefs contre le jeune et heureux rival qui s'est ainsi trouvé sur sa route. Mannion a de plus à poursuivre, contre la famille de Basil, une sorte de *vendetta* héréditaire. Un jour la vie et l'honneur de son père se sont trouvés à la merci du père de Basil, et le rigide gentilhomme, refusant de sacrifier à la pitié les droits imprescriptibles de la justice, a livré au châtiment le faussaire que, d'un seul mot il pouvait sauver. La flétrissure paternelle est retombée de tout son poids sur la femme et le fils du supplicié. Ce dernier surtout, après avoir vu misérablement périr sa mère, a vainement lutté contre l'injuste préjugé qui l'isolait de toute protection, de toute amitié, de toute confiance. Il n'a pas voulu accepter, — et cela se conçoit, — les secours que lui offrait à titre expiatoire l'auteur même de sa ruine, celui qu'il envisageait comme le meurtrier de son père. Seul, à force d'énergie, de volonté, de talent, il a cru pouvoir emporter de haute lutte les obstacles dressés devant lui; mais il a trop présumé de ses forces, qui se sont épuisées avant l'heure du triomphe. Il a fallu, repoussé de toutes parts, humilié par mille refus, plier sous l'anathème social; il a fallu renoncer à un nom flétri, recommencer dans une sphère obscure une existence nouvelle, et plier à un métier vulgaire l'orgueil inséparable de facultés éminentes.

Tels sont les mobiles qui ont poussé Mannion, tels sont les stimulans de sa haine, féconde en machinations habiles. Basil pourtant les ignore au moment où, par un singulier concours d'incidens impossibles à prévoir, il se trouve brusquement en face de ces odieuses trames, jusque-là dissimulées à sa généreuse candeur. On comprend ce qu'elles ont alors de monstrueux pour lui, la rage fébrile qu'elles éveillent dans son âme, l'atroce désir de vengeance qui s'empare de Basil aussitôt qu'une pensée quelconque peut se dégager du premier trouble où l'a jeté sa désastreuse découverte. Au sortir de la maison où il a suivi, sans être aperçu, les deux coupables, l'oreille pleine encore des paroles qui attestent leur crime, il s'arrête brusquement dans la rue obscure. La voiture de place qui avait amené Mannion et sa complice, renvoyée par lui, vient de s'éloigner. Un silence complet règne autour de lui.

« Dans ce profond silence, dit-il, j'entendis ces mots, prononcés à voix basse, mais très distinctement articulés : « Quand cet homme sortira, je le tuerai très certainement! » Ma pensée, à mon insu, s'était faite parole; mes lèvres avaient remué sans que j'en eusse conscience. Du reste, pas un moment d'hésitation, nul lâche retour sur moi-même, nul lâche retour sur *elle*. La douleur même était amortie en mon cœur, amorti le sentiment

de ma profonde misère. La mort autour d'elle glace tout : ma pensée et la mort ne faisaient plus qu'un.

« ... Justement à l'heure où j'avais calculé que nécessairement ils devraient sortir pour rentrer à temps chez M. Sherwin, j'entendis (avec quelle angoisse!) la marche régulière et lourde du *watchman* qui faisait sa ronde. A l'entrée de la ruelle étroite, il s'arrêta, bâillant et détirant ses bras, puis se mit à siffler... Serait-il encore là quand Mannion viendrait à paraître?... A cette seule pensée, il me sembla que mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup cet homme cessa de siffler, regarda fixement à plusieurs reprises d'un bout de la rue à l'autre, poussa, par manière d'essai, une porte près de laquelle il était arrêté, fit quelques pas, poussa une autre porte, et se parlant à lui-même d'une voix enrouée : — Halte! dit-il, j'ai déjà inspecté par ici. C'est l'autre rue que j'avais oubliée. — Puis il revint sur ses pas, et jusqu'au moment où s'éteignit tout à fait le bruit de sa marche, de plus en plus faible, mes yeux, douloureusement fixes, ne perdirent pas de vue une seule seconde la maison fatale... Rien ne bougea. L'homme à la vie duquel j'en voulais ne parut point.

« Autant que je peux me le rappeler, dix minutes environ s'écoulèrent, et alors la porte s'ouvrit... J'entendis la voix de Mannion et celle du domestique dont la complicité furtive m'avait procuré l'accès de la maison. — Prenez garde, disait-il, la rue n'est pas sûre à cette heure. — Mannion, qui ne comprenait pas le vrai sens de ces paroles ambiguës, répliquait avec humeur, et, rassurant sa compagne, attribuait le charitable avis qui lui était ainsi donné au désir de quelque gratification supplémentaire. — Allez donc, répliqua le valet, on ne se soucie ni de votre argent ni de vous... — Une porte intérieure se referma violemment. Je compris que Mannion était livré à sa destinée.

« Il se passa un instant de silence, après lequel je l'entendis dire à sa complice « qu'il allait chercher la voiture, arrêtée sans doute à quelques pas;... jusqu'à ce qu'il revint, elle n'avait qu'à fermer la porte extérieure et à l'attendre dans le passage. » Tout se fit comme il le voulait. Il parut dans la rue. Minuit avait sonné. Aucun bruit de pas autres que les siens. Pas une âme n'était là pour assister à la lutte prochaine ou pour y mettre obstacle. Sa vie m'appartenait. La mort marchait sur ses traces du même pas que mes pieds suivaient les siens.

« Il regardait d'un bout de la rue à l'autre, cherchant son fiacre de l'œil. Lorsqu'il vit que cette voiture n'était plus là, il tourna brusquement sur lui-même pour rentrer. A ce moment, nous nous trouvâmes face à face. Avant qu'un mot ou même un regard eût pu s'échanger, mes mains l'avaient saisi à la gorge.

« Il était plus grand, plus robuste que moi, et luttait comme un homme qui sait sa vie en jeu, mais il ne me fit pas lâcher, pas une seconde. En revanche il m'entraîna dans la ruelle, à huit ou dix mètres de la rue. Je sentais, de sa bouche ouverte à mon front, arriver à coups redoublés son souffle haletant, indice de suffocation prochaine. Il se jetait avec fureur tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et, brandissant au-dessus de sa tête ses poings fermés, essayait de me frapper, de m'étourdir; mais je le tenais à longueur de bras, toujours debout, toujours son maître. Comme mes pieds fouillaient le sol

pour s'y assurer, j'entendis le bruit des pierres qu'ils écrasaient : un lit de granit venait d'être placé sur la ruelle, fraîchement réparée. Aussitôt un but précis fut donné à ma soif de meurtre, portée à son paroxysme. J'étreignis d'une main sa nuque, de l'autre le collet de son habit, et je le précipitai la tête la première sur les pavés aigus, avec tout l'élan de la force nerveuse que la colère avait mise en moi. Penché sur lui, sur lui qui ne bougeait plus et ne vivait plus peut-être, j'allais, toujours altéré de son sang, le relever pour me donner une fois encore le plaisir de le broyer sur le granit et de lui ôter, avec la vie, jusqu'à la forme d'un être humain, lorsque, dans le silence qui venait de se faire tout à coup, j'entendis ouvrir la porte de l'hôtel. J'abandonnai aussitôt ce misérable, et je m'élançai, — sans une idée nette, un motif dont je puisse rendre compte, — là où m'appelait ce nouveau bruit.

« Sur les degrés de l'hôtel, sur le seuil de cette demeure maudite, théâtre de son crime, tombeau de mon honneur, m'apparut la femme qu'au nom de Dieu même le ministre de Dieu m'avait à jamais donnée.

« A sa vue, un frisson de honte et de désespoir, me traversant le cœur, en chassa, par une atroce souffrance, la colère qui venait de l'animer. A un horrible cauchemar succédait un réveil plus horrible encore, et qui me laissait tout à coup livré au désordre d'idées le plus complet, pénétré du besoin de trouver une parole, et n'ayant pas en moi la force d'en articuler une, force que j'aurais payée de mon sang. Muet et l'œil sec, j'allai vers elle, je la pris par le bras, je l'entraînai hors de la maison. Tandis que machinalement j'agissais ainsi, je n'avais qu'une pensée, et encore très vague, de la tenir là, de la fixer près de moi, de ne pas la laisser s'écarter, fût-ce d'un pouce, avant que j'eusse prononcé certaines paroles qui ne me venaient pas encore. Ce qu'elles eussent été, à quel moment elles se seraient offertes à moi, je ne puis le dire, même à présent.

« Une supplication effrayée errait déjà sur ses lèvres; mais lorsque nos yeux se rencontrèrent, cette prière s'éteignit en un gémissement prolongé, sourd, convulsif. Ses joues étaient livides, ses traits immobiles, ses yeux avaient cet éclat égaré qui rend si pénibles à supporter les regards d'un fou. Le remords et la peur l'avaient transformée en un instant. Elle était hideuse ainsi.

« Je lui avais fait faire quelques pas vers le *square*, lorsque je m'arrêtai, songeant à ce corps étendu en travers de la ruelle, et contre lequel nous allions buter. Depuis le moment où je m'étais trouvé vis-à-vis d'elle, toute cette énergie brutale qu'un moment de rage m'avait donnée s'était évanouie soudain. Tout au plus pouvais-je me tenir sur mes jambes, chancelant et sans forces. Le bruit de sa respiration entrecoupée, de ses dents qui claquaient, de ces murmures supplians que lui arrachait la peur, me faisait trembler comme autant de phénomènes surnaturels. Autour de son bras mes doigts crispés frémissaient. La sueur inondait mon visage. Pour m'empêcher de tomber, je saisis les barreaux d'une grille le long de laquelle nous venions de nous arrêter. A ce moment, elle se dégagea de mon étreinte aussi aisément que si j'eusse été un enfant, et, laissant échapper comme à regret un léger cri d'alarme, se mit à fuir vers l'autre extrémité de la ruelle.

« J'obéis encore une fois à cet étrange instinct qui me la faisait vouloir retenir dans ma main, et je la suivis, chancelant comme un homme ivre. En une minute, elle fut hors de ma portée; l'instant d'après, elle était hors de ma vue. Je continuais d'aller cependant, et encore et toujours, devant moi, sans savoir où. J'avais perdu toute notion de temps et de distance. Quelquefois je passais et repassais à plusieurs reprises par le même circuit de rues; quelquefois je me lançais dans la même direction, toujours tout droit. Sur tous les points de mon parcours, je me figurais qu'elle venait, l'instant d'avant, de m'y précéder, que mes pieds entraient dans la trace des siens, que je venais seulement de la laisser aller, qu'elle m'avait échappé depuis quelques minutes à peine. Dans je ne sais plus quelle grande et large rue, je me souviens d'avoir croisé deux promeneurs nocturnes; ils s'arrêtèrent, firent volte-face, et me suivirent quelques pas durant. L'un se riait de moi, comme d'un ivrogne; l'autre, plus sérieux, lui enjoignait de se taire. — Il avait vu, continua-t-il, ma figure en passant, à la lueur des réverbères, et certainement je n'étais pas ivre..., j'étais fou! »

Basil, retrouvé sans connaissance sur la voie publique, est ramené chez son père. Ni ce dernier, ni Clara ne peuvent tirer, des incohérentes paroles qu'il laisse échapper pendant un long délire, aucune notion exacte de ce qui s'est passé. Livrés à mille conjectures, ils attendent sa convalescence pour provoquer de sa part quelques explications devenues indispensables. Une scène poignante est celle où le pauvre malade, défaillant encore des suites de sa fièvre, réunit tout ce qu'il a de forces pour tout avouer à son père et en appeler à sa miséricorde, mais l'orgueil patricien reçoit ici un choc trop rude pour ne pas se montrer inflexible. Domptant les instincts paternels, le fier gentilhomme ne pardonnera point à un fils qu'ont doublement déshonoré le mensonge de sa conduite et l'ignominie de sa mésalliance. Frémissant et pâle, il s'est levé. Il prend sur les rayons de sa bibliothèque le livre qu'il aime le plus après la Bible, le livre héraldique de sa famille. Chaque feuille de ce volume généalogique est consacrée à un des membres de l'antique race. Elle porte un portrait, un nom, une notice sommaire. Sur celle qui lui est consacrée, Basil a déjà sa miniature et la date de sa naissance. Le reste est en blanc; sa vie doit y être racontée.

« .... Ici donc, lui dit son père, si je vous reconnais encore pour mon fils, si je regarde comme admissible que vous et votre sœur habitiez sous le même toit, il me faudra inscrire un souvenir de déshonneur et de dégradation tel que jamais, dans le cours de plusieurs siècles, on n'en a vu un pareil venir souiller ces pages. Ici, la tache de votre indigne mariage, et celle des événemens qui l'ont suivi, inscrite de ma main, devra s'étendre sur le passé immaculé de notre race, sur tout ce qui lui reste d'honorable à espérer d'ici à ce qu'elle s'éteigne. Voilà ce qui ne saurait être. Je n'ai plus en vous ni espoir ni confiance. Je ne vois plus en vous que mon ennemi personnel et celui

de ma maison. Vous appeler mon fils serait désormais pour moi un acte d'hypocrisie et de dérision. Ce serait une insulte pour Clara... et même pour Ralph... que de vous traiter comme un de mes enfans. Dans ces annales vénérées, votre place est perdue, perdue à jamais. Plût à Dieu que je pusse arracher le passé de mon souvenir, comme j'arrache ce feuillet de ce livre! »

La feuille tombe en lambeaux aux pieds de Basil, foudroyé par ce rude anathème. Puis, avec un calme hautain, son père, plaçant un papier devant lui, le somme d'y rédiger lui-même les conditions pécuniaires qu'il voudra mettre à l'abandon du nom qu'il porte, à l'exil éternel qu'il devra s'imposer. Ces conditions sont accordées d'avance; mais ici le malheureux fils retrouve dans l'excès même de sa douleur la force de repousser l'humiliation qu'on y veut ajouter. Il ne veut pas l'accepter, même de son père. Au moment où celui-ci, furieux de sa désobéissance, se laisse emporter jusqu'à l'insulte, jusqu'à la menace, Clara, qu'une tendre sollicitude pour son frère avait attirée à la porte du cabinet où vient d'avoir lieu cette orageuse explication, Clara, surmontant sa timidité, son respect pour l'autorité d'un père, paraît tout à coup. Ses yeux baissés, sa pâleur, sa voix basse et tremblante disent assez qu'elle a tout entendu. Vainement son père veut l'éloigner; pour la première fois de sa vie, elle méconnaît sa voix. Rien ne saurait l'empêcher de venir se placer à côté de son frère : elle invoque, pour l'un comme pour l'autre, le souvenir de la femme, de la mère qui n'est plus; mais elle frappe vainement sur ces cœurs révoltés et sourds à ses prières. Basil quitte, pour ne plus y rentrer, la maison paternelle.

Nous croyons devoir à l'estime que nous inspire le talent de M. Wilkie Collins de ne pas insister sur les dernières pages de ce roman, jusque-là si saisissant et si vrai. Elles nous rappellent, par malheur, une foule d'œuvres de second ordre et des procédés dont le feuilleton-roman a trop souvent abusé pour qu'un véritable écrivain ne perde pas à s'en servir. Nous dirons donc très sommairement que Mannion, horriblement mutilé dans sa chute, voue plus que jamais à Basil une haine devenue l'unique objet de sa vie. De l'hospice où il a reçu les soins nécessaires à son état, il lui révèle le secret de sa conduite passée, et lui dénonce, — un peu trop complaisamment peut-être, — la guerre immortelle dont il compte le poursuivre. Margaret, rentrée chez son père, a d'abord voulu, de concert avec lui, opposer une dénégation absolue aux reproches de Basil, se présenter comme victime d'une machination infâme d'où sa vertu est sortie intacte, et revendiquer hautement, comme si elle n'y eût pas forfait, tous ses droits d'épouse. A coup sûr, Mannion devrait, pour être conséquent avec lui-même, l'encourager dans

cette voie. Tout au contraire il use de l'ascendant qu'il a conservé sur elle pour la mander à son chevet, et lui faire abandonner définitivement la maison paternelle. Sherwin se trouve par là désarmé; Margaret d'ailleurs meurt bientôt après, victime d'une maladie contagieuse qu'elle a contractée dans cet hospice où Mannion, son mauvais génie, a su l'attirer. Basil, toujours généreux, accourt auprès de la mourante, et protége de sa présence son horrible agonie. Mannion cependant trouve moyen d'y assister, lui aussi, mais invisible. Sur la fosse même de Margaret, Basil le retrouve encore, toujours menaçant, toujours attaché à ses pas, bien décidé à l'accompagner sans cesse, fantôme fidèle et sinistre. Cette persécution et l'avenir qu'elle annonce obsèdent l'esprit timide, l'imagination aisément frappée du malheureux jeune homme. En quittant Londres, ainsi qu'il l'a promis à son père, ainsi que le lui conseille Clara elle-même, il essaie de dépister Mannion : celui-ci cependant ne le perd pas de vue, et de temps en temps se rappelle à lui par quelque apparition terriflante, par quelque calomnie adroitement semée. On ne sait comment finirait cette espèce de cauchemar, ou plutôt on est certain que Basil mourrait à la peine, si la haine et la vie de Mannion ne s'éteignaient en même temps dans un précipice, le long duquel, par une matinée brumeuse, il suivait, avec son acharnement habituel, les traces de sa victime terrifiée. Ainsi délivré, par une double intervention de la Providence, de sa honte et de ses terreurs, Basil vivra : il rentrera même dans le sein de sa famille lorsque la mort de son père aura levé l'interdiction qui l'en avait à jamais séparé; mais il n'aura pas impunément, frêle et débile créature, supporté les atteintes redoublées du malheur, traversé des crises faites pour étonner les plus courageux. Comme ces jeunes sapins dont le poids des frimas a courbé la souple tige, et qui, ployés une fois, ne se relèvent plus, il gardera toute sa vie, voué à d'amers souvenirs, à une tristesse inguérissable, cette attitude humiliée, ce besoin de solitude auxquels se reconnaissent les élus du malheur.

Nous ne sommes rien moins que certain d'avoir fait ressortir toutes les qualités du livre que nous venons d'analyser. Par contre, nous craignons d'en avoir accusé rigoureusement les défauts. En nous demandant à quoi tient cette espèce d'injustice, nullement préméditée à coup sûr, il nous semble qu'elle s'expliquerait assez bien par le caractère même de ces défauts et de ces qualités. Les premiers sont dans la trame même du récit, et nous avons dû la montrer; les seconds sont dans les couleurs brillantes et fraîches dont cette trame est revêtue : il ne nous était pas donné de les reproduire. Nous n'avons pu rendre tout ce que le début de *Basil* a de simplicité vraie et touchante. Il nous a bien fallu, malgré nous,

conserver au dénoûment ce qu'il a de mélodramatique et d'exagéré. Le mérite du roman est dans les détails, dans le choix des épisodes, dans la logique et l'enchaînement de la narration. Les personnages que met en scène M. Wilkie Collins sont plus vrais que la fable même. Le père de Basil est un excellent type de la caste qu'il est appelé à représenter. Il en a les vertus, quelquefois semblables à des vices : il n'y manque guère que les ridicules, et encore sont-ils parfois assez finement indiqués. La gent de commerce, bouffie de son opulence si souvent mal acquise, servile envers les nobles qu'elle jalouse, rogue envers ceux qu'elle prime, étalant volontiers son despotisme de boutique, portant l'habitude du calcul égoïste dans toutes les transactions de la vie, est peinte au naturel dans le père de Margaret. En regard de lui, et servant à le mettre en lumière, se trouve placée la pâle figure de mistress Sherwin, pauvre femme annulée par la tyrannique volonté de son mari, pauvre mère qui, sans oser parler, voit se préparer et s'accomplir sous ses yeux le déshonneur de sa fille. Témoin muet des infamies de Mannion, mais attérée par la puissance infernale dont elle l'a toujours vu investi, elle tente à peine çà et là, par quelques paroles ambiguës, de donner l'éveil aux soupçons qui mettraient Basil sur ses gardes. Pour qu'elle sorte du silence où s'est réfugiée sa timide nature, il faut que la main de la mort vienne l'affranchir du joug domestique sous lequel le sort l'a placée. Le sentiment de l'équité l'emporte alors sur toute crainte, sur toute sujétion, et ce pâle spectre se dressant sur son lit d'agonie pour dénoncer elle-même l'ignoble trahison dont sa fille a été la complice est d'un puissant effet dramatique. A l'arrière-plan du tableau, Ralph, le frère aîné de Basil, est encore une physionomie très bien comprise et très bien rendue. Après une jeunesse fougueuse qu'il a dépensée sur le continent en folies, en élégances de toute sorte, Ralph revient définitivement en Angleterre à l'état de taureau dompté, de lion sans griffes, de viveur mis au pas. Une coquette française, d'âge un peu mûr, mais de volonté ferme et suivie, s'est chargée de le métamorphoser; elle a fait de Ralph le mieux discipliné des époux. Il la suit comme un épagneul bien dressé, se garderait de rentrer trop tard pour le dîner, s'astreint à une grande économie de toilette afin de ne pas grever le budget du ménage, et (sacrifice encore plus grand) consent à jouer du violon pour accompagner *madame* quand elle se met au piano. Une grande bonté de cœur et quelques restes de verve universitaire, de bonne humeur britannique, que son éducation parisienne n'a pu complétement effacer, mitigent heureusement le ridicule du personnage, et de ce qui eût pu être une caricature font un portrait dont l'original existe quelque part, nous en avons la très

ferme conviction. En voilà bien assez pour faire comprendre le mérite épisodique de *Basil*.

M. Wilkie Collins, maintenu dans sa nouvelle voie, et par les suffrages des vrais connaisseurs, et par ceux d'une masse de lecteurs auxquels *Antonina* n'était certainement pas parvenue, aurait été assez mal avisé, après le succès de son second roman, de tenter une nouvelle excursion dans le domaine historique. Aussi son troisième ouvrage (*Hide and Seek*) est-il encore un roman d'intrigue, une peinture des mœurs présentes. Nous ne le rangerons pas au niveau de *Basil*, bien que M. Wilkie Collins s'y montre encore conteur aimable et observateur pénétrant; mais l'ouvrage est en somme trop faiblement conçu, et d'après les règles d'une poétique trop longtemps mise en œuvre, pour intéresser très vivement. Une jeune fille séduite, abandonnant le toit paternel après avoir été abandonnée de son séducteur; une enfant qu'elle a mise au monde, et qu'elle lègue, mourant peu après, à de charitables saltimbanques; cette enfant devenue plus tard la fille adoptive d'un honnête artiste, qui, pour s'assurer un droit exclusif à son affection, cherche autant qu'il est en lui à effacer toute trace du passé; quelques indices sur l'origine de la jeune orpheline retrouvés par une espèce de sauvage arrivé de Californie, et qui poursuit cette trace avec ardeur; les circonstances inattendues qui lui livrent, un à un, tous les secrets de cette origine si mystérieuse, et lui font retrouver, en fin de compte, l'enfant de sa sœur (sa propre nièce par conséquent) dans la belle jeune fille devenue la joie d'un foyer étranger; les romanesques incidens qu'amène cette rencontre déjà si laborieusement préparée, — on conviendra sans peine avec nous que c'est une donnée un peu trop rebattue, que ce sont là des mobiles d'intérêt trop fréquemment employés. M. Wilkie Collins n'aurait pas dû se faire illusion là-dessus; il aurait pu également se demander si, les situations étant données, tel ou tel de ses personnages pouvait se trouver en une passe suffisamment critique pour lui valoir la curiosité sympathique du lecteur. Enfin, en accumulant avec un arbitraire assez cavalier les circonstances purement fortuites qui amènent la révélation successive de tous les secrets qu'il a d'abord pris soin de représenter comme impénétrables, il lui était facile de voir qu'il ôtait à son acteur principal, — le revenant de San-Francisco, — le mérite d'une perspicacité hors ligne, qui seule aurait pu le grandir à nos yeux. C'était effectivement une idée assez originale que de jeter dans un milieu civilisé une sorte de Bas-de-Cuir, rompu aux stratagèmes de la vie des bois, et appliquant son habileté métisse à l'éclaircissement d'un mystère domestique, au lieu de l'employer à traquer le bison ou l'élan dans quelque *prairie* déserte; mais alors, — cela tombe sous

le sens, — l'imagination du romancier, au lieu de faire les frais de chaque piste retrouvée, devait ménager à ce personnage tout l'honneur de la moindre découverte. Nous ne nions pas les difficultés de cette tâche, telle que nous la comprenons et l'indiquons ici; toutefois on a résolu des problèmes encore plus ardus, et d'ailleurs il n'est pas permis de reculer devant les conditions que l'on s'est imposées de gaieté de cœur par le choix parfaitement arbitraire de tel ou tel sujet.

Tel qu'il est, le dernier livre de M. Wilkie Collins demeure encore supérieur à beaucoup de romans anglais contemporains. Cette supériorité, il la doit non pas au fond du récit, fond assez commun et trop naïvement conçu, mais à l'art de narrer, qui n'a point fait défaut à l'écrivain, et au talent dont il a fait preuve dans certaines peintures d'intérieur.

Le personnage de Valentin Blyth, — le peintre chez lequel a grandi Mary Grice, l'enfant trouvée, — suffirait à lui seul pour conjurer la mauvaise fortune d'un roman. Élevé dans l'atelier de son père, familier avec les diverses classes d'artistes que la peinture fait bien ou mal vivre, M. Wilkie Collins a eu raison de choisir, pour nous la résumer en un type bien accusé, cette race trop calomniée et trop méprisée, — trop nombreuse aussi par malheur, — de ces honnêtes médiocrités qui, condamnées dès l'origine à un travail sans gloire et sans profit, mènent une heureuse vie dans des ténèbres peuplées d'illusions, et rachètent par la bonté, la générosité de leur âme, l'incurable infériorité de leur talent. Valentin Blyth, fils d'un négociant aisé, pouvait être riche, et n'a pas voulu acheter la richesse au prix de sa fière indépendance, au prix du brillant avenir qu'il rêvait. Il a préféré l'atelier à la boutique, et de même il préférerait aux plus beaux partis d'Angleterre la pauvre jeune fille qui a bien voulu écouter ses premiers vœux. Vainement lui dira-t-on que sa fiancée, atteinte sans qu'il y paraisse d'un mal héréditaire, lui sera un fardeau plus qu'une compagne : sa générosité candide ne reculera devant aucune menace. Il aime sa maîtresse comme il aime la peinture, pour elle-même, et avec la plus courageuse abnégation. Comment ne pas aimer en retour Valentin Blyth? comment refuser ses sympathies à ce tranquille bonheur dans lequel il s'épanouit, toujours frais et souriant, toujours aux petits soins pour sa « Lavinia, » toujours occupé de cette chère malade, des distractions dont elle a besoin, du luxe modeste qu'elle aime à voir régner dans cette chambre à coucher d'où elle ne sort jamais? La petite vanité de Blyth sans laquelle resterait incomplet son laborieux bonheur, cette vanité inoffensive que contrarient, sans la blesser trop profondément, l'indifférence du public, les refus des jurys d'expositions, les offres mesquines des marchands de tableaux, — cette vanité n'est qu'une ombre légère

qui ternit à peine l'éclat de sa haute probité, de son exquise délicatesse, de sa bienveillante et bienfaisante humeur.

Fort peu de héros de romans, et des mieux doués, des plus séduisans, des plus irrésistibles, ont la valeur de ce personnage secondaire, irrévocablement voué, dans quelque fiction qu'on le fasse apparaître, à un rôle de simple « utililité. » Les héros en question ne vivent que par la grâce de notre imagination. Celui-ci existe de par Dieu qui l'a fait; il vit avec ses petites manies, ses habitudes désordonnées, son activité en pure perte, ses enthousiasmes à tout propos et hors de propos. On le voit arpenter d'un pas leste, bien qu'un peu gêné par l'embonpoint, cet atelier où s'étalent ambitieusement deux toiles immenses, les dernières conceptions de son génie échauffé. Il va de l'une à l'autre, faisant ainsi, — comme il s'en vante volontiers, — environ quinze milles par jour sans mettre le nez dehors. C'est que pour Blyth il s'agit de frapper un grand coup, de forcer une bonne fois l'ingrat public à se départir de ses dédains habituels. Ce monstre d'indifférence devra nécessairement s'émouvoir en face de ces deux grandioses images de *l'Age d'Or* et de *Christophe Colomb découvrant le Nouveau-Monde*. Blyth du moins n'en doute pas un instant, et, par anticipation, il convie tous ses amis, — tous, depuis la vieille comtesse de Brambledown jusqu'aux parens de ses domestiques, — à l'exhibition privée qu'il fait de ces deux chefs-d'œuvre. L'atelier a été scrupuleusement balayé, les mannequins dispersés dans les coins, les murs tapissés d'esquisses et de vieilles gravures. Blyth a pris un négligé de circonstance, et, sous sa jaquette écourtée, son cœur palpite d'un orgueil contenu. Il a de chaudes poignées de main pour tous ses invités, aussi bien pour ses confrères, arrivés dans des dispositions assez peu cordiales, que pour les bons bourgeois qu'il sait pénétrés d'avance d'une admiration plus ou moins éclairée; il les accueille avec la même effusion, le même bon vouloir exubérant, le même désir de se les rendre favorables.

« ... La fiévreuse activité qu'il avait déployée avant leur arrivée n'était en rien comparable à l'agitation dont il sembla saisi une fois qu'il les vit à peu près réunis. Depuis que le premier visiteur avait mis le pied dans l'atelier, Blyth ne s'était pas tenu un moment en repos, et n'avait pas cessé de parler. Ni ses jambes ni sa langue ne se seraient arrêtées jusqu'à ce que tout le monde fût parti, si lady Brambledown ne se fût avisée, par hasard, du seul expédient qui pût suspendre ce mouvement et ce bavardage incessans.

« — Voyons, Blyth, s'écria sa seigneurie, qui se dispensait volontiers du *préfixe* « monsieur » lorsqu'elle s'adressait à ses nombreux *amis;* voyons, Blyth, je ne comprends pas un traître mot à votre tableau de *Colomb*. Vous me parliez l'autre jour de nous l'expliquer en détail. Quand allez-vous commencer?

« — A l'instant, chère madame, à l'instant; j'attendais que tout mon monde fût là, » répondit Valentin, saisissant son appuie-main et un rouleau

manuscrit entouré de faveurs bleues. « Je ne sais si cela vous plaira;... mais, s'il faut tout dire, je me suis permis de jeter sur le papier quelques réflexions générales sur l'art,... par manière d'introduction à... à mon tableau de *Colomb*. Ce tableau, je le sais, demande plus que les autres toiles sorties de mes mains à être préalablement interprété. Les voici,... je parle des réflexions,... les voici tant bien que mal rédigées. Quelqu'un voudrait-il être assez bon pour les lire tout haut, tandis que j'indiquerais sur le tableau les détails auxquels a trait chacune d'elles? Je demande ce petit service uniquement parce qu'il peut sembler assez « personnel » que je lise moi-même mes opinions sur mes propres œuvres... — Voyons, quelqu'un sera-t-il assez bon?... répéta M. Blyth, parcourant l'hémicycle de chaises, et présentant à qui voudrait le prendre son précieux manuscrit; mais pas une main ne s'offrit. La timidité parfois est si contagieuse!

« — Allons donc, Blyth, s'écria lady Brambledown, lisez-nous cela vous-même! Personnel! y pensez-vous? Tout le monde est personnel. J'ai horreur des gens modestes; ce sont tous des hypocrites. Lisez-nous cela, et faites-vous valoir de votre mieux. Vous en avez le droit plus que la plupart de vos confrères, car vous appartenez à l'aristocratie du talent, — la seule, à mon avis, qui vaille la peine d'en parler. » — Ici sa seigneurie s'administra une prise de tabac, et regarda les dignes bourgeois qui l'entouraient d'un air qui voulait dire très clairement : — Eh bien! que pensez-vous de ceci dit par une comtesse douairière?

« Ainsi encouragé, Valentin se posta au-dessous du *Christophe Colomb* et déroula son manuscrit.

« — Quel homme singulier, ce M. Blyth! murmura une des dames présentes à l'oreille de quelqu'un placé derrière elle.

« — Et quel singulier tohu-bohu il a fait venir! lui fut-il répondu avec un regard jeté sur la porte où se pressait, en habits du dimanche, la démocratie de l'auditoire, non sans quelque timidité.

« — Les tableaux que j'ai l'honneur d'exposer devant vous, commença Valentin, les yeux fixés sur le manuscrit qu'il lisait, ont été peints d'après un principe...

« — Pardon, Blyth, interrompit lady Brambledown, dont l'oreille exercée avait saisi au vol la remarque désobligeante qui venait d'être faite, et qui se fit aussitôt un point d'honneur de constater publiquement le libéralisme pompeux de ses opinions... Pardon, Blyth; mais n'avez-vous pas ici ce brave jardinier avec qui je causai tant la dernière fois?... C'est bien lui que j'aperçois là-bas, derrière la porte... Pourquoi donc n'entre-t-il pas? Venez, jardinier, venez derrière mon fauteuil.

« Le jardinier s'avança, très malheureux de voir ainsi l'attention publique se fixer sur lui, et très honteux du bruit que ses bottes faisaient sur le parquet.

« — Avancez!... Comment vous portez-vous?... et votre famille?... Pourquoi rester à la porte?... Vous êtes un des invités de M. Blyth, et vous avez autant de droit qu'aucun de nous à entrer ici... Tenez-vous là, écoutez, et profitez, et formez votre intelligence!... Nous sommes, jardinier, dans un siècle de progrès... Votre classe prend la haute main,... et il était grand temps... Continuez, Blyth!

« Ici la comtesse douairière une fois encore bourra son nez de tabac, jetant un regard mécontent à la personne qui avait parlé du « tohu-bohu. »

« — ... Ont été peints, reprit Valentin, d'après un principe, qui peut être brièvement défini. Je prends la liberté de diviser l'art entier en deux grandes catégories : le paysage et la figure. Prenant ensuite ces deux ordres de production dans leur plus haut degré de développement, je leur attribue respectivement la dénomination d'art pastoral et d'art mystique. Mon *Age d'Or* est un essai par lequel j'ai voulu donner un échantillon d'art pastoral. Dans mon *Colomb en vue du Nouveau-Monde*, au contraire, je me suis efforcé d'exprimer l'art mystique, selon la mesure de mes faibles moyens... »

Ainsi continue notre ami Blyth, brandissant son appuie-main, et discourant de l'idéal, de la réalité, de la nature, de la poésie, de la philosophie et du sublime avec cette heureuse sérénité des gens qui trouvent dans une inintelligible théorie la justification d'œuvres inintelligibles. Au bout du premier paragraphe, le jardinier cherche à s'esquiver, tandis que lady Brambledown applaudit bruyamment.

« — Bravo, Blyth; voilà qui est libéral, compréhensif, progressif, profond. Jardinier, où allez-vous?

« — C'est la vraie philosophie de l'art, mylady,... tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus philosophique, ajouta M. Gimble, le marchand de tableaux.

« — Indigeste, dit à demi-voix M. Hemlock, le critique, appelant de ces jugemens favorables à celui de M. Bullivant, le sculpteur.

« — Quoi? demanda ce dernier.

« — La théorie critique de Blyth, répondit M. Hemlock.

« — Oh!... tout ce qu'il y a de plus indigeste. »

Plus loin, dans le cours de ses développemens esthétiques, Blyth a le malheur de faire remarquer qu'il a exprimé la jeunesse laborieuse de Colomb et l'énergie de ses luttes contre la fortune par le développement donné à son *biceps flexor cubiti*.

« — Merci de Dieu, qu'est-ce qu'un *biceps?* s'écria lady Brambledown.

« — Le *biceps flexor cubiti*, votre seigneurie, commença immédiatement le docteur, enchanté de pouvoir professer un peu d'anatomie à une comtesse douairière, peut se définir exactement le tenseur bicéphale du coude; c'est un muscle situé sur ce que nous appelons l'os...

« — Suivez l'appuie-main, chère madame, de grâce, suivez l'appuie-main! Voici le *biceps*, interrompit Valentin, frappant à coups redoublés sur la toile frémissante, justement à l'endroit où Colomb étalait ses bras monstrueusement gonflés sous les manches du pourpoint chamois qui semblait les étreindre avec peine... Le *biceps*, lady Brambledown, est un muscle d'une surprenante vigueur...

« — ... Qui prend naissance dans le corps humain par deux extrémités ou têtes, reprit le docteur...

« — Et sert, dit à son tour Valentin, lui coupant la parole... — Mille excuses, docteur, mais ceci est essentiel,... il sert...

« — Pardon, à mon tour, interrompit le docteur, légèrement contrarié;...

c'est par l'origine du muscle que sa définition doit commencer. Ses usages, il en sera question plus tard... En science anatomique, nous avons pris pour axiome...

« — Mais, cher monsieur... s'écria Valentin.

« — ... Non, reprit promptement le docteur; vous devez comprendre mon insistance... Ceci touche à mon métier... Si je laissais passer devant moi, sans les rectifier, des explications erronées touchant le système musculaire...

« — Je n'en veux donner aucune, cria M. Blyth gesticulant avec feu du côté de Christophe Colomb. — Je prétends seulement...

« — Décrire l'usage d'un muscle avant d'avoir indiqué l'endroit du corps humain où ce corps prend naissance,... continua le docteur avec une persistance héroïque; ah! monsieur,... je ne puis vous laisser commettre ce solécisme... En vérité, je ne le peux pas.

«—Me laisserez-vous bien dire deux mots? demanda humblement Valentin.

« — Deux cent mille, cher monsieur, sur n'importe quel autre sujet, répliqua le docteur, avec un sourire d'acquiescement empreint de quelque sarcasme; mais sur celui-ci...

« — Comment, sur l'art? hurla M. Blyth appliquant un coup d'appuie-main à la toile qui résonna sourdement, comme sous la baguette du timbalier la peau recouverte d'un crêpe. Sur *mon* art, docteur? Je voulais simplement dire que la première jeunesse de Colomb ayant été employée au maniement des cordages et au travail des rameurs, j'ai dû faire ressortir le développement exceptionnel de son biceps, — ce muscle étant le plus en action dans ces sortes de labeurs, — comme un excellent moyen de caractériser son organisation physique... Pas autre chose, docteur, pas autre chose!... Quant à l'origine...

« — L'origine du *biceps flexor cubiti*, votre seigneurie, reprit l'entêté médecin, est, comme je vous le disais, bicéphale, d'où son nom scientifique, *biceps*, c'est-à-dire à deux têtes. La première de ces deux têtes...

« — Voilà un pédant animal! murmura Hemlock à l'oreille de son ami.

« — Eh bien! il ne ferait pas mal en buste, repartit le sculpteur.

« — ... Nous en constatons l'origine dans la cavité glénoïde de la *scapula*, et, par ce dernier mot, il faut entendre...

« — Pourrait-on prier M. Blyth, interrompit Gimble toujours complaisant et facile aux admirations, de poursuivre l'exposé si intéressant de ses opinions *artistiques*?

« — ... Il faut entendre la portion inférieure de l'épaule, autrement dite l'omoplate... Et comme en définitive la cavité glénoïde...

« — En vérité, monsieur Gimble, dit Valentin, je suis confus de la bienveillante attention qui m'est témoignée par vous au nom de la société; mais je n'ai plus rien à vous lire. J'ai cru qu'il était bon de finir par cette remarque sur le personnage de Colomb, et je m'en rapporte pour le reste à l'intelligence des spectateurs.

« Aussitôt que cet appel fut fait à leur intelligence, bon nombre des assistans se levèrent pour s'en aller, mus peut-être par une modeste méfiance d'eux- mêmes, mais peut-être aussi pour faire place à de nouveaux arrivans qui montraient à la porte leurs figures inquiètes, et vers lesquels se précipita Blyth, empressé de leur faire accueil. »

Nous nous sommes laissé aller à détacher du roman de M. Wilkie Collins cette peinture des mœurs d'atelier, d'abord parce qu'en elle-même elle est assez amusante, et surtout parce qu'elle doit, aux antécédens de l'auteur, aux traditions de sa jeunesse, un précieux cachet de vérité. Quant à la conception même du personnage de Blyth, nous ne sommes pas absolument certain qu'il faille lui en accorder tout le mérite. M. Collins a pu trouver l'idée de ce personnage dans un récit de M. de Balzac (il a pour titre : *Pierre Grassou*), justement consacré à peindre l'existence, toute pleine d'anomalies, que prépare à une nature essentiellement bourgeoise la fausse et malencontreuse vocation qui l'a égarée dans le périlleux métier d'artiste. Si nous comparons le type anglais au type français, nous trouverons le premier bien moins rigoureusement *fouillé*, analysé avec bien moins de curiosité patiente, une application, un acharnement bien moins grands. En revanche, grâce à l'humeur indulgente, à la tournure d'esprit essentiellement philanthropique qui caractérise, nous l'avons dit, M. Wilkie Collins, Valentin Blyth intéresse tout autrement que Pierre Grassou, et la compassion un peu dédaigneuse, mais sincère et cordiale, qu'on accorde au premier, ne ressemble en rien au mépris amer qu'inspire le second, à l'intolérant ostracisme qu'on serait tenté de prononcer contre lui et ses pareils. En général, c'est là le grand défaut, l'immense lacune du talent de M. de Balzac : il manque de ménagemens humains, de charité conciliante; il fait presque toujours appel aux méfiances de l'esprit, aux antipathies du cœur. La véritable onction, la ferveur naturelle semblent lui manquer absolument, et ce qu'à force d'art il y substitue a je ne sais quoi de raide, de guindé, d'excessif qui ne touche et n'émeut que pour un temps, un temps très court, — le temps qu'on met à se reconnaître.

M. Wilkie Collins aurait plutôt le défaut opposé, qu'en bonne morale il faut préférer, ce nous semble. Il est de ces peintres qui flattent, non par calcul, mais par instinct et bonhomie sincère. Lui faut-il, comme à tous les romanciers du monde, quelque profonde scélératesse à mettre en action, il en éprouve, dirait-on, un certain embarras, un certain remords. Il n'est à son aise et heureux d'écrire que lorsque ses personnages bien-aimés sont eux-mêmes dans toute la plénitude d'un complet bien-être. La gaieté, la jeunesse, l'abandon joyeux, l'intimité souriante du foyer domestique, la sérénité de l'âme, l'équilibre du tempérament, les innocentes manies qui rendent heureux, les sentimens expansifs qui ajoutent leur douce chaleur à celle d'un sang généreux et sain, voilà ce qu'il aime à rendre, voilà ce qu'il excelle à faire aimer.

Il est assez ordinaire qu'une nature de cet ordre, par cela même qu'on la trouve assez rarement chez les écrivains de profession, rencontre une fréquente sympathie, un *retour* presque universel. Telle

est, ce nous semble, l'heureuse chance de M. Wilkie Collins. Les chemins passablement ardus de la célébrité se sont aplanis pour lui. La critique le choie et le caresse. Les anciens du métier lui font amicalement « place dans le rang » sans attendre que le jeune et joyeux conscrit ait péniblement conquis tous ses chevrons. Charles Dickens, par exemple, réunissait, il y a quelques semaines, une brillante élite de spectateurs pour assister, chez lui, à la représentation d'un petit mélodrame en deux actes. Il y remplissait en personne le principal rôle. Son jeune fils et sa fille jouaient à côté de lui. Les autres acteurs étaient des peintres, des auteurs dramatiques en renom. Stanfield, l'un des plus brillans paysagistes anglais, avait voulu peindre lui-même et la toile et les décors. L'heureux auteur qui débutait d'une façon si éclatante dans l'art du théâtre, et dont la *maiden-play* était si vaillamment patronée par les premiers écrivains et les premiers artistes de son pays, qui donc était-il? On l'a déjà deviné. Au filleul de Wilkie, au fils de Collins, à l'heureux auteur de *Basil*, pareille bonne fortune était nécessairement réservée.

Son drame (deux actes) se passe tout entier dans le *phare* qui donne son nom à la pièce. Là vivent, séparés du monde par les flots qui battent sans cesse la base de l'étroit édifice, trois gardiens, deux vieillards et un jeune homme : Aaron Gurnock, Jacob Dale et Martin Gurnock, fils d'Aaron. Une tempête violente, prolongée au-delà de tout ce qu'on aurait pu prévoir, a privé pendant plusieurs jours ces trois malheureux de toute communication avec la terre. Leurs approvisionnemens sont épuisés, la mer est encore impraticable. Il n'y a donc plus pour eux qu'à se résigner et à se laisser mourir. En cette extrémité, se croyant certain de rendre bientôt ses comptes à Dieu, le vieil Aaron livre à son fils épouvanté le secret d'un crime dont jadis il fut le complice. C'était par une nuit de brouillards : une dame qui voyageait à cheval le long de la côte, séparée de ses domestiques et ne reconnaissant plus son chemin, était venue chercher asile dans sa hutte de pêcheur. Malheureusement pour elle, un sac d'argent qu'elle avait en croupe, et dont le poids inusité trahissait le contenu, avait tenté la cupidité d'un misérable avec lequel vivait Aaron. Il assassina la voyageuse pendant qu'elle dormait, et, le meurtre commis, Aaron eut la faiblesse d'accepter sa part de la somme volée à l'étrangère. De là datent des remords poignans, augmentés encore par tout ce qui lui a été dit de l'infortunée victime. Lady Grace, — c'était son nom, — modèle de toutes les vertus chrétiennes, était la providence des pauvres du pays, un ange de bienfaisance et de charité.

Martin Gurnock est attéré par les révélations de son père. Il se sent, jusqu'à un certain point, flétri par ce crime dans lequel a si

lâchement trempé le vieux pêcheur, et l'épouvantable mort qu'ils ont en perspective lui semble le châtiment mérité de ce lointain forfait. Cependant, et lorsque ce pénible entretien vient de s'achever, Jacob Dale, du sommet de la tour, signale une embarcation : ce sont les provisions si longtemps attendues et qu'on n'espérait plus. Phœbé Dale, la fille de Jacob, la bien-aimée de Martin Gurnock, les apporte en dépit des flots encore menaçans. Heureuse d'arracher son père et son fiancé à un trépas inévitable, elle ne s'aperçoit pas au premier abord de la froideur contrainte avec laquelle Martin, qui n'ose plus se croire digne d'elle, la remercie et l'accueille. Un nouvel incident vient d'ailleurs détourner l'attention de tous. Un navire en dérive est signalé; il faut lui porter assistance. Chacun se met en besogne, à l'exception du vieil Aaron, qui reste accroupi au coin du foyer, farouche et hagard comme à son ordinaire. Un seul mot cependant va l'arracher à sa torpeur. Phœbé, qui suit de l'œil toutes les manœuvres du navire en détresse, le voit se rapprocher assez pour discerner, lettre par lettre, le nom inscrit à sa poupe; ce nom fatidique, elle l'épèle;... c'est celui de *Lady Grace*... A peine a-t-il frappé l'oreille du malheureux vieillard, qu'on l'entend pousser un cri de remords et de frayeur. Sur ce cri, la toile tombe.

Au second acte, l'orage qui soulevait les flots s'est apaisé, mais celui des cœurs gronde encore. La froideur inaccoutumée de Martin a fini par éveiller l'attention du père de Phœbé; il s'en étonne et s'en indigne, lorsque, pressant de questions son futur gendre, il le trouve obstinément résolu à lui refuser toute explication satisfaisante. Martin peut-il en effet révéler le crime et la honte de son père? Mais voici bien une autre péripétie. Aaron, qui se repent de ses aveux *in articulo mortis* en voyant le mal imprévu qu'ils ont produit, vient déclarer à son fils que, dans le récit qu'il lui a fait, rien n'est conforme à la vérité. L'esprit troublé par la frayeur et la faim, il lui a donné, dit-il, comme réalités, les rêves fiévreux d'une imagination travaillée par le délire. Le jeune homme, habitué à respecter la parole paternelle, ne sait plus, après ceci, que penser ni à quoi se résoudre. Au comble de la perplexité, il adjure solennellement son père de lui dire, d'un seul mot, si le récit de la veille, le récit du meurtre de lady Grace, était un mensonge ou une vérité. « J'ai menti! s'écrie le vieillard. — Tu as dit vrai! » lui répond une voix qui semble être celle de sa conscience. Ce terrible démenti lui est donné par une femme voilée, passagère à bord du brick sauvé la veille. Aaron épouvanté tombe à ses pieds. Il a reconnu la taille, la démarche, la voix de celle dont il s'est toujours reproché le perfide assassinat. C'est bien là lady Grace; ce doit être son fantôme vengeur... Mais non, c'est lady Grace en personne, échappée au meurtre

par un de ces miracles du hasard qu'admet volontiers tout dénoûment dramatique. C'est elle, sortie vivante de la fosse où son assassin, aidé d'Aaron, l'avait ensevelie. Le pardon généreux de lady Grace suit de près cette réapparition foudroyante. Aaron n'est plus que le complice involontaire d'un crime avorté : il vivra désormais, non sans remords, mais sans ces inquiétudes mortelles qui le harcelaient sans cesse, et Martin, qui ne risque plus de voir rejaillir sur lui la flétrissure dont le nom paternel était menacé, — Martin épousera Phœbé Dale en tout repos de conscience.

Ce petit drame (*the Lighthouse*), joué avec succès chez Charles Dickens, et qui a eu depuis une seconde représentation, donnée par les mêmes acteurs (1) au bénéfice d'un hôpital nouvellement fondé, est la dernière production du jeune talent que nous avons voulu étudier et signaler dès ses premières manifestations (2). Nous croyons à son avenir, nous y croirons surtout si, dans le bonheur constant dont il a été accompagné jusqu'ici, dans l'attention bienveillante et sympathique dont les gages flatteurs lui ont été prodigués, M. Wilkie Collins ne puise pas une confiance toujours périlleuse, alors même qu'elle peut sembler le mieux justifiée. Nous lui reconnaissons de grand cœur les principales qualités du romancier, et, pardessus toutes, celle de raconter avec art, celle aussi d'observer avec finesse; mais s'il a les mérites de son âge, il en a aussi trop souvent les défauts. L'optimisme confiant dont est empreint son talent, encore en voie de formation, semble s'étendre à sa manière d'écrire. Une conception ingénieuse le séduit et lui suffit trop vite. Un *à-peu-près* de caractère spirituellement indiqué, mais qu'il néglige d'accentuer, de particulariser assez; — une esquisse heureuse, effleurée du crayon, — un groupe artistement disposé, mais qui tient dans la composition générale ou trop ou trop peu de place, — il n'en faut pas davantage pour satisfaire son facile enthousiasme. Et cependant de nos jours le roman, qui a singulièrement étendu ses limites, ne se construit pas à si peu de frais. Il veut des études plus patientes, des types plus curieusement analysés, des combinaisons plus raffinées et plus complexes. On n'y suffit plus, comme au temps de Marmontel, avec les courts essors d'une imagination çà et là voletant, les gais caprices d'une intelligence sûre, prompte, docile à l'éperon, rebelle au frein. Il y faut ajouter « les longs efforts » et « les vastes pensées, » si l'on veut prendre son rang parmi les maîtres du genre, qui tous, de jour en jour plus laborieux, fouillent plus avant ce sol

(1) A Campden-House, chez le colonel Waugh, en juillet dernier.

(2) M. Wilkie Collins vient de commencer dans le *Frazer's Magazine* un nouveau roman intitulé *les Monktons de Wingscot-Abbey*. Le début de ce récit fait présager un de ces contes fantastiques comme Edgar Poe les savait si bien imaginer.

tant remué, pour en arracher, sinon de nouveaux fruits, au moins de nouvelles espèces.

Nous ne reculerions pas ainsi le but devant le jeune écrivain, si nous le jugions incapable de l'atteindre. M. Wilkie Collins, parvenu à ce degré de renommée qui affranchit la plume et permet les tentatives les plus hardies, peut, avec les ressources abondantes que lui fournit une éducation tout exceptionnelle, aborder comme il le voudra les problèmes posés devant lui. Qui serait mieux placé que lui, par exemple, pour nous peindre la vie d'artiste en Angleterre et de notre temps? Qui pourrait mieux nous indiquer, dans ce qu'elles ont de plus délicat, les influences tantôt favorables, tantôt contraires, de ce patronage aristocratique, à l'ombre duquel tant de talens ont éclos et tant d'autres ont péri? Et la situation si *excentrique*, — c'est bien le cas d'appliquer le mot, — faite à l'homme de lettres dans une société trop mal agencée pour qu'il y trouve naturellement sa place, ne peut-il l'étudier à fond? On l'a déjà pu entrevoir, le fils de Collins a sur une foule de sujets, tous du plus sérieux intérêt, des lumières, une expérience qui ne sont point échues au premier venu. Ces lumières, il nous les doit; cette expérience, il faut lui faire porter ses fruits. Il a toute chance d'arriver haut, s'il veut voir, telles qu'elles sont en réalité, les difficultés de son art, vrais récifs à fleur d'eau, qui ne se montrent pas tous, et que les bons pilotes apprennent à discerner sous le flot mystérieux. L'une des plus grandes est, tout en calculant ses forces, de ne leur pas chercher trop d'étais au dehors, de rester soi-même, de ne pas demander le succès à obtenir à la reproduction servile des œuvres que recommande le succès obtenu. L'originalité dans la conception première, voilà ce que doit rechercher avant tout M. Wilkie Collins, s'il veut passer définitivement au rang qu'il s'est montré capable d'atteindre. Pour y arriver, ce n'est pas tout que d'avoir fait lire *Antonina, Basil* et *Hide and Seek* au même public qui a goûté *les Caxton, David Copperfield* et *Vanity Fair :* un pas de plus reste à franchir, et nous aimons à espérer que, replié sur lui-même, mûri par l'exercice de son art, concentrant ses énergies diverses et leur donnant un but mieux défini, M. Wilkie Collins fera ce pas décisif : il justifiera ainsi les affectueuses sympathies qui déjà l'entourent, et auxquelles nous avons tenu à joindre nos suffrages.

E.-D. Forgues.

DE LA

CRITIQUE MODERNE

A PROPOS DE

LA COMÉDIE ANTIQUE

Ménandre, par M. Guillaume Guizot.

La littérature de notre temps est comme sa politique : elle a commis tant d'erreurs et donné tant de mécomptes, qu'on est peu disposé à la juger avec indulgence, et elle a sa grande part des rigueurs de cette misanthropie que nos malheurs ont mise à la mode. Ce qu'on craindrait le plus aujourd'hui, ce serait de paraître admirer quoi que ce fût, car l'admiration engage à quelque chose, et désormais qui s'engage se croit dupe. Il vaut mieux ne rien promettre pour n'avoir point à s'acquitter, et ne rien affirmer pour n'avoir rien à soutenir. Les hommes de talent qui brillent encore parmi nous doivent donc se résigner à un peu d'indifférence et s'abonner à quelque injustice. On n'a nulle envie de s'enrôler à leur suite ni de rompre des lances pour eux, car les lances se brisent, et l'on se pique aux tronçons. Ce serait d'ailleurs une grande inconséquence que de se laisser éprendre d'un mérite intellectuel quelconque à une époque où il est convenu que l'intelligence a fait tant de mal. Que ne pourrait-il pas arriver, si par aventure on s'échappait jusqu'à reconnaître que tout n'est pas déchu dans le domaine de l'esprit, qu'on peut encore, par exemple, écrire et penser après le XVIIe siècle, et que l'ima-

gination et le talent ne sont pas morts de la peste après nous l'avoir donnée! Quel péril et quel funeste oubli des leçons les plus réprimantes de l'expérience, si l'on désarmait un moment dans cette guerre déclarée à toutes les pensées, à toutes les espérances, à tous les enthousiasmes de ces quarante dernières années! Un jour, un seul jour d'indulgence pour les prétentions de l'esprit, et la société reprend la voie des abîmes, et la Providence abandonne ce monde, et les honnêtes gens n'ont plus qu'à vendre leurs rentes!

Voici pourtant un jeune homme à qui nos fautes n'ont point profité, qui ne demande qu'à goûter les belles choses, qui les cherche avec passion, qui ne serait pas éloigné d'en trouver autour de lui, quoiqu'il ait d'abord appris de l'antiquité à s'y connaître, qui ne montre qu'impatience de penser, de sentir et de le dire, et de s'engager de paroles au service de ses convictions, même de ses impressions; enfin qui, pour l'amour de l'art, s'exposerait à scandaliser les sages et à inquiéter les prudens. Il trouve que de son temps la science du passé est devenue intelligente; à l'entendre, l'histoire des lettres a été enfin comprise, le sentiment des beautés classiques s'est développé, l'appréciation de tous les âges de la pensée et de tous les genres du talent est devenue plus juste et plus délicate, la critique, la vraie critique, a été pour ainsi dire mise au jour, et il s'élance, avec la vivacité de l'inexpérience, à la poursuite des secrets du génie, n'aspirant qu'à rencontrer quelque part le noble plaisir d'admirer. L'admiration, l'amour du beau, la confiance dans le vrai, voilà des sentimens bien dangereux, et les familles où ils ont ainsi pénétré sont bien à plaindre.

Ce n'est pas moi pourtant qui chercherai querelle à M. Guillaume Guizot de se porter avec ardeur vers ce qu'il aime, et d'aimer les lettres, sans exclusion d'aucune époque, d'aucun genre, d'aucune école. Je ne lui reprocherai pas la souplesse de son esprit ni les indulgences de son jugement; celui qui porte dans l'appréciation des œuvres de l'art une inflexibilité exclusive prend la pédanterie pour le goût, et l'intolérance d'un certain dégoût classique n'est que l'impuissance de reconnaître la beauté et la vérité, sous quelque forme qu'elles se montrent. C'est l'habitude et la convention érigées en lois de la nature et en règles éternelles. Pressez un peu un de ces juges d'une si dédaigneuse orthodoxie, et vous découvrirez bientôt que l'antiquité même, qu'ils vantent, les trouve insensibles, et qu'ils la louent sur parole. Les lettres anciennes, et particulièrement les lettres grecques, offrent dans leur inépuisable richesse une telle variété, une telle liberté de ton, de genre, de manière et de langage; les lois prétendues de la critique vulgaire s'appliquent si mal à tout

ce qui s'est écrit entre Homère et Plotin; les théories savantes qui parquent l'esprit humain par époque, qui supposent à toute littérature un cours forcé, une chronologie obligatoire, qui la font passer par trois ou quatre âges inévitables, en assimilant gratuitement la vie des sociétés à celle des individus; toutes ces choses qu'on nous enseigne si doctement, et qui ne se sont peut-être jamais vérifiées, reçoivent un si éclatant démenti de l'étude du génie hellénique, que ceux qui les soutiennent encore ne peuvent être soupçonnés de le bien connaître. Aussi ne douté-je pas que la familiarité entretenue par M. Guillaume Guizot avec les écrivains de l'antiquité ne soit une des sources de la liberté de jugement et de la facilité d'impression qu'il porte dans l'examen des littératures de tous les temps, même du sien, chose plus difficile. Rien de si rare en effet que d'apprécier les auteurs contemporains sans parti pris. D'abord c'est avec eux qu'il en coûte le plus de séparer le talent qu'ils montrent de la cause qu'ils soutiennent. Chacun a ses idées, et leur tient compte ou leur sait mauvais gré de celles auxquelles ils dévouent leur plume. L'influence qu'ils exercent ou à laquelle ils prétendent est nécessairement favorable ou contraire à ce qu'on désire, et l'on sent ou l'on croit sentir en les lisant le bien ou le mal qu'ils font. La société qu'ils prêchent ou divertissent plaît ou déplaît, inquiète ou rassure, et si l'on est mécontent de son temps, blessé des mœurs publiques, indigné des événemens, il est malaisé de ne pas mettre tout ce qui s'écrit sur la même ligne que tout ce qui se fait; les livres passent avec tout le reste sous le tranchant d'un dénigrement systématique. Notre âge d'ailleurs a ses caractères, et, j'en conviens, ses défauts. Par exemple, en toutes choses il aime la rapidité et la profusion. La littérature en fait autant, il faut qu'elle aille vite et qu'elle produise beaucoup. L'esprit se prodigue et le talent se surexcite pour être toujours prêt. De là, chez ceux que ne retient pas une consciencieuse sévérité, cette tendance à abuser de tout, soit de leurs facultés, soit de leurs idées. De là ces excès de presse, ces écarts de pensée, d'imagination, de doctrine, de style. C'est chose inévitable et qui ne changera guère. A moins que la société ne s'engourdisse, à moins qu'elle ne s'abrutisse dans l'activité industrielle, ce mouvement ne s'arrêtera pas, il s'accélérera au contraire. *Les morts vont vite*, va-t-on me dire, et ce sera vrai dans un sens. A un certain âge littéraire, lorsque la fraîcheur première d'une langue nouvelle est tout à fait passée, lorsque les esprits ont perdu une certaine inexpérience, le propre de la jeunesse, lorsque la multiplicité des idées, celle des découvertes, l'accumulation des événemens, des connaissances, des émotions et des besoins, ont élargi la sphère et accru l'activité de l'es-

prit, il ne faut plus que les lettres espèrent donner à leurs œuvres une longue durée, ou du moins cette consécration, *ce je ne sais quoi d'achevé* qui les soustrait aux variations du goût et de la pensée, et les rend contemporaines de tous les âges. Tout est de circonstance dans la société moderne, et le travail d'esprit, quelque méditation qu'il s'impose, quelque longueur de temps qu'il prenne, retient forcément une partie des caractères de l'improvisation. Nous ne songeons tous en composant qu'aux besoins ou aux caprices du public, dont nous voulons nous faire écouter. Les orateurs ne font que des plaidoyers, les écrivains des mémoires à consulter. Il s'agit de gagner le procès et de toucher le juge. Nul n'en appelle au tribunal de l'avenir.

Mais quelle que soit la destinée future des livres de ce siècle, et dussent-ils tous périr, comme les accens de la lyre de Timothée ou de la voix de Roscius, ils n'en offriraient pas pour cela moins d'esprit, et de talent, et de savoir; les Timothée et les Roscius n'en étaient pas moins d'éminens artistes. La précipitation, l'entraînement, la passion du jour, le calcul du moment, l'erreur et, il faut bien l'avouer, la perversité même de l'esprit n'ont rien d'incompatible avec la plupart des qualités littéraires que le goût apprécie, et dans la région de l'art, le beau n'est malheureusement pas toujours *la splendeur du vrai*. On voudrait, mais on voudrait vainement, qu'il n'en fût pas ainsi. La liaison que nous cherchons à établir entre la forme et le fond, entre la pensée et le style, entre l'intention et l'exécution est une honorable hypothèse où se plaît notre conscience, Cette liaison, si elle existe, nous échappe presque toujours, elle n'est pas surtout telle que nous la rêvons, et la coïncidence de certaines opinions et de certaines qualités de l'esprit tient à des causes qui sont rarement à la portée de nos regards. Il en est de cela comme du caractère, comme du tempérament, comme de la santé; excepté quelques gros accidens qui crèvent les yeux, et dont les effets sont visibles, qui saurait dire pourquoi un homme est tel qu'il est? Combien sont incertaines ou insuffisantes nos conjectures sur nous-mêmes! On croirait qu'il est plus facile d'apprécier l'influence des événemens d'une époque sur le tour que prennent le talent et l'imagination; mais non, à peine peut-on dire quelles opinions ils favorisent, quelles dispositions d'esprit ils provoquent. De là sortira-t-il un développement heureux ou déplorable de la littérature? quel sera l'art qui décorera la prospérité ou consolera l'adversité d'une génération donnée? C'est une question qu'on ne peut résoudre d'avance. En ce genre même, les faits accomplis sont très difficiles à motiver, et j'admire les gens qui sont sûrs de savoir comment dans

tel ou tel temps telle faculté s'est développée plutôt que telle autre, et quel est l'empire des circonstances ambiantes sur la production des chefs-d'œuvre ou sur la floraison des prairies. Notre curiosité des effets et des causes nous porte incessamment à réunir par une connexion nécessaire des choses qui ne tiennent pas ensemble, ou dont les rapports sont tout autres que nous les concevons. Les faits démentent à chaque instant nos solutions. J'aime bien la liberté, et je la crois dans une certaine harmonie avec tout ce qui est bon et beau; je ne voudrais pourtant pas affirmer qu'elle fût ce qu'il y a de plus favorable aux lettres et la meilleure nourrice du génie, encore moins dire, avec Béranger, que le plaisir vient d'elle et qu'il *veut une patrie*. Ce n'est pas non plus dans les âges de foi que l'art religieux s'est élevé le plus haut, et les saints à qui la légende attribue le talent de la peinture n'ont sans doute pas traité les sujets chrétiens aussi bien que Raphaël, qui ne brillait point par la sainteté. Voici un exemple pris fort près de nous, et que je soumets aux meilleurs critiques de notre temps. Je suppose que depuis 1760 jusqu'à nos jours la sculpture eût prospéré à l'exclusion de tous les arts d'imitation, et que nous eussions à citer une pléiade de grands statuaires, mais pas un musicien; qui de nous hésiterait à dire : Le phénomène n'a rien qui doive étonner? La sculpture est un art de précision et de mesure; la beauté de la forme, qu'elle préfère à celle de l'expression, a quelque chose d'arrêté et de géométrique qui pour être perçu ne demande que de l'attention et du coup d'œil. Dans un siècle d'analyse, où l'on n'estime que le positif, où le visible l'emporte sur l'idéal, dans le siècle où Voltaire a tout désenchanté et Laplace tout calculé, la sculpture, qui vient de la sensation et qui y retourne, avait pour elle toutes les chances qui manquaient à cet art profond et vague, où tout est sensibilité intime, effet mystérieux d'imagination, à cet art qui fait rêver l'âme au gré d'un pouvoir inconnu, qui par son indétermination même touche de plus près à l'infini, et qui, plus qu'aucun autre, attend tout de l'inspiration et rien du raisonnement. Conclusion : la philosophie du XVIIIe siècle devait conduire à la décadence de la musique. Rien ne serait plus facile que de commenter ce texte et de donner à cette interprétation des faits une spécieuse évidence. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les faits obligent à soutenir tout le contraire. Je n'oserais parler sévèrement de la sculpture contemporaine; elle a produit des choses que j'admire, mais enfin c'est la musique qui est l'art du siècle. Il est douteux qu'elle se soit élevée jamais à la hauteur qu'elle a de nos jours atteinte, et l'esprit analytique et prosaïque du XVIIIe siècle nous a donné, pour ne rien dire des vivans, Mozart, Cimarosa et Beethoven.

Tout ceci ne tend point à détourner les critiques de chercher des relations entre les époques et les talens. Il y en a sans doute, et celui qui parle ici ne saurait guère que dire, si on lui défendait d'étudier son temps et de rattacher les idées aux événemens. Tout ce que je prétends établir, c'est que rien n'est délicat et incertain comme ce genre d'investigation, et surtout qu'il faut nous garder d'envelopper dans un même jugement de blâme ou d'approbation systématique tout ce qui se passe et tout ce qui se pense, tout ce qu'on fait et tout ce qu'on écrit. L'homme n'est pas tout d'une pièce; l'incohérence, au moins apparente, est l'attribut des choses humaines, et c'est notre bonne ou méchante humeur qui nous détermine la plupart du temps à tout admirer, à tout condamner, à juger du vrai suivant l'utile, du beau selon l'agréable, du succès suivant nos désirs, du talent enfin suivant l'honnêteté.

Je me suis moins éloigné de mon sujet qu'on ne pense, et je le prouve en signalant tout de suite un des beaux côtés de la littérature contemporaine : c'est la critique, et M. G. Guizot a fait un livre de critique. De nos jours, la critique a pris tout à la fois une élévation, une étendue et une solidité telles qu'on a grand'peine à s'accommoder de la manière dont ce genre était traité avant nous. D'abord elle a pour base une science qui n'est peut-être qu'une de ses formes ou de ses applications, l'archéologie. Il faut entendre ce mot dans le sens le plus général, et le définir la connaissance intelligente des choses du passé. C'est, on peut le dire, un art nouveau. L'ancienne érudition était merveilleuse sans doute : elle imposait par sa masse, elle attestait des prodiges de travail et de mémoire, et quelquefois elle se signalait par une pénétration fort ingénieuse; mais elle était sans règle. Comme toutes les sciences, elle avait à trouver sa méthode. Elle l'a trouvée apparemment de nos jours, car jamais, dans l'examen des monumens de toutes sortes, on n'a porté plus d'exactitude, plus sûrement raisonné, plus approché du vrai. Or, dès qu'il s'agit du passé, il faut une certaine archéologie : il faut visiter des lieux, explorer des débris, étudier des pièces, comparer des témoignages, comprendre enfin le sens de l'époque qu'on veut décrire. Il le faut pour raconter la guerre de la Vendée comme la retraite des dix mille. L'histoire est d'abord une critique avant d'être un art. Dans ces préliminaires de tout récit bien fait notre temps excelle, et ils ne sont pas moins indispensables à la critique littéraire qu'à l'histoire. Tel est le fondement vaste et solide que l'archéologie largement entendue donne aujourd'hui à toutes les recherches d'esthétique appliquée. Comparez les dessins des pyramides d'Égypte ou de l'Acropole d'Athènes rapportés il y a moins d'un siècle par les meilleurs voyageurs avec ceux qu'on nous donne aujourd'hui, — et

vous aurez la mesure de la différence entre les deux manières d'étudier l'antiquité. Il en est de même pour tous les autres monumens, pour tous les autres arts, qu'il s'agisse de la cathédrale de Cologne ou de Saint-Pierre de Rome, de la *Chanson de Roland* ou de *la Divine Comédie*.

Éclairée par l'investigation des faits, la critique proprement dite, l'appréciatrice de la valeur des œuvres de l'intelligence, en devient plus juste et plus féconde. Elle ne se borne plus à l'application monotone de quelques règles banales, à la redite de quelques exclamations admiratives ou de quelques censures toutes faites. Elle pénètre dans la pensée même de l'œuvre, et, reproduisant autant que possible l'image de l'artiste dans le milieu moral où sa destinée l'avait placé, elle parle son langage en le jugeant, et s'efforce de lui ôter la ressource de se dire incompris, s'il pouvait parler, et de répéter le *non intelligor illis*. Il n'y a pas jusqu'à l'expérience des révolutions qui, nous faisant passer en revue dans une courte période toutes les sortes de caractères, de passions et d'idées, aux prises avec tous les genres d'épreuves, ne nous ait fourni des points de comparaison qui nous servent à mieux saisir dans le passé toutes les situations, tous les systèmes, toutes les natures. Et par là non-seulement l'histoire n'a plus pour nous d'énigmes, mais la littérature elle-même, cette vivante expression de l'esprit humain dans tous les âges, n'a presque rien retracé que nous n'ayons vu, presque rien soutenu qu'on n'ait pensé sous nos yeux. Comme les voyageurs, témoins de tant de scènes diverses, sont plus sensibles à la description vraie des accidens de la nature ou des ouvrages des hommes, nous revenons de loin, et nos souvenirs, réveillés par une réflexion ou un récit, sont là pour prêter à l'une plus de force, à l'autre plus de vie. Une sympathie plus souple et plus développée nous met à la place de ceux qui nous parlent. Les choses humaines ont perdu pour nous leurs mystères. Au XVIIe siècle, ce n'était pas assez du génie même de Bossuet pour comprendre la révolution d'Angleterre. A peu près par la même raison, tout l'esprit de Despréaux ne lui suffisait pas pour rendre justice au *Paradis perdu*. Le Milton de la poésie n'était guère pour l'un et l'autre plus intelligible que le Milton de la politique.

Lors donc qu'il y a quarante ans, M. Villemain a inauguré parmi nous une critique nouvelle, comme tous les esprits supérieurs, il devinait son temps. Il lui ouvrait sa vraie carrière, il lui montrait la route où il le guide encore avec une autorité qui s'accroît, avec un éclat qui redouble, toujours le même et toujours nouveau. Des talens divers se sont formés dans l'intervalle, et les maîtres éminens ne manquent pas pour nous apprendre à pénétrer l'esprit du passé

et à juger ses productions. Comparez, je ne dis pas La Harpe, mais Voltaire, aux excellens critiques de notre âge, et dites-nous sincèrement qui vous en a le plus appris. Qu'il faille juger Homère ou Platon, Bacon ou Machiavel, Dante ou Shakspeare, M. Ampère fera cent fois mieux que Boileau. Et dans quel temps trouverez-vous pour la finesse, la sagacité, la vérité, l'art de peindre en jugeant, des morceaux de critique comparables à ces chefs-d'œuvre du genre que nous devons à M. Macaulay ou à M. Sainte-Beuve?

M. G. Guizot a donc bien fait d'entrer dans une voie où il était assuré de rencontrer de tels guides. Une passion vive pour les beautés de l'art paraît avoir de bonne heure animé sa studieuse jeunesse, et, grâce à elle, les études nécessaires à son âge n'ont eu pour lui nulle aridité. Il n'est point entré dans la vie du monde, comme tant d'autres moins bien doués, dégoûté par les travaux du collége des choses de goût et d'érudition. C'est un grand bonheur qui, à défaut de toute autre vocation, ou si les circonstances ne l'appellent ailleurs, lui assurerait toujours une occupation captivante et le plus agréable moyen d'arriver à la renommée. La pure littérature n'exclut pas assurément d'autres emplois de l'esprit, mais toute seule elle lui suffit; celui qui s'y consacrerait tout entier n'aurait pas choisi la plus mauvaise part. Sans rien préjuger pour l'avenir, nous prenons donc M. G. Guizot pour un critique, et c'est comme tel que nous lui offrons aujourd'hui nos éloges et nos conseils.

Bien des années se sont écoulées depuis le jour où un jeune homme qui entrait dans la vie avec des visées plus hasardeuses, mais moins de ressources acquises, à la fois plus téméraire et moins bien armé, trouvait à son début et pour ses premiers essais les encouragemens et les avis que M. G. Guizot peut recevoir à tout moment, en écoutant la voix la plus chère, en recourant à l'autorité la plus révérée. La littérature paraît en ce moment sa pensée dominante. Je ne sais si je dois dire plus heureux ou plus malheureux, — non, plus heureux, — nous donnions à son âge toute notre âme à la politique. Sciences, belles-lettres, philosophie même, tout nous semblait l'instrument de la politique, et c'était sur la révolution française que nous portions toute notre critique, tout ce que nous pouvions avoir d'aptitude à séparer le bien du mal, le vrai du faux, à discerner ce qu'il fallait admirer, ce qu'il fallait condamner, ce qu'il fallait absoudre. Quels étaient les défauts du temps, quelles les fautes individuelles, quelles les erreurs générales ou permanentes, quels enfin les exemples à suivre, les vertus à célébrer, les principes à défendre, les vérités à propager : telle était la recherche excitante et difficile qui absorbait toutes les réflexions et tous les efforts des hommes qui

sont à peu près de l'âge du siècle. Là aussi l'enthousiasme du vrai beau trouvait sa place; il soutenait le courage et donnait au travail un charme impérieux. Les plus sévères esprits, les plus fermes raisons, que l'expérience de la vie n'avait pas encore attristés, remplis encore de cette confiance sans laquelle rien ne se fait de grand, accueillaient, animaient alors les aspirations d'une jeunesse fanatique de l'avenir. Nous avions la sagesse même pour complice de nos espérances. Tout cela est fini, et ne renaîtra pas, au moins sous la même forme. On ne retrouvera point, de longtemps du moins, ces convictions entreprenantes qui se passaient de tout intérêt pour naître et de tout calcul pour agir. Un ciel sans nuage brillait pour ainsi dire sur notre âme. Nous avions la foi des idées. Ce temps est loin.

Si cependant M. G. Guizot ne le trouve pas si éloigné, certes je ne le chicanerai point, et je lui saurai gré de cette confiance dans l'avenir et dans la vérité, sentiment dont je dirais volontiers ce qu'Horace dit d'un autre :

Parum comis sine te juventus.

Mais en attendant parlons de Ménandre et de la comédie d'Athènes; c'est une charmante et digne manière de gagner du temps.

Après ce qu'on a pu lire dans ce recueil, il ne reste à dire sur Ménandre rien de neuf ni d'important. On sait à merveille que les anciens critiques ont avec beaucoup de justesse distingué trois écoles ou plutôt trois âges de la comédie. L'ancienne était née de la liberté athénienne. C'était une comédie de circonstance, et il n'y avait alors de circonstances que sur la place publique. La vie privée était beaucoup plus littéralement *murée* qu'elle ne le sera jamais, même pour la loi, chez les modernes, et la politique, dans une étroite société de vingt mille personnes, avait quelque chose de puéril et de bavard comme une querelle de village et un caquet de petite ville; mais ce village était au pied de l'Acropole, cette petite ville était celle de Minerve; ce caquet s'élevait à la dernière éloquence, et cette querelle était celle de l'Occident et de l'Orient, la querelle pour laquelle périssaient Thémistocle et Alexandre. Quoi qu'il en soit, les passions, les travers, les ridicules du peuple libre faisaient les frais de la comédie, et par elle se vengeaient ou se défendaient les partis. La comédie, c'était le pamphlet dialogué, le journal en scène; mais pour le rendre scénique en effet, pour amuser et pour plaire, à mesure que le peuple devint plus intelligent et plus fin, l'imagination transforma des parodies grossières en allégories satiriques, et, mêlant la

fiction symbolique à la représentation directe, elle inventa, elle composa ce genre singulier qu'on définit presque en prononçant le nom d'Aristophane. Comme ces symboles étaient pour la multitude, comme aucune censure autre que celle de la passion populaire ne gênait les fantaisies du poète, c'était une poésie des rues, une sorte de théâtre de la foire desservi par des écrivains exquis. De là un surprenant mélange de grossièreté et d'élégance. Comme œuvre littéraire, l'ancienne comédie était pleine de délicatesse et de goût; comme divertissement public, rien de plus outré dans le cynisme. C'est le plaisir, ce sont les images et la langue de la populace qu'elle affectionne; mais c'est à elle, non à la littérature proprement dite, que s'adressent les reproches que peut mériter Aristophane.

La seconde comédie ou la comédie moyenne est moyenne en effet entre l'ancienne et la nouvelle. Comme l'une, elle attaque les choses de circonstance et les hommes du jour, mais par la voie indirecte de l'allusion; elle représente les contemporains sans les nommer. Encore politique comme l'ancienne, elle peint d'une manière générale, comme peindra la nouvelle. Celle-ci devait naître avec la servitude. Au milieu de l'indifférence de la nation sur ses affaires, elle enchérit sur la comédie moyenne en se désintéressant du présent, et en cherchant à retracer non les partis, mais les hommes, non les opinions, mais les caractères et les mœurs. C'est dans la vie sociale plus que dans la vie politique qu'elle choisit ses sujets. La comédie nouvelle, chez les Grecs, est donc tout simplement la comédie moderne. Cette transformation avait été précédée par celle de la tragédie. Dans le genre sérieux, on avait pu distinguer trois révolutions analogues. Nationale et symbolique dans Eschyle, la tragédie était devenue avec Sophocle l'expression historiquement poétique du génie de la Grèce; mais on cessait d'y entrevoir aucune arrière-pensée, aucune intention secrète de servir une cause, de flatter un préjugé, d'exciter une opinion. Euripide a fait un pas de plus. Avec lui, la tragédie, moins poétique, est plus philosophique. Il était du temps où Socrate faisait descendre la philosophie sur la terre en lui donnant pour champ la morale. Euripide a écrit en observateur de la nature humaine, en peintre des sentimens qui l'agitent. C'est un moraliste pathétique, ce que sans doute voulait dire Aristote quand il l'appelait le plus tragique des trois poètes; mais moins idéal et plus vrai, il s'est à quelques égards rapproché de la comédie, et il a donné dans le drame le rôle dominant à la passion. Si l'on transporte sur une scène plus simple et plus familière la poésie ainsi conçue, on arrivera bientôt à la comédie de Ménandre et de Philémon. C'était dans les deux genres une invasion de la critique sur la poésie. Du moment qu'on en venait à représenter plus exactement

la réalité, à mettre au-dessus de tout la peinture et bientôt la satire des affections humaines, avec l'idéal et le merveilleux devait peu à peu disparaître l'élément religieux, qui avait tenu une si grande place sur l'ancien théâtre. C'est la volonté de l'homme qui devint pour lui la fatalité; ses fautes furent la source de ses malheurs, et la sottise se châtia elle-même. Aussi Euripide fut-il accusé d'impiété, et Ménandre était un disciple d'Épicure.

Dès qu'on se fut habitué à railler les vices et les travers de l'humanité, comment les respecter en les retrouvant chez les dieux? La mythologie fut traitée au point de vue comique; l'incrédulité sied aux esprits moqueurs. Cependant le ton du dialogue s'épura. Il perdit en poésie et gagna en convenance. La peinture de l'homme moral donne un plaisir réfléchi qui convient moins à la multitude, et à son dernier âge, la comédie athénienne, cessant d'être l'amusement d'un peuple libre, fut le divertissement d'une société intelligente. Cette société, par ses idées et ses sentimens, différait peu des sociétés modernes, et nous serions embarrassé de justifier sous ce rapport le dédain avec lequel on parle quelquefois de l'antiquité. Seulement il s'y rencontrait des institutions, des coutumes qui n'existent plus, et qui nous choquent avec raison. Par exemple, l'habitude orientale d'enfermer les femmes permettait peu de leur attribuer un rôle dramatique; elles n'étaient rien sur la scène comme dans le monde. Leur éducation était presque nulle. Elles n'avaient ni coquetterie ni conversation; sans lumières et sans idées, elles ne suffisaient qu'aux devoirs pour ainsi dire matériels de la vie domestique. Ces usages ne dénotaient pas un médiocre respect pour le mariage ni pour les vertus qui sont l'honneur des femmes; mais ces vertus n'étaient pas assez libres pour avoir tout leur prix, ni même toute leur dignité. M. G. Guizot prouve très bien cependant qu'au temps d'Aristote on avait une idée plus élevée et plus délicate du mérite des femmes, et qu'on eût été mal venu à les représenter avec Aristophane telles que des esclaves de harem, qui ne songent qu'à voler leurs maîtres. Ménandre, qui dit grand mal du mariage à la manière de tous les poètes comiques, parle en homme de plaisir plutôt qu'en moraliste. Il craint les femmes et ne les dégrade pas. Elles tenaient encore si peu de place dans la société, elles paraissaient si peu au grand jour, qu'on ne pouvait que par exception les traîner du fond du gynécée sur la scène. De là l'importance dramatique donnée aux courtisanes. Celles-ci seules étaient connues hors de l'intérieur du domicile. Elles cumulaient en Grèce, avec le rôle que jouent leurs pareilles dans la société moderne, celui que l'usage permet aux personnes du grand monde, et qui peut s'allier avec toutes les vertus

de la vie intime. L'esprit, la conversation, le goût des arts quelquefois, toujours la parure et la coquetterie, l'intrigue enfin, la jalousie, l'avidité, la passion même et le dévouement par occasion, se rencontraient chez ces femmes placées par leur beauté, leurs manières et leur mérite à des rangs fort divers. C'est donc pour elles et autour d'elles que se jouaient toutes les scènes de la vie galante ou romanesque, et par la nature des choses elles devaient souvent être l'âme de la comédie du moment que l'amour y tenait la première place. Leur existence était une perpétuelle aventure et s'accordait aisément avec les incidens ordinaires du drame. Athènes et les villes de Grèce et de Sicile, voisines de la mer pour la plupart, étaient exposées à tous les risques de la piraterie; la surveillance administrative ne ressemblait pas à ce qu'elle est aujourd'hui; une contrebande de toute sorte troublait toutes les relations civiles entre ces petites sociétés, si différentes et si rapprochées. De là tous ces jeux de fortune, les naufrages, les évasions, les enlèvemens, les enfans ou les trésors perdus ou recouvrés, tous ces incidens actuellement extraordinaires qui forment le nœud de tant de comédies grecques. Enfin l'esclavage domestique, qui rapprochait le serviteur du maître en rendant celui-ci plus absolu, et mettait entre eux moins de distance et plus d'inégalité, explique parfaitement le rôle de confident actif, d'ami tour à tour perfide ou dévoué du Dave ou du Parmenon du théâtre. Il y a donc moins de convention qu'il ne semble dans la comédie grecque, et quoique le fond en soit presque toujours romanesque, il n'est point invraisemblable et suppose des événemens qui ne devaient pas être alors aussi rares dans les familles qu'ils le sont parmi nous sous l'empire de la préfecture de police et des tribunaux correctionnels.

Les Romains, dénués de presque toute originalité dans les arts, ont imité Athènes sans grand discernement, et les comédies latines sont des comédies grecques. Nous n'avons plus les farces beaucoup plus curieuses, où ils jouaient leurs propres mœurs et les ridicules indigènes. L'effet des pièces de Plaute et de Térence devait être assez analogue à celui que produit *Amphitryon* sur notre scène. Ce qui est plus singulier néanmoins, et ce qui prouve la tyrannie de l'imitation classique chez les modernes, c'est que nous ayons fait à peu près comme les Romains. Le moyen âge avait eu une sorte de théâtre national; après la renaissance on l'oublia, et la comédie, devant peindre les mœurs, prit celles de l'antiquité pour modèle. Dans bon nombre de pièces du théâtre français du XVIIe siècle, le sujet, le nœud, les incidens, les personnages, sont transportés de la Grèce à Paris. Les courtisanes ne pouvaient y figurer ouvertement et avec leur vrai

nom, quoique certaine Céphise ou certaine Lucrèce qui ont des intrigues de jardin public et des correspondances par la fenêtre soient des personnages fort équivoques. On n'en a pas moins reproduit tout le manége des amans de Glycère ou de Thaïs autour des Lucile et des Angélique de notre théâtre. Leur maison n'est pas plus respectée qu'un lieu suspect. L'intrigue, le déguisement, le mensonge, la fraude, la corruption, le vol, le rapt même, sont devenus, sans le moindre scrupule de la part des auteurs ni du public, les moyens de succès de l'honnête amour des jeunes gens de bonne famille pour qui l'on sollicite tout notre intérêt. De complicité avec un valet ou une femme de chambre, un jeune homme ou une jeune fille entre en lutte de ruse et d'imposture, non-seulement avec un oncle ou un tuteur, mais avec un père ou une mère, dont leurs enfans ne parlent que pour railler leurs ridicules ou leurs vices. L'habitude nous rend inattentifs à tout cela, et il y aurait de l'affectation à s'en formaliser. Le fait est pourtant que ni la famille, ni la propriété, ni le mariage ne sont plus respectés dans l'ancienne comédie française que dans les romans de nos jours, et une bonne partie des amoureux et des amoureuses de notre ancien théâtre risqueraient aujourd'hui d'aller en cour d'assises. Sans doute ces mœurs étaient moins étranges au siècle de Louis XIII et de Louis XIV, et les progrès de l'administration publique, l'autorité croissante de la loi, avant tout et surtout l'égalité civile, ont notablement régularisé et même amélioré la société : il n'en est pas moins véritable que même dans nos écrivains originaux, même dans Molière, l'imitation archaïque a introduit certaines conventions théâtrales parfaitement fausses, qui n'ont pas de raisons d'être, et qui faisaient de la comédie tout autre chose qu'une école ou même qu'un tableau des mœurs et de la vie.

Que les sentimens, les idées, les maximes soient les mêmes dans la comédie moderne et dans la comédie grecque, cela est tout simple. En ce genre, nous avons peu innové, et les anciens nous laissaient peu à faire. Penser mieux qu'ils n'ont fait est difficile; mieux dire est impossible. Au risque de donner gain de cause à certains fanatiques, j'avouerai que la société moderne, surtout la société française, est pénétrée de l'esprit de l'antiquité; le fond de ses idées lui a été donné par la littérature classique. Lorsqu'on lit dans les exactes et spirituelles traductions de M. G. Guizot les précieux fragmens que le temps a épargnés de l'œuvre de Ménandre, on est forcé de reconnaître que pour la vérité, le bon sens, la simplicité et la délicatesse, le nerf et la grâce, il faut renoncer à mieux faire. Cet atticisme qui charmait Jules César et le rendait sévère pour Térence mérite toute la réputation que les siècles lui ont laissée, et le poète

comique, du moins dans le sens où nous entendons ces mots aujourd'hui, n'a jamais mieux parlé.

J'ai déjà dit que Ménandre était épicurien; Molière aussi. L'auteur du *Misanthrope* était l'élève de Gassendi et le traducteur de Lucrèce. On peut, il est vrai, dans Ménandre comme dans Molière (dans celui-ci plus rarement), trouver des passages qui dérogent à la philosophie ultrà-positive du sensualisme incrédule. Ce ne sont point des maximes épicuriennes que les pensées suivantes : « Considère la crainte de Dieu comme le principe de tout. — La Divinité pousse les méchans aux pieds de la justice. — Honore Dieu, et tout te réussira divinement. — Envers les bons, Dieu se montre toujours bon lui-même. — Le plus riche sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu, c'est la piété. » Ces maximes sont peu d'accord avec d'autres fragmens plus développés où il fait du hasard le roi du monde et du plaisir le maître de l'homme; mais ces disparates se rencontrent chez tous les auteurs qui ne sont pas systématiques, et semblent naturelles surtout chez un faiseur de comédies, qui ne parle pas toujours en son nom. Cependant on conçoit assez aisément qu'un observateur de la nature humaine en action, que le peintre des travers et des ridicules de la société soit peu porté à chercher l'idéal sous le réel, à embrasser une philosophie supérieure qui s'élève, au-dessus des accidens et des variations de la vie commune, à ce qui est invisible, immutable, parfait. Une philosophie terre à terre, qui n'ennoblit point l'humanité, qui explique toute la conduite de l'homme par ses intérêts, ses besoins ou ses faiblesses, qui trouve absurde tout ce qui compromet le bonheur ou même la tranquillité, qui fonde enfin la morale sur l'intérêt bien entendu, une telle philosophie qui décrit à merveille tout ce qu'il y a de plus apparent dans la réalité, et qui se montre clairvoyante et sensée dans la pratique, doit naturellement tenter les esprits faits pour exceller dans la comédie. La spéculation métaphysique sert peu à connaître les hommes, et pour les bien peindre, il ne faut pas trop s'élever au-dessus d'eux. Par le goût ni le style, Ménandre assurément n'a rien de vulgaire; mais ses idées sont celles que donne l'expérience du monde, et il ne prétend à rien de plus qu'au sens commun. C'est toute l'ambition de la comédie, et les conclusions de Molière ne vont pas au-delà.

Le jeune auteur de *Ménandre* a vu tout cela et bien d'autres choses encore. Quoiqu'il loue, peut-être avec un peu d'uniformité, tout ce qu'il cite et nous laisse apercevoir certaines distinctions plutôt qu'il ne les fait lui-même, il ne confond ni les systèmes, ni les tons, ni les mérites. Il sait bien que pour devenir une image de la vie commune la comédie a dû renoncer à ces restes de la poésie lyrique, d'où elle

tirait son origine. Il admire Ménandre, mais il est loin de sacrifier Aristophane, et l'on entrevoit qu'il en pense ce qu'en pensait Platon. Il ne paraît pas bien persuadé que la transformation successive de la comédie grecque soit de tout point un progrès, et quoiqu'il n'en dise rien, je ne suis pas sûr qu'il mette la comédie de mœurs ou de caractère à un rang aussi élevé qu'on le fait communément. Elle a produit des chefs-d'œuvre sans doute, pourtant ce n'est pas une raison pour regarder ce genre comme l'idéal de la poésie dramatique. Mais ce sont là de ces questions difficiles, périlleuses même, que Socrate traitait au lendemain du divin banquet, et sur lesquelles M. G. Guizot a bien fait de ne pas trop s'aventurer. L'Académie d'ailleurs ne le lui demandait pas, et, loin de se resserrer dans d'étroites limites, il s'est plutôt laissé aller au mouvement naturel de son esprit. Non content de ne rien négliger d'essentiel, il ne s'est point interdit les digressions, accueillant volontiers les idées qui lui venaient à l'esprit, même lorsqu'un assez faible lien les rattachait à son sujet. Il y a dans son ouvrage quelque chose de l'abandon d'une conversation spirituelle, et certaines pensées, plus ingénieuses que nécessaires, n'offrent qu'une analogie fugitive ou une allusion vague pour motiver leur présence dans le cours de son ouvrage. Dès qu'un rapprochement le frappe, il le séduit, et son imagination est facile à tenter. C'est le métier de l'imagination au reste, et nous ne pouvons à un jeune écrivain faire un crime d'en avoir un peu.

Il aura tout le temps d'émonder ces branches luxuriantes, s'il n'aime mieux attendre qu'elles tombent d'elles-mêmes, hélas! comme du bois mort. Pour aujourd'hui, il se sent riche et il dépense. Si c'est un défaut, il serait fâcheux de ne pas l'avoir, et l'auteur promettrait moins, si l'ouvrage était plus sobrement composé. La diversité des lectures, l'abondance des réflexions, la variété des points de vue, cette souplesse et cette agilité d'esprit qui parcourt légèrement toutes les parties d'un sujet et se promène au hasard sans toutefois s'égarer, un fonds d'idées et de connaissances qui se laisse entrevoir, qui se montre même, mais qui ne s'épuise pas et qui se retrouvera toujours, voilà quelques-unes des ressources avec lesquelles M. G. Guizot entre dans la carrière des lettres. Son premier essai prouve plus d'esprit et de talent qu'il n'était indispensable d'en montrer pour réussir; mais ce n'est pas en cela que l'excès est un défaut, et surtout dans les livres le superflu est nécessaire. Je fais cette remarque, parce que l'ouvrage de son concurrent a donné lieu à des observations toutes différentes. C'est aussi une œuvre excellente où la matière est bien traitée, où tout est bien ordonné, bien proportionné, où rien ne s'est glissé d'oiseux ou de contestable, comme il convient

à l'ouvrage d'un professeur habile et expérimenté. J'estime infiniment M. Benoît, mais je demande autre chose à M. G. Guizot, et ce que je lui demande, je suis sûr maintenant de l'obtenir. Il est en fonds pour la course qu'il doit fournir, et il peut s'abandonner sans crainte à l'ambition de son esprit. Cependant, puisque je suis en train de critiquer, il faut que je lui dise encore que sa manière d'écrire pourrait être quelquefois plus naturelle et plus précise. Il n'a pas besoin de chercher l'effet. On voit tout de suite qu'il ne manquera jamais ni de facilité, ni de piquant, ni d'élégance, ni de relief. Il n'a qu'à se défier d'un certain luxe d'ornemens qui ferait ombrage à un goût difficile, et il peut se résigner à dire tout simplement les choses simples. Ce sont là des riens qu'on ne relève que chez un écrivain qui aspire à la perfection, et qui fait assez bien pour faire mieux encore. Avec quelques suppressions éparses, et qui n'arriveraient pas à trois ou quatre pages en tout, il nous aurait réduit au silence. Je ne sais, il est vrai, si je le louerais d'avoir dès aujourd'hui cette sagesse d'expression qui ne va qu'à la maturité. En tout, voici le conseil que je lui donne : c'est de continuer à être lui-même, dans ses goûts, dans ses opinions, dans sa manière, et de n'ajouter à son exécution qu'un peu plus de sévérité pour le style et pour les idées. C'est par un rigoureux examen, par une analyse complète de sa propre pensée, que l'on arrive à ce degré supérieur de précision et de justesse indispensable au critique accompli. Sur cette terre si promptement féconde, il ne doit rien germer que d'excellent. Les bluets sont jolis, mais il n'en faut pas trop dans les blés. Notre auteur pensera ce qu'il voudra de ces remarques d'un censeur chagrin, mais qu'il ne regrette pas de nous les avoir suggérées. S'il n'avait trop aujourd'hui, un jour il n'aurait pas assez. Son livre est le gage d'un brillant avenir, nul n'est plus heureux que nous de l'augurer. Sa jeunesse tient les promesses de son nom, sans doute sa maturité tiendra toutes les promesses de son jeune âge!

CHARLES DE RÉMUSAT.

LE GOUVERNEMENT DES TSARS ET LA SOCIÉTÉ RUSSE

LA RUSSIE JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES ROMANOF.

Lentchi za gravitsa!
C'est mieux par-delà la frontière.
(Locution russe.)

Les Russes accusent volontiers d'ignorance et de légèreté tout étranger qui essaie de juger leur pays. « La Russie est, disent-ils, et nous ne faisons que citer textuellement un fonctionnaire russe (1), la Russie est un pays très difficile à connaître et à juger. Il faut y avoir vécu et l'avoir longtemps étudié pour bien saisir les causes de chaque fait qui se présente à l'œil de l'observateur et les conséquences qu'on en peut déduire. La rapide croissance de cet empire, l'origine de sa grandeur, les élémens dont il se compose, ont créé un état de choses tout à fait particulier, propre à ce pays... Après avoir secoué le joug des Tartares, la Russie est entrée dans la carrière de la civilisation avec un immense amas de ressources et de forces vitales qu'il s'agissait de développer. Le pouvoir absolu, qui en était une conséquence et une condition essentielle d'existence..., est devenu, par la force des choses, le moteur de tout progrès. »

Il y a dans ce peu de mots, comme dans tout ce qui émane de la

(1) M. Tegoborski, répondant dans cette *Revue* même à M. Léon Faucher; voyez la livraison du 15 novembre 1854.

Russie officielle, un singulier mélange de vérités et d'erreurs, celles-là étant destinées, par une tactique plus habile que loyale, à protéger celles-ci. Au moment d'émettre à notre tour une opinion sur un pays dont il semble si malaisé d'apprécier la situation et les intérêts, nous croyons utile de répondre d'avance à l'objection qui vient d'être ainsi formulée, en commençant par distinguer dans cette objection même ce qui est fondé de ce qui nous paraît faux.

Oui, les Russes sont dans leur droit lorsqu'ils récusent les jugemens des étrangers qui se sont bornés à recueillir sur leur pays des faits de détails, des récits anecdotiques, des souvenirs de voyage, sans contrôler ou compléter leurs observations par des vues d'ensemble tirées de l'histoire, de la vie nationale, de la nature et des mœurs russes; mais quand ils s'appuient sur les conditions particulières où se trouve l'empire des tsars pour justifier sans restriction le système qui le régit; quand, au lieu d'affirmer que le pouvoir absolu a pu être momentanément utile à la Russie, ils en font une *condition essentielle de son existence et de sa civilisation*, la préoccupation de la vérité cède alors visiblement la place à des préjugés nationaux ou à des calculs personnels. La situation exceptionnelle que les Russes revendiquent n'autorise pas une telle dérogation aux lois de la saine logique et de la morale universelle. De telles assertions supposent chez ceux qui les émettent un singulier dédain de ceux auxquels on les adresse. Il est trop commode d'invoquer pour le système autocratique, tel qu'il est appliqué en Russie, le bénéfice de circonstances particulières qu'il semblerait interdit à l'étranger d'apprécier, — et peut-être suffit-il d'indiquer une telle prétention pour en faire justice.

De toute cette orgueilleuse argumentation que reste-t-il? — Un seul point nous paraît établi : c'est que la vie russe dans ses diverses manifestations est dominée par un ensemble de traditions et d'intérêts très différens des intérêts, des traditions du reste de l'Europe. Aussi, pour y bien comprendre le rôle du pouvoir absolu, importe-t-il de se placer au point de vue de ces nécessités historiques et locales. Eh bien! c'est de ce point de vue même que nous voudrions interroger le système politique et l'organisation sociale de la Russie. Nous nous soumettrons aux exigences des publicistes russes, nous demanderons à l'histoire de leur pays, aux conditions de son climat et de son état social, aux observations que plusieurs voyages et de longs séjours en Russie nous ont permis de recueillir, les élémens d'une opinion sur ce système autocratique, dont la cause s'agite en ce moment même devant l'Europe, et que des juges intéressés présentent comme la condition essentielle d'existence de l'empire des tsars. Les questions qu'il s'agit de résoudre peuvent être formulées

en peu de mots. Est-il vrai que la concentration du pouvoir en Russie, éminemment utile aux XVe et XVIe siècles, quand il s'agissait de repousser l'invasion étrangère, soit plus tard devenue trop absolue, en détruisant, pour se fonder, tous les fruits, tous les élémens d'une civilisation antérieure très réelle, en faisant de la liberté civile le prix de l'indépendance nationale? Est-il vrai que ce système ne soit pas moins menaçant pour l'Europe que fatal à la Russie, puisqu'après avoir produit à l'intérieur le servage, il a rendu nécessaires à l'extérieur la conquête et la guerre incessante? Tels sont les deux points d'une enquête qu'il est plus que jamais opportun d'essayer au moment où la double tendance du système autocratique s'accuse de plus en plus, sous le coup même des événemens qui en condamnent le mieux les excès. Une telle étude doit naturellement se diviser en deux parties. Les origines du système des tsars nous feront pénétrer d'abord dans l'ensemble des conditions physiques et morales qui ont pesé sur le développement de la nation russe, puis dans les phases diverses de son histoire. Les applications récentes de ce système nous amèneront ensuite à traiter les grandes questions qu'il soulève en Russie et hors de Russie, au point de vue des populations gouvernées par les tsars, comme au point de vue des sociétés de l'Occident. Changement de conduite politique à l'intérieur comme au dehors, telle est la conclusion qui ressortira avec une pleine évidence d'une série de faits irrécusables.

I. — LE CLIMAT ET LES INSTITUTIONS.

Vis-à-vis de l'Europe, le système russe n'en est plus à cacher ses prétentions. Il y a cependant quelque intérêt à montrer comment elles se sont développées peu à peu, en se servant des forces que leur offraient la nature du sol et les circonstances historiques pour se diriger finalement dans un sens contraire à l'ancienne civilisation du pays.

C'est à la suite d'une longue et pénible lutte entre la race slave et les populations de l'Asie que s'est révélée en Russie la funeste tendance dont les manifestations n'ont pas cessé de se poursuivre sous nos yeux. Elle correspond à la première division qui éclata dans le monde slave entre la Russie et la Pologne, après l'expulsion des Tartares. Jusqu'à ce moment, les peuples occidentaux avaient pu contempler avec une sorte d'intérêt cette race qui, aux extrémités de l'Europe, se voyait condamnée à lutter sans relâche contre les rigueurs du climat et les attaques de voisins belliqueux et sauvages. Dans cette lutte, le triomphe n'était pas toujours resté aux Slaves. On avait vu les populations de la Russie, en présence des dernières hordes asiatiques qui se portaient sur l'Europe par le nord, n'arrêter cette inva-

sion menaçante qu'en lui servant de pâture. Pendant plusieurs siècles, leurs souffrances avaient été cruelles; mais enfin les barbares s'étant divisés, la race slave avait eu un glorieux réveil; elle était parvenue à les refouler en Asie. Cette victoire remportée sur la barbarie semblait lui marquer désormais son rôle et lui tracer la voie où pouvaient la suivre les sympathies des nations civilisées. Elle eut malheureusement un résultat tout contraire. Rendue à elle-même, la race slave trouva dans son propre sein des germes de division qui devaient décider de son avenir. Dans ce monde rendu à l'indépendance, deux élémens qui s'étaient unis pendant la lutte s'accusèrent et se prononcèrent de plus en plus après le succès. Il y eut la Russie d'une part, la Pologne de l'autre; il y eut le rit grec et le rit latin. Les Russes restèrent toujours un peu tartares; les Polonais se croisèrent plutôt avec les races germanique et scandinave. De là l'origine d'un conflit qui s'envenima et s'étendit durant plusieurs siècles. On sait comment ce conflit se termina, comment la Pologne, plus civilisée que sa rivale, succomba, prise à revers par les puissances allemandes, qu'aveuglait une funeste avidité. Ainsi s'accomplit un partage scandaleux, dans lequel la nation russe s'adjugea la meilleure part, en se réservant de recouvrer par la suite ce qu'elle n'entendait céder que temporairement à ses alliés.

Évidemment c'est du démembrement de la Pologne que date l'influence de la Russie en Occident; c'est là qu'il faut chercher l'origine de cette audacieuse prétention à une prépotence absolue dont l'aveu et la menace ont enfin averti l'Europe. C'est cette absorption de la Pologne, conquête de la politique plus encore que des armes russes, qui détourna l'empire moscovite de son action légitime sur le nord de l'Asie, et qui, dirigeant sa principale ambition vers l'Occident, l'amena bientôt à considérer le Sund et les Dardanelles comme des issues de *lacs russes*, dont toutes les côtes et les affluens devaient naturellement lui appartenir. Dès lors la Russie ne s'occupa que de la réalisation de ce plan; elle prétendit recommencer vers l'occident l'œuvre qu'elle avait accomplie à l'orient, en refoulant les Tartares de position en position, de Kazan, d'Astrakan et de la Crimée en Asie. Toutefois, si les hordes tartares avaient été repoussées en définitive, c'est qu'elles étaient très inférieures en civilisation aux Russes. A l'occident, la situation n'était plus la même, et l'ambition russe rencontrait sur son chemin une civilisation très supérieure.

Le partage de la Pologne n'engageait pas seulement d'ailleurs la Russie dans une voie de lutte contre l'Europe occidentale, il la mettait de plus en désaccord avec le rôle qui semblait résulter pour cet empire de son origine même. C'est ce désaccord qu'il faut signaler à l'attention des Russes; c'est par leur histoire qu'il faut condamner leur politique. La Russie a eu ses momens d'héroïsme, elle a été ap-

pelée à servir la civilisation et à faire des choses vraiment grandes, lorsqu'elle résistait à l'invasion tartare et la refoulait en Asie; lorsqu'elle colonisait et exploitait la Sibérie, ouvrant une nouvelle route vers la Chine; lorsqu'elle resserrait et amortissait la puissance turque, encore violente et menaçante pour la chrétienté; lorsque son activité s'appliquait à peupler et fertiliser de vastes contrées incultes, à fonder des villes et à créer des ports sur des mers inconnues; lorsqu'enfin elle agissait comme l'avant-garde de l'Europe civilisée contre la barbarie asiatique. De telles œuvres étaient conformes au génie de la nation aussi bien qu'aux intérêts du monde. On pouvait alors ne pas lui demander compte de son degré de culture intellectuelle, de la lenteur de ses progrès dans les arts et dans les sciences. La Russie obéissait à la loi naturelle de son développement; elle pratiquait, on peut le dire, sa *vraie politique*. Aucun rapport n'existe entre cette application féconde et légitime des forces dont elle dispose et le système de lutte contre l'Occident qui a si tristement prévalu. Ce système a aussi son histoire; on l'a vu retarder le progrès social dans les provinces de la Baltique, conquises sur l'ordre teutonique et sur la Suède; on l'a vu peser sur la Pologne et opprimer récemment encore, à titre de protectorat, les provinces danubiennes. Si la Russie persistait dans ce système, elle n'aurait plus qu'à chercher dans la force brutale son principe unique, son unique moyen d'influence : elle se ferait l'avant-garde de l'Asie barbare contre l'Europe civilisée; elle *prendrait le rôle de ses anciens maîtres les Tartares*. Telle est la conséquence qu'amènerait l'application persistante du système autocratique dans les rapports de la Russie avec l'Europe; mais, pour que cette conséquence fût réalisable, il importerait que la Russie trouvât une garantie de succès dans une supériorité réelle sur les états devenus ses adversaires. Cette supériorité existe-t-elle? Ceci nous amène à rechercher quelles sont les conditions intérieures de la Russie, comparée au reste de l'Europe, et ce que le système des tsars a fait pour améliorer ou modifier ces conditions.

La Russie diffère notablement du reste de l'Europe : — par son climat, — par la configuration de son territoire, — par la race qui l'occupe, — par sa religion dominante et l'état de son clergé, — par ses institutions sociales et politiques. Il importe de bien constater ces différences et de signaler les conséquences qui en résultent.

Qu'est-ce d'abord que le climat spécial de la Russie? On peut le définir en peu de mots : sept mois d'hiver, pendant lesquels il est rare que le mercure ne gèle pas; — en juin des jours de dix-neuf heures, en décembre des jours de cinq heures. On ne trouve pas dans ce pays de charbon fossile; il faut donc du bois et beaucoup de bois pour chauffer la population. Or, à mesure que celle-ci s'accroît, la consommation du bois augmente, et en même temps ce progrès dans la

population nécessite le défrichement. De là un singulier conflit entre deux nécessités essentielles de la vie, le chauffage et l'alimentation. Tandis que les forêts font place à l'homme, celui-ci voit s'amoindrir de plus en plus les moyens de se chauffer, c'est-à-dire de vivre, et le temps n'est pas bien loin où le développement de la population en Russie se trouvera limité par la quantité de charbon que ce pays pourra importer (1). Ce sera là une démonstration nouvelle et imprévue du principe de Malthus, que « l'espèce humaine se multiplie en raison de ses moyens de subsistance (2). » Ajoutons que la même cause qui limite le développement de la population entrave aussi son progrès intellectuel. Obligée de multiplier les efforts pour tenir tête aux rigueurs du climat, il lui reste nécessairement moins d'activité à dépenser. On ne peut suppléer à l'absence de chaleur solaire que par l'emploi de moyens exceptionnels, par une sorte de lutte organisée et incessante. Des vêtemens d'une nature particulière sont indispensables pour protéger la vie de l'homme hors de son habitation, et si les fourrures de luxe viennent un jour à manquer sur le globe, par suite de la destruction fort avancée déjà des animaux sauvages, on peut entrevoir le moment où les nobles russes seront obligés d'endosser la peau de mouton comme leurs paysans. L'influence de ce climat, si peu favorable à la culture de l'esprit, crée aussi au travail matériel des conditions singulièrement difficiles. En agriculture, la brièveté de la saison qui produit les récoltes oblige à faire vite, et, dans la plupart des cas, ne permet pas de faire bien, car précipitation obligée signifie perfectionnement impossible. Les ouvriers des manufactures les quittent dès que les travaux des champs les réclament. Le manufacturier ne peut les retenir, quels que soient ses besoins de bras à cette époque. A son tour, l'ouvrier se trouvera sans emploi à l'entrée de l'hiver, si la manufacture n'a que faire de lui en ce moment. Or les usines à moteur hydraulique sont nécessaire-

(1) Lorsque Saint-Pétersbourg fut fondée, les bois de construction et de chauffage, qui y étaient amenés par la Néva, provenaient des bords les plus voisins de ce fleuve ou des rives du lac Ladoga. En 1826, le général du génie Destrème m'assurait qu'à cette époque déjà l'approvisionnement de bois de la capitale lui arrivait des affluens secondaires de la Néva et du lac; bientôt, ajoutait-il, les bords de ces affluens se trouveraient dépouillés, et il faudrait recourir à des moyens de transport par terre qui accroîtraient les frais et élèveraient peut-être les prix dans une proportion énorme.

(2) En indiquant cet obstacle qui s'oppose au développement de la population en Russie, je suppose, bien entendu, cette population renfermée dans ses frontières naturelles. Les conditions de ce développement varient d'ailleurs en Russie même. Dans les régions du Dniéper et du Volga, où la population est très clairsemée et la terre cultivable surabondante, l'accroissement annuel est de 2 à 3 pour 100, et continuera tant qu'il y aura disproportion entre l'étendue des terres à céréales et le chiffre des habitans. Dans le nord de la Russie, où les hommes sont déjà plus serrés, où le climat est d'ailleurs moins favorable, la progression est beaucoup moins rapide, et ira toujours en se ralentissant.

ment arrêtées quand vient l'époque des gelées; il en est de même pour bien d'autres travaux manufacturiers qui deviennent alors impraticables, ou qu'on ne réussit à continuer qu'en luttant contre d'extrêmes difficultés. Les variations excessives dans la durée du jour sont enfin une cause de perturbations multipliées. La Russie est privée du bienfait des saisons transitoires; elle n'a ni printemps ni automne. Le brusque passage d'un extrême à l'autre y interdit toute régularité, toute suite dans les habitudes. Nous n'insisterons pas plus longtemps sur ces traits bien connus de la nature septentrionale, mais il est évident qu'une population soumise à de telles influences ne pourra jamais sympathiser complétement avec les races qui vivent sous un ciel plus doux. Elle ne comprend pas sans effort leurs mœurs et leurs usages; comment prétendrait-elle à les dominer?

La configuration du sol rend plus sensibles encore, en Russie, les variations de température déterminées par la situation géographique. La Russie, en Europe, n'est qu'un immense plateau, légèrement ondulé, dépourvu de montagnes et presque de collines sur toute sa surface. Des Carpathes à l'Oural, de la Finlande à la Crimée, on ne rencontre pas une hauteur (1), pas un obstacle au cours des vents qui viennent du pôle. Ainsi les défrichemens, l'extension de culture ne pourront jamais amener dans ce pays une amélioration du climat, un abaissement de la température moyenne, comme cela est arrivé dans les régions centrale et occidentale de l'Europe. Avant que les glaces du pôle soient fondues, il y a peu d'espoir de voir en hiver le thermomètre descendre à moins de 12 degrés Réaumur (au-dessous de zéro) dans le nord et le centre de la Russie, à moins de 25 degrés Réaumur dans le midi.

Ce défaut complet de montagnes et de roches, de pierres et de matériaux résistans, a entraîné de bien autres conséquences pour les destinées de l'empire russe. — Ce territoire s'est trouvé ouvert à toutes les invasions hostiles, notamment à celle des Tartares, sans autre moyen de défense que le *climat* et les *distances*. L'*uniformité du sol* a façonné à l'égalité la population qui le couvre. Dès qu'un pouvoir central s'y est établi, elle lui a facilité l'extension graduelle et indéfinie de son influence et de son action. Égalité native, manque de moyens de résistance, centralisation toujours croissante, tous ces élémens de servitude et de despotisme, c'est la configuration du sol qui les a fournis.

(1) On a décoré du nom de *Suisse russe* le groupe des collines de Valdaï. Parsemées de blocs erratiques, ces collines s'élèvent entre Novgorod et Saint-Pétersbourg dans la région qui paraît être le point de partage des eaux de la Russie européenne. Il est inutile d'ajouter que ces hauteurs insignifiantes ne justifient nullement l'ambitieuse dénomination que leur donne la vanité nationale.

Les conditions particulières que nous avons signalées dans le climat et dans le sol, on les retrouve dans le caractère même de la race qui habite la Russie. Ces conditions ne justifient guère mieux ses tendances à la domination universelle. L'esprit d'invention paraît lui manquer, et quand les tsars ont voulu civiliser leurs sujets, c'est à des initiateurs étrangers, c'est aux sociétés occidentales qu'ils se sont adressés. Il y a dans le caractère russe tous les contrastes bizarres qu'on remarque dans les influences extérieures au milieu desquelles il est condamné à se développer. Il est propre aux grandes entreprises, mais inhabile à les continuer; l'esprit de suite manque aux Russes, et oserons-nous ajouter que dans ce peuple pris en masse règne une légèreté fâcheuse en fait de moralité vulgaire? Qu'on s'attende ici à toutes les disparates : tel personnage dont la vie n'aura été qu'une série de débauches se signalera un jour par un trait d'abnégation ou d'héroïsme digne d'être cité parmi les plus belles pages de l'histoire; tel autre dont la vie aura été pure commettra en arrivant à la vieillesse quelque crime énorme digne d'un scélérat endurci. Le développement intellectuel, tel qu'on peut l'étudier dans la classe éclairée, offre les mêmes bizarreries : une singulière aptitude à s'assimiler les qualités étrangères, un esprit vif et superficiel, parfois des élans vigoureux, mais aucune persévérance, aucune profondeur (1). Il est à remarquer que l'invention de l'imprimerie, ce puissant moteur de l'esprit humain, n'a exercé presque aucune influence en Russie. Partout ailleurs cette invention a énergiquement activé la diffusion des lumières; en Russie, elle n'a révélé son action par aucun résultat considérable. Dans l'histoire politique, les mêmes singularités se retrouvent. Des instincts héroïques unis à d'incroyables défaillances, de grandes œuvres accomplies, d'horribles cruautés commises, c'est là ce qui distingue deux des règnes les plus mémorables de la Russie, celui d'Ivan IV et celui de Pierre le Grand. C'est dans cette alliance exceptionnelle de qualités et de défauts en apparence incompatibles qu'il faut chercher l'originalité du caractère russe, telle que l'a développée, de concert avec le système absolu, l'influence d'un climat sans analogue dans le monde.

Si l'attention se porte maintenant sur les institutions religieuses de la Russie, ici encore on verra se produire entre le peuple russe et les

(1) Les Russes ont eu des poètes éminens, quoique visiblement dominés par le mouvement des littératures étrangères. Ce qui leur fait surtout défaut, c'est la capacité scientifique. La vie intellectuelle ne réside réellement pas dans l'élément russe proprement dit, mais dans une population à demi étrangère de mœurs ou d'origine. Nous avons nous-même parcouru la Russie dans tous les sens, ayant toujours eu l'occasion de converser en allemand ou en français plutôt qu'en russe. Le seul savant mathématicien qu'ait produit la Russie, Ostrogradsky, n'était pas un Russe, mais un Petit-Russien ou sang mêlé.

autres sociétés européennes de profondes différences. « En Russie, dit Joseph de Maistre (1), la religion est toute en dehors et ne s'enfonce point dans les cœurs. Il ne faut pas confondre la *puissance de la religion sur l'homme avec l'attachement de l'homme à la religion*, deux choses qui n'ont rien de commun. Tel qui volera toute sa vie sans concevoir seulement l'idée de la restitution, ou qui vivra dans l'union la plus coupable en faisant régulièrement ses dévotions, pourra fort bien défendre une image au péril de sa vie et mourir même plutôt que de manger de la viande un jour prohibé. J'appelle *puissance de la religion* celle qui change et exalte l'homme en le rendant susceptible d'un plus haut degré de vertu, de civilisation et de science. » Puis De Maistre cite ce mot de l'historien Gibbon, qui appelle les Russes *les plus ignorans et les plus superstitieux sectaires de la communion grecque.*

C'est vers la fin du xe siècle seulement (en 988) que le christianisme fut introduit en Russie. Les chroniques russes nous apprennent que Vladimir Ier envoya des délégués visiter les diverses églises chrétiennes : à leur retour, ceux-ci conseillèrent le culte grec comme le plus brillant. Le prince se rangea de leur avis, et donna ordre à ses sujets de se rendre à la rivière pour y être baptisés *sous peine de mort.* Aucun n'y manqua. Le paganisme ne trouva pas de martyrs, les idoles furent brisées et jetées à l'eau. Du jour au lendemain, la population russe était devenue chrétienne. Ce Vladimir, qui avait procédé avec tant de sang-froid à la conversion de ses sujets, compte parmi les saints du calendrier russe. Avant de décréter le christianisme, il avait refusé d'adopter la religion de Mahomet, parce qu'elle proscrit l'ivrognerie, et « les Russes, avait-il dit, ne peuvent vivre sans cela. »

Jusqu'à la chute de l'empire byzantin, le clergé russe, recevant ses inspirations et même ses investitures du patriarche de Constantinople, jouissait vis-à-vis du pouvoir temporel d'une assez grande indépendance. Après la ruine de cet empire, le patriarche de Moscou conserva encore jusqu'à Pierre le Grand une autorité de droit ou de fait qui lui permit souvent de jouer un rôle important dans l'état. Vers le milieu du xviie siècle, sous le règne du tsar Alexis, père de Pierre le Grand, un homme d'un esprit éminent et d'un caractère ferme se trouva placé à la tête de l'église russe. Cet homme était Nicon, patriarche de Moscou. Une réforme qui devait assurer le progrès intellectuel et moral du clergé fut entreprise sous son influence. Malheureusement Nicon échoua devant l'obstination ignorante des prêtres russes, l'hostilité des grands et la faiblesse du tsar, qui l'avait d'abord protégé. Il fut déposé, condamné par un concile

(1) *Du Pape*, tome II, livre III.

et mourut dans l'exil. Nul depuis Nicon n'a tenté de réforme cléricale en Russie.

A partir du règne de Pierre le Grand, qui se fit patriarche, c'est-à-dire pape, en même temps qu'autocrate, l'église russe perdit tout caractère d'indépendance. Elle devint une sorte d'institution politique, et elle s'est abaissée graduellement jusqu'à n'être plus qu'une branche de l'administration, gouvernée par un fonctionnaire étranger à l'église. Récemment, par exemple, le saint synode ou collége supérieur, duquel dépendent toutes les affaires ecclésiastiques, était présidé par *un général de cavalerie* (1). Dans cette condition, le clergé russe ne pouvait que déchoir. N'ayant à professer que l'obéissance, il ne s'est plus soucié de s'instruire, et d'ailleurs on n'a rien fait pour mettre l'instruction à sa portée. Pauvre et recruté dans les classes inférieures d'un rang peu au-dessus des serfs, ignorant, grossier, souvent livré à l'ivrognerie, ce malheureux clergé est tombé dans un état d'abaissement dont il est difficile de donner une idée. La discipline qui le régit est toute militaire, et le prêtre qui en enfreint les prescriptions est parfois envoyé dans un régiment pour y servir comme simple soldat. Le culte dont ce prêtre est le ministre n'admet guère, il faut le dire, que des pratiques extérieures. Le clergé a son rituel et sa liturgie, ses fêtes et ses cérémonies; il a le droit et l'obligation de prier selon la formule, et aussi de chanter la litanie à pleins poumons; mais du reste il n'a pas la parole. Le prêtre russe ne prêche pas. Il bénit ses ouailles, les baptise, les marie et les enterre; il les confesse même et les absout moyennant une rétribution fort modique. Il enseigne aux enfans le catéchisme impérial, qui prescrit l'adoration du tsar. Tout cela lui est permis, lui est même ordonné; mais le droit de prêcher lui est refusé. Dans toutes les autres églises chrétiennes, la prédication tient une des premières places parmi les fonctions du pasteur : quel plus puissant moyen de moralisation en effet que la transmission du *verbe*, la propagation de la parole divine! Ce moyen, la Russie l'ignore ou s'en soucie peu, et par là encore elle se sépare, elle s'isole des autres peuples (2).

Mais une cause d'isolement plus puissante que l'organisation religieuse, c'est l'organisation sociale. L'*empereur*, la *noblesse*, les *marchands*, les *serfs*, tous ces mots désignent des priviléges et des forces qui n'existent point ailleurs.

L'*empereur*, le tsar russe réunit en lui tous les droits et tous les

(1) Le général Protasof, que le grand-duc Michel saluait en plaisantant du titre de *votre sainteté*.

(2) Quand l'intérêt politique l'exige, le prêtre russe adresse *par ordre* des allocutions aux paysans ou aux soldats, comme on l'a vu dans la guerre actuelle. Il fait alors pour l'empereur ce qu'il ne fait pas pour Dieu.

pouvoirs, au spirituel comme au temporel. Autocrate et pape, il est le maître de tout et de tous, biens, corps et âmes. L'idée de la souveraineté en Russie contraste ainsi profondément avec l'idée qu'en a conçue l'Europe moderne.

La *noblesse russe* ne ressemble point non plus à ce que les autres pays entendent par ce mot. Elle n'a jamais été complétement ni une féodalité, ni une aristocratie. On peut dire qu'aujourd'hui elle n'est plus qu'un grade. Sauf un petit nombre de familles tartares converties et de favoris parvenus, elle se compose des débris d'anciennes maisons princières, divisées et morcelées par l'effet de la loi des apanages, qui est la base de la législation civile en Russie. Dans le reste de l'Europe au contraire, le droit de conquête et le droit d'aînesse ont été les bases de l'établissement féodal. Les priviléges politiques de la noblesse russe sont entièrement annulés, et ses droits civils tellement circonscrits, qu'ils la laissent vis-à-vis de la couronne dans une position peu différente de celle de ses propres serfs vis-à-vis d'elle-même. La noblesse russe, qui jadis désignait et proclamait le tsar, n'est plus qu'un instrument passif entre les mains de l'empereur.

La classe des *marchands*, qui représente en Russie la bourgeoisie ou classe moyenne, est à l'état de formation et en voie d'acquérir de l'importance par la richesse, produit du travail. Elle est encore divisée en plusieurs catégories, dont la plus élevée jouit déjà de quelques priviléges qui la rapprochent de la *noblesse* (dans laquelle elle aspire à s'infiltrer), tandis que la plus infime s'élève peu au-dessus de la classe servile, dont elle absorbe les rares affranchis.

Viennent ensuite les *serfs*. Le servage n'est pas en Russie ce qu'il a été dans l'Europe centrale et occidentale, un résultat de la conquête. Les serfs russes ne sont point les descendans d'une race vaincue et asservie. Ce sont les fils des cultivateurs primitifs du sol, de même race que leurs maîtres, qu'ils appellent *pères*, même lorsqu'ils en sont le plus maltraités. Ces maîtres eux-mêmes leur donnent le nom de *frère*, tout en leur commandant les plus rudes travaux ou en les faisant bâtonner. Cette classe infortunée s'est trouvée réduite en servitude par les empiétemens successifs de ceux qui n'étaient d'abord que ses supérieurs ou ses gouvernans. Opprimés de plus en plus à mesure que la classe noble s'affaiblissait politiquement sous l'action envahissante du pouvoir central et s'appauvrissait par l'effet de la loi des successions, les paysans russes ont fini par tomber dans un complet servage vers le temps même où les serfs de l'Occident entrevoyaient leur prochain affranchissement.

Telles sont les différences qui séparent la Russie du milieu social et politique où se sont développées les autres nations de l'Europe. Le climat l'isole et lui impose une lutte incessante contre la nature; il entrave le développement intellectuel des populations, qui revêt

sous ce ciel rigoureux des caractères particuliers. Ses institutions religieuses, politiques ou sociales sont contraires à l'esprit général des sociétés européennes. Faut-il conclure de cet ensemble de faits trop évidens que la Russie soit condamnée à persister dans la voie où l'a engagée le despotisme des tsars, et en lui refusant les titres à la prépondérance qu'elle revendique, lui refusera-t-on aussi les moyens de s'élever à une position meilleure vis-à-vis de l'Europe? Non, sans doute. Parmi les plus mauvaises conditions faites à la Russie, s'il en est d'immuables, comme celles qui résultent de son climat, il en est d'autres qui tiennent à un système politique et social dont les vices peuvent être corrigés. Montrer les origines de ce système et l'opposer aux institutions primitives de la Russie, ce sera y révéler un esprit étranger aux premiers habitans de cet empire. Connaissant ainsi ce que les prétentions qu'il abrite ont d'injustifiable vis-à-vis de l'Europe comme vis-à-vis de la Russie, on appréciera mieux les chances de succès du gouvernement russe dans la lutte actuelle, le rôle qu'il a pris jusqu'à ce jour, et le rôle qu'il pourrait prendre.

II. — PREMIÈRES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE RUSSIE. — NOVGOROD ET ROURIK.

Au commencement, liberté et civilisation; à la fin, barbarie et servitude, — telle est l'étrange loi historique dont l'installation du système des tsars sur les ruines des institutions communales de la Russie nous montre l'accomplissement. Le mouvement des états de l'Europe occidentale se produit là en quelque sorte à rebours. Que trouve-t-on d'abord dans ces vastes plaines dont nous avons décrit la configuration et le climat? Une aristocratie sans droit d'aînesse et sans suzerain, un état sans capitale fixe, une religion sans apôtres, puis au milieu de ces institutions informes et contradictoires, des élémens de liberté qui se heurtent pêle-mêle, et semblent attendre une organisation capable de les protéger. Au lieu de cette organisation, c'est malheureusement la destruction qui arrive, avec une race païenne et barbare qui comprime tout sous sa domination sauvage pendant plus de deux siècles. Enfin l'oppression prolongée provoque dans les diverses classes de la population un élan commun vers l'indépendance, et la conquête du pays par les Tartares a pour résultat de former une nation russe; mais, le joug étranger enfin secoué, l'unité nationale produit aussitôt la monarchie, et avec celle-ci s'installe sur le trône un système qui n'a cessé depuis lors de se développer dans la voie de l'absolutisme. D'abord tsar, puis empereur, enfin autocrate et pape, le monarque russe réussit à concentrer en lui tous les pouvoirs. En même temps qu'une aristocratie avortée se disloque et se dissout, une féodalité bâtarde s'établit alors, non par

l'asservissement d'un ennemi vaincu, mais par la transformation graduelle, abusive, du paysan et même du bourgeois en esclave, sans assistance de la part du clergé ni protection de la part du monarque. Tout le développement historique de la Russie semble n'avoir eu pour but que de former dans ce pays une hiérarchie militaire, que de faire de cette nation une *armée* dont l'empereur serait le généralissime, la noblesse l'état-major, le peuple les soldats. Du sommet à la base, il n'existe d'autres rapports que ceux de l'*obéissance passive*. Faut-il s'étonner que tous les hommes éminens qu'on a vus monter au trône des tsars aient eu pour principale préoccupation la *conquête?*

A l'origine de cette histoire, on rencontre une république ou commune commerçante, la Grande-Novgorod, dont la fondation, vers le milieu du ve siècle, ne fut que le rétablissement d'une cité marchande encore plus ancienne, appelée *Slavensk* (1). Novgorod échangeait avec les ports libres de la Baltique les produits de l'Asie supérieure contre ceux de l'Europe occidentale. Les bords de la Néva étaient alors des marais impraticables; c'était par le lac Ladoga que les expéditions du commerce russe atteignaient ce fleuve, d'où elles débouchaient dans le golfe de Finlande. Plus tard, Pierre le Grand compléta et perfectionna cette importante ligne commerciale en fondant Saint-Pétersbourg, qui remplaça Novgorod, et en faisant construire le canal qui joint le Volga directement à la Néva. Dans la direction de l'Asie, les produits européens que le commerce russe recevait en échange de ses envois étaient transportés par le Volga vers la Caspienne.

Située dans la région culminante (2) d'un pays très peu accidenté et pourvue de belles lignes de communication fluviale et maritime, suppléées en hiver par le transport en traîneau, la commune de Novgorod était appelée, par sa position même, à servir d'intermédiaire commercial entre l'Europe et l'Asie septentrionale. Elle trouva dans l'accomplissement de ce rôle les conditions naturelles de sa prospérité. Sous un régime de liberté né des besoins du commerce, son développement fut rapide, et la population de cette grande commune s'éleva bientôt à 400,000 âmes, chiffre que n'avait atteint à la même époque, aucune des capitales des plus grands états de l'Europe. Puissante par son activité, sa richesse et ses institutions, Novgorod fut longtemps la tête, la capitale de fait de la Russie, tellement supérieure aux états qui l'entouraient, qu'il est resté de ce temps un mot traditionnel singulièrement expressif : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande? »

(1) Le nom de *Nov-gorod* signifie *ville neuve*.
(2) Au point de partage des eaux.

La domination de la cité commerçante s'étendit bientôt en réalité de la Lithuanie aux monts Ourals, du Lac-Blanc et du lac de Rostof jusqu'à la Mer-Glaciale, c'est-à-dire vers les contrées et les rivages où l'appelaient les besoins de son commerce. Au centre et à l'ouest de la Russie existaient cependant des états distincts qui ne dépendaient pas politiquement de Novgorod, et qui n'en étaient tributaires que pour leurs échanges. Ces divers états ou fractions de la Russie intérieure furent longtemps régis par des chefs décorés du titre de *grands-princes* (*veliki-kniæze*). Leur puissance, restreinte et peu stable, contrastait avec la solide organisation communale de Novgorod. Pour s'expliquer les conditions du pouvoir dans ces petits états, il faut se rappeler ce que nous disions de la configuration du sol, qui a fait de la Russie un pays d'égalité naturelle. Dans un pays plat et dépourvu de montagnes, il ne saurait y avoir de ces positions solides et inexpugnables où s'installe et se consolide une famille souveraine. Les terres en plaine, difficiles à défendre, sont par là même faciles à partager. De là le maintien de cette loi des apanages, c'est-à-dire du partage des successions, qui a constamment régi la famille en Russie. Le droit d'aînesse, principale condition d'existence de la féodalité, a toujours manqué à la noblesse russe, et ce n'est que vers le XVIe siècle qu'il fut introduit dans la famille royale ou tsarienne. Du jour où la loi des apanages fut abolie dans la dynastie régnante, il y eut une monarchie russe. Jusque-là, il y avait eu des *Russies;* à dater de ce jour, l'empire de Russie fut fondé. A l'origine toutefois, la domination se morcelait à chaque succession princière, et la principauté se trouvait ainsi divisée en autant de parts qu'il y avait de fils ou d'héritiers dans la famille du chef défunt. De temps en temps, il survenait un prince doué de plus d'énergie, d'ambition ou de vitalité que les autres. Celui-là, par la guerre, la ruse ou la trahison, parvenait à subjuguer ses voisins et à se défaire de ses frères, neveux ou cousins. Alors il réunissait temporairement sous sa domination plusieurs *Russies*, ou même toutes les *Russies;* mais à sa mort il léguait invariablement à chacun de ses fils une part de l'empire à peine formé, et l'œuvre laborieuse d'un long règne, glorieux ou sanglant, se trouvait ainsi détruite. Le pays était de nouveau morcelé, et de siècle en siècle c'était à recommencer.

Au milieu de ces principautés soumises à tant de causes d'agitation et d'instabilité, la république de Novgorod voyait sa puissance s'accroître et s'affermir, car le pouvoir, tout en changeant de maître, ne s'y morcelait pas, et les territoires acquis demeuraient sous la dépendance d'un gouvernement indivisible, quoique fréquemment renouvelé. Cet état de progrès et de prospérité dura pour Novgorod jusque vers le milieu du IXe siècle (le quatrième depuis sa fondation). A cette époque, soit que le gouvernement de la grande com-

mune se sentit inhabile à maintenir les peuples tributaires asservis et non annexés à la république, soit que la population de cette cité, exclusivement vouée au négoce, se souciât peu d'entretenir des institutions militaires capables de la protéger contre ses belliqueux voisins, — Novgorod crut devoir appeler à son aide (862) un chef nommé Rourik, qui paraît avoir été le plus valeureux entre les princes *Varègues-Russes* de son temps. Tel est le fait dont s'autorisent les chroniqueurs et historiens pour placer le nom de Rourik en tête de l'histoire de Russie, comme si la république de Novgorod eût, en appelant ce chef à son aide, passé d'une forme de gouvernement à une autre. L'appel fait à Rourik, ainsi qu'à ses frères Sinaf et Trouvor, ouvrait sans doute une nouvelle phase dans l'histoire de la cité marchande, mais elle ne mettait pas fin à l'existence de cette commune, qui, après comme avant l'arrivée du prince varègue, restait une république indépendante.

Rourik et ses frères, considérés comme généraux au service de la république, ne résidèrent pas dans la cité. Ils furent soldés pour s'établir, chacun avec un corps d'armée, sur divers points qu'on regardait comme les plus menacés. Le poste de Rourik était au nord, sur le lac Ladoga; celui de Sinaf à l'est, sur le Lac-Blanc (*Biélo-Ozero*); celui de Trouvor à l'ouest, à Izborst, près de Pskof. Cette organisation, il est vrai, ne se maintint pas longtemps. Rourik, ayant perdu ses frères et concentré le pouvoir militaire entre ses mains, eut hâte d'éluder les conditions du contrat et prétendit s'ériger en maître. Une lutte sanglante s'engagea entre son armée et les citoyens, et cette lutte ne se termina pas à l'avantage de Novgorod. Rourik réussit à s'emparer de la ville, qu'il fortifia et occupa jusqu'à sa mort, qui suivit de près sa victoire. C'est en 862 que Novgorod l'avait appelé, et c'est en 864 que Rourik mourait, laissant les Novgorodiens plus attachés aux institutions qu'il s'était flatté de détruire. Après Rourik, la république ne renonça pas entièrement au système inauguré si tristement par l'arrivée de ce chef, mais elle le pratiqua avec plus de prudence. Elle conserva des chefs militaires, seulement elle les choisit parmi les princes qu'elle jugeait moins hostiles à ses libertés. Leur charge militaire leur était conférée par élection, et n'était pas transmissible héréditairement. La république se réservait tous les droits de souveraineté. A elle appartenait l'autorité administrative et judiciaire, à elle le droit de paix ou de guerre. Les princes n'étaient admis comme chefs à son service qu'après avoir prêté un serment de fidélité, après avoir pris l'engagement formel de conserver ses libertés et priviléges tout en défendant ses possessions. Bien souvent même la république déposa et chassa ceux qui manquèrent à leurs engagemens ou qui se montrèrent impropres à la tâche qu'on leur confiait. Au XIIe siècle, dans une période de cinquante ans

seulement (1130-1180), on put compter au moins dix princes de Novgorod qui avaient été successivement choisis dans les grandes familles princières de la Russie, puis expulsés pour diverses causes par la république mécontente de leur conduite. En 1167, il y en eut un, Sviatoslaf, fils du prince de Smolensk, qui quitta brusquement Novgorod, *déclarant ne plus vouloir la gouverner*. La république appela pour le remplacer Roman, fils du prince de Kief, qu'elle chassa à son tour en 1170. Que conclure de tous ces faits, sinon que le prince de Novgorod était un simple chef militaire chargé de la défense du territoire, et que la république ne négligeait aucune occasion de rappeler à ce chef élu par elle l'origine et les conditions de son autorité?

On a signalé une certaine analogie, au point de vue des institutions politiques et civiles, entre Novgorod et les villes libres de l'Allemagne. Sans parler de la différence qui résulte des nombreuses populations et des vastes territoires soumis à Novgorod, on doit remarquer que le principe de liberté reposait dans la cité russe sur une base beaucoup plus large. Le prince était représenté dans la commune par un lieutenant (*namestink*) dont les fonctions étaient purement honorifiques. Le pouvoir exécutif appartenait au *posadnik* (bourgmestre ou maire), soumis annuellement à la réélection. L'administration du bourgmestre était surveillée et contrôlée par une espèce de tribun du peuple (*tysiatski*), élu aussi chaque année. Un conseil ou sénat, exclusivement composé de *bourgeois* nommés par voie d'élection, délibérait sur les affaires courantes. Enfin l'assemblée générale du peuple, convoquée sur la place publique par la grosse cloche (*vétchévoï kolokol*, cloche d'assemblée), statuait sur toutes les affaires importantes, et le plus infime citoyen avait le droit d'y donner son avis. Des élémens bien contraires se mêlaient, on le voit, dans ce gouvernement, qui rappelait à quelques égards certaines républiques de l'antiquité; mais le principe populaire y avait sa large place, et deux puissans mobiles intervenaient souvent pour rétablir l'ordre et la paix, menacés par les dissensions civiles: nous voulons parler du sentiment religieux, que l'archevêque de Novgorod représentait avec autorité au milieu du peuple dont il était l'élu, aussi bien que les magistrats de la cité, de ce penchant pour le commerce et le travail, si marqué parmi les habitans de Novgorod, toujours préoccupés d'intérêts qui sans doute réclament la liberté, mais s'accommodent mal du désordre (1).

(1) Un fait cité par Lévêque dans son *Histoire de Russie* montre à quel degré de civilisation l'état de Novgorod était arrivé au commencement du XIIIe siècle. « En 1228, Iaroslaf, prince de Novgorod, demandait aux citoyens de Pleskof (ou Pskof, ville libre, annexe de Novgorod) leur secours contre la ville de Riga, nouvellement fondée, et qu'il voulait détruire. Les habitans de Pskof étaient en relations de commerce avec le peuple

Deux périodes peuvent être distinguées dans l'histoire de Novgorod, celle où sa constitution républicaine est dans toute sa vigueur, celle où des influences ennemies s'abattent sur cette grande commune et amènent sa ruine. La première peut être caractérisée par un exemple significatif qui montrera clairement que Novgorod ne fut jamais une principauté, un apanage des princes russes. Les événemens de la seconde époque, qu'il suffira de résumer, donneront plus d'évidence encore à cette démonstration.

En 1240, la république fut attaquée par les peuples de la Dvina renforcés des troupes du Danemark et de la Suède; Alexandre, prince de Novgorod, les combattit vaillamment et remporta sur l'armée ennemie une éclatante victoire, près de la Néva. Cette brillante journée valut au prince le surnom de *Nevski*, et plus tard la canonisation. Malgré le prestige de sa gloire, Alexandre rencontra chez les Novgorodiens un tel esprit de défiance, il eut à subir tant de dégoûts, qu'il se retira près de son père, à Vladimir. C'est là qu'un an plus tard la république, menacée par de nouveaux ennemis, vint chercher l'homme qui l'avait déjà sauvée. *Par ordre de son père*, Alexandre consentit à reprendre le commandement des troupes, et battit encore les ennemis de Novgorod. C'est au même prince que la commune dut d'être préservée de l'invasion tartare, qui ne pénétra jamais dans son enceinte. A sa mort pourtant (1264), la cité républicaine donna un nouveau témoignage du sentiment jaloux qu'elle portait dans l'exercice de ses droits. Alexandre avait désigné pour lui succéder son fils Dmitri. Le principe d'élection prévalut avec éclat à cette occasion sur le principe héréditaire, et Novgorod, appela pour remplacer Alexandre, son frère Iaroslaf, après qu'il eut souscrit aux conditions suivantes : — « 1° le prince devra s'engager par serment à conserver et respecter tous les droits des citoyens, à réparer toutes les infractions qu'y a faites Alexandre son frère; 2° il n'emploiera que des *citoyens* de la république dans les affaires du gouvernement, ne permettra qu'à des *citoyens* d'acquérir des terres dans le domaine, n'emploiera que des *citoyens* dans le commerce avec l'Allemagne; 3° il ne rendra aucun jugement sans l'assistance du *posad*-

qu'on menaçait. Ils firent au prince cette réponse que le patriarche Nicon a conservée dans sa chronique : « Tu es prudent, tu sais que tous les hommes sont frères; chrétiens et infidèles, nous ne sommes qu'une même famille. Il ne faut pas faire la guerre à ceux qui ne partagent pas notre croyance, ni prendre sur nous de punir leurs erreurs. Il est bien plus sage de vivre en paix avec eux : alors ils chériront notre douceur et nos vertus, ils en seront touchés, et de l'amitié qu'ils concevront pour nous ils passeront à l'amour de notre religion. » Ce langage fit impression sur les citoyens de Novgorod, qui refusèrent de se prêter aux vues ambitieuses de leur prince. » Cela se passait au temps où la guerre des Albigeois désolait une partie de la France, et où les papes excitaient l'Europe à s'armer contre l'empereur Frédéric II, accusé d'hérésie.

nik, ne recevra pas le témoignage des valets contre leurs maîtres; 4° il n'entreprendra la guerre que du consentement de la république; 5° il ne s'absentera qu'à des époques ultérieurement fixées pour prendre le plaisir de la chasse ou de la pêche, et il restituera toutes les terres usurpées par son frère. » La lettre qui contenait ces stipulations a été conservée; elle est signée de l'archevêque, du *posadnik*, du *tysiatski* et des principaux citoyens. Le prince accepta et confirma ces conditions par le serment sur la croix. Le serment fut violé cependant; alors on expulsa le prince. Iaroslaf s'humilia et demanda grâce; on refusa de l'écouter. Enfin, le métropolite de Kief étant intervenu en sa faveur, on le rappela et on l'admit à prêter de nouveau serment. Telle était à l'époque de la splendeur de Novgorod l'énergie de son gouvernement communal vis-à-vis des princes, qui étaient évidemment les subordonnés de la république plus encore que ses protecteurs.

Comment fut renversé ce puissant édifice communal? Ce fut vers la fin du XVe siècle que le grand-prince de Moscou, Ivan III, s'avisa d'appeler Novgorod son *patrimoine* (1470). Sur ce seul mot, la cité se souleva et offrit au roi de Pologne de se placer sous sa protection. Trois armées, dont l'une était commandée par Ivan lui-même, marchèrent sur Novgorod. L'armée de la république, s'élevant à trente mille hommes de cavalerie, fut vaincue dans deux batailles, et Novgorod se soumit. Le vainqueur se montra modéré : il se contenta d'exiger la reconnaissance de ses droits et fixa un tribut annuel, mais ne toucha point aux anciennes libertés. A peine remise de cette secousse, Novgorod vit son existence de nouveau menacée. C'était en 1475, toujours sous le règne d'Ivan III. Un envoyé de la république à sa cour lui avait donné par flatterie ou par inadvertance le titre de *gosoudar* (seigneur souverain). Cette parole fut prise au sérieux par Ivan, qui dépêcha aussitôt, avec l'imprudent député, un secrétaire d'état vers Novgorod, pour savoir des représentans de la commune à quelles conditions celle-ci le reconnaissait pour son seigneur. Novgorod se souleva derechef, toujours dans l'espoir d'être secourue par la Pologne. L'envoyé d'Ivan fut chassé; celui qui avait prononcé le mot fatal *gosoudar* fut massacré. Malheureusement, la résistance contre Ivan ne put se prolonger, et Novgorod se vit, avant d'avoir pu trouver un nouveau protecteur, à la merci d'un chef intraitable. Ivan exigea que la commune lui fût soumise *au même titre que le reste de la Russie*, ce qui prouve bien que jusqu'alors il n'en était pas ainsi. Pour transformer ainsi la constitution de Novgorod, il fallut enlever et déporter les principaux citoyens, même ceux qui n'avaient pas pris part à la sédition. Les biens des plus riches furent confisqués; d'autres en grand nombre furent obligés d'échanger leurs terres contre

celles qui leur furent assignées dans les environs de Moscou et durent y transporter leurs familles. Enfin des patriciens, des marchands, des citoyens aisés, successivement arrachés à leurs foyers, furent transportés aux extrémités de la Russie. Plus de mille familles furent ainsi enlevées de Novgorod *en une seule année*, et remplacées par de petits nobles et des marchands de Moscou et d'autres villes. La cloche d'assemblée fut aussi transportée à Moscou. Ivan III traita en un mot Novgorod comme, quelques siècles plus tard, le tsar Nicolas devait traiter la Pologne.

Cette première exécution ne suffit pas cependant, et même dans son agonie la commune ainsi humiliée parut encore redoutable à ses vainqueurs. L'esprit de liberté ne cessait pas d'animer la population de Novgorod : il éclatait tantôt par des manifestations de place publique, tantôt par de véritables insurrections. Un siècle plus tard (1570), Ivan le Terrible jugea que le moment était venu de porter le dernier coup à Novgorod. Les habitans avaient été de nouveau accusés de conspirer avec le roi de Pologne; la destruction totale de la ville fut aussitôt résolue. Le tsar entra sur le territoire de Novgorod, ravageant tout sur son passage, massacrant les populations sans distinction d'âge ni de sexe, et incendiant les bourgs et les villages. Il parut dans la ville soumise et terrifiée. Les magistrats et les principaux habitans furent conduits par son ordre dans une enceinte construite exprès. Alors son fils et lui, montés sur des chevaux vigoureux et la lance à la main, se précipitèrent sur ces malheureux et commencèrent le carnage; quand ils étaient fatigués, leurs soldats continuaient le massacre. Le tsar fit ensuite briser les glaces du Volkhof (on était en hiver), et les citoyens furent plongés par centaines dans la rivière. Il en périssait ainsi de cinq à six cents par jour, et cela dura cinq semaines. Enfin, se trouvant assez vengé, Ivan prit congé des habitans, *les invitant à être sages et se recommandant à leurs prières*. Depuis cette expédition, Novgorod ne cessa de dépérir et descendit bientôt à l'état de bourgade.

Ainsi tomba Novgorod, dont l'histoire contraste si singulièrement avec celle de la société asservie au milieu de laquelle cette grande cité représenta pendant onze siècles (du ve au xvie) la liberté et la civilisation. C'est un phénomène remarquable assurément que cette prospérité industrielle se développant, à la faveur d'institutions libérales, en plein moyen âge, et s'arrêtant à l'époque même où la renaissance jetait ses lumières sur le reste de l'Europe. Après la chute de Novgorod, aucun élément de résistance et de liberté n'existait plus en Russie, et pendant trois siècles, le seul fait qu'allait offrir l'histoire de cet empire était l'affermissement du despotisme des tsars. On a vu comment la liberté communale avait pris naissance en

Russie, et comment elle était morte; c'est le tsarisme dont il faut maintenant retracer l'origine et raconter le redoutable développement.

III. — KIEF ET LES GUERRES DE LA STEPPE. — VLADIMIR ET L'INVASION TARTARE. — MOSCOU ET LE TSARISME.

Pendant que le travail et la liberté consolidaient au nord-est de la Russie la prospérité de Novgorod, une autre ville au sud-ouest du pays devenait en quelque sorte le siége principal des forces militaires et des tendances despotiques : c'était Kief, sur le Dniéper (l'ancien Borysthène). Occupant un monticule abrupt, dont le noyau est un grès semblable à la pierre, et dominant le cours d'un grand fleuve, Kief avait aux yeux des princes russes un grand avantage sur la plupart des villes voisines : c'est qu'elle pouvait être fortifiée. Aussi pendant plusieurs siècles fut-elle la résidence princière par excellence. Fondée ou envahie par les Slaves, cette ville était au moins aussi ancienne que Novgorod. A l'époque où Rourik était appelé par la cité républicaine, deux de ses lieutenans s'installaient à Kief au même titre que leur prince à Novgorod. Après avoir défendu la cité du Dniéper contre les incursions des Khozares, peuples sauvages de la steppe, comme Rourik lui-même avait défendu Novgorod contre les Scandinaves, les deux lieutenans s'adjugeaient la souveraineté pour prix du service rendu. A la mort de Rourik, ils étaient forcés toutefois d'abandonner le pouvoir à Oleg, successeur du prince de Novgorod, qui, renonçant à résider dans l'indocile commune, et franchissant avec son armée une distance de plus de trois cents lieues, vint occuper Kief au nom du fils de Rourik, son pupille, et l'érigea en capitale. A dater de cette époque, Kief devint le siége de la dynastie de Rourik, le point de mire de toutes les ambitions des princes russes, comme des convoitises de leurs voisins de Pologne et de Hongrie. Telle fut sa destinée pendant trois siècles.

Une des raisons qui attiraient les grands-princes à Kief, c'était, chose remarquable, la préoccupation qui aujourd'hui encore a fait éclater la guerre entre la Russie et l'Occident. Dès cette époque reculée, les princes russes avaient les yeux fixés sur Constantinople et sur l'empire grec. La position méridionale de Kief répondait à des vues que manifestèrent souvent des expéditions dirigées sur Byzance, soit par la Mer-Noire, soit à travers les provinces danubiennes. Une seule différence existe entre ces tentatives d'envahissement et les entreprises plus récentes : c'est qu'autrefois les Russes païens attaquaient Constantinople au nom d'une religion ennemie du christianisme, tandis qu'aujourd'hui leur prétention est de l'envahir en

chrétiens orthodoxes pour en chasser l'islamisme. Le prétexte religieux a changé, le but est le même.

Un autre avantage de la situation de Kief, c'était que les Russes, en longeant les Carpathes, pouvaient communiquer de ce point avec l'Allemagne méridionale; ces communications semblaient promettre d'importans résultats. Si Kief eût pu garder son rôle de capitale militaire de la Russie, peut-être ce pays, après la chute de l'empire grec, subissant les influences de l'Allemagne et de la Pologne, eût-il fini par s'unir tout entier à l'église latine. Les destinées de la Russie eussent alors complétement changé. Il y aurait eu fusion avec la Pologne, et la Russie, mise en rapport avec l'Occident dès son premier âge, se serait plus promptement modelée sur une civilisation plus avancée.

Malheureusement, vers le milieu du XIIIe siècle, des obstacles inattendus s'opposèrent à ce développement si désirable de Kief. Cette ville touchait à la steppe, à l'immense plaine, alors inculte, qui s'étend à l'est depuis le Dniéper et le Dniester jusqu'au Volga, et au midi jusqu'à la Mer-Noire. Cette contrée, connue aujourd'hui sous le nom de Russie méridionale, et qui fut jadis le pays des Scythes, resta occupée pendant une longue suite de siècles par des populations barbares, nomades et vivant de rapines, venues d'Asie par la Caspienne ou la Crimée, soit à la suite, soit en éclaireurs des diverses invasions que l'Orient précipitait sur l'Occident. Déjà les Khozares n'avaient pu être repoussés par les habitans de Kief que grâce à l'intervention des princes russes. Les Khozares étaient une de ces peuplades de la steppe dont la guerre et le pillage se partageaient la vie errante. Les princes de Kief détruisirent les Khozares; mais d'autres ennemis apparurent à leur place. Ce furent les Petchénègues, de la race des Huns, qui n'avaient occupé jusque-là que le pays situé entre le Volga et le Don, et qui se répandirent bientôt dans la steppe jusqu'au Dniéper, pour se livrer, comme les Khozares, au pillage et à la dévastation sur les terres de la Russie centrale et de Kief. Ces nouveau-venus n'occupèrent même pas durant un demi-siècle les campemens d'où ils avaient chassé les Khozares; ils furent à leur tour (au milieu du XIe siècle) expulsés ou absorbés par les Polovtsis, qui arrivaient des bords de la Mer-Noire et de la mer d'Azof. Cette dernière peuplade était plus nombreuse que la précédente, et il semble qu'au milieu d'un ramassis de diverses races l'élément slave y ait dominé. Les Polovtsis devinrent très redoutables aux Russes de la frontière méridionale; ils passèrent fréquemment le Dniéper, ravagèrent les possessions de Kief et incendièrent plusieurs fois la ville même, souvent battus, châtiés jusque dans leurs campemens et repoussés à grande distance, mais tou-

jours revenant à la charge et ne se rebutant jamais, toujours ramenés par l'ardeur du pillage et l'instinct féroce de la dévastation.

Ce dangereux voisinage et ces attaques incessantes d'un ennemi insaisissable décidèrent enfin les princes russes à abandonner la résidence de Kief et à transporter leur capitale à deux cent cinquante lieues de là, dans la direction de l'est, à Vladimir, sur la Kliasma, petit affluent du Volga supérieur, — position agréable, mais peu forte, et qui ne put opposer qu'une courte résistance à l'attaque des Tartares, dont l'invasion, facilitée par cette translation imprudente, survint deux siècles plus tard. Ce changement de résidence, accompli en 1157, et qui devait soustraire les Russes aux atteintes des tribus de la steppe, les plaça ainsi sans défense sous les coups immédiats d'un ennemi beaucoup plus redoutable.

A la longue période qu'avaient remplie les luttes contre les Khozares et les Polovtsis (1) allait succéder une ère plus triste encore, celle de la domination tartare en Russie. L'installation de ce nouveau pouvoir est un des faits les plus considérables des annales de cet empire : si l'invasion étrangère y détermina en effet le mouvement d'où devait sortir l'unité nationale, elle laissa en même temps dans le caractère du peuple russe des traces profondes qui ne sont pas encore effacées.

Les premiers Tartares parurent en Russie au commencement du XIIIe siècle. Conduits par Batou-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, ils se répandirent d'abord dans la steppe, région ouverte à toutes les invasions; mais, ayant rencontré quelque résistance du côté de Kief, ils se lancèrent bientôt vers la nouvelle capitale, Vladimir, qui ne sut pas se défendre et fut saccagée de fond en comble. La femme du grand-prince, deux de ses fils, ses filles, l'archevêque, et tout ce que la ville contenait de personnages illustres, furent brûlés avec la cathédrale, où ils s'étaient réfugiés. Le reste de la Russie passa bientôt sous le joug. La lutte fut courte, mais

(1) Il ne fut plus question de ces Polovtsis après l'invasion tartare. Les conquérans de la Russie refoulèrent les peuplades de la steppe en même temps qu'ils asservissaient les habitans du pays. Cependant, si le nom des Polovtsis a disparu de l'histoire, on est fondé à croire que les populations aujourd'hui désignées sous le nom de Cosaques ne sont autres que les restes de cette nation belliqueuse et pillarde, dont elles occupent le territoire. Les bourgs et villages des Cosaques sont encore appelés *stanitsa*, mot qui signifiait *campement* chez les Polovtsis, et qui a gardé sa signification ancienne. Les mœurs et l'organisation militaire sont à peu près les mêmes chez les deux peuples. Le nom de *cosaque* ou *caïsak* fut donné aux peuples de la steppe par les Tartares : il signifie *vagabonds*, et a ainsi le même sens que le mot *polovtsis* (coureurs des plaines). L'appellation de *caïsak* désigne d'ailleurs chez les Tartares divers groupes nomades de leur propre race, — les *Kirghis-Caïsaks* par exemple, hordes tartares qui campent au-delà de l'Oural. Mélange ou résidu de tous les nomades de la steppe, païens ou chrétiens, les Cosaques forment un trait d'union entre le Russe et le pur Tartare.

terrible : le massacre et le viol, le pillage et l'incendie inaugurèrent partout l'installation des conquérans tartares. Ni les princes ni les populations ne surent se concerter, et, ainsi divisés, ils furent successivement écrasés avec une rapidité inconcevable. Quelques traits de courage héroïque prouvent toutefois que, plus unies, les populations russes auraient pu se défendre et peut-être repousser l'invasion. Une petite ville de la dépendance de Novgorod, Torjok, résista avec toute l'énergie du désespoir. Elle succomba, et toute sa population fut massacrée; mais devant ses murs de bois elle avait arrêté pendant quinze jours toute l'armée de Bâtou-Khan. Une autre petite ville, appelée Koselsk, se défendit pendant sept semaines contre toutes les forces et les machines de guerre du chef barbare. Au moment de voir la ville prise, la garnison sortit en masse, fit éprouver des pertes énormes à l'ennemi, et périt dans un dernier combat, ne laissant au vainqueur que des vieillards, des femmes et des enfans. Alors comme aujourd'hui, les Russes savaient porter dans la défense de leurs murailles cette sauvage fermeté dont un récent exemple étonnait naguère le monde.

Ce ne furent là toutefois que des exceptions. Le plus souvent, à l'approche des Tartares, les princes prenaient la fuite; les populations s'enfermaient dans les églises, ou bien venaient au-devant du vainqueur, croix et bannières en tête, espérant désarmer sa colère; mais les Mongols foulaient aux pieds de leurs chevaux les croix et les bannières, les populations étaient massacrées et les villes livrées aux flammes. En moins de vingt ans, la Russie entière fut soumise. Novgorod seule ne fut pas envahie, mais elle paya le tribut sous forme de *don volontaire* (1).

Alors se produisit un phénomène dont on chercherait vainement

(1) En 1258, Novgorod même se refusait à payer le tribut et à subir le dénombrement des *bachas* ou collecteurs tartares. L'insurrection avait à sa tête un fils du grand-prince Alexandre surnommé *Nevski*, en souvenir d'une victoire remportée sur les Suédois près de la Nêva. Alexandre accourut aussitôt, dispersa les insurgés que commandait son fils, s'efforça d'apaiser les républicains rebelles, obtint des *bachas* tartares qu'ils renonceraient au dénombrement de la population, et compléta le *présent volontaire* de la cité en y ajoutant des sommes considérables puisées dans son propre trésor. On parvint ainsi à rétablir l'ordre. On pouvait justifier dans une certaine mesure cet empressement à détourner de Novgorod la colère des Tartares; mais le saint alla plus loin : il poursuivit et chassa de ses états celui de ses fils qui avait pris part à l'insurrection; puis il infligea des châtimens cruels aux insurgés eux-mêmes, faisant couper aux uns le nez et les oreilles, aux autres les pieds et les mains. Pour un saint, c'était pousser un peu loin le zèle dans l'intérêt d'un maître païen; pour un homme de guerre, c'était montrer un dévouement bien étrange à l'oppresseur de sa nation. Ainsi, dès cette époque, on remarquait chez les hommes les plus éminens de la nation russe ce mélange de grandeur et d'abaissement, d'instincts héroïques et serviles, qui depuis l'invasion tartare surtout laissa tant de traces dans son histoire.

l'analogue dans l'histoire de l'Europe occidentale. L'ère nouvelle où entra la Russie à la suite de la conquête des Tartares se partage en deux périodes : — l'une de soumission, l'autre de réaction. Or, pendant la première, qui dura près de deux siècles, on peut dire que le sentiment de l'indépendance cessa entièrement de se révéler chez toutes les populations russes placées en dehors de Novgorod. Six ans après l'incendie de sa ville de Vladimir (1243), le grand-prince allait porter ses hommages à la Grande-Horde, aux pieds du petit-fils de Gengis-Khan. Batou-Khan avait fixé sa résidence au bord du Volga, sur un point intermédiaire entre Kasan et Astrakan. C'est là que lui et ses successeurs reçurent désormais le tribut prélevé sur leurs peuples de Russie, qu'ils accueillirent les protestations d'obéissance des grands-princes; c'est là que furent jugés et mis à mort ceux qui ne se montraient pas assez soumis. Au besoin, les khans arrangeaient les différends des chefs russes, et réglaient l'ordre de la succession princière. Ils daignaient même quelquefois accorder à l'un d'entre eux leurs sœurs ou leurs filles en mariage, mêlant ainsi le sang de Rourik à celui de Gengis-Khan. Ce fut une véritable suzeraineté, mais la plus tyrannique et la plus insolente qu'un peuple eût jamais subie.

Rien d'étrange comme la facilité avec laquelle la nation russe, pendant la première période de la domination tartare, se plia au joug des hordes conquérantes. Peu à peu un singulier travail de fusion commença de s'accomplir, fusion du génie slave et du génie mongol, des instincts d'une société chrétienne en voie de formation et des sauvages aspirations d'une race barbare. De bons rapports s'établirent entre les khans, d'abord païens, ensuite mahométans, et le haut clergé *orthodoxe*, qui demeura exempt de toute taxe ou tribut, à la condition de *prier régulièrement pour le khan et sa famille*. Les alliances matrimoniales, rares dans le principe, devinrent assez fréquentes entre les deux races. Où devait s'arrêter ce rapprochement? et ne pouvait-on pas craindre que, la fusion devenant complète, les grands princes ne tombassent quelque jour au rang de pachas tartares? Tel semble être, pendant la première période qui suivit l'invasion mongole, l'avenir de la Russie.

Heureusement pour la civilisation chrétienne il n'en fut pas ainsi. Des divisions intestines marquèrent dans la domination tartare le début d'une seconde époque, dont le terme devait être l'affranchissement de la Russie. L'état du Kaptchak (ou des Tartares de la Grande-Horde) ne tarda pas à se morceler. Ainsi divisés, les Tartares osèrent affronter vers la fin du XIVe siècle le grand dévastateur Tamerlan. Ils allèrent le provoquer jusque dans la Perse, et eurent à se repentir de leur audace. Tamerlan battit les Tartares, envahit

leur territoire, et, une fois lancé dans cette direction, menaça un moment Moscou même; mais l'intercession de la sainte Vierge, disent les chroniques russes, le détourna de marcher sur cette ville. Tamerlan se contenta donc de ruiner l'état du Kaptchak, et d'abandonner les Tartares au travail de destruction que le morcellement de leur domination avait déjà commencé.

Bientôt, en regard de la décadence du pouvoir mongol, on vit se prononcer un mouvement de la nation opprimée et tributaire vers l'indépendance. Les grands-princes russes profitèrent des divisions de leurs maîtres, d'abord pour s'affranchir du tribut, puis pour se rendre indépendans, enfin pour les refouler du Volga vers la Mer-Noire et la Caspienne. La fin du XVIe siècle (1584) trouva les Russes déjà maîtres de Kazan, d'Astrakan, et menaçant le khan de Crimée.

Outre les divisions des Tartares, d'autres circonstances avaient préparé ces événemens. Les souffrances éprouvées sous une domination implacable avaient fait naître enfin parmi les Russes un sentiment commun, une sorte d'esprit de nationalité qui devait tôt ou tard porter ses fruits. Les anciennes rivalités s'effaçaient sous l'impression du malheur de tous. Il se formait une nation russe. Un changement de résidence des grands-princes venait de donner à la Russie une vraie capitale. Après avoir erré pendant plusieurs siècles de Novgorod à Kief, de Kief à Vladimir, ces princes s'étaient transportés de Vladimir saccagée à Moscou naissante (1328). Ainsi le siége du pouvoir, après avoir oscillé d'une extrémité à l'autre du pays, s'était définitivement fixé au centre. La ville de Moscou s'éleva donc entre les méandres d'une petite rivière qui lui avait donné son nom, sur un groupe de collines dont la principale supporte aujourd'hui le Kremlin. Cette forteresse, d'abord protégée seulement par une enceinte de bois, fut plus tard reconstruite en briques et flanquée de tours assez élevées. C'est là que naquit la monarchie russe, protégeant d'une part le réveil de l'indépendance nationale, de l'autre anéantissant toute liberté civile. La guerre au dehors, l'oppression à l'intérieur du pays, tel fut le milieu où la Russie allait désormais grandir, et on peut dire que de ce jour le danger qui tient en ce moment encore l'Europe en armes commença pour les sociétés de l'Occident (1).

Les grands-princes de Moscou, ainsi devenus les chefs d'une nation indépendante, virent bientôt s'écrouler l'empire grec et les Turcs s'installer à Constantinople, que les Russes appelaient alors *Tsargrad* (la ville royale). Ils tendirent dès lors à s'approprier

(1) Une autre force de la Russie naissante contre ses anciens dominateurs fut la poudre à canon. L'invention de ce puissant moyen de destruction y pénétra vers 1475.

le titre des césars déchus. Ils firent même plus, et Ivan III (1462-1505) épousa une princesse du sang impérial. A la mort du dernier Paléologue, il ajouta à ses armoiries l'aigle noire à deux têtes, et se posa en héritier de l'empire d'Orient. Ce qui était plus sérieux, il abolit complétement la loi des apanages dans sa famille, et se proclama souverain de toutes les Russies. Du reste, en établissant le droit d'aînesse dans sa maison, il se garda de l'introduire dans la classe hostile des boyards ou nobles, descendans des princes apanagés.

On était à la veille d'un des règnes qui ont exercé le plus d'influence sur les destinées de la Russie, celui d'Ivan IV, le Terrible, qui le premier se proclama *tsar*. Les derniers coups portés à la puissance tartare et à celle des boyards, la destruction de Novgorod, la création d'une garde armée de mousquets, les *strélitz*, tels furent les actes qui attestèrent sous Ivan IV les tendances désormais bien marquées du pouvoir royal. La Russie vit donc s'accomplir une révolution dans le sens despotique à l'époque même où la renaissance remplissait l'Occident de lumières et lui ouvrait une ère de liberté. Arrêtons un moment notre attention sur ce contraste avant de suivre de plus près le pouvoir des tsars dans la période d'envahissemens où l'introduisait Ivan IV. D'un côté, c'est la science qui se propage, c'est l'imprimerie qui fournit aux masses un nouveau moyen de s'éclairer; Luther élève sa grande voix; un nouveau monde a été découvert et offre un champ infini à l'activité européenne; la féodalité croule, l'affranchissement des peuples se prépare. De l'autre sont les Slaves, guerroyant sur le Volga ou dans la steppe, disputant des déserts et des glaces à la plus inférieure des nations musulmanes, laissant étouffer dans Novgorod tout ce qu'ils avaient jamais possédé de vitalité généreuse, et sacrifiant leurs libertés civiles après avoir reconquis leur indépendance nationale. De quel côté pourtant sont les rêves de suprématie, de domination universelle? Du côté de ceux qui peuvent le moins justifier une telle ambition, qui n'ont à revendiquer aucune grande découverte, aucun grand service rendu à l'humanité! Un tel rapprochement ne dispense-t-il pas de tout commentaire?

Ivan IV Vasilievitch, le Jean Basilidès de Voltaire, que les écrivains russes appellent courtoisement *le Sévère* ou *le Menaçant*, a été appelé avec plus de vérité par son peuple Ivan *le Terrible*. Plus cruel que Tibère et Néron, non-seulement il aimait à répandre le sang, mais il se plaisait à torturer lui-même ses victimes. Cet homme impitoyable avait cependant quelque chose du génie politique de Louis XI et de Richelieu. Le jour de la victoire de Kazan, dans sa tente dressée sur le champ de bataille, il fit aux boyards qui

le félicitaient cette réponse significative : « Enfin Dieu m'a fortifié contre vous ! » En effet, la guerre finie à l'est, au nord et à l'ouest, il s'occupa des affaires intérieures. On sait comment il détruisit Novgorod. Il lui restait à dompter les boyards, et quinze ans de son règne furent consacrés à cette œuvre. Il décima ou extermina les plus grandes familles, abattant les plus hautes têtes, n'épargnant ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes, massacrant les victimes même au pied de l'autel, et, quoique dévot, portant sa main audacieuse jusque sur le métropolite de Moscou. « Peut-être, dit un écrivain russe de l'époque d'Ivan, le prince Kourbskoï, les mœurs de la nation exigeaient-elles un semblable gouvernement! »

Ce qu'on ne peut refuser à Ivan IV, c'est une intelligence supérieure et un ardent patriotisme. Arrivé au trône dès l'âge de quatre ans, il avait cruellement souffert pendant sa minorité (1) : il s'était promis de délivrer son pays des derniers restes de la domination tartare, et il tint parole. Le système des tsars trouva en lui la première de ces personnifications qui se manifestèrent fréquemment après l'avénement des Romanof. Les boyards furent renversés comme un obstacle à la centralisation du pouvoir. Novgorod fut détruite, non-seulement comme foyer d'opposition, mais comme un centre d'où l'influence polonaise menaçait d'agir contre la Russie. Tartares, Suédois, Lithuaniens, Polonais, tous les ennemis de l'empire naissant trouvèrent Ivan prêt à les combattre. En même temps des savans, des artistes étaient appelés par ce prince intelligent pour initier les populations russes aux secrets des civilisations plus avancées. La Russie, sous ce joug de fer, fut préparée à une vie nouvelle. Le terrible tsar laissa son pays épuisé, mais considérablement accru en territoire et en force militaire.

Le règne d'Ivan fut suivi d'une période orageuse, dont tout l'intérêt se résume dans la lutte de la Russie et de la Pologne. Ivan IV avait tué de sa propre main son fils aîné dans un accès de sauvage colère, et non de propos délibéré, comme le fit plus tard Pierre le Grand. Ce crime devait avoir pour sa dynastie de funestes conséquences. Il lui fallut léguer le trône à son autre fils, Féodor, telle-

(1) Pendant la minorité d'Ivan IV, les boyards mirent au pillage le pouvoir et les finances du jeune prince. Leur insolence le disputait à leur cupidité. On voyait, suivant une lettre d'Ivan IV rapportée par un historien russe, le prince Kourbskoï, « Vassili Chouiski nonchalamment assis sur un banc, le coude et presque tout le corps appuyés sur le lit qui avait appartenu au dernier souverain, étendre insolemment les jambes et les tenir posées sur les genoux de son prince. » Plus tard Ivan IV, devenu *Terrible*, fit main-basse sur cette caste superbe, et les boyards auxquels il consentait à laisser la vie, en se contentant de leur faire administrer le knout sous ses yeux pour la moindre faute, se prosternaient à ses pieds après leur supplice : « Vivez, lui criaient-ils, et régnez heureusement, grand prince qui honorez de vos bontés vos fidèles sujets, et daignez les punir pour les rendre meilleurs! »

ment incapable, qu'Ivan se vit obligé, en mourant, de le placer sous la tutelle de trois boyards. Ceux-ci se souvinrent de la guerre que leur avait faite le père de Féodor, et on vit bientôt s'éteindre avec ce prince imbécile, confié à de tels protecteurs, la dynastie de Rourik, qui avait pendant plus de sept siècles représenté le pouvoir absolu en Russie. Les Polonais jugèrent le moment venu de soumettre leurs anciens ennemis, et les plus cruelles épreuves inaugurèrent l'ère de combats et de troubles que devait clore l'élection du premier Romanof.

Sigismond III occupait le trône de Pologne au moment où s'éteignait la dynastie de Rourik. C'est sous la conduite de ce prince et avec l'assistance des Cosaques encore indépendans que les Polonais pénétrèrent en Russie. Ils s'emparèrent de Moscou, qu'ils traitèrent à la façon des Tartares, et se firent bientôt un parti nombreux, surtout parmi les boyards moscovites. Cette caste, qui à tout prendre formait l'élite de la nation russe et constituait le seul contre-poids du pouvoir souverain, apparaît à toutes les époques de l'histoire de Russie sous un aspect vraiment indéfinissable : ambitieuse jusqu'à la révolte ou à la trahison, énergique parfois jusqu'à l'héroïsme, puis servile jusqu'à la bassesse. Sous la domination tartare, on voit les boyards tantôt appuyer la rébellion d'un prince mécontent, tantôt l'aller dénoncer à la Grande-Horde et le livrer aux vengeances du khan. A l'époque de l'invasion polonaise, à peine la ville de Moscou est-elle aux mains de l'ennemi, ils envoient une députation au roi Sigismond pour offrir la couronne de Russie à son fils Vladislas, et le métropolite Philarète, l'ancêtre des Romanof, figure dans cette ambassade. Il est vrai que, n'ayant pu s'entendre avec les Polonais sur la question religieuse, les principaux membres de la députation furent retenus prisonniers. Les autres, plus dociles, retournèrent à Moscou pour favoriser par leurs intrigues l'établissement de la domination polonaise. Sigismond se voyait entouré, dans son camp devant Smolensk, de seigneurs russes qui sollicitaient honteusement ses largesses. Le territoire russe était partagé, avant d'être conquis, à ces hommes qui se disputaient devant le chef d'une invasion étrangère les dépouilles de leur patrie (1). Le sentiment national s'était complétement éteint dans cette caste, qui devait étonner ses compatriotes par tous les contrastes. Alors même que les boyards prétendaient résister aux troupes de Sigismond, ils ne trouvaient rien

(1) Seul, le patriarche de Moscou refusa, sous le poignard du boyard Soltikof, de signer une lettre par laquelle Sigismond était de nouveau sollicité de donner, *sans conditions cette fois*, son fils pour maître à la Russie. L'idée de voir une chapelle latine s'élever dans le palais des tsars affermit dans sa résistance le malheureux pontife, qu'on relégua dans une prison où on le laissa mourir de faim, car on n'aurait pas osé verser le sang d'un prêtre.

de mieux que de lui opposer une autre puissance étrangère. Ils demandaient à Charles IX de Suède un de ses fils, pour le couronner au lieu du fils de Sigismond. L'affaire se traitait à Novgorod, asservie et déchue depuis les terribles coups que lui avait portés Ivan IV. Les Suédois assiégeaient Novgorod, commandés par un Français, Pont de La Gardie; mais pendant les négociations celui-ci trouva plus simple de surprendre la ville, gouvernée par deux boyards, et de s'en emparer. Le chef militaire, le boyard Boutourline, voyant l'ennemi dans la place, se garda bien de combattre : il courut avec quelques compagnons d'aventure au quartier marchand, pilla les boutiques, et s'enfuit. L'autre boyard s'empressa de capituler.

La Russie semblait, en présence de l'invasion polonaise, frappée de cet abattement étrange qui l'avait livrée deux siècles auparavant à la domination tartare. Cette fois encore cependant, un glorieux réveil succéda à une période d'affaissement sans exemple. Au moment même où la Russie semblait tombée le plus bas, elle touchait à l'époque la plus belle de son histoire. Un petit bourgeois de Nijni-Novgorod (sur le Volga), Cosme Minine, boucher de profession, prit l'initiative de la résistance à l'ennemi vainqueur. Un vaste soulèvement s'organisa. La Russie avait en quelque sorte trouvé sa Jeanne d'Arc. Cosme Minine avait déjà porté les armes pour la défense du pays, et frémissait de le voir à deux doigts de sa perte. Il assemble ses parens, ses amis : aucun sacrifice ne devait coûter aux Russes, disait-il, pour payer des troupes et mettre à leur tête un habile général. Son appel patriotique est favorablement accueilli par ses concitoyens. Minine se rend aussitôt près du prince Pojarski, chef patriote qui, à peine remis de ses blessures reçues au massacre de Moscou, accepta la proposition du boucher de Nijni-Novgorod. Il lève une armée qui se grossit rapidement à mesure que Minine procure les fonds nécessaires pour la bien payer. Les Polonais et leurs partisans, prévoyant la portée de cette insurrection, veulent forcer le patriarche Hermogène d'écrire à Pojarski pour le détourner de son entreprise. Le pontife s'y refuse avec indignation, s'écriant : Qui donc sauvera la Russie? C'est alors qu'on le fit mourir. Mais déjà Pojarski, accueilli partout comme un sauveur, marche de victoire en victoire. Les nobles accourent sous ses drapeaux, les marchands lui apportent de riches contributions. Le boucher Minine combat aux côtés du prince. Les Polonais sont battus devant Moscou; les boyards traîtres à leur patrie, qui se sont renfermés dans cette capitale, sont forcés de se rendre, et bientôt l'armée polonaise elle-même, en pleine déroute, évacue la Russie.

C'est là certes un beau mouvement, mais un acte plus remarquable encore peut-être vint attester combien avait retrouvé de puissance en ce moment parmi les Russes le sentiment de l'indépendance natio-

nale. La Russie était affranchie, il s'agissait de lui donner un gouvernement, et qui choisirait le souverain? La nation même, représentée par des états-généraux convoqués à Moscou. Les grands rassemblés dans cette ville firent annoncer dans tout l'empire que la patrie était délivrée de l'oppression des étrangers. Les états se réunirent dans la capitale pour procéder à l'élection d'un tsar. L'assemblée était composée des boyards, des voïvodes, des nobles et enfans-boyards des villes (ces diverses classes représentant la haute et la petite noblesse), puis des marchands, des bourgeois et des propriétaires de biens-fonds. Le nombre de ces députés n'était pas fixé, et les villes avaient le droit de choisir et d'envoyer tous ceux qui leur semblaient mériter leur confiance (1). Telle est l'assemblée qui en 1613 élut tsar le jeune Michel Romanof, le chef de la dynastie actuellement régnante, qui, parmi les premiers faits mémorables de son histoire, compte l'avénement d'un prince appelé au trône par le suffrage de ses concitoyens.

L'élection du tsar Michel Romanof est le dernier acte de liberté qui ait été exercé en Russie. A partir de cette époque, le pouvoir que nous avons suivi à travers toutes les périodes de sa laborieuse formation est désormais constitué. Il a trouvé sa voie, il n'en déviera plus. L'autocratie va succéder à ce mélange de despotisme et d'indépendance qui avait caractérisé jusqu'alors les institutions russes. C'est Pierre le Grand qui accomplira la grande transformation préparée par l'avénement de Michel Romanof; c'est lui qui formulera la double politique des tsars vis-à-vis de la Russie et vis-à-vis de l'Europe. Il nous reste à juger dans ses applications récentes le système dont les premiers temps de l'histoire russe nous ont montré la loi d'existence et de développement.

AUG. PICARD.

(1) La classe des paysans ne figure pas dans cette assemblée. C'est qu'elle était tombée dans le servage à la suite des révolutions politiques qui avaient sans cesse concouru à l'agrandissement du pouvoir absolu. Dans les premiers temps, il n'y avait d'autres esclaves en Russie que les prisonniers faits à la guerre. Il y eut plus tard, d'après le code de Vladimir II dit Monomaque, deux sortes de servitudes. L'*esclavage plein* comprenait les prisonniers de guerre; les *engagemens par contrat* entraînaient une servitude temporaire qui ne pouvait en aucun cas excéder la vie du maître. Jusqu'en 1592, les paysans, sans être serfs, n'avaient point de part à la propriété foncière. La terre appartenait aux seigneurs. Les paysans donnaient à ceux-ci leur travail contre la jouissance d'une portion du sol, qu'ils employaient un jour de la semaine à cultiver, laissant au maître le reste de leur temps. Ils étaient libres toutefois de quitter la terre où ils travaillaient pour aller chercher ailleurs l'emploi de leurs bras. En 1592, le terrible règne d'Ivan IV avait passé sur la Russie. Un simple oukase de Féodor (fils d'Ivan, régnant sous la tutelle de Boris Godounof) attacha le paysan à la glèbe en lui interdisant de changer de maître et de terre. Dès-lors le servage fut établi, et des millions d'hommes devinrent la propriété de quelques-uns.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

II.

LA VIANDE DE BOUCHERIE ET LES CONSERVES ALIMENTAIRES.

Les alimens si variés dont l'homme fait usage peuvent être, on l'a vu déjà (1), rangés dans deux classes distinctes : les uns dits *respiratoires*, parce que sous l'influence de la respiration ils éprouvent une combustion humide qui fournit la chaleur utile à l'entretien de notre température (2); les autres, appelés *plastiques, assimilables* ou *réparateurs*, parce que seuls ils sont de nature congénère de nos tissus, qu'ils peuvent développer ou réparer en s'y assimilant ou s'y appliquant à l'aide de la digestion. Ceux-ci ne se rencontrent dans les plantes comestibles qu'en proportions faibles et variables, suivant des lois que nous ferons ultérieurement connaître, mais ils constituent au contraire la plus grande partie des divers produits animaux appropriés à notre nourriture, et c'est dans la juste pondération entre les doses de chacune de ces deux classes d'alimens que réside la solution des plus importans problèmes de l'hygiène et de la force des populations, ainsi que de l'économie des subsistances.

S'il est vrai, comme nous l'avons dit, que parmi les alimens tirés des végétaux les produits des céréales occupent le premier rang, il n'est pas moins évident que la viande de boucherie se présente en

(1) Livraison du 15 octobre.

(2) On trouve dans les fécules amylacées et les sucres les types de cette première classe d'alimens, qui généralement surabondent dans les végétaux.

première ligne parmi les produits animaux, qui doivent servir à compléter notre ration alimentaire; c'est effectivement la production de la viande des races bovine et ovine qui peut être réalisée en plus larges proportions, et qui doit assurer, avec les produits obtenus de la race porcine, la prospérité de nos fermes, prospérité croissante chez les agriculteurs intelligens et laborieux, qui parviennent à augmenter cette production en même temps que leurs engrais, à l'aide des prairies artificielles, de diverses autres plantes fourragères, et encore au moyen des résidus alimentaires (pour les animaux) que laissent certaines industries, véritables annexes des exploitations rurales.

Quelle doit être la part de la viande de boucherie dans l'alimentation publique? Cette part est-elle suffisante aujourd'hui en France? Si elle ne l'est pas, quels sont les moyens de l'augmenter, ou du moins de faciliter sous ce rapport l'approvisionnement de notre pays? Ce sont là trois questions qui doivent être examinées successivement. La statistique nous offre des résultats récens qui peuvent aider à résoudre les deux premières; nous chercherons une réponse à la troisième dans divers procédés nouveaux qui, en attendant une augmentation bien désirable dans la production de la viande, nous mettent à même de combler notre déficit en utilisant les ressources des pays étrangers.

I.

Non-seulement les viandes de boucherie constituent la plus abondante source de la nourriture animale des hommes, mais encore elles comprennent les espèces douées de la plus grande faculté nutritive. La première, sous ce rapport, est la chair du bœuf, dont on obtient le bouillon le plus alibile et le plus savoureux.

Il est temps que dans leur propre intérêt, comme dans l'intérêt général, les propriétaires et les cultivateurs se préoccupent sérieusement d'accroître la production animale en France, car cette production est insuffisante pour les besoins de la population. Et ces besoins se feront plus vivement sentir à mesure que le développement du travail en diverses directions et des profits qu'il donne, augmentant les consommations avec les moyens d'y satisfaire, élèvera le cours des subsistances, et par ce seul fait mettra dans des conditions très fâcheuses une partie moins favorisée de la population.

Ce n'est pas seulement la viande de boucherie qui fait défaut en France pour une alimentation normale de la population : les différentes substances alimentaires qui pourraient suppléer, jusqu'à un certain point, à ce déficit, sont elles-mêmes obtenues en quantités

insuffisantes : on en pourra juger par les données statistiques suivantes, qui comprennent les différens produits comestibles tirés des animaux :

L'espèce bovine (bœufs, vaches, génisses, veaux) fournit annuellement	302,000,000 de kil.
On obtient des espèces ovine et caprine (moutons, brebis, agneaux, chèvres)	83,000,000
L'espèce porcine donne en viande dite de charcuterie	345,000,000
Le gibier, les différentes volailles, les œufs, le fromage, les poissons et les crustacés représentent	250,000,000
La production annuelle de la viande et de ses équivalens, en somme, est égale à	980,000,000 de kil.

Or la population de la France étant de 35 millions d'individus, on voit que, pour chacun, la quantité moyenne de viande ou de ses équivalens en substances azotées provenant des animaux est de 28 kilogrammes, représentant par jour 76 grammes 7. Cette quantité serait insuffisante pour une bonne alimentation, et d'ailleurs il s'en faut bien que les habitans des campagnes puissent disposer d'une semblable ration : leur part se trouve réduite d'autant plus que l'affluence de ces substances alimentaires est plus grande vers les centres de la population agglomérée dans les villes.

On pourra se faire une idée des différences considérables qui existent sur ce point, en examinant la consommation des mêmes alimens dans Paris, d'après les relevés faits en 1852 :

Viandes de boucherie et de charcuterie	73,815,302 kil.
Fromages (quantités équivalentes à de la viande)	1,996,118
Volailles et gibier	995,000
Poissons de mer et d'eau douce (comptés pour leur équivalent en viande)	3,529,900
Lait (compté pour son équivalent en viande)	12,500,000
Terrines, pâtés, sardines, anchois, homards, écrevisses, huîtres	174,890
Quantité totale de viande et de ses équivalens en produits analogues	92,011,210 kil.

Supposant cette quantité répartie entre 1 million d'individus, on voit que la part de chacun des habitans de Paris serait en moyenne égale à 92 kilogrammes, ou 255 grammes par jour, c'est-à-dire trois fois et demie environ plus forte que la portion moyenne attribuée à chaque habitant de la France, mais qui doit en réalité se trouver réduite, pour les habitans des campagnes, de tout l'excédant prélevé par les villes sur la consommation générale.

Ce n'est pas seulement la théorie scientifique qui démontre la nécessité d'une certaine dose de viande ou de produits animaux pour entretenir la force et la santé de l'espèce humaine à tous les âges; ce sont aussi des faits constans, traditionnels, dont chacun peut

aisément se rendre compte, et qui, depuis quelques années, ont amené d'utiles réformes dans les règlemens de l'alimentation prescrite par les administrations civiles et militaires. Nous citerons d'abord quelques-uns de ces faits concluans, et nous dirons brièvement ensuite les résultats, non moins positifs et faciles à comprendre, des recherches expérimentales sur lesquelles repose la théorie de l'alimentation normale.

A diverses époques, les administrations civiles ou militaires de la France se sont efforcées d'introduire des améliorations dans le régime alimentaire des établissemens confiés à leurs soins. Plus que jamais on s'en est préoccupé dans ces derniers temps. L'heureuse influence des mesures préparées de longue main, ainsi que des inventions récemment appliquées, s'est manifestée aux yeux de tous dans les premiers momens, si difficiles, de la guerre de Crimée; l'administration française en a recueilli les plus précieux et les plus sûrs témoignages de la part de nos braves alliés.

En mars 1848, afin de satisfaire à des vœux, trop vivement formulés peut-être, de progrès dans l'hygiène et le bien-être des populations, le gouvernement fit examiner de nouveau les règlemens sur les rations alimentaires fixées par plusieurs administrations publiques. Une commission, dont j'avais l'honneur de faire partie avec MM. Dumas, de l'Institut, le vice-amiral Dupetit-Thouars, et plusieurs employés supérieurs de la marine, fut chargée de régler le dosage des vivres conformément aux données de la science contemporaine. D'abord on reconnut que tout en tenant compte de certaines irrégularités dans les travaux parfois rudes, mais souvent faciles, des hommes de mer, qu'on ne pouvait entièrement assimiler aux forts travailleurs terrassiers, la ration alimentaire des marins était trop peu abondante en viande ou substances congénères : il fut résolu, d'une voix unanime, que les doses seraient augmentées d'environ 20 pour 100. La ration de pain ou de ses équivalens en alimens farineux parut suffisante. Toutefois, afin de donner satisfaction à l'opinion assez générale qui s'était prononcée sur ce point, on consentit à élever la ration journalière de pain de 750 grammes jusqu'à 1 kil. Voici ce que devinrent alors les conditions réglementaires : nous indiquons en regard des substances leurs principaux élémens, azote et carbone, qui servent à évaluer les matières nutritives.

RATION JOURNALIÈRE DU MARIN FRANÇAIS.	POIDS des alimens.	QUANTITÉS ÉQUIVALENTES d'azote.	QUANTITÉS ÉQUIVALENTES de carbone.
Pain ou son équivalent en biscuit 750 grammes, ou en farine 735	1000	10,80	295
Viande fraîche, ou son équivalent en viande salée et fèves	300	9	93
Pois, fèves, haricots ou riz (1), viande ou fromage	120	5	48
Beurre 15 grammes, et huile d'olive 6 grammes	21	0,12	14
Café, quantité extraite par l'infusion de 20 grammes	5	0,21	4
Sucre	25	»	10,3
Oseille 10 grammes, ou choucroute 20 grammes	10	0,04	1,6
Assaisonnemens (vinaigre, moutarde, poivre)	15	»	»
Vin ou son équivalent de bière, eau-de-vie	460	0,04	19
Eau-de-vie	60	»	15
Sel marin	22	»	»
Total de la ration (non compris l'eau potable ajoutée).	2038	25,21	539,9

La nouvelle ration alimentaire mise en pratique depuis cette époque s'est trouvée largement suffisante, on a même constaté que la dose de pain était sensiblement trop considérable d'un cinquième; une partie chaque jour restait en excès sans être consommée. Il a donc fallu en revenir à la ration primitive de 750 grammes, plus conforme aux données de la science, et qui s'est trouvée pleinement confirmée par la pratique.

On voit, par cet exemple remarquable, que le régime alimentaire du marin français a réuni les meilleures conditions, d'après la théorie et l'expérience en grand, lorsque la ration alimentaire totale était composée de telle sorte en viandes et substances féculentes, qu'en définitive l'ensemble renfermât 365 grammes de carbone et 25 grammes 57 d'azote. La nature même des alimens indique d'ailleurs que les matières grasses et salines, utiles à une nutrition complète, s'y trouvaient naturellement comprises.

En citant comme exemple les régimes alimentaires des ouvriers grands travailleurs du nord et du midi de la France, je pourrais prouver que la dose de matière azotée congénère de la viande s'y trouve utilement portée à un cinquième ou un quart au-delà de la quantité contenue dans la ration du marin. La quantité excédante ne représentant que la consommation nécessitée par un travail plus rude et plus prolongé de chaque jour, on verrait en outre que les alimens farineux (pain ou pommes de terre) surabondent en général dans ces deux régions de la France, et fatiguent les organes

(1) Pour remplacer les 120 grammes de graine légumineuse (pois, fèves, haricots), il faudrait 360 grammes de riz. Il est vrai que dans ce dernier cas la substance féculente se trouverait en excès. Le véritable équivalent devrait se composer de 90 de riz, plus 100 grammes de viande ou de fromage.

digestifs au détriment de la santé ou de la force disponible. Mais afin de ne pas multiplier ici les données numériques, je me bornerai à présenter les faits concluans recueillis dans deux contrées très voisines l'une de l'autre, et où les habitudes n'en sont pas moins très différentes. Je veux parler de l'Angleterre et de l'Irlande. Dans cette dernière partie des trois royaumes, où la malheureuse condition des fermiers réduit presque à un seul aliment amylacé, la pomme de terre, la nourriture des familles, voici quelle était, il y a peu d'années, l'insuffisante ration alimentaire des ouvriers, ration inférieure même à la nourriture déjà trop faible des ouvriers de nos départemens le plus mal partagés sous ce rapport, notamment de la Corrèze.

NOURRITURE JOURNALIÈRE D'UN OUVRIER EN IRLANDE.	QUANTITÉ d'alimens.	POIDS ÉQUIVALENT d'azote.	POIDS ÉQUIVALENT de carbone.
Pommes de terre.....	6k,348	15,20	634,8
Lait.....	500	3,30	35
Ration totale.....	6,848	18,50	669,8

Cette misérable et monotone nourriture pèche à la fois par défaut de variété, par insuffisance de substance azotée, par manque de viande, et par un excès de carbone provenant d'une surabondance de la matière féculente, la pomme de terre, dont le volume trop considérable surcharge outre mesure les intestins, et oblige ceux qui sont soumis à ce régime de multiplier leurs repas. Les ouvriers placés dans ces fâcheuses conditions ne peuvent accomplir un travail productif. En voyant la quantité restreinte d'ouvrage qu'ils exécutent, on croirait volontiers qu'ils ont moitié moins de force que les ouvriers anglais. Peut-être irait-on jusqu'à supposer qu'une sorte de dégénérescence a pu les atteindre; mais on se méprendrait étrangement sur la véritable cause de leur infériorité passagère. La plupart sont robustes en dépit de leur amaigrissement; la faim seule les affaiblit. Et ce qui le prouve sans réplique, c'est que toutes les fois qu'ils ont pu se soustraire à leur débilitant régime, s'habituer graduellement à consommer, dans une ration moins volumineuse, une dose convenable de viande, toutes les fois en un mot qu'ils se sont mis au régime fortifiant des ouvriers anglais, dès lors ils ne le cèdent en rien à ceux-ci; ils deviennent en effet capables de doubler leur travail en conservant leur force et tout en améliorant leur santé.

La plupart des entrepreneurs de grands travaux en Angleterre ont

si bien compris cette influence d'une alimentation fortifiante sur la quantité d'ouvrage exécutable en un temps donné, qu'ils imposent, comme condition essentielle, aux hommes mal nourris engagés par eux en Irlande, parfois même en certaines localités du continent, l'obligation d'adopter un régime alimentaire semblable à celui qui permet aux ouvriers anglais un si large emploi de leur force musculaire. Ce dernier régime, bien différent de l'insuffisante ration des Irlandais, est parfaitement approprié aux exigences des rudes travaux accomplis par des hommes robustes. Les chiffres que nous allons citer prouveront que le volume des alimens consommés par l'ouvrier anglais est à peu près trois fois moindre que le volume de la ration d'un ouvrier irlandais ou lombard. La proportion de viande est telle cependant, que l'azote de celle-ci forme près des deux tiers de l'azote total, représentant lui-même plus de 50 pour 100 au-delà des quantités contenues dans la nourriture journalière des ouvriers de l'Irlande.

RÉGIME ALIMENTAIRE DES OUVRIERS ANGLAIS (1).	QUANTITÉ d'alimens.	POIDS ÉQUIVALENT d'azote.	POIDS ÉQUIVALENT de carbone.
Viande de boucherie	0k 660	19,8	72,6
Pain blanc	0 750	8,1	221,5
Pommes de terre	1 000	2,4	100
Bière	2 000	1,6	90
Poids total des alimens et de la boisson	4,100	31,9	484,1

Une nourriture aussi abondante ne saurait assurément être utile aux hommes de loisir qui, ménageant trop les forces que la nature leur a départies, usant toutefois d'une alimentation copieuse, laissent accumuler dans leurs tissus des sécrétions adipeuses qui par degrés leur deviennent à charge. Sans doute, à défaut d'un travail ou d'un exercice corporel poussé jusqu'à la fatigue, les hommes placés dans ces conditions devraient se résoudre à adopter un régime moins substantiel, l'usage d'alimens d'une digestion plus facile, pris en moindre quantité; mais dans ces circonstances même, les relations entre les substances alimentaires *animales* et *végétales* devraient encore être convenablement réglées. Telle est du moins la conclusion de la théorie positive qui servit de base à une très utile réforme introduite depuis trois ans avec succès dans le régime des hommes d'étude, des

(1) Relevé pendant les travaux de terrassement du chemin de fer de Rouen.

jeunes gens, et même des enfans entretenus dans les établissemens publics administrés pour le compte de l'état.

Il y a peu d'années, une commission, composée de MM. Bérard, inspecteur général de médecine, Gilette, Levraud et Alibert, médecins, fut chargée d'examiner quelles modifications il conviendrait d'apporter dans le régime alimentaire des lycées de Paris. Après une étude attentive, la commission spéciale, adoptant les conclusions d'un remarquable rapport rédigé par son président, tenant compte d'ailleurs des exigences relatives à la croissance aux différens âges (1), proposa d'augmenter de 30 à 33 centièmes les doses de viande distribuées journellement aux élèves, laissant le complément des rations en substances farineuses, légumes, etc., dans des proportions usuelles peu différentes de celles qui composent les régimes alimentaires bien coordonnés : ceux, par exemple, du marin français et de l'ouvrier anglais. Le ministre, adoptant les propositions de la commission spéciale, les rendit obligatoires, et les résulats du nouveau régime ont été reconnus satisfaisans.

Parmi d'autres exemples des bons résultats obtenus de régimes alimentaires dans lesquels la viande de boucherie entre en proportions convenables, j'en citerai trois encore. Ce sont : 1° la ration journalière fixée pour chacun des élèves adultes de l'école vétérinaire d'Alfort, ration qui comprend, en deux repas, 500 grammes de viande crue, correspondant à 400 grammes de chair désossée et représentant de 250 à 300 grammes de viande cuite; 2° le régime alimentaire fortifiant des élèves de l'École Normale, à chacun des-

(1) Nous donnons ici un tableau qui permettra de comparer facilement les doses de viande distribuées avant et depuis l'année 1853, suivant les différens âges :

	RÉGIME AVANT 1853. RATIONS JOURNALIÈRES DE VIANDE		RÉGIME NOUVEAU FIXÉ EN 1853. RATIONS JOURNALIÈRES DE VIANDE	
	crue, os compris.	cuite et désossée.	crue, os compris.	cuite et désossée.
Enfans de 9 à 12 ans, petit collége	120 à 132 gr.	60 à 66 gr.	200 gr.	100 gr.
Enfans de 12 à 15 ans, moyen collége	180	60	240	120
Jeunes gens de 15 à 18 ans, grand collége	200 à 220	100 à 110	280	140
Rations allouées aux maîtres			400	200

Le rapport de la commission contenait en outre une utile prescription que l'on ne saurait trop recommander à la sollicitude des parens : « tenir deux fois chaque année une note exacte de la taille de chacun des élèves internes, et donner une alimentation plus copieuse aux enfans dont la croissance rapide exigerait cette importante précaution. »

quels on distribue par jour 200 à 230 grammes de viande cuite, équivalant à 400 ou 450 grammes de chair crue, os compris; 3° enfin la ration alimentaire prescrite dans l'un de nos meilleurs hôpitaux, où chaque enfant en pleine convalescence reçoit 140 grammes de viande cuite par jour.

Les questions relatives à l'alimentation humaine n'ont pas moins préoccupé les chimistes et les physiologistes que les administrateurs. Les données positives de la science, d'accord avec les faits nombreux recueillis par des praticiens éclairés, ont conduit à reconnaître que la quantité moyenne de viande nécessaire à chaque individu doit être calculée en tenant compte des consommations différentes selon les âges, nulles pendant l'enfance, et graduellement croissantes avec le développement des forces, puis décroissantes vers le déclin de la vie, variables aussi suivant les sexes; qu'en somme la ration moyenne devrait être d'environ 160 grammes par jour, ou 58 kilog. par an. Chaque individu ne pouvant, en l'état actuel des choses, disposer que de 28 kilog. au plus, il faudrait au moins doubler la production, en supposant que les quantités obtenues fussent également réparties, ou plutôt la tripler, si l'on admet l'inégalité qui résulte inévitablement de la diversité des classes entre lesquelles se répartit la consommation de la viande.

Déjà la nécessité d'accroître cette consommation dans l'intérêt du développement de la force, de la santé, du travail et du bien-être des hommes est mieux comprise en France, grâce aux recherches faites depuis plusieurs années. Cette heureuse disposition, il est vrai, ne saurait être sans influence sur l'élévation regrettable survenue récemment dans le prix de la viande; mais elle doit nécessairement plus tard amener, par une réaction naturelle, une production plus grande et l'abaissement des cours (relativement toutefois à la valeur de l'argent). En effet, les agriculteurs seront, par suite de demandes plus importantes, encouragés à entretenir un plus grand nombre d'animaux; profitant des récentes mesures administratives qui facilitent l'importation des animaux maigres, ils s'attacheront davantage à l'engraissement, qui, dans une durée de temps égale, peut décupler les produits bruts, et au-delà (1). Les agriculteurs réaliseront ainsi les bénéfices de la vente des bestiaux engraissés, et en outre ils s'assureront le précieux avantage de fumures plus abondantes qui accroîtront la puissance du sol, et qui, en rendant

(1) Les procédés modernes de nutrition appliqués aux génisses et aux bœufs achetés maigres permettent d'obtenir en quatre mois des animaux gras; l'élevage dans la ferme aurait employé quatre ans environ pour arriver au même but. On voit donc qu'en important autant d'animaux qu'il est possible d'en engraisser, l'exploitation rurale pourra livrer douze fois plus de produits.

possibles et avantageux les défrichemens, ouvriront encore de nouvelles sources à la production des subsistances.

En attendant que ces heureux résultats puissent se produire, un concours de circonstances exceptionnelles amène en ce moment une grande cherté des vivres et de divers autres objets de la consommation générale. Ce n'est pas seulement un déficit réel dans les récoltes de plusieurs genres qui explique cette cherté, c'est aussi la coïncidence d'un autre fait non moins évident : le développement rapide du travail et de la richesse publique en France. Cependant, pour ceux qui n'ont pu prendre part aux avantages de ce développement, l'élévation du prix des denrées de première nécessité est évidemment demeurée sans compensation. De toutes parts se manifestent de vives préoccupations sur cet état de choses, quelque passager qu'il doive être, et sur les mesures à prendre en vue d'adoucir la transition. Les moyens d'augmenter la production de la viande sont aujourd'hui entre les mains des éleveurs (1); mais les résultats qu'on en peut attendre ne seront pas obtenus assez rapidement pour que la France puisse compter tenir tête à la crise actuelle avec ses propres ressources. Les développemens déjà introduits ou à introduire dans l'industrie des éleveurs, l'influence que cette industrie peut exercer sur l'industrie même de la boucherie, sont des questions d'ailleurs qu'il faut réserver pour l'époque prochaine où des documens précis auront été recueillis sur cet important sujet. Aujourd'hui c'est à des moyens d'une efficacité plus immédiate qu'il faut surtout avoir recours, et pour répondre à la troisième question posée en tête de cette étude : « comment peut-on faciliter notre approvisionnement en viande de boucherie? » ce n'est pas à l'industrie des éleveurs que nous nous adresserons; c'est à une industrie de date récente, dont les procédés pour la conservation des substances alimentaires sont venus ajouter un élément nouveau et imprévu au commerce de la viande.

II.

On comprendra sans peine les résultats et l'efficacité des moyens nouveaux mis en usage pour conserver les viandes, et que l'exposition universelle est venue surtout mettre en lumière, lorsque nous aurons indiqué la composition immédiate de la chair musculaire, les causes principales de son altération spontanée, ainsi que des altéra-

(1) Parmi ces moyens, il faut citer les procédés nouveaux des distilleries, qui, sans rien emprunter aux céréales, fournissent maintenant la plupart des alcools et procurent aux animaux des résidus beaucoup plus abondans.

tions de diverses substances alimentaires appartenant au règne végétal.

La chair musculaire, ou viande des différens animaux, débarrassée des masses volumineuses de *graisse* (matière grasse renfermée dans des tissus spéciaux ou tissus adipeux), est composée principalement de *fibrine* offrant la forme de fibres disposées en faisceaux enveloppés de tissus cellulaires et terminés par des tendons. Entre les fibres passent un grand nombre de vaisseaux sanguins, des filets nerveux, des tissus adipeux. Ces substances sont imprégnées de liquides contenant de l'albumine et plusieurs autres matières organiques et salines.

Voici la composition immédiate de la chair du bœuf d'après les analyses de Berzelius :

Eau	77,17
Fibre charnue, vaisseaux et nerfs	15,80
Albumine (analogue au sérum du sang)	2,20
Tissu tendineux (qu'une coction prolongée transforme en gélatine)	1,90
Substances solubles dans l'eau non coagulables par la chaleur	1,05
Substances que l'alcool peut dissoudre	1,80
Phosphate de chaux	0,08
Total	100 (1)

Parmi les matières qui concourent aux propriétés organoleptiques de la viande, et dont l'analyse chimique n'a pu tenir compte, on peut citer les principes qui développent sous l'influence de la chaleur des arômes particuliers, et caractérisent nettement les viandes comestibles : c'est ainsi que chacun distingue sans peine les unes des autres les viandes bouillies ou rôties du bœuf, du mouton, de la chèvre, des oiseaux de basse-cour, du gibier, des poissons, etc. Les arômes agréables qui se peuvent développer à la cuisson varient non-seulement suivant les espèces d'animaux, mais encore suivant l'âge du même animal. Qui ne sait combien est grande la différence entre le bouillon savoureux obtenu de la chair du bœuf et le bouillon fade de l'animal plus jeune, du veau par exemple, dont cependant, sous l'action d'une température plus élevée, effectuant une sorte de caramélisation, la même viande, chauffée au point où elle est rôtie, développe un tout autre arôme, vraiment *sui ge-*

(1) La composition de la viande est plus complexe encore qu'elle ne le paraîtrait d'après l'énumération qui précède, car au nombre des substances qu'elle renferme se trouvent en outre divers principes immédiats en proportions non déterminées. Ce sont notamment : une matière sucrée analogue à la lactose ou *sucre de lait;* les substances grasses dans leur tissu spécial, la créatine, la créatinine; plusieurs substances organiques azotées, des sels solubles et insolubles, chlorures alcalins et phosphates de potasse de soude, de magnésie, une petite quantité de soufre enfin, comme il s'en trouve dans l'albumine des deux origines animale et végétale.

neris et fort agréable? Sur tous ces phénomènes, il reste bien des recherches utiles à entreprendre, et les procédés les plus exacts de l'analyse organique n'ont rien de trop scientifique ni même d'assez délicat pour aborder et résoudre ces intéressantes questions. Sans doute, lorsqu'au terme de la croissance le veau est devenu bœuf, la différence entre la chair comestible est évidente pour tous; mais au-delà de ce terme, si l'on prolonge l'existence de l'animal, si l'on porte l'engraissement plus ou moins loin, si l'on soumet à cette expérience des races différentes dans la même espèce, on voit se manifester des différences notables dans les qualités comestibles, — différences qu'on n'a pu encore apprécier complétement.

Laissant là toutefois les questions relatives aux qualités spéciales, plus ou moins étudiées déjà, des différentes sortes de viandes, ainsi que les influences particulières qu'elles éprouvent par certains modes de cuisson, je m'attacherai à faire connaître les causes principales de leurs altérations, les conditions naturelles de leur conservation, enfin les procédés appliqués avec succès et récemment perfectionnés pour rendre économique la conservation d'autres alimens tirés des deux règnes de la nature organique.

Tous les corps organisés vivans, végétaux et animaux, renferment en eux les germes de leur destruction plus ou moins prompte au contact de l'air, et qui doit les transformer en *composés volatils* (gaz ou vapeurs) et *composés fixes*, ou minéraux, — les uns répandus dans l'atmosphère, les autres dans le sol, devant servir tous, par voie de réduction dans les organes aériens des plantes et d'absorption par leurs racines, à reconstituer des organismes et des produits végétaux qui viendront à leur tour concourir à l'alimentation des animaux contemporains. Ainsi donc la destruction spontanée est elle-même un acte providentiel qui fait servir à l'entretien de la vie tout ce qui se décompose à la surface du globe, et maintient ainsi les grandes harmonies de la nature.

L'homme sans doute n'a pas le pouvoir de troubler ces réactions naturelles : il ne peut rien créer, rien détruire absolument; s'il peut hâter ou ralentir ces transformations de quelques jours, de quelques années, les intervalles de temps qu'il ajoute à la durée des choses seront nuls dans l'éternité; mais, comparés à sa courte existence, ils pourront lui être utiles, et il lui a été donné de trouver dans l'étude des phénomènes naturels les moyens de retarder la décomposition des substances organiques. Voici les principes scientifiques très simples sur lesquels se fondent tous les procédés de ce genre, dont l'homme dispose à son gré.

Sous le nom de *fermens*, on désigne les germes de destruction, les premiers mouvemens de dissociations et de combinaisons nouvelles entre les élémens des corps organisés. Sous l'influence de fermens

spéciaux, le sucre se change en alcool et en gaz acide carbonique; l'alcool s'oxyde et se change en vinaigre. Les organismes animaux, plus altérables encore, en raison même de leur composition plus complexe, sont plus rapidement transformés : ils produisent de l'ammoniaque, de l'acide carbonique, de l'acide sulfhydrique, ainsi que les composés volatils de ces nouveaux produits entre eux (carbonates, sulfhydrates d'ammoniaque, etc.). Parfois même ces réactions sont précédées par l'attaque de larves qui, désagrégeant les chairs, font pénétrer et agir plus profondément l'air atmosphérique, emportant bientôt, par suite de leurs transformations en insectes ailés, les matières qu'elles ont assimilées et partiellement exhalées déjà pour les disséminer au loin.

Cependant plusieurs conditions naturelles sont indispensables pour commencer et accomplir cette œuvre de destruction ou plutôt de transformation. Nous pouvons supprimer une ou plusieurs de ces conditions, et dès lors enrayer les phénomènes. Le contact de l'air ou de l'oxygène qu'il renferme, l'humidité ou l'eau en proportions suffisantes, enfin une température supérieure à celle qu'indique le zéro de nos thermomètres, sont les trois conditions essentielles de toute fermentation et même du développement des insectes.

Personne n'ignore que dans la glace, et mieux encore à une température un peu inférieure, les produits végétaux et animaux dont les sucs se maintiennent congelés se conservent très longtemps exempts d'altération; mais aussitôt que ces substances sont soumises au dégel, la fermentation s'en empare : elle est d'autant plus rapide que la dilatation des sucs aqueux, au moment et par l'effet même de leur solidification, a disloqué ou désorganisé tous les tissus. L'emploi de la glace, utilisé pour de faibles approvisionnemens, ne peut être évidemment l'objet d'une grande exploitation; restent les procédés de dessiccation (1) et de conservation à l'abri du contact de l'oxygène libre, ou tel qu'il se trouve dans l'air atmosphérique normal.

Ce dernier moyen, découvert dans le cours du XVIIIe siècle, appliqué avec le plus grand succès aux produits des deux règnes en Europe et même dans les colonies, a porté le nom de l'inventeur français Appert dans toutes les parties du monde. Les substances alimentaires ainsi préparées avaient deux fois passé la ligne, et après ces voyages de long cours étaient rapportées dans un état de conservation complète. On ne pouvait donc élever aucun doute sur l'efficacité

(1) Parmi ceux-ci, je ne crois devoir comprendre ni les anciennes méthodes de salaison, qui diminuent la proportion d'eau dans la viande, mais dont l'effet principal tient à la propriété antiseptique du sel marin, ni les préparations de viandes et poissons fumés qui doivent leur conservation prolongée à l'action spéciale de la créosote, un des produits de la combustion incomplète du bois.

de cette invention remarquable. Cependant, il y a quelques années, sans qu'on en devinât la cause, des accidens en grand nombre semblèrent établir que les mêmes moyens étaient devenus insuffisans pour assurer la conservation des alimens les plus altérables, notamment de la viande de bœuf et des *petits pois*. Les fabricans de conserves, obligés de reprendre une grande partie des boîtes dans lesquelles la fermentation s'était déclarée, éprouvèrent des pertes considérables : menacés de ruine, ils s'adressèrent aux hommes de la science, firent eux-mêmes de nombreuses recherches, et parvinrent enfin à s'affranchir des entraves apportées à leur industrie. Plusieurs améliorations et applications nouvelles prirent naissance dans cette occasion. Avant de les décrire, il faut en peu de mots exposer le procédé primitif d'Appert et la théorie qui en explique les effets.

Les fermens contenus en germes dans tous les corps organisés ne peuvent acquérir leur énergie propre que sous l'influence de l'oxygène répandu dans l'air : semblables en cela aux séminules, aux graines et aux radicelles, qui ne peuvent germer et vivre sans rencontrer et respirer l'oxygène atmosphérique parmi les gaz ambians. L'analogie paraîtra plus grande encore si l'on se rappelle la belle découverte de M. Cagniard-Latour sur la nature de la levure de bière et de divers autres fermens, considérés aujourd'hui, d'après cet ingénieux observateur, comme de petits végétaux globuliformes microscopiques, doués d'une vie propre, capables de vivre, d'exercer leur action décomposante et de se multiplier au sein des liquides qui leur offrent les élémens de leur nutrition. Les germes des fermens ne peuvent se développer sans le contact de l'oxygène libre. Si l'on ajoute que la température élevée à un certain terme fait périr diverses séminules et plusieurs fermens, on aura complété la théorie donnée par Gay-Lussac du procédé d'Appert.

Ce procédé, dans toute sa simplicité primitive, est à la portée des ménagères. Exécuté sur une vaste échelle en France, en Angleterre, en Allemagne, il consiste à placer dans des vases en verre ou des boîtes en ferblanc les substances alimentaires préalablement soumises à une coction légère. Les vases une fois remplis, bouchés ou soudés hermétiquement, ils sont introduits dans un bain-marie d'eau, que l'on chauffe durant quinze, trente ou quarante-cinq minutes à l'ébullition ; on laisse refroidir, et l'opération est terminée. En effet, les fermens développés en faible proportion pendant que l'on prépare les substances à conserver sont détruits, et le peu d'air emprisonné avec ces substances perd son oxygène libre, qui, sous l'influence d'une température de 100°, se combine aux matières organiques les plus altérables. Mais si l'on agit trop lentement durant les saisons chaudes, où toute fermentation est active, si de plus les vases sont trop volumineux pour que la chaleur pénètre dans le

centre au point d'élever la température à 100°, la fermentation, au bout d'un certain temps, pourra se produire; elle se manifestera par les gaz qu'elle engendre, et en exerçant ainsi sur les parois planes des boîtes une pression interne assez forte pour les bomber, parfois même pour les faire éclater avec explosion.

Tels sont les accidens survenus, et dont la sagacité des inventeurs s'est appliquée à prévenir le retour. Plusieurs sont arrivés au même but, ou à peu près, par divers moyens. L'un des procédés les plus simples et des premiers mis en usage consiste à mettre dans l'eau du bain-marie du sel marin seul ou mélangé avec du *sucre* ordinaire ou de fécule (glucose). Le liquide, ainsi rendu plus dense, s'échauffe davantage avant de bouillir; la température peut être portée à 105 ou 108° dans des circonstances où l'eau pure n'atteindrait que 100°. Il en résulte que la température, dans l'intérieur des boîtes, dépasse 100° ou détermine l'ébullition, si on laisse pour le dégagement de la vapeur une petite ouverture que l'on ferme ensuite par un *grain* de soudure lorsque tout l'air est expulsé.

Une troisième modification, introduite, je crois, par le successeur d'Appert, consiste à fermer hermétiquement la chaudière bain-marie, après y avoir placé les vases. On peut en ce cas, bien que l'eau soit pure, élever la température au-dessus de 100 degrés, proportionner cette température à la qualité plus ou moins altérable des alimens, et régler à volonté l'opération à l'aide d'un manomètre, qui à tout instant signale le degré de température du bain-marie. Ce procédé, très expéditif, qui met à profit les données et les instrumens perfectionnés de la science, a permis de réaliser en quelques semaines les commandes du ministre de la guerre qui ont porté à nos armées d'Orient le secours inespéré de plus d'un million de rations alimentaires.

Un secours d'une pareille importance était fourni presque simultanément, et avec un désintéressement égal, à nos vaillans soldats de Crimée, par un autre manufacturier, grand propriétaire de cultures, inventeur de plusieurs perfectionnemens remarquables appliqués aussi au procédé d'Appert. L'un de ces perfectionnemens consiste à placer à l'état cru, dans les boîtes agrandies, de volumineux morceaux de bœuf, pesant 10 kilogrammes. Ces boîtes, pleines, soudées, chauffées de 106 à 110 degrés dans une chaudière autoclave, se gonflent par la vapeur interne au moment où le couvercle de la chaudière est enlevé; un opercule pratiqué alors sur chaque boîte laisse échapper la vapeur, entraînant avec elle l'air et les gaz. Un *grain* de soudure ferme aussitôt la petite ouverture, et le vide se trouve effectué dans la boîte. Le bœuf ainsi préparé se conserve bien, sans être désagrégé par un excès de cuisson; chauffé pendant deux heures avec addition de deux ou trois volumes d'eau, il fournit un excellent bouillon et un bouilli succulent encore.

Le second perfectionnement, dû au même inventeur, semble pouvoir résoudre l'important problème de la conservation économique des viandes réduites à un moindre volume, tout en évitant les obstacles, non surmontés jusque-là, que présentent les différens procédés de la dessiccation. Ce n'est pas seulement en effet la difficulté de dessécher la chair musculaire des animaux qui empêcherait de conserver en grande quantité sous cette forme la substance alimentaire. On y parviendrait tout aussi bien que les habitans des chaudes régions de l'Amérique méridionale. Comme eux, on pourrait découper, à l'aide de couteaux acérés, et mieux encore mécaniquement, les quartiers de bœuf en minces lanières qui, saupoudrées de farine grenue de maïs, se dessèchent suspendues à l'air sur de longues tiges de bambous horizontalement disposées. Nos étuves à courans d'air chauds et gradués remplaceraient avec avantage l'insolation à température inégale de ces contrées. Toutefois ici, de même que dans les *llanos*, où le *tasajo* (1) se prépare, on n'obtiendrait, par ce moyen, de la chair des bœufs que des lanières coriaces, tellement sèches et dures, que la fibre contractée ne serait plus apte à reprendre les 75 centimètres d'eau qu'elle aurait perdus. On comprend que cette matière, susceptible de fournir un bouillon assez agréable, mais gardant elle-même une consistance dure et fibreuse, constitue une nourriture précieuse dans les contrées à demi sauvages, chez les nègres du Choco et dans tous les districts aurifères du Pérou; mais certainement on ne saurait faire accepter chez nous des mets aussi peu appétissans, pas plus que dans bien d'autres états où la civilisation est très avancée, et où, comme nous l'avons dit précédemment (2), la population peu aisée, livrée à des travaux manuels dans les villes, tient même à consommer du pain blanc de première qualité.

Ainsi donc la dessiccation de la viande, ne donnant que des produits peu agréables à manger, n'offre pas la solution du problème de l'importation des viandes tirées des immenses prairies de l'Amérique du Sud, où l'espèce bovine, introduite par les Espagnols, s'est multipliée avec une rapidité prodigieuse. Le procédé d'Appert pourra sans doute, avec ses améliorations récentes, s'y appliquer utilement, mais il serait trop dispendieux peut-être, si l'on n'y ajoutait un dernier perfectionnement qu'il nous reste à décrire, et qui paraît aussi facile à exécuter qu'il est efficace dans ses résultats. On découpe la chair à dessécher en bandelettes de trois centimètres d'épaisseur, on les place sur des canevas tendus entre des châssis mobiles. Un courant d'air lancé par un ventilateur, et dirigé en sens contraire de

(1) On désigne sous le nom de *tasajo* les lanières de viande sèche enroulées sous forme de paquets cylindroïdes, et qui constituent la base de la nourriture dans ces contrées.

(2) Livraison du 15 octobre.

la marche du châssis, effectue rapidement une première partie de la dessiccation, qui réduit le poids de la viande à moitié du poids primitif. Ainsi préparée, elle est aussitôt comprimée dans des boîtes cylindriques en fer-blanc, et celles-ci, soudées immédiatement, sont soumises, dans une chaudière autoclave, à la température de 105 à 110 degrés, qui doit assurer la conservation. La chair musculaire à demi desséchée et comprimée se trouve dans de bonnes conditions de transport économique, car en raison de la réduction de 50 p. 0/0 de son volume et de son poids primitifs, l'arrimage en sera plus facile dans les navires, et le fret pourra diminuer de moitié. Quant à la qualité, si j'en puis juger par quelques essais directs, elle est très-bonne (1); on le conçoit, puisque les fibres n'ont pu éprouver cette forte dessiccation qui s'oppose à l'absorption ultérieure des liquides. On pourra donc leur rendre la proportion d'eau qu'elles ont perdue à la dessiccation; gonflées alors et suffisamment hydratées, ces fibres se trouveront dans des conditions favorables pour subir convenablement les procédés usuels de cuisson et d'assaisonnement. L'auteur du procédé que je viens de décrire l'a même rendu directement applicable à la nourriture des troupes en campagne. Il comprime et conserve la viande dans des boîtes cylindriques allongées faciles à placer dans le sac de chaque soldat, et contenant dix ou quinze rations très nourrissantes, toutes prêtes et agréables à manger, même froides, avec le pain.

Ce n'est pas seulement par la dessiccation, c'est par la salaison qu'on traite certaines viandes dont on veut assurer le transport et la conservation. Parmi les procédés de salaison, le premier rang appartient sans contredit au procédé anglais qui donne les produits alimentaires bien connus et si estimés sous les noms de *jambons du Yorkshire* et *du Canada*, dont l'exposition universelle a offert de volumineux et très remarquables échantillons. La chair des différentes parties des animaux comestibles pourrait être ainsi préparée. Il s'agit simplement de mettre toute la superficie des morceaux de viande en contact avec un mélange à parties égales, et fréquemment renouvelé, de sel marin, de sucre et de salpêtre (azotate de

(1) Nous devons faire remarquer à ce propos que sur la qualité de certaines viandes importées d'Amérique et provenant des porcs qui pullulent dans plusieurs états de l'Union, les avis ont été partagés. Parmi les consommateurs qui ont essayé l'emploi de ces viandes salées, les uns les ont jugées très défavorablement, bien que le prix de revient représentât une économie d'environ 50 pour 100, si l'on tenait compte de la proportion plus grande de substance réelle, ou de la moindre quantité d'eau contenue à poids égal dans ces morceaux de porc. La mauvaise opinion qu'on s'en était faite tenait en général à ce que les expéditeurs avaient fait un choix entre les morceaux, réunissant ensemble tous ceux qui étaient de première qualité, et renfermant à part, pour les livrer de préférence au public, les morceaux de deuxième et troisième choix, et d'une qualité inférieure.

potasse). Les propriétés antiseptiques des trois substances s'ajoutent ou agissent simultanément; elles préviennent toute altération, sans opérer cette contraction de la fibre musculaire, cette sorte d'induration caractéristique des salaisons ordinaires. Et lorsque l'air ambiant a consolidé les chairs en vaporisant une partie de l'eau renfermée dans les tissus, la consistance devient plus ferme, et la conservation est assurée pour longtemps, sans qu'il soit besoin d'enfermer ces produits dans des vases hermétiquement clos et toujours dispendieux. Les viandes préparées de cette façon offrent, même à l'état cru, un aliment plus agréable, bien plus facile à digérer et plus profitable que les salaisons ordinaires. La préparation serait peu dispendieuse, si, dans l'intérêt de l'accroissement des subsistances, il était loisible à chacun d'y employer les agens antiseptiques (sel, sucre, salpêtre) exempts de droits. On parviendrait peut-être alors à rendre l'opération plus économique, soit en substituant en partie au salpêtre du sulfate de soude, soit en remplaçant par des procédés mécaniques les manipulations des morceaux de viande, et en hâtant l'évaporation à l'aide d'une ventilation forcée.

Il nous reste à parler d'un procédé de conservation qui parut d'abord offrir les plus remarquables avantages, ou du moins fit une grande sensation parmi les gens du monde. Le résultat semble cependant jusqu'ici bien loin de justifier les espérances qu'on avait conçues. Peut-être n'est-il pas hors de propos de prémunir le public à cet égard. Ce n'est pas d'ailleurs un moyen nouveau, bien qu'on l'ait présenté comme tel. Darcet et d'autres étaient parvenus, il y a longtemps, à garantir pendant quelques semaines les viandes d'altération, en les enrobant d'une solution de gélatine assez concentrée pour former sur toute la superficie du morceau une couche continue, épaisse de trois ou quatre millimètres, sensiblement imperméable à l'air. Placée dans ces conditions, la chair musculaire semblait à l'abri de la fermentation putride, mais il était impossible de prévenir toute altération mécanique ou chimique de l'enveloppe elle-même : le moindre frottement d'un corps anguleux et dur l'entamait, un excès momentané d'humidité ou le contact de quelques gouttes d'eau devait y déterminer des moisissures capables de perforer cette enveloppe organique en la liquéfiant. Toutefois quelques succès obtenus d'abord inspirèrent une si grande confiance aux directeurs de l'une de ces entreprises, qu'un essai en grand fut proposé, puis exécuté avec le concours des administrations de la guerre et de la marine. Des viandes, préparées sous les yeux des représentans de ces administrations, furent enfermées dans des caisses; une partie de celles-ci restèrent dans des magasins entretenus à une température douce par le voisinage des fours de boulangerie; le surplus des caisses dûment scellées fut chargé à bord d'un navire allant à Constanti-

nople. Au retour du vaisseau, on réunit tous les échantillons afin de procéder à l'examen définitif; mais cet examen fut en quelque sorte rendu inutile, car dès avant l'ouverture des caisses le résultat non douteux de l'expérience se manifestait à distance de chacune d'elles par des émanations nauséabondes sur lesquelles il était impossible de se méprendre.

Nouveau dans son application à la chair musculaire et dans ses résultats, le procédé de conservation des viandes par la dessiccation nous paraît aujourd'hui consacré par l'expérience. Il n'est pas sans analogie avec une autre invention qui a rendu d'immenses services à nos flottes, à nos armées, et dont les heureuses conséquences se propagent dans les approvisionnemens de l'économie domestique parmi toutes les classes de la population. Cette invention, dont les produits, dignes du plus haut intérêt, ont figuré avec honneur à l'exposition universelle, — due aux persévérans efforts d'un simple jardinier, — a reçu les plus hauts témoignages d'approbation de l'Académie des Sciences, des Sociétés centrales d'Agriculture et d'Horticulture, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, enfin du jury international à l'occasion du grand concours ouvert à Londres en 1851. Tout porte à croire qu'elle sera jugée aussi favorablement dans le concours universel qui, au moment où nous écrivons, est à la veille de se terminer.

Le procédé de conservation et de compression des légumes s'exploite actuellement, non-seulement en France, mais encore en Angleterre, en Belgique, en Allemagne et jusqu'en Russie. Créé chez nous, il vient, comme le procédé d'Appert, d'y recevoir des améliorations notables, grâce au concours de plusieurs chimistes manufacturiers soutenus par une honorable association financière. Le moyen primitivement employé consiste à dessécher rapidement, dans un courant d'air chauffé à une température peu élevée, les légumes nettoyés, étendus sur des toiles claires. Lorsque la dessiccation est à son terme, et que les produits, exposés à l'air, y ont repris de la souplesse avec un peu d'humidité, l'opération se termine par une forte pression sous des machines hydrauliques. On réduit tellement ainsi le volume, que les feuilles comestibles des choux, des épinards, les bourgeons dits choux-fleurs et les petits choux de Bruxelles forment des tablettes aussi compactes et pesantes que des planchettes en bois. Et, chose bien remarquable, toutes ces parties des plantes alimentaires, lorsqu'une tablette comprimée est mise dans dix fois son volume d'eau tiède, se gonflent et reprennent leurs dimensions et leur coloration primitives.

On ne reprochait à ces utiles produits que d'exiger une longue immersion dans l'eau avant de pouvoir être convenablement soumis

à la cuisson, — en outre d'acquérir une certaine odeur de fenaison peu convenable. Ce sont ces inconvéniens qu'on a réussi à faire disparaître. Il suffit en effet de soumettre, un instant avant la dessiccation, les légumes à la vapeur surchauffée pour coaguler les matières albuminoïdes végétales et en prévenir la légère altération ultérieure, pour rendre également plus perméables les cellules qui renferment les sucs nutritifs et faciliter la pénétration de l'eau qui doit hâter la cuisson. On jugera de l'importance de ce perfectionnement quand on saura qu'il suffit maintenant d'une immersion dans l'eau froide ou tiède pendant trente ou soixante minutes pour obtenir le résultat qui exigeait naguère une immersion de six ou dix heures, qu'en outre toute saveur ou odeur de fenaison a disparu pour faire place aux caractères naturels, rappelant l'arôme et la saveur spéciales de ces alimens végétaux.

Chacun comprendra les immenses avantages que présente une alimentation avec des légumes frais, venant tempérer et presque détruire les inconvéniens d'une nourriture exclusive de biscuits d'embarquement et de viandes salées dans les voyages de long cours, et pour les approvisionnemens des armées en campagne et des voyageurs. Ces avantages ont été si bien appréciés, que l'industrie nouvelle a pris rapidement un développement considérable : en 1850, on a produit dans la première usine, à Paris, 22,000 kilos de ces conserves, et 1,200,000 kilos en 1854. Les fondateurs des deux systèmes forment aujourd'hui une seule et même compagnie, dont les produits atteindront en 1855-56 le chiffre de 4 millions de légumes secs, représentant 60 millions de légumes frais récoltés dans six localités différentes.

L'intérêt qu'offrent ces divers procédés dans leurs rapports avec l'alimentation publique nous ramène à la question principale traitée dans cette étude, et sur laquelle nous ne dirons plus qu'un mot en terminant. Nous croyons avoir montré que la production de la viande est insuffisante en France, mais que l'on possède aujourd'hui des données certaines sur les développemens à introduire dans la consommation de cette denrée et dans les industries chargées de l'assurer. Nous croyons avoir montré aussi qu'en présence de la rareté des viandes fournies par les éleveurs nationaux, notre pays possède dans l'application de quelques procédés ingénieux un moyen puissant de pourvoir avec économie à l'alimentation publique. C'est encore à la science qu'est due la découverte de ces perfectionnemens, et ici, comme pour l'alimentation en céréales, son double but, — salubrité et bon marché, — a été, on peut le dire, pleinement atteint.

PAYEN, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1855.

Nous entrons dans une saison où l'opinion européenne va se trouver pendant quelques mois en présence de deux faits simultanés. Les opérations militaires subiront forcément quelque interruption, et l'interruption de la guerre laissera tous les bruits de paix se produire, comme ils se sont produits déjà, il y a peu de jours, avec une persistance à laquelle il n'a manqué que d'être mieux fondée. Ce n'est pas que la suspension de la guerre soit nécessairement absolue et complète; à Sébastopol même, le feu continue entre le nord et le sud; sur d'autres points, les hostilités n'ont point cessé. Kinburn est occupé, et de là nos forces menacent Kherson ou Nicolaïef; le contingent turc levé par l'Angleterre a été envoyé à Kertch; de puissans moyens d'action ont été concentrés à Eupatoria. Enfin, sur la Tchernaïa, les alliés sont prêts à combattre, tandis que les soldats du tsar se retranchent dans leurs positions et semblent n'avoir pas perdu tout espoir de disputer le terrain : de telle façon que d'un instant à l'autre un choc peut éclater, soit que l'armée russe cherche encore une fois à briser le cercle qui l'enveloppe, soit que les armées alliées prennent elles-mêmes l'offensive. Rien n'indique d'un autre côté que l'hiver, ce tout-puissant médiateur, ne puisse être favorable à la paix. Il faut espérer au contraire qu'il en sera ainsi; mais tout ce qu'on a pu dire jusqu'à ce moment ne reposait sur aucune présomption sérieuse : c'est une fausse lueur qu'on a laissé briller. Après tout ce qu'elles ont fait, après les efforts immenses et victorieux qu'elles ont accomplis, la France et l'Angleterre ont le droit d'attendre sans précipitation comme sans inquiétude les effets des coups qu'elles ont portés, et le témoignage direct, irrécusable, de dispositions plus conciliantes de la part du cabinet de Pétersbourg. La Russie laissera-t-elle s'écouler ces heures précieuses de l'hiver sans faire des propositions acceptables? C'est son secret, fort bien gardé jusqu'ici.

Ce ne sont point à coup sûr les motifs plausibles qui peuvent lui manquer pour la déterminer à la paix. Elle n'a qu'à compter les désastres qu'elle a essuyés, et qu'elle aurait pu si aisément éviter depuis un an : sa citadelle de la Mer-Noire emportée et détruite, ses armées décimées, ses frontières, de la Baltique à l'Euxin, menacées, ses campagnes appauvries, ses populations épuisées par un recrutement permanent. Il n'est point jusqu'en Asie où le drapeau du tsar n'ait été contraint de se replier sans gloire. Depuis le commencement de la guerre, la puissance moscovite en est à poursuivre une campagne contre cette faible armée turque de l'Anatolie; elle n'a abouti qu'à la sanglante déroute de Kars, et la présence d'Omer-Pacha contribuera désormais sans doute à maintenir l'ascendant regagné par l'armée ottomane. Sur tous les points, on peut le dire, la guerre n'a été pour la Russie qu'une série de défaites et de déceptions. Que faut-il donc de plus? En prolongeant la lutte, le cabinet de Saint-Pétersbourg cède évidemment à une illusion ou à un calcul qui l'a jusqu'ici constamment trompé, et qui l'a conduit là où il est aujourd'hui. Il a voulu disposer en maître de l'empire ottoman, il a son sol envahi; il a refusé de croire à la possibilité d'une alliance sérieuse entre la France et l'Angleterre, cette alliance a été scellée et devient chaque jour plus intime, plus nécessaire, et pas conséquent plus durable? Il s'est tenu pour suffisamment garanti à l'occident par l'immobilité de l'Allemagne : il ne s'est point trompé ici absolument sans doute; mais, pour que son calcul eût été juste jusqu'au bout, il aurait fallu qu'il fût victorieux. Enfin il s'est efforcé d'intimider et de contenir les états du Nord, ces états lui échappent en ce moment, ou sont sur le point de lui échapper. Quoi donc encore! Si la Russie ne saisit pas la dernière occasion qui s'offre aujourd'hui de régler ce grand conflit avant qu'il ait pris des proportions plus vastes, elle cède peut-être à une suprême illusion : elle compte sur le temps, sur les événemens imprévus, sur les catastrophes qui, en ébranlant une fois de plus le continent, pourraient la délivrer de l'orage qu'elle a amassé sur elle. C'est à l'Europe de tromper ces calculs et de rester ferme en ses desseins, prête à signer une paix équitable et forte cet hiver, si elle est possible, si la Russie veut y souscrire, ou à soutenir au printemps une lutte qui, en s'agrandissant et en changeant peut-être de théâtre, entraînera naturellement des conditions nouvelles.

Telle est l'alternative qui se dessine actuellement dans la situation de l'Europe, et en jugeant les choses à ce point de vue, l'événement le plus important aujourd'hui sans contredit est le voyage du général Canrobert en Suède. Les ovations enthousiastes qui lui ont été décernées en Allemagne à son passage, les acclamations qui ont salué son arrivée à Stockholm, donnent à sa mission une portée dont on ne saurait méconnaître la grandeur. Aussi l'un des principaux journaux de Londres, connu pour son esprit d'initiative, le *Times*, dans un article dont la presse anglaise tout entière a retenti, retrace-t-il sans détour, en parlant de ce voyage, des combinaisons politiques fort étendues vraiment, dont il va jusqu'à discuter les conditions et indiquer les conséquences. Les faits ont-ils ainsi marché au pas de course, ou, si l'on veut, au pas de la feuille anglaise? Il y a ici une responsabilité qu'il faut laisser au journal de Londres. Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer

d'être frappé dans toute l'Europe en voyant le chemin que, par la seule durée de la guerre, font au moins dans les esprits les hypothèses les plus hardies et les plus éloignées du point de départ de cette question, dont l'annulation de la prépondérance russe dans la Mer-Noire ne sera bientôt plus peut-être qu'une phase promptement dépassée. Voilà l'étrange résultat auquel est arrivée la Russie. En appelant tous les regards sur son ambition et ses envahissemens en Orient, elle a attiré l'attention sur l'excès de sa prépondérance dans le Nord et au centre du continent, en Allemagne et dans la Scandinavie. Après les lumineuses révélations publiées récemment ici même sur les rapports de la Suède et de la Russie depuis la fin du dernier siècle, durant la crise de l'empire, il serait superflu d'indiquer plus amplement ce que peut devenir le rôle du premier successeur de Charles-Jean dans la suite du conflit actuel. Ce rôle ne peut qu'être conforme aux vrais intérêts de la péninsule scandinave, dont la représentation la plus complète est dans les couronnes unies de Suède et de Norvége. Les intérêts de cette péninsule ne fussent-ils pas clairs comme la lumière du jour, il ressortirait encore d'une curieuse correspondance adressée au journal anglais dont nous parlions par un Norvégien sur les empiétemens de la Russie dans le Finnmark.

Ce pays peu connu, aussi pauvre que faiblement peuplé, et qui forme l'extrémité nord-ouest de l'Europe, ne paraît pas au premier abord devoir attirer beaucoup l'ambition d'une grande puissance. La politique du cabinet de Pétersbourg n'en a point jugé ainsi, et depuis longtemps elle travaille à s'insinuer sur le revers occidental des derniers prolongemens des alpes norvégiennes jusqu'à ce dédale d'îles, de golfes étroits et profonds de la Mer du Nord, *où la mer ne gèle jamais*. Il suffit de ces simples mots pour comprendre l'importance qu'elle y attache et le parti qu'elle en tirerait. Dans ces dernières années, on a senti le besoin à Pétersbourg d'endormir les défiances du cabinet de Stockholm et du parlement norvégien en laissant tomber la question; mais jusque-là la Russie n'avait rien négligé pour intimider et séduire tour à tour les malheureux habitans de ces contrées désolées, et pour peser par d'injustes exigences sur le gouvernement qui les doit protéger. Un grand nombre d'officiers russes ou finlandais ont exploré le pays sous divers prétextes, et on s'est efforcé de préparer, par tous les moyens familiers à l'ambition russe, un agrandissement qu'on aurait déguisé sous l'apparence d'une rectification de limites. Dans l'état actuel des choses, démasquer ces plans, c'est les déjouer, et il n'en reste qu'une preuve de plus des dangers que faisait courir à toutes les nationalités voisines, comme à l'équilibre général, une puissance dont l'ambition était sans bornes, la politique sans scrupules et les ressources immenses. Contenir l'expansion de cette puissance, faire rentrer dans ses limites cette activité incohérente, fortifier les barrières qui doivent rassurer l'Occident, la Turquie, le Nord contre ses menaces, telle est la tâche que l'empereur Nicolas a imposée, sans provocation de leur part, à la France et à l'Angleterre. C'est une tâche qui grandit sans doute avec l'obstination de la Russie; mais aussi, à mesure qu'elle grandit, l'alliance entre l'Angleterre et la France semble devenir plus étroite, plus capable d'entraîner à sa suite d'autres combattans sous le même drapeau. Sans prétendre devancer les événemens, il est permis dès

aujourd'hui de ne plus douter des dispositions réelles de la Suède, de ses sympathies pour la cause occidentale, — sympathies qui, à l'heure dite, se transformeront sans effort en une coopération directe à la guerre.

Ainsi on peut déjà distinguer tous les élémens d'une situation nouvelle. Le faisceau des alliances européennes se fortifie et se resserre, tandis que l'isolement de la Russie s'accroît. L'Allemagne se résoudra-t-elle enfin à suivre l'impulsion qui pousse les peuples dans la sphère d'action occidentale? Ce rôle qu'elle aurait pu prendre si utilement et si efficacement, l'Allemagne l'a laissé à d'autres pays, reculant quant à elle devant l'aveu d'une politique. Alliée des puissances occidentales! elle n'a point voulu l'être; alliée de la Russie! elle n'a point osé le devenir; médiatrice! elle ne serait point acceptée. On dirait qu'en tout elle s'est proposé de suivre une politique d'incompétence et d'abstension. L'Allemagne a réussi à ne rien faire. Cela peut tenir à bien des circonstances; mais la principale, à coup sûr, est l'état de division, de morcellement et d'antagonisme qui rend ce grand corps si difficile à mouvoir. Il faut bien le dire : la guerre froisse tous les goûts, toutes les habitudes, toutes les passions étroites de ces petits états allemands et des hommes qui les gouvernent, parce que la guerre, en les contraignant à se grouper autour de la Prusse ou de l'Autriche, leur fait sentir la dépendance dans laquelle ils vivent. Les petits états allemands devaient répugner bien plus vivement encore à une guerre contre la Russie, car depuis longtemps ils se sont accoutumés à chercher dans le tsar un protecteur contre les prétentions absorbantes de l'Autriche et de la Prusse. On sait tout ce qu'a fait l'empereur Nicolas pour entretenir ces dispositions dans les petites cours germaniques, et comme en définitive les petits états consultent leurs intérêts bien plus que l'indépendance de l'Allemagne et les grands intérêts de l'Europe, ils se sont trouvés tout naturellement russes encore plus qu'allemands. C'est ainsi que depuis le commencement de la guerre il n'a cessé d'y avoir en Allemagne un travail public ou secret en faveur de la Russie. C'est ainsi que s'organisait l'an dernier la conférence de Bamberg, qui a eu pour résultat d'endormir l'Allemagne dans une impotente neutralité, de fournir un point d'appui aux tergiversations de la Prusse et de retenir l'Autriche, ou du moins d'offrir un prétexte à ses temporisations.

Voici cependant aujourd'hui que les organisateurs de la conférence de Bamberg, le premier ministre de Saxe, M. le baron de Beust, et le président du conseil de Bavière, M. von der Pfordten, viennent de faire un voyage en France. Les inclinations russes de ces deux personnages n'étaient point un mystère jusqu'ici; M. de Beust notamment a pu passer pour le meilleur ministre de la Russie en Allemagne. Si l'un et l'autre sont venus à Paris, ce n'est point sans motif apparemment; on peut bien en conclure du moins que leur politique tend à se modifier et à se tourner vers les puissances occidentales. Cela veut-il dire que les états allemands sont prêts à l'action? Cela peut prouver simplement qu'ils commencent à désespérer de la Russie. Chose étrange! l'Allemagne a cru agir dans l'intérêt de la paix, elle n'a fait que rendre la guerre plus intense et plus compliquée. S'il y eut jamais une puissance mise en demeure de remplir une mission simple, nette et décisive,

c'est l'Allemagne; elle avait dans la main la paix du monde à l'origine de la lutte. Il suffisait qu'elle acceptât ouvertement la solidarité de la cause occidentale et qu'elle ne déclinât aucun des devoirs d'un grand état. La Russie eût hésité sans doute devant cette formidable et irrésistible coalition de tous les intérêts européens. En ne faisant rien, l'Allemagne a laissé s'accumuler de terribles difficultés pour la paix; elle a nui à la Russie elle-même, qu'elle voulait peut-être servir, et elle a travaillé à sa propre déconsidération. Elle s'est exposée à voir le conflit actuel se dénouer et se régler en dehors de son action et de sa participation. Il serait à souhaiter que le voyage de MM. von der Pfordten et de Beust fût l'indice de dispositions nouvelles, bien que tardives, de la part des états secondaires de l'Allemagne.

Quant à l'Autriche en particulier, bien que son attitude diplomatique ait eu en certains momens un caractère plus décidé, il serait cependant difficile de savoir quelle différence réelle il y a entre ses actes et ceux des autres états allemands. L'Autriche est notre alliée, il est vrai; il y a un an bientôt qu'elle a signé le traité du 2 décembre. Entre la Russie et les puissances occidentales, elle ne se considère point comme neutre; elle est tout entière dans notre camp. Qu'a-t-elle fait pourtant? — Des vœux peut-être pour nos succès. Aussitôt après la conférence de Vienne, l'Autriche refusa d'entrer en lice, sous prétexte qu'elle avait été complétement étrangère à l'expédition de Crimée. Sébastopol est tombé aujourd'hui, la guerre a pris une face nouvelle. Pour ce qui regarde l'Autriche, on n'a entendu parler encore que d'assez nombreuses vexations exercées par ses soldats dans les principautés. Le cabinet de Vienne sert-il du moins la cause commune par d'autres efforts et sur un autre terrain? Il y a en Italie un petit pays qui, avec une simple et vigoureuse décision, est entré le premier dans l'alliance occidentale : c'est le Piémont. Il semble que depuis quelque temps l'Autriche redouble d'aigreur et de procédés malveillans à l'égard du cabinet piémontais. On l'a vu récemment dans cette affaire diplomatique qui a eu lieu à Florence, et qui n'est point réglée encore. En lui-même, l'incident est peu de chose. Le cabinet de Turin a nommé un jeune homme, M. Antonio Casati, attaché de légation à Florence. Le gouvernement toscan était informé, suivant l'usage, de cette nomination. Arrivé à son poste, M. Casati échangeait des cartes avec le ministre des affaires étrangères lui-même. Tout semblait donc régulier, lorsque le cabinet du grand-duc s'est ravisé sous l'influence fort peu dissimulée de l'Autriche. Le jeune attaché de légation en effet est d'origine lombarde; il est fils du comte Casati, qui a joué un rôle éminent dans la révolution de 1848, et il a fait lui-même un livre sur *Milan et les princes de la maison de Savoie*, — un livre fort peu autrichien, il faut le dire. Le cabinet toscan a trouvé là un prétexte pour signifier au ministre du Piémont que M. Casati ne serait point admis aux réceptions de la cour. De là des explications fort vives, des récriminations et des notes acerbes, qui ont fini par aboutir au rappel de la légation sarde de Florence et à une sorte d'interruption de rapports diplomatiques.

Il est facile de voir les points saillans de ce différend. Avec un peu plus de circonspection, le cabinet de Turin se fût abstenu peut-être d'envoyer M. Casati à Florence, à la cour d'un archiduc; mais dès que la nomination avait

été faite et agréée, dès que M. Casati avait été admis, quel genre de péril pouvait créer sa présence à Florence, lorsque d'ailleurs aucun motif d'indignité n'était invoqué et ne pouvait l'être? On a cherché à établir quelque analogie entre cette affaire et la querelle qui s'éleva en 1848 à Madrid entre le cabinet de la reine Isabelle et le ministre anglais, M. Bulwer, qui fut un peu brutalement expulsé de la Péninsule, sans que son gouvernement prît fait et cause pour lui. On n'oublie qu'un détail, c'est que M. Bulwer avait été pris la main dans les émeutes de Madrid et de Séville, et que le cabinet espagnol, en lui délivrant ses passeports, usait du droit incontestable de légitime défense. Rien de semblable n'a eu lieu à Florence; cela est si vrai, que le cabinet du grand-duc n'a point songé de lui-même à réclamer le rappel de M. Casati. Il en résulte, et c'est là le point à observer, que la seule, la véritable difficulté est dans l'intervention de l'Autriche, mettant deux états italiens en querelle pour une question qui la concerne, et qui ne concerne qu'elle. Quoi qu'il en soit, cet incident s'apaisera sans doute; il disparaîtra comme il est venu, au milieu d'une situation générale qui tend chaque jour à se simplifier, et qui se résume dans cette alternative que nous signalions : la paix dans les quelques mois d'hiver qui vont suivre, ou au printemps une lutte formidable, dans laquelle chaque nation viendra prendre rang à son tour.

C'est dans des instans comme ceux-ci que les mouvemens diplomatiques prennent naturellement le plus d'importance, et comptent surtout parmi les faits extérieurs ou intérieurs de chaque pays; ils tirent leur signification des circonstances, du choix des hommes. Il y a toujours pour notre diplomatie un rôle sérieux et utile à remplir en Italie, et ce rôle grandit au milieu des événemens qui se déroulent. Les représentans de la France ont d'ailleurs une mission délicate et difficile fort souvent; ils ont à faire prévaloir des conseils salutaires, à décourager l'esprit révolutionnaire aussi bien qu'à tempérer les réactions trop violentes et à contenir parfois de trop visibles mauvais vouloirs. C'est par un mélange de modération et de fermeté qu'ils peuvent maintenir intacte l'influence française, sans porter atteinte à l'indépendance des gouvernemens. On a vu ce qui est arrivé récemment à Naples. Un nouveau ministre français vient d'être envoyé dans les Deux-Siciles : c'est M. le baron Brenier, directeur de la comptabilité au ministère des affaires étrangères. M. Brenier va remplacer M. Delacour, qui quitte la diplomatie active pour entrer au conseil d'état. La mission de M. Brenier est, ce nous semble, toute tracée par la fermeté qui a été mise à ramener le cabinet napolitain à une appréciation plus exacte de ses devoirs, et par les manifestations publiques du gouvernement français contre toute pensée de connivence avec des tentatives révolutionnaires dans le royaume des Deux-Siciles. La légation française à Florence vient, d'un autre côté, de subir également une modification. Notre ministre en Toscane, de M. Montessuy, passe à Francfort, où il est accrédité près la confédération germanique, et il a pour successeur à Florence M. le prince de Latour d'Auvergne. Ces changemens, du reste, ont coïncidé avec une modification accomplie dans l'intérieur même du ministère des affaires étrangères. M. Armand Lefebvre quitte la direction politique pour devenir directeur de la comptabilité, et il

est remplacé par M. Benedetti, qui a été pendant quelque temps chargé d'affaires à Constantinople. S'il s'est propagé d'autres bruits de modification ou de recomposition ministérielle, le gouvernement les a démentis.

De tous les faits intérieurs d'une autre nature qui s'accomplissent, l'un des plus considérables, l'un des plus éclatans au point de vue matériel est sans nul doute le développement des chemins de fer. Chaque jour, quelque nouveau tronçon est mis en circulation, et bientôt l'immense réseau s'étendra sur la France entière, coupée et sillonnée par la vapeur. Il arrive périodiquement qu'on publie le chiffre des recettes des chemins de fer, et on s'applique à faire ressortir les rapides progrès réalisés d'année en année, de mois en mois. Le chiffre des recettes grossit en effet chaque jour, et c'est là un point très satisfaisant tout d'abord pour les actionnaires ou les compagnies. Il ne faudrait pas cependant que tout fût grand dans les chemins de fer, même les accidens et les malheurs qu'ils causent. Or c'est là justement depuis quelques mois un des objets de la préoccupation publique. Les accidens se sont succédé sur diverses lignes; des malheurs sont arrivés. Quelle est la cause de ces événemens douloureux? Sont-ils au-dessus de toute prévoyance humaine? Pourraient-ils au contraire se rattacher par quelque côté à ce chiffre croissant des recettes, c'est-à-dire à l'accumulation des trains sur une même voie? Le gouvernement a pris l'initiative d'une enquête sur ces questions, a institué des conférences où elles doivent être débattues. Ce qu'il y a d'obscur pour le public se dissipera vraisemblablement, et des mesures seront prises pour garantir la vie des hommes. A part leurs sentimens d'humanité, qui ne sont point en cause, les administrateurs des chemins de fer eux-mêmes sont intéressés à ce qu'il en soit ainsi; il y a pour eux une responsabilité qu'ils ne sauraient éluder. Cette responsabilité tient surtout au monopole qu'ils exercent. Il n'est point sans doute au pouvoir des directeurs de chemins de fer, comme on l'a dit, de supprimer l'imperfection humaine et d'empêcher l'ivresse, le sommeil ou l'oubli d'un employé inférieur; mais ils ont la liberté du choix de leurs employés, le soin exclusif des moyens qu'ils ont à prendre, de même qu'ils recueillent les profits de l'entreprise, — et c'est ce qui constitue leur responsabilité. A un point de vue général, les chemins de fer sont encore un fait économique très mystérieux, très incertain dans ses conséquences. Ils contribuent à l'accroissement de la richesse publique, cela est vrai; mais quelle est la nature de cet accroissement, quelle est sa portée réelle, quels sont ses caractères, et quelle sera son influence sur la société tout entière? Ce sont là autant de problèmes qui se lient à cette autre grande question du mouvement industriel contemporain, au milieu duquel vacillent toutes les notions morales et pâlissent les lumières de l'intelligence. Il y a là une lutte obscure et formidable avant que le jour se fasse de nouveau, et éclaire dans leur marche les peuples modernes.

Si l'on observe bien, il y a au moment présent un sentiment indéfinissable des faiblesses de l'esprit littéraire et un besoin instinctif de rechercher un autre ordre d'inspirations et d'émotions. De là des essais et des tentatives de toute sorte, principalement dans le roman, le plus éprouvé des genres littéraires. Où tendent ces essais? quel est le caractère de ces tentatives?

Ici commence l'incertitude. Ce n'est pas que les poétiques manquent; elles se multiplient au contraire, et elles ne font qu'ajouter à la confusion par leur incohérence même, quand elles ne sont pas tout simplement la corruption des théories et des tendances qu'elles ont l'ambition de remplacer. Que font en effet beaucoup des novateurs de l'heure actuelle? La plupart sont des imitateurs qui vivent d'une inspiration épuisée, et se bornent à donner des noms nouveaux à des inventions anciennes. Comme il y a de petits poètes, il y a de petits conteurs, de petits romanciers. M. Louis Ulbach publiait récemment un récit, *Suzanne Duchemin*; il faisait plus, et prétendait, dans une préface, tracer au roman une route nouvelle, lui indiquer la source où il pouvait se rajeunir. On peut facilement admettre le point de départ de M. Ulbach. — Rien n'est plus vrai, ce qu'on nomme le réalisme est moins une création intellectuelle qu'une vulgaire reproduction, sans originalité et sans vie. La fantaisie n'est qu'un frivole et bizarre enfantillage d'imagination. La littérature à images n'a enfanté que des mots et des riens sonores; elle n'entrevoit que la forme, l'éclat extérieur des choses. La littérature qui affecte une couleur politique n'est point une littérature, c'est un pamphlet, une spéculation sur les passions de secte et de parti. — Où donc l'auteur place-t-il son idéal? Le croirait-on, c'est dans les œuvres de Balzac, de l'écrivain qui, avec de rares qualités d'observation sans doute, a le plus contribué à la corruption de l'art contemporain. Que le romantisme soit en voie de transformation, cela peut être; qu'il apparaisse aujourd'hui agrandi et purifié, et que Balzac soit le révélateur de l'ère nouvelle, c'est ce dont on peut douter, comme aussi M. Ulbach donne un étrange spécimen de la rectitude de son jugement en ne voyant que stérilité et indigence dans l'auteur de *Rolla* et dans l'auteur de *Colomba*, qu'il place dans la littérature à idées!

Au fond, le plus clair des vues de M. Ulbach, c'est qu'il ne faut être exclusivement d'aucune école, qu'il faut réunir le mouvement et la rêverie, l'idée et l'action, et qu'il faut faire de bons romans, ce qui n'est peut-être pas d'une extrême nouveauté. L'œuvre de M. Ulbach justifie-t-elle sa théorie? L'œuvre, de pauvre invention vraiment, est une histoire fort simple, peu accidentée, avec quelques personnages, tels qu'un jeune homme inquiet et rêveur, une femme déjà âgée et dévorée de tous les feux de l'amour, puis autour — ce que l'auteur appelle les comparses, représentant le devoir, la vie réelle, les préjugés du passé, le monde de la province. M. Ulbach s'élève avec raison, dans sa préface, contre les passions excentriques et folles qui remplissent le roman depuis vingt ans. Qu'est-ce donc que cette Suzanne Duchemin qui sur son déclin porte dans ses veines la flamme d'une passion qu'elle n'ose avouer? L'auteur appelle Mme Duchemin une sainte Thérèse laïque: c'est plutôt une sainte Thérèse sensuelle, ce qui est tout le contraire de la pure et chaste mystique, — et c'est ainsi que dans la théorie comme dans l'œuvre, dans l'idée comme dans l'expresssion, apparaissent ces faiblesses, ces incertitudes et ces incohérences dont nous parlions.

Où donc est le symptôme de cette vie nouvelle à laquelle les esprits aspirent? Est-ce dans les récits que M. Laurent Pichat réunit sous le titre de *Cartes sur table*? L'auteur du moins ne fait pas de préface; il laisse ses his-

toires révéler toutes seules l'inspiration d'où elles procèdent, le but où elles tendent. Le principal de ces récits est *le Secret de Polichinelle*. C'est encore la comédie humaine, la peinture de la vie sociale sous ses divers aspects. Deux jeunes gens s'en vont dans la vie, la main dans la main, bien différens de caractère cependant. Maurice Delayen est un jeune homme faible et irrésolu, livré à toutes les séductions et à toutes les tromperies, aussi prompt à s'enflammer qu'à se décourager. Il n'a point connu sa mère, morte en le mettant au monde; il ne connaît guère son père que le jour où celui-ci meurt, laissant subitement son fils dans l'opulence. Arsène Pellegrin est l'homme fort dans cette histoire, le héros à la fois sceptique et croyant, qui réunit la connaissance de toutes les turpitudes sociales, le dédain des hommes et le sentiment d'un idéal supérieur. C'est Arsène qui prendra Maurice par la main et qui sera le Mentor de cet autre Télémaque dans l'aventureuse carrière de la vie. Il le fera boire à la coupe amère de l'expérience, et lui enseignera le mépris en levant autour de lui tous les masques. Il lui montrera des dames de charité cachant la perversité sous l'apparence de la dévotion, des généraux qui font la guerre à la bourse des autres, le monde tout entier occupé à s'amuser, à se tromper et à se corrompre, car c'est un des points principaux de cette singulière poétique de représenter tout ce qui vit d'une vie régulière comme entaché de corruption et de mensonge. Si l'expérience ne suffit pas, s'il reste encore à Maurice quelques illusions, Arsène le conduira dans cette région indéfinissable où flottent toute sorte d'existences équivoques, joueurs suspects ou femmes perdues. Il le guérira des séductions du monde par l'orgie et le jeu. Et en définitive où vont-ils aboutir l'un et l'autre, Télémaque et Mentor, Maurice et Arsène? Maurice finira par épouser une jeune fille tombée dans la détresse, la propre nièce d'un général qui l'a volé. Quant à Arsène, il sera pris dans les journées de juin 1848, et il sera transporté en Afrique, où il ira souffrir pour l'humanité comme Prométhée sur son rocher. C'est là le dernier mot de cette histoire, et l'auteur ne semble avoir fait d'un style prétentieux une peinture si étrange et si violente du monde actuel que pour mieux montrer la nécessité d'une rénovation. Arsène est le confesseur de la foi nouvelle. Seulement quelle est cette rénovation? quelle est cette foi? Elle se compose de mots encore plus que d'idées et de convictions bien précises. L'auteur croit avoir dévoilé le monde réel, et il n'a peint qu'un monde fantastique et repoussant. Il croit avoir trouvé un idéal dominateur, et cet idéal n'est que la chimère impuissante des imaginations surexcitées. Que la société actuelle souffre, les témoignages en sont assez éclatans et se multiplient depuis un demi-siècle; mais il ne s'agit point ici de remèdes amphigouriques et humanitaires. Le vrai remède est dans le bien pratique, dans l'observation des lois morales, dans le respect de toutes les conditions immuables de la vie humaine.

De ces récits et de ces contes qui se succèdent, moisson nouvelle après les récits d'autrefois, l'un des plus curieux peut-être, un de ceux où il y a le plus d'intérêt, c'est un roman, — *le Blessé de Novare*, — qui est venu se jeter dans la mêlée littéraire sans bruit, sans nom d'auteur. Ce n'est point un écrivain exercé qui a composé cette histoire d'une exécution prolixe et d'un dessin confus; on y sent du moins un esprit d'une distinction naturelle, une imagination qui cherche la nouveauté au risque d'accumuler les

spectacles grandioses, en enfermant dans son récit tous les genres d'impressions, de souvenirs et de peintures. Voyez sur un revers des Alpes cette maison simple et rustique assise comme un nid d'aigle entre les châtaigniers et les pins d'Italie. Sous vos yeux, vous avez le lac Léman, les collines de la côte vaudoise, les glaciers de l'Oberland, les lignes du Jura, qui s'abaissent vers la France. C'est là que vient mourir d'une blessure reçue à la bataille de Novare un homme jeune encore, le comte Zélislas. Tout est mystérieux et étrange dans ce jeune homme. Par suite des alliances de ses pères, il porte dans ses veines le sang des Jagellons et des Plantagenets. Autour de lui est épars tout ce qui dénote le voyageur, des armes indiennes, une peau de tigre du Bengale; à son chevet se réunissent une sœur dévouée, un pair d'Angleterre, mari de cette sœur, un général autrichien, rude figure, ferme de principes, mais l'âme attendrie, car dans ce jeune homme, qu'il combattait la veille, il a retrouvé un frère. Ce n'est point cependant du coup qu'il a reçu à Novare que meurt le comte Zélislas, c'est d'une blessure bien autrement profonde. Gentilhomme polonais sans patrie, enfant de ce siècle, il porte deux fois dans le sein le germe d'une inquiétude inassouvie et mortelle.

C'est cette inquiétude qui l'a poussé en Afrique dans les rangs de nos soldats, puis dans l'armée anglaise des Indes. Il a erré dans les solitudes de l'Héoonda, cherchant partout un aliment à son activité fiévreuse; nulle part il n'a trouvé ce qu'il poursuivait. De retour en Europe au milieu des dernières révolutions, les fureurs des démagogues ont soulevé ses chevaleresques instincts. Sa fortune l'a poussé au service d'une cause héroïque, et cette existence vient se dénouer dans un chalet des Alpes. — Je sais le nom de mon ennemi, dit, lui aussi, le comte Zélislas, c'est l'idéal. Il parle presque comme Arsène Pellegrin. Seulement Arsène est le pédagogue d'un idéal prétentieux et vulgaire. Zélislas intéresse et émeut, parce qu'il est plus vrai, plus sincère et plus noble. S'il meurt de son mal, il le confesse à la dernière heure. Non pas que la poursuite de l'idéal véritable soit un mal; mais ce qu'on appelle de ce nom dans notre temps, n'est-ce pas le plus souvent l'impuissance ambitieuse d'âmes amollies et irritées? Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'à côté de ce fils des Jagellons mourant de sa blessure se trouve un jeune gentilhomme français, arrivé là tout exprès pour assister à la fin du drame, et tandis qu'il voit expirer Zélislas, il reçoit une lettre de Paris où on lui dit que la révolution s'apaise, que les gens avisés sont ceux qui songent à leurs affaires, qu'après tout, en fait de sermens, il n'y a que le second qui coûte,—d'où il suit qu'il doit se hâter de revenir pour prêter le premier et profiter des circonstances. Ceci est, il nous semble, le réel à côté de l'idéal.

La vie réelle du reste a elle-même ses romanciers et ses peintres. Certes il n'est point d'œuvre plus différente du *Blessé de Novare* que cette série d'esquisses appelées par M. Honoré Sclafer *les Paysanneries*. Voici quelque temps déjà que les paysans sont devenus des personnages dans la poésie et dans la peinture. Mme Sand, on le sait, fait des paysans quelque peu idylliques; il est des peintres qui les font plus réels ou plus vulgaires encore qu'ils ne sont véritablement. M. Honoré Sclafer ne paraît être ni de l'école de l'auteur du *Pressoir* et de *Claudie*, ni de l'école de M. Courbet : ses esquisses

ont le mérite de reproduire dans un cadre restreint quelques-uns des aspects de la vie rustique. Il y a un sentiment très réel et très exact de la nature, des mœurs des paysans, de la simple et forte originalité des campagnes; mais ce sont là, il faut l'ajouter, des germes encore plus qu'une œuvre véritable. En général, dans une infinité de ces essais, de ces contes ou de ces romans, de quelque nature qu'ils soient, à quelque genre qu'ils appartiennent, une chose est trop souvent absente : c'est l'esprit, c'est la sûreté et la finesse de l'observation, la séve ingénieuse, en un mot tout ce qui fut une qualité, un don de l'intelligence littéraire en France. Des contes amusans, d'une vive et libre observation, cela n'est point si commun, et c'est ce qui fait le prix des *Récits d'hier et d'aujourd'hui*, de M. de Valbezen. L'auteur est-il réaliste? est-il à la recherche de l'idéal? Il s'en préoccupe peu visiblement. C'est un conteur de verve et d'esprit, qui a beaucoup vu, qui connaît les mœurs de son temps et qui les peint, non sans mettre en relief, avec une sorte de liberté humoristique, les ridicules des hommes. Tels sont ces récits ou ces proverbes de *la Queue du chien d'Alcibiade*, de *la Retraite des dix mille*, et de *la Veillée au château*. L'auteur vous conduira d'un salon de Paris au cap de Bonne-Espérance ou dans l'Inde, et il amuse par la variété et la vivacité du récit, comme d'autres fatiguent par la lourdeur et la monotonie.

Revenons de ces scènes de l'imagination à la réalité des faits publics, aux agitations politiques dont le Nouveau-Monde a toujours sa part. L'ordre est loin de se rétablir dans la malheureuse république mexicaine; la révolution s'y prolonge au contraire avec son cortége ordinaire de désastres, de corruptions et de mensonges, mais surtout cette fois avec un caractère de grossièreté barbare qu'elle tient du principal élément qui y domine, l'ascendant du général Alvarez et de son armée, ramas d'Indiens ou de *pintos* du sud, à moitié sauvages comme leur chef. Voilà pourtant où en est arrivé un grand pays qui a eu toutes les prétentions de la civilisation la plus avancée; voilà ce qu'est devenue une société polie à la surface, la plus brillante que les Espagnols aient établie et laissée sur le continent américain! Un vieux métis ignorant et cruel, connu depuis longtemps au Mexique sous le nom de *la Panthère du Sud*, qui s'était fait dans l'état d'Acapulco une espèce de souveraineté tyrannique, et qui s'est révolté quand le gouvernement central s'est cru assez fort pour lui demander des comptes, est l'arbitre des destinées de son pays; il traîne à sa suite quelques milliers de soldats improvisés, demi-nus, mal armés, indisciplinés, sans organisation militaire; il affiche lui-même un égal mépris pour toutes les habitudes, pour tous les goûts de la civilisation; il n'a aucune idée de politique ou d'administration : c'est la force brutale pure. Et néanmoins cet homme est le drapeau des démocrates mexicains. Les autres chefs de la révolution, un seul excepté peut-être, dont nous parlerons tout à l'heure, transigent avec lui. Il sera maître de la capitale avant eux, et c'est sous ses auspices que se réunira un congrès chargé de constituer le Mexique pour la vingtième fois depuis trente-cinq ans. On ne peut pas tomber plus bas.

Quant aux événemens, ils ont, chacun pris en lui-même, trop peu d'importance, et ils offrent trop peu d'intérêt, comme la plupart des noms, obscurs hier et destinés à le redevenir demain, qui y figurent, pour que nous essayions de les raconter. Nous n'avons d'ailleurs aucun goût à enregistrer

ces proclamations emphatiques et ridicules, ces *plans* opposés les uns aux autres, ces créations de gouvernemens éphémères, ces décrets arbitraires et irréfléchis qui remplissent les journaux de Mexico et des provinces. Il suffit donc de recueillir quelques traits de la situation qui touchent aux rapports extérieurs du Mexique, et qui peuvent inspirer des doutes sur le maintien de son indépendance.

Depuis plusieurs années déjà, les questions de tarifs se lient aux mouvemens révolutionnaires dont ce pays est le théâtre. Celui que Santa-Anna avait trouvé en vigueur à son retour au pouvoir était un tarif fort libéral, promulgué après la chute d'Arista par un président intérimaire, M. Cevallos, homme de mérite et de résolution, et qui a conservé son nom. Santa-Anna, qui avait à ménager d'autres intérêts que ceux du commerce étranger, ne jugea pas à propos de le maintenir et lui substitua un ensemble de droits de douane plus élevés, qui affaiblirent beaucoup sa popularité à Vera-Cruz et sur d'autres points du littoral. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un des premiers actes des autorités révolutionnaires dans les provinces ait été le rétablissement du tarif Cevallos. Alvarez est allé plus loin pour le port d'Acapulco; il a encore abaissé ce tarif de 12 pour 100. Il est possible qu'un jour, si cet état de choses dure, l'abaissement des droits profite au commerce étranger, et cependant peu importent des droits plus ou moins élevés, si l'anarchie aggrave et perpétue la misère du Mexique! Mais en attendant, ces brusques variations de tarif portent un grand préjudice aux opérations commerciales. Des marchandises qui ont payé 10, 25 pour 100 de droit d'entrée, ne peuvent lutter aujourd'hui contre celles qui n'en auront supporté que 5. Il en résulte donc une injustice flagrante au désavantage des uns, au profit des autres, et si l'on ajoute qu'une partie des droits de douane sert de gage à certaines créances étrangères en vertu de conventions internationales, il est aisé de pressentir les difficultés auxquelles peuvent donner lieu de pareils changemens opérés sans ménagemens pour des intérêts considérables. La révolution, ou la réaction contre les mesures du gouvernement de Santa-Anna, a été signalée à Mexico par un autre acte dont les étrangers auront beaucoup à souffrir, l'abolition du code et du tribunal de commerce, qui rendaient des services généralement appréciés, et qui constituaient pour les négocians une des meilleures garanties contre la vénalité, le désordre et la mauvaise foi. Un journal français de Mexico, qui a chaudement épousé la cause révolutionnaire, n'a pu cependant dissimuler combien était fâcheuse cette résolution fort arbitraire d'un gouvernement contesté, car c'est un simple commandant militaire, le général Diaz de la Vega, qui a sacrifié le tribunal de commerce aux rancunes intéressées des hommes de loi du pays. Si maintenant on se représente tout ce que la guerre civile, les emprunts ou contributions forcées, les réquisitions de toute espèce ordonnées par les autorités insurrectionnelles, peuvent amener de vexations contre les étrangers, d'exigences contraires aux traités, de violences matérielles, dont personne ne voudra être responsable, on verra que les tristes événemens dont le Mexique est le théâtre doivent appeler la sérieuse attention des puissances européennes. Mais il y a un autre côté par lequel cette révolution touche au grand intérêt de l'équilibre général dans le monde, c'est l'occasion qu'elle donne à la politique des États-Unis de peser d'un grand poids, d'un poids

peut-être excessif, sur les destinées du Mexique, et la chance favorable qu'elle offre à l'ambition américaine. Rien n'est plus curieux, sous ce rapport, que les détails apportés par les dernières correspondances.

Les États-Unis sont représentés à Mexico par un diplomate improvisé, — comme le sont un grand nombre des agens du gouvernement fédéral au dehors, — M. le général Gadsden, homme de parti, démocrate ardent, un de ces fatalistes sans scrupules qui croient ou qui disent la grande république prédestinée à s'étendre jusqu'à l'isthme de Panama. Il est vrai qu'il est aventureux, personnel, indiscipliné, ce qui permet à son gouvernement de le désavouer sans que la chose tire à conséquence, mais ce qui embarrasse singulièrement le cabinet à qui ce diplomate a affaire. Néanmoins, le bruit s'étant répandu à Mexico, vers le milieu du mois de septembre, que le ministre des États-Unis proposait aux chefs de la révolution un traité d'alliance formellement dirigé contre l'influence européenne, avec un prêt de trente millions de piastres hypothéqué sur les biens du clergé, et des stipulations qui constituaient un véritable protectorat, personne n'a hésité à croire que le général Gadsden n'eût effectivement conçu un pareil projet. C'était peut-être démasquer un peu tôt ses batteries; mais comme on les savait dressées depuis longtemps, et comme on voyait les circonstances favorables pour ouvrir le feu, on ne douta point que le fond de ces révélations ne fût vrai, et elles produisirent une sensation, disons mieux, elles firent un scandale avec lequel tout le monde dut compter, et la légation des États-Unis la première, dans l'intérêt même des vues ambitieuses dont les Américains réussiront difficilement à se faire absoudre. Le général Gadsden, après avoir attendu quelques jours, sans doute pour se convaincre de l'immense impopularité du protectorat américain, adressa donc aux journaux de Mexico une lettre, dont les développemens sont un peu nuageux et le style très bizarre, où il déclare que jamais son gouvernement n'a présenté la proposition, ni conçu l'idée qu'on lui attribue. Il n'aurait même été question d'une alliance plus étroite entre les deux pays, dans le peu de rapports que le ministre des Etats-Unis aurait eus avec les chefs du parti triomphant, que pour en reconnaître de part et d'autre les difficultés, les graves inconvéniens et l'inopportunité. Le signataire de la lettre saisit cette occasion de décerner aux coryphées de la révolution un brevet de patriotisme et d'inviolable attachement à la nationalité mexicaine, tandis que les chefs du parti contraire, les centralistes ou les conservateurs, auraient souvent, dit-il, laissé entendre qu'ils feraient bon marché de l'indépendance de leur pays, et, convaincus de son inexpérience à se gouverner lui-même, accepteraient volontiers la protection des États-Unis, pour ne pas être dévorés par l'anarchie.

La lettre du général Gadsden suffira-t-elle pour détruire dans tous les esprits les soupçons qu'elle combat? Nous l'ignorons; mais au moins nous sommes sûrs que les véritables chefs du parti conservateur au Mexique n'ont jamais tourné les yeux vers le gouvernement des États-Unis pour tirer leur pays de l'abîme où il s'enfonce chaque jour davantage. Ils ont pu envier certaines qualités du génie anglo-américain, qui suffisent encore, bien que très péniblement, à balancer les défauts et à neutraliser les dangers des institutions nationales, au prix de quelques-unes des plus précieuses garanties et

des plus honorables parures de la civilisation. Quant à ces institutions mêmes, ils savent trop bien que le plus grand malheur du Mexique a été l'incurable manie de les copier, sans aucune des conditions morales qui les rendent possibles aux États-Unis, pour chercher le salut de leur patrie dans la fusion avec un peuple qui ne peut lui donner autre chose que ses formes ou ses principes de gouvernement, mais qui n'enseignera pas aux Mexicains à en faire sortir de la liberté, de l'ordre et de la grandeur. Ce serait prendre un poison pour un remède, et les conservateurs savent distinguer l'un de l'autre. S'ils n'ont pas réussi à refaire du Mexique un état, un gouvernement, une organisation vivante, c'est à la profonde démoralisation produite par trente ans de révolution qu'il faut l'attribuer, aux intrigues ou à la propagande calculée ou non des principes américains, et enfin, pour tout dire, à ces défauts de caractère que les Espagnols ont laissés aux Mexicains avec leur sang, et qui se sont aggravés par le mélange du sang indien.

Quoi qu'il en soit, ces bruits de protectorat des États-Unis ont porté un coup funeste au parti démocratique de Mexico. Aussi Alvarez et Comonfort se sont-ils hâtés de protester contre le sacrifice de l'indépendance nationale, tandis que dans la capitale les quelques officiers des troupes régulières qui maintiennent encore un fantôme d'armée sous le drapeau se serrent autour de l'ombre de leur patrie. Un seul des chefs de la révolution, celui auquel nous avons fait allusion plus haut, M. Vidaurri, qui domine les états du nord et s'y est créé une position à part, ne s'est pas encore prononcé, ou du moins son éloignement ne permet-il pas de suivre aussi bien ses mouvemens et de pressentir aussi exactement ses vues. Il est de tous le plus radical et fusille ses prisonniers. Il se distingue aussi par la haine implacable et systématique qu'il a vouée à l'armée régulière, dont il poursuit la dissolution avec acharnement. On ne saurait mieux jouer le jeu des États-Unis, et ce qui le prouve, c'est qu'à Mexico la légation américaine travaille ouvertement dans le même sens, en appuyant pour son compte et par des moyens à elle les mesures qu'Alvarez prend ou essaie de faire adopter avant d'y entrer pour désarmer ce qui reste de troupes et armer la populace. Ainsi tout conspire en faveur de l'ambition des Américains du Nord. Ce que ne fera point la politique du cabinet de Washington, l'imbécillité des démagogues mexicains l'accomplira, et l'indépendance du Mexique, n'étant plus défendue par aucune force organisée, sera à la merci d'une expédition de flibustiers. Mais que parlons-nous de dangers pour la nationalité mexicaine? L'anniversaire de la déclaration d'indépendance n'a-t-il pas été célébré à Mexico le 15 septembre, sinon avec la pompe accoutumée, du moins pour suppléer à ce qui manquait d'éclat à la fête, avec un redoublement de déclamations furibondes contre l'Espagne et les Espagnols, et le général Gadsden ne s'est-il pas distingué au théâtre par les applaudissemens dont il couvrait les passages les plus patriotiques des poésies débitées à cette occasion? On voit donc que, si le Mexique n'a rien à craindre des États-Unis, il a tout à redouter de l'Espagne.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.